PIERRE DUVIGNAU, S.C.J.

UN MAÎTRE SPIRITUEL
DU XIX SIÈCLE

Saint Michel Garicoïts

Beauchesne
Paris (1962)

I

FORMATION
et
RAYONNEMENT

1
Jeunesse d’un Saint

I. LA NATURE ET LA GRACE

J’’étais un gros garçon ignorant

C’est ainsi qu’il se qualifiait (S. 86). Fils de la montagne basque, de cette Basse-Navarre au sol accidenté, au climat rigoureux; né dans un hameau isolé, aux pentes abruptes qui barrent l’horizon, et sillonné de sentiers rocailleux qui lui feront des jarrets d’acier; jusqu’à la fin, il portera dans son physique les traits du montagnard taillé en athlète: forte carrure, visage de coupe austère, mais irradié de l’intérieur. Poigne redoutable, qui eût fait la terreur des garde-frontières dans cette région de contrebandiers. L’étreinte de sa main faisait crier les braves; d’un coup de poing, il cassait une table ou enfonçait dans sa douve la bonde d’une barrique. Sang généreux et prompt à bouillonner: son instinct batailleur l’eût porté à abuser de sa force, et nombreux sont les traits d’enfance de ce jeune Samson.

Heureusement, il fut de bonne heure mâté. Un ange, en effet, se trouva près de lui, sa mère, la vigilante Gratianne Garicoïts: « Sans ma mère, dira-t-il, sans ma bonne et pieuse mère, je sens que je serais devenu un scélérat » (B. 4).

Gratianne surveillait de près les tendances de son garçon et ne manquait pas une occasion de les redresser:

> A l’âge de quatre ans, je tremblais de tous mes membres, lorsqu’elle me disait d’une voix grave, devant les flammes qui pétillaient dans l’âtre: «Mon fils, c’est dans un feu bien plus terrible que Dieu jettera les enfants qui font le péché mortel» (B. 5).

La leçon n’était pas inutile, et les occasions de la faire ne manquaient pas: un paquet d’aiguilles dérobé à un colporteur, un oiseau enlevé au lacet d’un voisin, quelques branches sèches arrachées d’un arbre, quatre gousses d’ail cueillies dans un jardin... La mère intervenait sur-le-champ, et le marmot de cinq ou six ans devait dare-dare remettre en place l’objet détourné et apprendre à respecter le bien d’autrui.

Il n’avait rien de caché pour sa mère. Elle sut qu’il avait failli se colleter un jour avec le maître d’école, et, un autre, être victime des manoeuvres louches d’un personnage imposant. Son ouverture de coeur le sauva toujours. Mieux encore, elle lui valut d’acquérir, dès l’éveil de sa conscience, une droiture et une délicatesse exquises qu’il ne perdra jamais:

> Je n’avais que sept ans, conte-t-il, lorsque j’arrachai une belle pomme à mon frère plus jeune de deux ans. Je croyais certainement ne faire aucun mal; mais, sur sa réflexion, je me mordis les lèvres, et la pensée qu’il ne faut pas faire ce que nous ne voudrions pas qu’on nous fît me frappa si fort, que ce fait et toutes ses circonstances ne se sont jamais effacés de ma mémoire (C. 18).

Quant à sa force musculaire, il la maîtrisa, dès sa jeunesse et jusqu’à sa mort, par une ascèse à sa mesure: macérations sanglantes, quatre heure de sommeil, et un régime alimentaire digne du Curé d’Ars (S. 468) [1]

[1] A un religieux qui voulait s'en autoriser, il répondit: «J’ai pratiqué des mortifications que je ne pourrais vous permettre sous peine de péché grave. Mais ne croyez pas que je l’ai fait sans observer les règles de la prudence: j'avais l’autorisation de mon confesseur, et même celle de mon médecin. A chaque bête, de son foin!» ajoutait-il plaisamment.

La table interdite

Au foyer, on vivait de la foi. Les parents n'avaient hésité ni à franchir la frontière pour obtenir la bénédiction nuptiale d'un prêtre insermenté, ni à retarder de six mois le baptême de l'enfant, pour que l'eau sainte lui fût administrée dans les conditions exigées par leur fidélité à l'Eglise [2], ni à cacher sous leur toit, fût-ce au péril de leur vie, l'un ou l'autre de ces confesseurs de la foi révérés par le peuple; et ces faits, souvent rappelés en famille, répandaient un parfum d'héroïsme spirituel, dont l'âme de Michel aimait à s'imprégner.

Dans cette foi, pourtant, le respect l'emportait sur l'amour. Beaucoup de ces prêtres, tout vénérables qu'ils fussent, restaient imbus de la doctrine janséniste, qu'ils communiquaient à leurs ouailles. La table sainte restait pour un grand nombre la table interdite.

Le fils de Gratianne en souffrit cruellement. Admis d'abord par privilège à faire à onze ans sa première communion, il commence plein de ferveur sa confession générale. Là-dessus, sa mère intervient: s'il allait commettre un sacrilège, faute de préparation! Le petit n'ose pas avancer. Environ trois ans plus tard, longuement catéchisé par l'abbé Barbaste, curé de Garris, littéralement affamé de son Dieu, il se rend seul au presbytère et présente au curé sa demande formelle. Le curé, qui le tient pour le modèle des enfants, entreprend de lui inspirer des « sentiments salutaires »: « Il lui parla de la communion en des termes terrifiants » (B. 11). Est-ce donc pour les anges que Notre-Seigneur a institué ce sacrement ?

Cette blessure restera toujours vive au coeur de notre saint et fera de lui un adversaire irréductible du jansénisme. C'est bien un écho de la scène de Garris qu'on perçoit dans ces mots qu'il écrivait devenu prêtre:

> Si jamais la direction que vous recevez allait à refroidir votre zèle pour la communion, je ne vous dis pas de l'abandonner; mais, dès lors, tenez-.la pour suspecte. Recourez à la grâce et aux considérations que vous fournit la religion pour renouveler dans votre coeur ce que. peut-être, on chercherait à y détruire. Quelques leçons qu'on puisse vous donner, en quelques termes qu'on puisse s'exprimer, répondez toujours: « Il est vrai que je suis un pécheur misérable; mais, pour cela même... *Quemadmodum desiderat*a… [3] -. C'est le Dieu *fort:* sans lui, mon âme languit, elle a soif: *sitivit*! C'est le Dieu *vivant:* sans lui, je meurs: *sitivit* ! Je pleure nuit et jour quand je me vois éloigné de mon Dieu, quand mon coeur me dit: « Où est ton Dieu ? » Et quand on me dit : « Vous pouvez aller », je reçois cette parole comme un affamé qu'on appelle à un festin délicieux ». (M. 74).

Mais, à quatorze ans, personne ne lui disait ces mots libérateurs. Il sortit du presbytère triste, bouleversé, le coeur malade. Il perdit le sommeil et il languissait à vue d'oeil, lorsque Dieu intervint par une grâce signalée. Il marchait en proie à une désolation extrême, a-t-il lui-même raconté, lorsque :

> il se trouva subitement consolé par une lumière intérieure, au point de perdre conscience de ce qu'il faisait alors, ajoutant qu'il ne sortit de cet état qu'en heurtant la borne d'un champ, où il menait paître son trou (S. 79).

Ce ravissement lui ouvrit enfin la porte du banquet sacré.

Je veux être prêtre (S. 80)

---

[2] "Nous nous sommes séparés du Pape, nous devons revenir au Pape», dira la maman de Michel, s'identifiant avec le pays (S. 63).

[3] Comme le cerff soupire… (Ps. 41,2)

Dieu avait déjà posé sa main sur lui. A quand remonte l'inspiration? Très tôt, sa mère en reçut la confidence. Elle essuya une larme, estimant le désir irréalisable. Le père aussi était rétif. Il voyait les besoins de la maison, les bouches à nourrir, et il comptait sur son aîné [4]. « Je veux être prêtre. - Toi, prêtre! je ne pourrais même pas te payer un trousseau! » (B. 16). La scène se renouvela plusiers fois. Finalement, c'est la grand-mère qui sauva la vocation du petit Michel, son préféré. L'enfant l'avait mise au courant, et les deux priaient en secret. Quand vint le moment des décisions, c'est elle qui mena le jeu. Le récit en fut conté plus tard par notre saint à ses élèves de philosophie, à propos de la certitude de la mémoire :

> Je me rappelle l'instant où elle agita la question de me faire étudier. Nous travaillions, mon père, ma mère et moi, âgé de 16 ans, à remuer la terre dans une vigne. Ma grand-mère, qui avait 80 ans, nous accompagnait, s'asseyant devant nous. Elle dit à mes parents qu'ayant des dispositions, ils devaient me faire étudier. «Mais, dit mon père, comment payer tant de pensions? » «Pour cela, répondit ma grand-mère, nous n'avons pas à nous déconcerter; on trouve des écoles gratuites. Et puis, je connais le curé de Saint-Palais; il pourra bien nous servir».
>
> Pendant ce temps, je ne disais rien de mon côté, je ne songeais qu'à travailler. «Et toi, se tournant vers moi, que ferais-tu si tu pouvais étudier? - Demain matin, je partirais! ». Au jour suivant, ma vieille grand-mère se mit en route, soutenue d'un bâton; après avoir parcouru un chemin de 8 lieues, elle arriva à Saint-Palais... (C. 26).

Le doyen Borda, curé de Saint-Palais, consentit en effet à prendre en main la cause du jeune candidat. Qui sait si sa vocation n'était point due à ces sacrifices lointains des parents que venait d'évoquer la bonne vieille en lui recommandant son petit-fils? Un pas décisif était fait. Certes, le chemin qui s'ouvrait s'annonçait rude. Comment plier aux études, spécialement au latin, ce cerveau à peu près inculte d'un Basque de seize ans? Il fut convenu qu'il suivrait comme externe les cours du collège de Saint-Palais et il partit, accompagné de son père, portant, comme premier acompte de sa pension « un gros sac de maïs et un beau jambon salé et fumé ».

Quand j'étais domestique (S. 90)

Les études ne furent point la seule difficulté. Jusque-là, il avait servi trois ans comme garçon de ferme, et l'on eût pu croire que, désormais, il pourrait consacrer tout son temps à ses livres. Hélas! il était écrit qu'il resterait domestique. Logé quelques mois chez ses anciens maîtres, il fut bientôt pris chez lui par le doyen, qui lui assurait le vivre et le couvert, mais à la condition que, hors le temps des cours, il serait à son service [5]:

> Certes, la rude corvée ! Il faut servir la messe de bon matin quand on part en voyage; tard, les jours d'enterrement; accompagner à toute heure M. le curé quand il porte aux malades le Saint-Viatique. Il faut aider la cuisinière, qui a ses commissions, qui réclame du bois qu'il faut lui fendre. M. le curé a un cheval qu'il faut soigner, mener à l'abreuvoir, aux champs. Il y a chaque jour des affaires nouvelles [6] ».

Comment, à ce régime, pouvoir suivre les leçons? Comment surtout rattraper son retard? Il y parvient cependant, mais au prix d'un acharnement héroïque: il étudie sur les chemins, il étudie en mangeant, il étudie partout; surtout il prend sur son sommeil. Le résultat fut que, « après avoir suivi quelque temps les cours du collège, il devint le premier de sa classe » (B. 20-21).

---

[4] Le foyer, en effet, se peuplait à cadence rapide: six naissances entre 1797 et 1810.

[5] « Il fut logé chez son ancien maître Anghelu et, de là, il allait prendre les leçons à Saint-Palais, auprès d'un nommé Lacazet ; mais, bientôt après, le curé Borda le prit chez lui. En même temps qu'il le faisait étudier, il usait de ses services » (S. 72).

[6] U. CROHARE, *Une âme forte*, p. 50.

Cela dura trois ans. Après quoi, l'abbé Borda, pris peut-être de scrupule, s'avise d'un autre expédient. Il envoie son protégé à l'abbé Eyhérabide, curé de la cathédrale de Bayonne, avec une chaude recommandation pour le faire admettre à l'Ecole Saint-Léon, où l'on faisait de solides études.
Le plan réussit. Michel quitte le petit chef-lieu de canton et se rend à Bayonne. Il logera même à l'évêché; mais toujours en condition, et même une condition singulièrement onéreuse: au palais épiscopal, le service est compliqué, et Michel dépend de tous, depuis l'évêque, le vieux Mgr Loyson, jusqu'à la cuisinière, en passant par les Vicaires généraux et le Secrétaire, M. Honnert, dont il faudra promener le chien sur les glacis. Autant d'heures perdues pour les chères études!
Heureusement, il y a la nuit, la bonne nuit, qui est déjà sa discrète complice! Grâce à elle, l'étudiant tiendra une place plus qu'honorable parmi ses pairs. Détail révélateur: son ascétisme porte déjà des fruits, et l'on note une transformation de son tempérament, au point que certains de ses compagnons et même de ses maîtres commencent de lui vouer un culte. On cesse de le tutoyer. Lui, il se prête à tout et à tous avec une humilité simple et cordiale. Il gagne ainsi les bonnes grâces de la cuisinière d'abord, du secrétaire ensuite, et même de l'Evêque, qui acceptera de se pencher sur ses devoirs et de corriger ses copies. Il a raconté lui-même ces conquêtes à sa façon humoristique:

> A l'évêché, j'avais souvent à subir la mauvaise humeur de la cuisinière; je m'en vengeais en nettoyant gaiement les marmites et les casseroles, et elle finit par employer ses loisirs et ses soins à coudre mes mouchoirs et à blanchir mon linge. Quel excellent déjeuner ne me prépara-t-elle pas à mon départ pour Aire! M. Haramboure, me voyant assis devant ce régal, me dit en souriant: «Ah ça, gaillard! tu n'auras pas toujours ces festins de prince». Et quand je fis mes adieux à M. Honnert, comme je n'avais nullement songé aux moyens de transport: « Bien sûr, mon ami, me dit-il, tu n'as pas d'argent pour la route ? - Mais non, Monsieur. - Tiens pour la poche ». C'étaient deux pièces d'or. « As-tu de la monnaie? - Non, Monsieur. -- En voilà ». C'étaient sept pièces de trois francs chacune. Voilà le moyen de réussir dans les entreprises (B. 336-337).

Premières touches mystiques.
Déjà devant l'âtre familial, l'évocation de l'enfer par sa mère avait produit en lui une impression ineffaçable. Un soir, avant de se coucher, - encore tout enfant - il avait récité les sept psaumes de la pénitence, par crainte de l'enfer (S. 70). « Dans les circonstances un peu extraordinaires, il passait des heures entières à prier » (S. 71). En faisant paître le troupeau, il chantait *O salutaris, Magnificat, Tantum ergo* (S. 92). Il n'avait que cinq ans lorsqu'on rouvrit l'église d'Ibarre, fermée par la Révolution, et les témoins rapportent qu'il montra, en cette occasion, un enthousiasme et des transports extraordinaires. Plus significatif encore est le ravissement d'Oneix relaté plus haut.
C'étaient comme des irruptions de l'Esprit-Saint dans cette âme encore fruste, mais, généreuse et destinée à gravir les plus hauts sommets, de la sainteté. Le premier contact avec l'Hostie fut encore une touche surnaturelle: « Ceux qui le virent ce jour-là, a noté son cousin, le chanoine Etchéberry, crurent voir un ange » (B. 13).
Bientôt, il se familiarise avec le mystère de la grâce. Dès ses premiers mois de collège à Saint-Palais, il devient l'ami d'un angélique jeune homme, Evariste Etchécopar, que Dieu devait retirer de ce monde à l'âge de quinze ans, comme un fruit précocement mûri:

> Dieu, dira plus tard Michel, lui communiquait des lumières supérieures à toute la science des théologiens. Il joignait à un degré admirable le recueillement et l'union intime avec Dieu, avec les manières les plus aimables et les procédés les plus charitables à l'égard du prochain » (B. 21).

Notre écolier bénéficia largement d'une affabilité qu'il appréciait si haut :

> Un jour, je m'épuisais en vains efforts autour des inversions de la phrase latine. Evariste se penche vers moi et, en quelques mots, me montre le mécanisme de la construction, incompris jusqu'à ce moment... Ce fut pour moi une révélation, le trait de lumière décisif, qui m'indiquait la route à suivre. A partir de ce jour, les plus grands obstacles furent levés (B. 22).

Les deux amis se rencontraient tous les jours, non seulement à l'école, mais encore chez M. Borda: « Le soir, au presbytère, ils prolongeaient ensemble leurs veillées studieuses à la faible lueur d'une chandelle de résine » (B. 22). C'est là, entre deux phrases, qu'intervenaient ces effusions surnaturelles, où Michel semble avoir plus reçu que donné. Il découvrait dans ces colloques cette école du Saint-Esprit dont il parlera plus tard avec des accents inimitables, et expérimentait, sans pouvoir l'analyser encore, l'action intime de la grâce, qui allait transformer en peu de temps sa rudesse montagnarde.
A cette transformation, l'influence du bon et distingué M. Honnert contribua aussi. Durant le séjour de Michel à Bayonne, malgré quelques saillies qui lui échappaient encore, ses condisciples, le qualifient de « jeune homme angélique », « si bon et si sage, qu'il était impossible de ne pas l'aimer, une fois connu » (B. 25).

Notre saint Louis de Gonzague.
De Bayonne, notre étudiant passe à Aire; des humanités à la philosophie; de la condition de domestique, à celle de séminariste, tout occupé désormais de sa formation sacerdotale. Par son acharnement au travail, il a rattrapé le retard de ses études et se trouve d'emblée au niveau de ses condisciples, sauf pour les mathématiques. Mais, là encore, grâce aux leçons particulières qu'il reçoit de M. Laurence, le futur évêque de Tarbes, les lacunes sont vites comblées. Heureuse lacune, au reste! elle va permettre à ces deux âmes d'élite de se comprendre. Entre le professeur et son élève, se noue dès ce moment une de ces amitiés sur lesquelles le temps n'aura jamais de prise. Leur confiance réciproque ne fera que grandir, et plus tard, le saint de Bétharram aura son mot à dire sur la voyante de Lourdes et ses apparitions.
Parmi ses condisciples, le nouveau séminariste est bientôt entouré d'un halo de vénération. Le concert des éloges est unanime. Pas une note discordante parmi les témoignages recueillis: « Il enflammait tous ceux qui l'approchaient » (S. 69). « Je déclare devant Dieu, atteste un prêtre vénérable, l'abbé Berhouet, qui fut son condisciple à Bayonne, Aire et Dax, que, durant tout le temps que nous nous sommes fréquentés, jamais je n'ai remarqué dans sa conduite aucun défaut d'aucune espèce » (S. 69).
C'était une âme de feu. A Aire, il fait la découverte de saint François Xavier, dont le zèle va le marquer pour la vie:

> Etant élève de quatrième au séminaire d'Aire, alors que Michel Garicoïts y faisait sa philosophie, rapporte l'abbé Déyhéralde, je fus prié par lui de lui prêter la vie de saint François Xavier et je fus vivement impressionné de l'avidité avec laquelle je le vis la dévorer, et, depuis, je conçus pour lui une grande estime (S. 82).

A Dax, il entre en contact avec saint Vincent de Paul, dont le berceau n'était qu'à quelques kilomètres. Il s'éprend pour lui d'une vive admiration qui ne s'atténuera jamais, et son esprit s'habitue à l'atmosphère des saints. Déjà à cette époque, un rayonnement émanait de lui:

> Au grand séminaire de Dax, il fut à ce point édifiant que les élèves l'appelaient unanimement: notre saint Louis de Gonzague (S. 312). - Je dirai l'impression qu'il fit sur moi la première fois que je le vis en 1820, note le chanoine Portalet; il n'était pas encore dans les ordres sacrés. L'expression de sainteté qui reluisait sur sa physionomie me frappa tellement, qu'elle resta gravée dans mon âme durant les dix ou douze années que je passai sans le revoir. Elle ne s'est jamais effacée depuis (S. 623).

Le même accent résonne dans toutes les dépositions : « Depuis 1818 que je l'ai connu, écrit l'abbé Larroze, il m'a toujours fait l'effet d'un saint, non pas à faire, mais tout fait » (S. 635). Une telle vertu ne pouvait tarder à produire des fruits.

II. LES PREMIERS FRUITS

Un aiguillage délicat

L'exceptionnelle qualité de cet élève ne pouvait longtemps échapper à ses maîtres. Si son esprit parut d'abord un peu lent en philosophie, on se rendit compte qu'il allait au fond de toutes les questions et répondait toujours *ad rem*. Quelques manuscrits restés de cette époque montrent avec quelle conscience il notait les leçons et les explications de ses professeurs. Il ne se contentait pas du cours suivi en classe - c'était la Philosophie dite de Lyon -; il s'était procuré un autre manuel édité à Paris en trois volumes, qu'il épluchait consciencieusement.

Ses notes d'Aire le suivirent à Dax, où il entra en théologie en novembre 1819. Le diagnostic favorable ne fit que se confirmer: « Ou je me trompe fort, prononça M. Dupoy, supérieur du séminaire, ou ce jeune homme fera parler de lui» (B. 31).

Aussi fut-il, l'année suivante, l'objet du choix le plus flatteur. Le diocèse de Bayonne avait coutume, d'envoyer quelques sujets d'élite au séminaire Saint-Sulpice pour y compléter leur formation ecclésiastiques. Il n'y eut qu'une voix pour désigner le pâtre d'Ibarre, en qui d'aucuns voyaient déjà un nouveau Vincent de Paul.

Quelle fut son impression à lui? Nul ne l'a noté. Sans doute, celle d'une aveugle confiance en la Providence, celle dont il fera preuve toute sa vie et qu'il tâchera un jour, avec une bonhomie charmante, de communiquer au P. Mariote, Oratorien:

> Si les cardinaux réunis au Conclave - c'était le conclave où fut élu Pie IX - m'envoyaient un messager pour me dire: « Père Garicoïts, nous vous avons élu pape, venez à Rome pour gouverner l'Eglise », vous croyez que je refuserais? Pas du tout. Je ferais mon petit paquet et je partirais immédiatement pour Rome. Vous me direz: « Est-ce que vous vous croyez capable d'être pape? » - Pas du tout. Mais, est-ce que je suis capable d'être prêtre? Pas plus que d'être pape. Si je le suis devenu, c'est que mes supérieurs ecclésiastiques m'ont déclaré que j'étais appelé de Dieu au sacerdoce et que, par conséquent, j'aurais les grâces nécessaires. De même, si j'étais élu pape, je pourrais compter sur les grâces dont j'aurais besoin pour gouverner l'Eglise (S. 280-281).

Il fit donc son « petit paquet » et se disposait à prendre la route de Paris, lorsqu'une missive arriva de Bayonne prescrivant de choisir un autre candidat. Que s'était-il passé? Une simple petite scène à l'évêché. M. Honnert, voyant son protégé sur le point de s'éloigner vers la capitale, le crut perdu pour le diocèse - perdu pour lui aussi car il l'aimait comme un fils [7]. Il insista tant et si bien: que la décision épiscopale fut rapportée in extremis, et l'abbé Garicoïts retenu à Dax.

Pas pour longtemps. Quelques mois après, en 1821, M. Claverie, nommé supérieur du petit séminaire de Larressore, le demande et l'obtient comme membre de son corps professoral. Il n'a que deux ans de théologie. N'importe, on l'estime assez formé: il continuera à se préparer au sacerdoce, en surveillant et en donnant des cours. De fait, il fournit dès ce premier moment une belle mesure d'éducateur, et les élèves distinguent déjà ce jeune abbé au milieu des professeurs chevronnés

[7] Paris était en train de leur ravir un autre sujet d'élite, l'abbé de Salinis, parti d'Aire pour Saint-Sulpice en 1815. Il sera ordonné en 1822, et tous les efforts de Mgr d'Astros pour le récupérer resteront impuissants. Si Garicoïts avait rejoint de Salinis à Saint-Sulpice, tout porte à croire qu'ils auraient bientôt fait trio avec l'abbé Gerbet et que sa destinée en aurait été grandement modifiée.

Nous étions habitués à respecter tous nos maîtres, témoignera l'un d'eux, mais nous avions une vénération particulière pour M. Garicoïts, à cause de son esprit de justice et de bonté (S. 35).

Le printemps de Cambo

Ordonné prêtre le 20 décembre 1823, il prend à la lettre le programme de l'homme de Dieu tracé par saint Paul à Timothée: « *Tu autem, homo Dei*... (I Tim., 6,11). Il s'est fait, du sacerdoce, l'idée la plus haute . « Si je me trouvais, dira-t-il, en présence d'un prêtre et d'un ange, je commencerais par saluer le prêtre » (S. 241).

Homme de Dieu sur la terre, le ministre du Seigneur doit avoir rompu les liens même les plus étroits de ses affections naturelles. Au lendemain de l'ordination de leur fils, Arnaud et Gratianne Garicoïts reçurent de lui cette austère communication: « Je suis prêtre, non par vos sacrifices, mais par la grâce de Dieu. Vous devez désormais me considérer comme mort » (S. 343).

Nommé vicaire à Cambo, près d'un curé vieux et impotent, il se donne à son ministère avec une ardeur passionnée qui va, en moins de deux ans, retourner la paroisses Ses sermons arrachent des sanglots aux auditeurs, et l'on accourt des paroisses voisines pour l'entendre. Les bals sont bientôt supprimés, et les vocations religieuses éclosent en foule chez les jeunes filles [8]. La Confrérie du Sacré Coeur, dont il compose les statuts avec l'abbé Jean Jauretche, est solennellement instaurée, et les gens des environs s'y inscrivent par centaines [9]. Il n'est pas jusqu'au maire, vieux voltairien encroûté et retors, qui ne soit par lui entrepris et conquis à la pointe de l'épée [10].

Les dernières à rendre les armes furent les vieilles dévotes: « Ah! Monsieur le curé, gémissaient-elles auprès du vieux pasteur, on ne parle que de votre vicaire; on répète ce qu'il dit en chaire, au confessionnal. Et vous, qui vous êtes sacrifié pour la paroisse, tout le monde vous abandonne». Mais le curé savait à quoi s'en tenir. Loin de l'abandonner, le jeune vicaire redoublait à son égard de prévenances et de charité: « On ne pouvait voir sans attendrissement ce vénérable vieillard porté, pour ainsi dire, à l'autel sur les bras vigoureux de son humble vicaire » (B. 40).

Pour lui, comme pour son contemporain, le saint curé Vianney, le confessionnal sera, pendant toute sa vie, l'instrument principal de son action sur les âmes . « Il m'est toujours resté, du P. Garicoïts, de ces mots lumineux, qui ont été pour moi comme des phares et des indicateurs dans toutes mes difficultés », déclare un de ses dirigés (S. 339-340).

Comme son émule d'Ars, il achetait ces grâces. Les macérations lui étaient devenues habituelles; le repos de ses nuits était terriblement écourté, car il se rendait parfois dès trois heures du matin au tribunal de la pénitence, où les clients le rejoignaient sans tarder. Bien souvent, surtout la veille des grandes fêtes, M. Hardoy, le curé, dut l'y envoyer quérir à jeun vers deux heures de l'après-midi.

Sa renommée se répandit dans toute la région, et on ne l'appelait plus que le saint prêtre (aphez saindua) (B. 42).

---

[8] Neuf d'entre elles iront chez les Filles de la Croix (S. 160).

[9] Un même jour une centaine de personnes se firent inscrire. Cette dévotion se répandit ensuite dans les paroisses des environs (S. 127).

[10] «Il avait la prétention d'être honnête homme et même religieux; car il allait à la messe et fréquentait les ecclésiastiques. Les mauvais journaux de l'époque arrivaient chez lui sous un faux nom; il les lisait en secret, les déchirait ensuite et en distillait le venin dans les âmes des simples... Après avoir attendu un an et plus, après avoir offert trois fois le saint sacrifice de la messe à cette intention, l'abbé Garicoïts met par écrit tous les griefs connus contre cet homme et va le trouver dans sa maison. L'accueil est honnête; le jeune abbé est prié d'entrer au cabinet de travail. C'est précisément ce qu'il voulait. A peine les salutations d'usage terminées, il demande la permission de donner lecture d'une pièce importante qu'il tient à la main et, d'une voix forte, il lit jusqu'au bout le terrible réquisitoire. Notre homme est hors de fui; il s'emporte, il menace. « Monsieur, lui dit l'abbé, c'est parce que vous m'échappiez partout que je suis venu vous trouver ici même. Au reste, ne m'en veuillez pas; c'est pour votre bien et l'acquit de ma conscience que je fais cette démarche, dont personne n'est informé. J'ai eu assez de confiance en vous pour oser vous parler franchement. J'espère que ma confiance ne sera pas trompée » (B. 43-44). Cet homme devint son ami et vint le voir plus tard à Bétharram en témoignage de reconnaissance.

C’est là, en pleine action apostolique, qu’il reçut, un jour de l’automne 1825, le billet de Mgr d’Astros qui le nommait professeur de philosophie au séminaire de Bétharram.

Sur les bords du Gave

L’expérience de Cambo ne sera pas inutile au nouveau directeur. Il a non seulement mesuré ce que peut donner un jeune prêtre, mais aussi mieux pris conscience du problème des âmes. Il connaît par lui-même la tâche de ses futurs dirigés, et cette connaissance va lui être plus nécessaire qu’il ne s’y attendait.

Bétharram, qui l’accueille, est un antique sanctuaire de la Vierge, dont l’origine remonte au Moyen Age. Célèbre et fréquenté avant les guerres de religion, il fut brûlé par les Protestants en 1569. On le restaura en 1616, et, enrichi par Hubert Charpentier d’un remarquable Calvaire, qui trouvera sa réplique exacte dans celui du Mont Valérien à Paris, il connut deux nouveaux siècles de splendeur, au point d’être classé par saint Vincent de Paul comme le troisième, sinon le deuxième centre de pèlerinage du royaume. La Révolution détruisit le Calvaire de Bétharram et endommagea les dépendances du sanctuaire.

A l’arrivée de l’abbé Garicoïts, le séminaire est installé dans l’ancienne demeure des chapelains. Un prêtre au coeur généreux, M. Procope Lassalle, y a ouvert, en 1808, un séminaire-collège, fermé en 1812 par décret impérial, rouvert comme grand séminaire l’année suivante sous le nom d’Ecole de Théologie. On y recueille en 1813 une partie des clercs du grand séminaire de Bayonne refoulés par l’invasion anglo-espagnole.

Le diocèse comprenait alors les trois départements des Basses-Pyrénées, des Hautes-Pyrénées et des Landes; c’est en 1823 seulement qu’il sera réduit aux limites du premier.

L’importance du grand séminaire de Bétharram alla croissant: de 30 élèves en 1814, il passa à plus de 60 en 1820 et s’accrut chaque année jusqu’à dépasser 120. Pour accueillir cette affluence cléricale, il fallut hausser la maison d’un étage, et c’est M. Lassalle qui en assuma les frais. Il a fondé du reste bien d’autres oeuvres.

C’est pour reconnaître les mérites de ce prêtre vénérable, alors plus que septuagénaire, que Mgr d’Astros le maintenait à la tête de la maison. Mais il était de plus en plus évident que la tâche dépassait ses forces. La discipline était déplorable, et l’esprit des séminaristes s’en ressentait gravement [11].

L’évêque ne tarda pas à mesurer le danger; il en fut d’autant plus touché, que sa principale préoccupation était de relever le niveau spirituel de son clergé. Il fallait donc, de toute urgence, trouver un homme capable d’infuser à cette maison l’esprit qui lui manquait, un entraîneur qui prêcherait d’exemple autant que de parole, un maître qui prendrait en main la formation de cette jeunesse cléricale, espoir de l’avenir. Tâche d’autant plus délicate, qu’il faudrait l’exercer sans porter ombrage au vieux supérieur, ni avoir l’air de jeter un blâme sur son autorité défaillante.

Que Mgr d’Astros ait songé à l’abbé Garicoïts pour un rôle si difficile prouve assez en quelle singulière estime il le tenait - et qu’il lui gardera, au demeurant, jusqu’à sa mort. Michel n’a que vingt-huit, ans; c’est encore quasiment un nouveau prêtre, puisque son vicariat n’a pas duré deux ans. Mais, durant ce temps, n’a-t-il pas réussi à renouveler à fond une paroisse, sans porter aucune atteinte à la considération du vieux curé impotent, demeuré à son poste? Ce succès paraît à l’évêque d’un excellent augure.

---

[11] Pierre Procope Lassalle était né à Saint-Pé de Bigorre le 8 juillet 1751; entré au noviciat de la Doctrine Chrétienne en 1767; professeur en divers collèges; reclus en 1793-1794; nommé en 1806 directeur et premier chapelain de Bétharram.

Michel Garicoïts a lui-même décrit l'état dans lequel se trouvait le séminaire: « Le séminaire de Bétharram allait assez mal. Le supérieur, très bon, très âgé, ne se raidissait point contre le désordre. Des abbés achetaient des poules, faisaient cuire des pâtés au four de la maison. Le domestique, en peu de temps, gagna une vingtaine de mille francs en vendant du vin aux séminaristes. Certains, pauvres de famille et jouissant de la pension, firent des dépenses de 150 francs par an. Enfin, et c'est tout dire, le séminaire passait comme le refuge de toute sorte de soutanes » (C. 26-27).

Mon ami, que signifient ces manières?

S'il ne s'était agi que d'enseigner la philosophie, le devoir eût été simple. Mais réformer un esprit est plus malaisé que de le créer de toutes pièces. La partie se révéla très dure, du fait surtout que la mission dont il était chargé était confidentielle; le supérieur lui-même, semble-t-il, l'ignorait. Plus tard, pour encourager un des siens à se montrer « auxiliaire », le fondateur disait, faisant allusion à cette époque: « J'ai été témoin de désordres beaucoup plus considérables. J'étais professeur, économe et, de plus, chargé officieusement et verbalement de tout le séminaire. J'avertissais mon supérieur; s'il remédiait, bien; sinon, patience! » (B. 50). Il lui arriva d'agir aussi auprès des intéressés. Prenant un jour à l'écart un des mieux doués qui donnait de sérieuses inquiétudes, il lui dit à brûle-pourpoint: « Mon ami, que signifient ces manières? Est-ce le moyen de devenir un bon prêtre? Prenez garde, tout cela peut avoir des suites graves; il faut un prompt et complet changement, ou je ne réponds de rien »(B. 50-51). L'avis fut compris et suivi; mais l'éveil était donné.

Malgré la discrétion du Conseil épiscopal sur la mission confiée à l'abbé Garicoïts, les jeunes théologiens et philosophes eurent l'oeil désormais sur le nouveau professeur et ne tardèrent pas à s'apercevoir que son rôle effectif dépassait le cadre de son enseignement. Il en fallait moins pour mettre en alerte toute cette gent écolière. On se donna le mot pour observer à la loupe la conduite de ce prêtre et déceler quelque point faible sur quoi exercer la malice. Mais en vain: « Dans les autres professeurs, avouera l'un d'eux, la malignité écolière trouvait des défauts et s'en égayait. M. Garicoïts seul n'était jamais attaqué, parce qu'il était inattaquable » (B. 56).

Inattaquable, c'est trop peu dire. Certains malins s'étaient entendus pour organiser un véritable espionnage de jour et de nuit. Le résultat les remplit de stupeur: l'un découvrit qu'il travaillait très tard après que les autres étaient couchés; un autre, qu'il était debout le matin très longtemps avant tout le monde; un troisième prétendit qu'il passait toute la nuit à son bureau; un dernier, enfin, poussa l'indiscrétion jusqu'à entrouvrir les rideaux de son alcôve: il y découvrit une paillasse à moitié vide, une mauvaise couverture, sans aucun drap. On constata aussi qu'il déjeunait toute l'année d'un morceau de pain sec (S. 464).

Dès lors, un retournement des esprits s'opéra et lui conquit bientôt la communauté presque entière.

Restait pourtant un noyau d'irréductibles, qui finiront par quitter le séminaire. Menés par quelques théologiens des plus intelligents, mais au fond, pervertis, ils en vinrent à prendre publiquement position contre l'autorité, menaçant d'entraîner un certain nombre de leurs confrères au caractère plus faible. L'abbé Garicoïts patienta longtemps, multiplia les instances auprès du supérieur. Finalement, voyant que celui-ci demeurait paralysé dans son inaction sénile, le coeur du jeune prêtre éclata.

Décidé à débrider l'abcès d'un seul coup pour sauver ainsi des vocations, il monta en chaire le jour de saint Louis de Gonzague, patron du séminaire, et prononça un sermon foudroyant, qu'il avait soigneusement écrit et dont le texte nous est parvenu presque en entier. Il débute *ex abrupto*:

> Quelle que soit la confiance que nous inspirent les bénédictions que le Seigneur a répandues sur vous, quelque grande que soit notre satisfaction à la vue du bien que vous avez pratiqué, quelque bonne idée que nous ayons de vos dispositions, nous ne sommes pas sans crainte. Hélas! nous n'ignorons pas qu'il y avait un sacrilège profanateur dans le collège des apôtres; nous n'ignorons pas qu'il y a quelquefois dans les communautés les plus saintes des âmes vendues au péché.

Sur cette phrase générale déjà, nul des auditeurs ne pouvait se tromper, car tous connaissaient la situation. Il dénonce alors à grands coups la gravité du mal, la responsabilité et les périls de ceux qui s'y trouvent engagés et l'énormité du scandale qui afflige les autres. Puis il fait appel à leur coeur et termine par cette péroraison pathétique:

> Père, conservez sous la protection de votre nom ceux dont vous avez voulu nous confier le salut: *serva eos in nomine tuo*. Nous avons désiré sincèrement leur plus grand bien, nous avons fait des efforts pour le leur montrer et les y conduire, et tous nous ont donné des espérances de vertu, hors ces malheureux, qui paraissent s'opiniâtres à leur perte: *et nemo ex eis periit, nisi filius perditionis*... Nous serions trop heureux, Seigneur, si nous pouvions les remettre dans le bon chemin, même aux dépens de notre vie...
>
> C'est, Messieurs, à saint Louis de Gonzague à ramener au bon Pasteur ces brebis égarées... Bienheureux Louis, écoutez favorablement nos voeux. Qu'il ne soit pas dit que ces jeunes gens se sont perdus sous votre protection (M. 555).

En 1831, le chanoine Procope Lassalle étant mort, Mgr d'Arbois, qui avait remplacé, à l'évêché de Bayonne, Mgr d'Astros, promu à l'archevêché de Toulouse, nomme officiellement l'abbé Garicoïts supérieur du séminaire de Bétharram. C'était régulariser enfin une situation aussi douloureuse que fausse.
Sans perdre un jour, le nouveau supérieur entreprit de supprimer certains abus invétérés, les récréations prolongées en dépit de la règle, les promenades dites de grâce, qui avaient passé en habitude, etc.

> Dès que M. Garicoïts eut pris la direction de la maison, la règle fut observée et les études sérieuses furent remises en honneur. Tous prirent courageusement leur parti. On espérait pourtant que le nouveau supérieur ne serait pas trop sévère sur la question des promenades fréquentes. Un jour, pour s'en assurer, les élèves l'abordent en exprimant leur désir: «Messieurs, leur répond-il d'un air calme et grave, des raisons de convenance ne me permettent pas d'accorder la promenade que vous demandez. N'insistez pas, vous me feriez de la peine». A ces mots, chacun s'en va de son côté, et désormais il ne sera plus question de pareils congés (B. 54).

Pas plus lamennaisien que moi

L'abbé Garicoïts « professa la philosophie, pour laquelle il avait beaucoup de goût. En fait, il enseigna la doctrine de Lamennais, comme Gerbet, Salinis et tant d'autres » (S. 96). Si ce jugement du chanoine Pouret n'est pas entièrement faux, il exige une forte mise au point.
Le nouveau professeur avait bien montré à Aire et à Dax, qu'il était doué d'un cerveau philosophique. Cela, pourtant, ne suffisait point: un séminariste ne peut guère dépasser le cadre des manuels, et deux années de vicariat ne préparent pas à une chaire de philosophie. Le jeune prêtre, se sentant inégal à la tâche, résolut de prendre les grands moyens. C'est un fait que, chez lui, la difficulté fut toujours le plus fort des stimulants. Pendant des années, il va se saturer de doctrine.
Nous sommes en 1825. Dans les séminaires les esprits sont particulièrement excités. Tandis que de Maistre et de Bonald, sans être des inconnus, n'apparaissaient guère encore, avec leurs systèmes, que sur les hauteurs de l'Olympe, une école nouvelle s'est formée autour d'un jeune prophète, dans une chambre du collège Henri IV, à Paris. Le prophète est Félicité de Lamennais, dont les quatre volumes de l'*Essai sur l'Indifférence*, parus de 1817 à 1824, ont produit l'effet d'un « coup de tonnerre sous un ciel de plomb » (de Maistre).
Depuis 1822, le maître génial tient colloque régulièrement avec les deux aumôniers du collège, les abbés de Salinis et Gerbet, ses jeunes et bouillants admirateurs, et tous les trois, ils élaborent le plan d'une philosophie nouvelle, qui doit régénérer la société, réconcilier l'Eglise avec le monde moderne et poser les bases de l'avenir.
L'Essai sur l'indifférence s'inspirait déjà de cette doctrine nouvelle, et le *Mémorial Catholique*, fondé en 1824 sous les noms de Gerbet et Salinis, en a lancé dans le public les thèses principales. La bataille est donc sérieusement engagée, et le jeune clergé, dans sa majorité, emboîte le pas à ses leaders avec un bel élan.

Que va faire Michel Garicoïts? A Larressore, dont il connaît bien le climat spirituel, les esprits sont déjà en ébullition. Il ne peut, semble-t-il, refuser de prendre parti. Or, *à priori*, la jeune école doit lui être sympathique. Ses fondateurs sont anti-gallicans, lui aussi; ultramontains, lui aussi. Ils professent une sorte de culte pour le chef suprême de l'Eglise, c'est ce qu'il a de plus cher. Ils défendent l'infaillibilité pontificale, c'est là encore une de ses convictions.
Toutefois, en y regardant de près, il perçoit vite d'étranges faiblesses dans ces exposés enflammés. Son jugement si sain, si équilibré, son besoin d'aller toujours aux raisons profondes et décisives, l'oblige à de continuelles mises au point. Le fondement même de cette philosophie lui paraît branlant. Ne tient-elle pas, en effet, que la raison individuelle est incapable d'arriver à la certitude et que « il n'y a d'autre criterium de la vérité que le sens commun », ou le jugement universel? Malgré la vive sympathie qu'il gardera, en dépit de tout, pour ces pionniers, il n'hésite pas à se séparer d'eux.
Il s'attache fermement à la philosophie traditionnelle, mais il prend soin d'en renouveler les thèses et de leur donner le plus vif intérêt aux yeux des élèves, en les complétant par les apports nouveaux dus à la réflexion de ces auteurs [12]. Les noms de Lamennais, Gerbet et Salinis durent être prononcés en classe assez souvent, puisqu'ils furent rapportés à Mgr d'Astros, qui, déjà prévenu à l'encontre de la nouvelle philosophie, s'apprêtait à prendre publiquement position contre ses promoteurs. C'est ainsi qu'un jour, Bétharram reçut inopinément la visite d'un vénérable Jésuite, le P. Deplace, mandaté par l'évêque pour examiner les « tendances philosophiques de M. Garicoïts »:

> Humble autant que droit, le professeur de philosophie se soumit à l'examen comme un enfant; il répondit avec tant de simplicité, de franchise et de justesse, que l'examinateur, émerveillé et ravi, lui dit, en lui prenant les mains: «Allez, mon ami, soyez tranquille; votre doctrine est des plus sûres; vous n'êtes pas plus Lamennaisien que moi » (B. 53).

Le directeur spirituel

Malgré son importance, l'enseignement de la philosophie ne prenait qu'une part secondaire de son activité. Son influence devait s'exercer avant tout sur les âmes.
Quelques mois après son arrivée à Bétharram, lorsqu'il vit les séminaristes, se présenter en foule pour recevoir sa direction, pénétré comme il l'était de la grandeur de la vocation sacerdotale, il se sentit investi d'une très, lourde responsabilité. Comment s'acquitter, d'un office si délicat? Il ne s'était sans doute jamais formulé clairement les principes qui guidaient sa vie intérieure: il allait d'instinct à la sainteté. Maintenant, il fallait dégager ces principes, les rationaliser, bref, en tirer une méthode de direction capable de conduire graduellement vers la perfection ces jeunes gens qu'il y savait appelés.
Il reste, dans ses écrits de cette époque, un travail signé de son nom, intitulé *Méthode de direction* (M. 902 bis). Nous y trouvons, exposés selon une division tripartite, les vertus qui doivent « enrichir » l'âme d'un prêtre et la faire monter vers la sainteté: « vertus de préparation, vertus d'épuration et vertus de consommation ».
Le manuscrit, resté incomplet, développe les deux premières parties, mais ne nous livre pas la troisième concernant les vertus de consommation.
Cette méthode semble bien n'être qu'une adaptation pour séminaristes des trois étapes classiques de la vie spirituelle: commençants, progressants et parfaits. Elle prouve que le jeune directeur se préoccupait de recourir aux maîtres, sans qu'on puisse encore discerner son attachement à aucune école spéciale. Si on n'y découvre point les accents personnels qui seront bientôt les siens, certaines phrases les laissent néanmoins pressentir. Telle cette application de l'*Apocalypse* 3, 16:

[12] On trouve, dans ses écrits de cette époque, une série de citations extraites du *Mémorial Catholique* de 1824 (M. 1176).

C’est ainsi qu’on encourt la malédiction de Jésus-Christ: QUE N’ÊTES-VOUS DE GLACE, PLUTOT QUE TIÈDE! JE VOUS LE DIS, SOYEZ DE FEU OU DE GLACE. MAIS, PARCE QUE VOTRE TIÉDEUR NE PEUT SE SUPPORTER, JE COMMENCERAI A VOUS VOMIR DE MA BOUCHE !

Les cinq ou six sermons qui nous restent de ses prédications aux séminaristes durant cette période, rendent un son pareil. On y trouve la même conviction ardente, un peu fougueuse, pour entraîner son auditoire de jeunes vers la sainteté [13].
Cependant, le vrai Garicoïts ne s’est pas révélé encore. Le temps est proche où il fera la découverte de son idéal. C’est alors qu’il pourra donner sa mesure.

[13] Voici la division d'un de ces sermons sur la parole *Beati qui esuriunt...*:
1° Rien de plus grand et de plus estimable que la sainteté;
2° Rien de plus avantageux que la sainteté, même dans ce monde;
3° Il n'y a aucune entreprise qui soit plus en notre pouvoir que de nous sanctifier (M. 594).

2
Elaboration d'un idéal

I. SES MAITRES HUMAINS

La perle évangélique

Michel Garicoïts était né pauvre; il aimait lui-même à parler de la « nudité » de son origine. Ce dénuement l'aurait même empêché d'accéder au sacerdoce, n'eût été l'indomptable ténacité de ses efforts et son héroïque esprit de sacrifice.

Avait-il, cependant, en ces rudes anées, compris la valeur spirituelle de la pauvreté? Rien ne le prouve. Séminariste, l'absence de tout souci matériel, dont il se voyait libéré pour la première fois, les efforts mêmes qu'il devait s'imposer pour achever de dépouiller sa rudesse native, les conseils reçus de son vénérable protecteur bayonnais, surtout le sens de la dignité ecclésiastique dont on s'efforçait de pénétrer les ordinands, tout s'accordait pour créer en lui un état d'esprit moins favorable à l'intelligence de la première béatitude. En même temps que des manières d'une exquise politesse, - qu'il gardera toute sa vie - le port de la soutane lui paraissait alors exiger un certain décorum.

Non qu'il fût porté à « s'embourgeoiser ». Son activité apostolique de jeune prêtre à Cambo montre à l'évidence qu'il n'accepta jamais de mener une vie facile. Néanmoins, le premier contact qu'il prit avec la vie religieuse, au temps de son vicariat - c'était en 1825, au cours d'une visite qu'il rendit aux Filles de la Croix, au couvent d'Igon - produisit sur lui un vrai choc spirituel:

> Notre pauvreté l'étonna tout d'abord, raconte une Soeur. Quoiqu'il n'y eût rien de recherché dans sa personne, sa mise pourtant sentait une certaine élégance, et il trouvait étrange que nous fussions si heureuses au milieu de notre dénuement. La préférence que notre vénérée supérieure donnait aux sujets de la classe ouvrière sur ceux qui tenaient un certain rang dans le monde le surprenait encore davantage. Il déclarait depuis avec simplicité, qu'à cette époque il n'avait pas la moindre notion de la vie religieuse (B. 60).

Il était encore sous l'effet de cette révélation, lorsque l'Evêque l'envoya à Bétharram. Bétharram est à quatre kilomètres d'Igon. Les contacts vont se multiplier. L'évêque lui-même y pousse en nommant l'abbé Garicoïts directeur spirituel des religieuses et des novices.

A son insu, Dieu prépare son avenir. Quant à lui, fidèle à la grâce, il s'applique résolument à vivre les enseignements qu'il donne à ces âmes éprises de perfection. Par une sorte de choc en retour, il profite le premier des conseils qu'il distribue tant aux religieuses d'Igon qu'aux séminaristes de Bétharram.

La Providence lui réservait une grâce plus précieuse encore, la rencontre d'une vraie sainte [14]. A chaque visite qu'elle faisait à Igon, la Fondatrice des Filles de la Croix, qui avait deviné la qualité exceptionnelle de ce directeur, lui ouvrait son âme, et le jeune prêtre, devant cet héroïsme souriant au milieu des plus grands sacrifices, découvrait la suprême beauté du renoncement complet à soi-même par la pratique des voeux de religion.

Cette lumière le travailla profondément; il se sentit de plus en plus hanté par le désir de réaliser le même idéal. Sous quelle forme? Il l'ignorait encore, ou, du moins, il hésitait entre deux voies. La

[14] Sainte Jeanne-Elisabeth Bichier-des-Ages (1773-1838), qui sera canonisée en même temps que lui, le 6 juillet 1947, Fondatrice, avec André-Hubert Fournet, de la Congrégation des Filles de la Croix. Michel Garicoïts contribuera largement à la formation de plus de douze cents religieuses de cet Institut, dans la Maison Provinciale d'Igon.

plus simple consistait à s'offrir aux Jésuites, dont l'Ordre venait d'être reconstitué en France. Mais cette idée se heurtait à une sorte d'inspiration qui lui était venue à l'autel, après des confidences douloureuses reçues de son évêque: fonder lui-même une nouvelle famille religieuse dans l'Eglise.
Repoussée, la pensée revenait, s'accrochait à son esprit. Et sa sainte interlocutrice de lui dire avec insistance que c'était là un appel divin. Plus tard, quand sa congrégation sera établie, il dira humblement aux religieuses: « C'est la Bonne Soeur qui a tout fait; je n'ai été que l'exécuteur de ses desseins ». Pieuse, exagération d'une vérité certaine.

A la croisée des chemins

Pendant que le jeune supérieur de Bétharram cherche sa voie, son séminaire se vide peu a peu au profit de celui de Bayonne. Chaque ordination diminue les effectifs, et les professeurs disparaissent graduellement avec les élèves [15].
On pouvait s'attendre à ce que l'abbé Garicoïts, dont la compétence était universellement reconnue pour la formation des candidats au sacerdoce, fût appelé à faire partie du nouveau corps professoral reconstitué dans la ville épiscopale. Il n'en fut rien. Il s'était ouvert finalement à son évêque des pensées qu'il roulait dans son esprit, comme il l'avait déjà fait à l'égard de Mgr d'Astros. Et l'évêque, respectueux de ce qui pouvait être un appel de Dieu, lui laissait le loisir de méditer et d'étudier sa vocation.
La voix intérieure se faisait alors plus pressante. D'autres évêques, venus se recueillir à Bétharram, lui faisaient part de leurs anxiétés. La Révolution de 1830 avait soulevé les esprits et diffusé des idées où l'utopie se mêlait fréquemment à une réelle générosité. Le mouvement mennaisien, qui entraînait surtout le jeune clergé, produisait sur lui une griserie de liberté, qui dégénérait trop souvent en insubordination. « Si l'on avait vu, comme moi, pleurer des évêques! » dira plus d'une fois le saint fondateur. Dans la personne des évêques ce sont les larmes de l'Eglise qu'il essuyait finalement. Et le plan déjà ébauché dans son esprit, prenait des contours plus précis:

> Oh! se disait-il à lui-même, si l'on pouvait réunir une société de prêtres ayant pour programme le programme même du Coeur de Jésus, le Prêtre éternel, le serviteur du Père céleste: dévouement et obéissance absolus, simplicité parfaite, douceur inaltérable! Ces prêtres seraient un véritable camp volant de soldats d'élite, prêts à courir, au premier signal des chefs, partout où ils seraient appelés, même et surtout dans les ministères les plus difficiles et dont les autres ne voudraient pas (B. 65).

Peu à peu, la pensée devenait obsédante, sans toutefois exclure l'attrait pour la Compagnie de Jésus. Il. s'en fut donc à Toulouse étudier la volonté de Dieu dans une retraite d'élection, sous la direction d'un Jésuite, le P. Leblanc [16].
Le P. Leblanc est un homme de Dieu. Loin d'influencer cette âme ardente, qui s'ouvre à lui avec tant de candeur et fournirait une recrue d'élite à la Compagnie, il soumet son retraitant à une étude en règle de sa vocation, suivant la méthode des Exercices, et la conclusion est catégorique.

---

[15] «Depuis le 6 novembre 1826, le grand séminaire de Bétharram était condamné à disparaître. Dans un Mandement, l'évêque du diocèse avait annoncé l'agrandissement du séminaire de Bayonne pour y accueillir tous les séminaristes. Mgr d'Astros dut s'éloigner sans achever son plan. Il fut repris par son successeur, Mgr d'Arbou. En 1831, l'agrandissement prévu s'achève. A la rentrée du 31 octobre, il n'y a plus à Bétharram que 57 étudiants, tous les élèves de philosophie sont assemblés au séminaire de Bayonne; de plus, parmi les élèves de théologie de Bétharram, ceux qui recevront le sous-diaconat durant l'année sont appelés aussi à Bayonne, Monseigneur désirant les connaître par lui-même. Successivement, les ordinations annuelles diminuent les effectifs; après celles du 21 décembre 1833, il n'y reste plus personne » (Miéyaà, Corr., 1, 89).

[16] Le P. Leblanc (1793-1873), un des artisans de la renaissance et de l'essor de la Compagnie de Jésus, était à Toulouse depuis 1830 et exerçait dans cette ville un ministère exceptionnellement fructueux. Le P. Garicoïts gardera toujours à son endroit des sentiments de vénération.

Une première décision vise le présent, car nous sommes en 1832, et l'abbé Garicoïts n'est point encore libéré de sa charge: les derniers séminaristes ne seront ordonnés qu'à la fin de 1833. Pour le moment, lui notifie son directeur, « Dieu veut que vous restiez à Bétharram, en continuant les ministères que vous y remplissez. Faites-y le bien et attendez ».
Une deuxième décision tout aussi nette fixe la ligne de l'avenir: « Dieu vous veut plus que Jésuite. Vous suivrez votre première inspiration, que je crois venue du ciel, et vous serez le père d'une famille qui sera notre soeur »(B. 66-67).
Mgr d'Astros, consulté, confirmait cette décision: « Commencez votre oeuvre, et, sans devancer la Providence, suivez-la dans toutes ses indications avec générosité et persévérance » (DS. 297).
Désormais, notre consultant est fixé, et rien ne sera capable de le faire dévier de cette ligne où il a reconnu la volonté de Dieu.

Disciple d'un grand maître

Ce n'est pas le seul bienfait qu'il ait retiré de sa retraite. Il y avait une sorte d'harmonie préétablie entre son esprit et les Exercices de saint Ignace. Il s'y livre avec une confiance absolue et, dès cette première expérience, il se sent pris dans leur engrenage spirituel.
Son tempérament basque, ennemi de toute complication, la rigueur logique du procédé ignatien, qui convient à ce professeur de philosophie, le mouvement dialectique de prière et de réflexion ordonné systématiquement à la découverte de la volonté de Dieu, qu'il cherche à cette heure avec angoisse, la lumière qu'il y trouve pour l'ordonnance de sa vie, font de cette rencontre un moment décisif de son évolution spirituelle. Avec la ferveur d'un initié, il voue, à saint Ignace un culte d'admiration auquel il restera à jamais fidèle.
Il fait sienne du premier coup l'orientation fondamentale d'où dépend toute la marche des Exercices. Ce *Principe* ou *Fondement*, qui met l'homme, sans intermédiaire, en face de Dieu - créature devant le Créateur, serviteur sous les yeux de son Maître, voyageur en route vers sa Fin dernière, et toutes les autres choses, chacune à sa place, ordonnées à cette fin unique - lui cause l'impression d'une découverte dépassant à l'infini celle de la gravitation des corps. Il ne sortira plus de ce tracé, il a trouvé l'assise fondamentale qui manquait jusqu'ici à sa propre psychologie spirituelle et à la direction qu'il s'appliquait à donner aux autres pour les conduire à la sainteté.
La deuxième Semaine lui apporte de nouvelles lumières. La vie de Notre-Seigneur éclairant la nôtre; l'ordonnance des méditations et des examens; la logique souple et sûre conduisant par degrés à l'élection qui fixe l'âme dans le plan de Dieu; en particulier, le double exercice sur les *Trois classes d'hommes* et sur les *Trois modes d'humilité*; tout cela lui découvre la route infaillible pour réaliser l'idéal entrevu. Il ajoutera, dans la suite, à ces premières données, mais n'en retranchera jamais rien. Le troisième mode d'humilité l'attire souverainement; il ne cessera plus de le proposer aux meilleurs de ses retraitants, ni d'en faire lui-même sa règle jusqu'à la fin de sa vie.
Apôtre jusqu'au fond de l'âme, il cherche aussitôt à faire bénéficier les autres de sa découverte. Avec une lucidité remarquable, il constate que l'armure de saint Ignace est un peu lourde pour les âmes de son temps, qui déjà ne savent plus s'attarder à réfléchir. Il s'efforce donc de l'alléger, sans rien lui ôter de sa force de frappe. Il compose une *Méthode pour connaître et suivre la volonté de Dieu*. Il la fera imprimer plus tard et approuver par le Saint-Siège; il la répandra partout et s'en servira lui-même constamment pour étudier les vocations. Une simple comparaison de cette méthode avec celle, bien connue de saint Ignace suffit pour en faire saisir la dépendance :

SAINT IGNACE	SAINT MICHEL
1 ° Mettre devant mes yeux la chose à propos de quoi je veux faire élection, par ex. telle charge à prendre ou à laisser.	1° Redoubler de zèle pour accomplir mes devoirs actuels.
2° Mettre devant mes yeux la fin pour laquelle je suis né: louer Dieu, Notre-	2° Renoncer à toute affection désordonnée.

Seigneur et sauver mon âme. Me trouver parfaitement indifférent, sans aucune inclination désordonnée; en sorte que je ne penche pas plus et ne sois pas plus attiré à prendre qu'à laisser, ni à laisser qu'à prendre; mais que je sois comme l'aiguille d'une balance pour faire ce que je sentirai être davantage pour la gloire et la louange de Notre-Seigneur et pour le salut de mon âme.	
3° Demander à Dieu Notre-Seigneur qu'il veuille mouvoir ma volonté et mettre dans mon coeur ce que je dois faire qui soit davantage pour sa louange et sa gloire; examinant avec soin et fidèlement avec ma raison et choisissant en conformité avec sa très sainte et bien-aimée volonté.	3° Me disposer à la plus parfaite imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
4° Considérer, par la raison, quels avantages et quels secours ou, au contraire, quels inconvénients et quels dangers je trouverai à prendre ou non cette charge, uniquement pour la louange de Dieu et le salut de mon âme.	4° Prier
5° Après avoir ainsi tout discuté et examiné, voir de quel côté la raison incline.	5° Examiner.
6° Ayant fait cette délibération, il faudra aller en toute hâte prier en présence de Dieu Notre-Seigneur et lui offrir cette élection, afin que sa divine Majesté veuille la recevoir, si elle en doit être mieux servie et glorifiée.	6° Exposer à qui de droit.
	7° Obéir, pour ce qui est de moi, sans retard, sans réserve, sans retour, plutôt par amour que par tout autre motif. Me voici, ô mon Dieu, sans retard, sans réserve, sans retour.

A Toulouse, notre retraitant fit son élection suivant la formule ignatienne, on n'en saurait douter. En conformité avec le 6° point, qui demande « d'aller en toute hâte prier en présence de Dieu et lui offrir cette élection », son biographe écrit:

> A peine rentrée à Bétharram, le premier acte de l'abbé Garicoïts fut d'aller se prosterner devant le tabernacle, en face de la pieuse Madone, pour se mettre de nouveau et définitivement au service de Dieu et de la très sainte Vierge. Longtemps il pria, demandant si son offrande était agréée. Il sentit alors, a-t-il déclaré plusieurs fois, comme une lumière extraordinaire, jointe à un attrait puissant, qui le pénétra jusqu'au fond de l'âme, le confirmant dans ses résolutions et lui inspirant le courage de les mettre à exécution (B. 67).

Certes, la soumission de notre saint à la volonté de Dieu ne date pas de ce jour. Il y fut formé dès son enfance, et l'influence de saint Vincent de Paul reçue au séminaire de Dax n'avait pu que l'y confirmer. Mais, à partir de ce moment, il ne vivra plus que pour accomplir cette volonté. Elle devient sa passion dominante et l'objet principal, sinon exclusif, de son culte:

Ce que je sais, écrit-il en janvier 1834, c'est que, quoi qu'on croie et quoi qu'on dise, nous ne sommes sur la terre que pour accomplir la volonté de Dieu, et que, surtout en matière de vocation, rien ne doit nous porter à enjamber [17] cette volonté adorable, comme aucun obstacle ne doit nous en détourner [18].

La seconde illumination

On aura remarqué que, dans la Méthode pour connaître et suivre la volonté de Dieu, notre auteur, tout en s'inspirant de saint Ignace, ajoute une note qui ne se trouve pas dans son modèle. Il exprime formellement l'amour comme motif déterminant (7°) et achève par le *Me voici* du Verbe s'offrant à son Père dans le premier instant de son Incarnation. Ce n'est point là une divergence fortuite; elle traduit, chez notre saint, un deuxième courant, qui ne dérive pas de saint Ignace.

Durant ses années de professorat au séminaire, l'abbé Garicoïts a rencontré Bossuet, et cette rencontre, qu'il faut placer vers 1830, marque un second moment déterminant dans la constitution de son idéal. Bossuet sera désormais le compagnon inséparable de ses nuits jusqu'à sa mort. Il dépouille toutes ses oeuvres, la plume à la main; il s'en assimile les pensées et jusqu'aux formules, ce qui donne à son style une fermeté et une noblesse, qui ne seraient pas indignes du grand siècle.

A travers Bossuet, c'est le courant bérullien qui fait irruption dans son esprit et va se combiner avec les données ignatiennes, pour aboutir finalement à une synthèse, qui ne sera plus du Bossuet ni du saint Ignace, mais du Garicoïts. S'en est-il lui-même rendu compte? Il est bien difficile de croire que ce travail intérieur ait pu lui échapper à l'époque précise où il s'examinait si attentivement. De fait, beaucoup d'expressions sorties spontanément de sa plume traduisent cette conscience, malgré une extrême humilité, qui lui fait tout attribuer à ses modèles, spécialement au Basque de Loyola.

Tout ce travail de plume auquel il se livra en ces années décisives, nous le possédons dans ses notes. Les premières oeuvres de Bossuet auxquelles il s'attache, en cette période de 1828 à 1835, sont les *Elévations sur les Mystères*, les *Méditations sur l'Evangile*, le *Traité de la Concupiscence*, le *Discours sur l'Abandon*, et surtout les quatre *Sermons sur l'Annonciation*. L'impression qu'il éprouva à la lecture du second de ces sermons fut aussi décisive sur son esprit que sa rencontre avec le Fondement ignatien.

Est-ce l'exposé seul de Bossuet qui l'émut si profondément et lui donna tant de lumière sur le mystère de l'Incarnation et sur les dispositions du Verbe incarné? Non, sans doute. Les faits eux-mêmes suggèrent une autre explication. Aux environs de 1830, le futur fondateur reçut une effusion très marquée de grâces mystiques, rapportées au Procès de Béatification. Ses élèves, d'alors furent témoins d'une série de lévitations survenues au saint pendant qu'il célébrait la messe (S. 583). Plusieurs fois aussi, il apparut à l'autel environné d'une lumière extraordinaire: une nuit de Noël, en particulier, - 1829 ou 1830 - on le vit transfiguré pendant l'*Incarnatus est* du *Credo* (S. 600). Comment ne pas croire que lorsqu'il reprenait le texte de Bossuet après de tels phénomènes

---

[17] Il emprunte cette expression à saint Vincent de Paul, en la modifiant légèrement. Saint Vincent dit qu'il ne faut pas enjamber *sur* la Providence. A en juger d'après certains témoins au Procès de Béatification, notre saint aurait employé fréquemment cette expression en parlant; mais elle est à peu près absente de ses écrits.

[18] Nous percevons le même écho dans un sermon adressé au peuple, dont ses notes de cette époque nous ont conservé le schéma. Il a pris pour texte le verset de l'Ep. aux Colossiens: « Nous ne cessons de prier (Dieu) pour vous, demandant que vous ayez la pleine connaissance de sa volonté » (Col., 1, 9):

« Nous avons besoin de connaître la volonté de Dieu. Qui de nous s'occupe sérieusement de la volonté de Dieu? En vain on nous prêche que nous ne sommes sur terre que pour connaître et servir Dieu et, par ce moyen, acquérir la vie éternelle; en d'autres termes, que notre unique affaire ici-bas, c'est de connaître la volonté de Dieu, de l'accomplir et de nous sauver par ce moyen. En vain Dieu nous fait entendre ses promesses et ses menaces, pour ouvrir nos yeux et nous éclairer, gagner nos coeurs et nous conduire au bonheur. En vain il nous a envoyé ses prophètes et, plus tard, son propre Fils, qui nous parle sans cesse par son Eglise. En vain! car ignorer une chose ou ne jamais y penser, n'est-ce pas (tout un)? Si nous ne faisons pas attention à la volonté de Dieu, cette volonté n'est-elle pas pour nous comme si nous l'ignorions?... Oui, mes frères, je le dis avec douleur, avec une sorte d'effroi, la plupart des hommes vivent dans une ignorance profonde de la volonté de Dieu (M. 581).

d'illumination, son esprit découvrait, sous la lettre, une réalité surnaturelle que Bossuet n'avait sans doute jamais pénétrée à ce degré?
Reprenons une de ces pages dont l'accent ne cessera plus de se percevoir dans tous ses écrits. Les mots sont encore de Bossuet, mais le sentiment exprimé est déjà spécifiquement du Garicoïts:

> Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme? C'est qu'il a dessein de se faire aimer. 1° Voyant que la nature humaine est toute de glace pour LUI, et de flamme pour D'AUTRES OBJETS [19], il nous prévient en nous envoyant son Fils, qui se donne à nous pour nous attirer. – 2° Pour nous faire voir l'ordre, la mesure et les devoirs du saint amour dans un beau modèle, il nous propose un Dieu aimant un Dieu. – 3° Comme c'était peu de nous montrer un grand exemple, à cause de notre faiblesse, il nous présente un Dieu pour secours.
>
> Nous trouvons, dans le Verbe incarné, un attrait puissant, un parfait modèle, une vole assurée pour nous réunir à Dieu... Nous devons nous donner à Dieu pour l'amour du Verbe incarné, à l'exemple du Verbe incarné, par la voie et par l'entremise du Verbe incarné...
>
> C'est pourquoi Dieu commande avec tant d'ardeur: *Diliges*... Tu aimeras ton Dieu de tout ton coeur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces (Marc, 12, 30). Qui n'a besoin de rien, ne demande rien, sinon d'être aimé. Le caractère de Dieu, c'est (de) n'exiger que le pur amour. Ne lui offrir que ce seul présent, c'est honorer sa plénitude...
>
> Dieu étant le souverain véritable, son coeur est d'une étendue infinie, toujours prêt à prévenir tous les coeurs, et plus pressé à donner par l'excès de sa miséricorde, que les autres à demander par l'excès de leur misère. Tel est le coeur de Dieu, tel doit être le coeur de ceux qui le représentent... Tel est (aussi) le Coeur de notre Modèle pour Dieu. La volonté de son Père, c'est tout son emploi, tout son plaisir, toute sa nourriture, tout son soutien, constamment... Me voici (Heb., 10, 7)! Oui, Père, car tel est votre bon plaisir! (Luc, 10, 21) (M. 563).

Ces phrases se sont incorporées à son esprit, et nous les retrouverons maintes fois plus ou moins transformées dans l'exposé de sa doctrine.
Nous sommes maintenant en possession des deux influences majeures qui ont agi sur Michel Garicoïts au moment où il accédait au plein développement de sa personnalité.

Les éléments dans le creuset

En 1832, en effet, il est entré dans la phase cruciale où va s'élaborer et se fixer sa synthèse spirituelle. Un avenir de fondateur vient de s'ouvrir devant lui, plein de possibilités immenses, face auxquelles il se découvre infiniment petit. Il sent, en particulier, combien les bases de sa spiritualité ont besoin d'être développées et affermies. Il est prêtre depuis dix ans. Sa vie personnelle, qui fut toujours d'une piété profonde, est fortement travaillée de grâces mystiques. A Cambo, à Bétharram, à Igon, il a donné à tous l'impression d'un homme de Dieu au zèle brûlant, dont la parole a remué les coeurs, secoué les volontés, converti des pécheurs, éveillé des vocations, poussé vers la perfection des groupes compacts d'âmes consacrées.
Mais le surmenage auquel il s'était livré ne lui a pas laissé le temps d'étendre et d'approfondir sa culture spirituelle. La méthode de direction qu'il a composée à Bétharram pour les séminaristes fait sur ce point assez maigre figure.
Maintenant que les derniers étudiants ont quitté la maison et qu'il reste seul, sous le regard maternel de la Vierge, face à Dieu, à lui-même et à cet avenir que Dieu lui a promis comme jadis, à Abraham, la parole du directeur inspiré de Toulouse hante sa mémoire: « Vous serez le père d'une famille qui sera notre soeur ».
Cette famille sacerdotale, entrevue dans la lumière de son oraison, de quels aliments spirituels la nourrira-t-il? De toute urgence, s'impose à lui la nécessité de mettre au point l'idéal de sainteté qui doit correspondre à cette vocation, de l'étayer sur des principes inébranlables, de se former un corps

[19] C'est lui qui souligne ainsi.

de doctrine capable d'éclairer, de justifier et de soutenir cet idéal. Autrement dit, il lui faut reprendre en sous-oeuvre toute sa formation d'esprit et la mener aussi loin que Dieu lui en fera la grâce.
Justement, la Providence lui ménage le temps qui lui a toujours fait défaut jusqu'ici. Plus de cours à donner, plus de séminaire à administrer, ni d'ordinations à préparer. Les Filles de la Croix d'Igon ne lui demandent encore que quelques heures par semaine, et son ignorance de la langue béarnaise réduit beaucoup le ministère qu'il peut exercer auprès des pèlerins du sanctuaire de Bétharram. C'est donc le moment voulu de Dieu pour se remettre au travail intellectuel.
Il s'y jette avec une ardeur passionnée. Les écrits de ces années montrent qu'il a lu des pages de Bonald. Il annote les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre, dont on parlait beaucoup alors, en particulier, les premiers entretiens, où l'illustre penseur justifie les dispositions de la Providence même dans les événements qui semblent la trouver en défaut. Mais, par-dessus tous, c'est Bossuet qu'il reprend, c'est à lui qu'il s'attache. Pendant plusieurs années, il n'aura pas d'autre manuel d'oraison que les Elévations sur les Mystères et les Méditations sur l'Evangile.
Les premières lui révèlent l'Ancien Testament, rempli de promesses, de figures, de prophéties, bref, l'humanité en marche vers le Christ. On voit par ses notes combien il est pénétré de cette idée:

> Jésus étant la fin de tous les ouvrages de Dieu, tout ce qui s'est fait d'extraordinaire depuis l'origine du monde ne regarde que lui seul. En effet, avec des yeux épurés, où ne le trouve-t-on pas! (M. 160).
>
> Voir Jésus partout, en tout ce que Dieu a fait d'extraordinaire. Il est dans le paradis terrestre, dans le déluge, au passage de la Mer Rouge, dans le désert, dans la terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle. Il est partout, mais il n'y est qu'en figure (M. 559).

Il ne sortira plus de cette optique, et jusqu'à la fin de sa vie, ses conférences seront émaillées de traits, d'enseignements et surtout d'exemples tirés de l'Ancien Testament; mais presque toujours, c'est l'Ancien Testament lu avec les yeux de Bossuet. Le même guide l'introduit dans la moelle de l'Evangile. Il s'attarde sur la XI° et la XII° Semaines des Elévations, qui scrutent si profondément les divers aspects du mystère de l'Incarnation. Là où Bossuet écrit, à propos d'Élisabeth: « La vertu ne vient jamais, parmi les hommes, que des lieux stériles naturellement » (XII° S., 3° E.), Michel commente:

> La grâce veut surabonder là où le péché abonde. Donc, sentiment de notre impuissance et courage: obéissance courageuse. La présomption et la pusillanimité, également blâmables. Je suis stérile, mais je puis tout en Celui que me fortifie (M. 177).

Et comment n'aurait-il pas songé à lui-même et à l'oeuvre qu'il portait dans son coeur, lorsqu'il méditait, aux environs de 1835, ces mots de la XII° Semaine?

> *Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un Fils*. Votre conception miraculeuse sera suivie d'un enfantement aussi admirable. Il y en a qui conçoivent, mais qui n'enfantent jamais, qui n'ont que de stériles et d'infructueuses pensées. Mon Dieu, à l'exemple de Marie, faites que je conçoive et que j'enfante! Et que dois-je enfanter, sinon Jésus-Christ? (1° E.).

Et Michel de conclure:

> Concevoir et enfanter, et dès lors, on n'a ni excuses, ni retardement. On ne se laisse rebuter de rien (M. 177) [20].

[20] C'est l'époque où il se heurtait aux premières difficultés de la fondation. Même conclusion dans une autre méditation de la même période: « Il faut concevoir et il faut enfanter Jésus-Christ. Pensées infructueuses, désirs qui tuent l'âme - tel l'homme que Jésus aima (Marc, 10, 21): demi-conception! Quand on l'a enfanté, ni excuses, ni retard, ni obstacles, ni difficultés! Sans cela, demi-conception, avorton! (M. 532).

Des Elévations, il passe aux Méditations sur l'Evangile, qui sont d'une veine si riche et si profonde. C'est ici surtout qu'il s'assimile les admirables textes de Bossuet, et s'applique à les vivre en passant aussitôt des considérations aux actes:

> O Dieu! a-t-il conclu avec son modèle, en méditant sur la première Béatitude, je me dépouille d'esprit et de coeur, disposé à me dépouiller de fait, quand il vous plaira. C'est à quoi tous les chrétiens sont obligés. Mais l'humble religieux se réjouit d'être dépouillé et incapable de les posséder. Heureux dépouillement qui donne Dieu! (M. 504).

A cette méditation, fait écho la lettre qu'il écrit le 24 octobre 1835:

> Je n'ai rien. J'ai été jusqu'à vendre tous mes livres par suite de la fuite de Hiriart [21]. Je n'ai que mon bréviaire, la Bible et la Théologie, et jamais je n'ai été plus content qu'aujourd'hui: plus je me rapproche de mon origine, de mon ancienne nudité, plus je suis heureux (Corr. 1, 96).

On le voit, science et vertu, chez lui, marchaient de pair. De Bossuet, il dépouille encore, à cette époque, le *Discours sur l'Histoire Universelle* et plus de trente des principaux *Sermons*. Il contracte ainsi une familiarité extraordinaire non seulement avec ce maître éminent de spiritualité autant que de littérature, mais avec les sources où Bossuet lui-même ne cessait de puiser. Il n'est donc nullement surprenant que nous trouvions, après cette période qui s'étend en gros de 1830 à 1840, un Garicoïts nouveau, d'une ampleur de pensée, d'une profondeur de doctrine, d'une fermeté de style, qui feront désormais de lui un maître incontesté.

En même temps qu'à la Bible, son guide l'initiait aux Pères de l'Eglise. Michel ne les aborde pas directement, à quelques exceptions près, mais il s'approprie beaucoup de leurs sentences, dont Bossuet fait un si constant usage.

Il faut en dire autant de l'Ecole française. Il n'a jamais eu entre les mains les écrits de Bérulle, qu'il eût certainement beaucoup aimés. Ni ceux de Condren ou d'Olier sauf le *Traité des Saints Ordres*, qu'il a soigneusement étudié - ni ceux de saint Jean Eudes, ni ceux de saint Louis Grignion de Montfort. Tout ce qui nous reste de lui ne porte aucune trace directe de ces auteurs; et les expressions si caractéristiques de Bérulle, qu'on retrouve chez eux tous, font entièrement défaut ici. Il reste toutefois tributaire de cette Ecole, mais c'est à travers Bossuet.

Son admiration n'était pas moindre pour saint Vincent de Paul, dont il connaissait la vie par Abelly [22] et dont il avait visité le berceau, lorsqu'il était séminariste à Dax. La simplicité, l'humilité, l'esprit de foi, la soumission à la volonté de Dieu du saint Landais lui allaient droit au coeur, et bien des fois il le propose en exemple. Il réussit sur le tard, après 1850, à se procurer une quarantaine d'*Entretiens* de Monsieur Vincent aux Filles de la Charité, et il s'en inspira parfois pour ses instructions aux Filles de la Croix. Mais sa doctrine était alors fixée depuis longtemps. On note, entre les deux saints, un certain nombre de ressemblances, surtout en ce qui concerne le culte spécial qu'ils ont voué, l'un et l'autre, à la volonté de Dieu. Mais rien ne prouve une influence directe des écrits du Landais sur le Basque. Vincent de Paul fut, pour Michel Garicoïts, un modèle de vie plutôt qu'un maître de doctrine.

II. UNE DOCTRINE DU SACRE COEUR

[21] Son domestique, dont il a payé les dettes.

[22] Il connut aussi, avant de mourir, celle de l'abbé Maynard, publiée en 1860.

Les deux courants spirituels déjà mentionnés, l'un issu de saint Ignace, l'autre de Bossuet, ont opéré leur jonction et se sont unifiés dans l'âme de Michel Garicoïts sous le signe de l'amour.
L'amour n'est pas absent de la spiritualité ignatienne, comme on l'a parfois prétendu; il y est présent, niais c'est par les oeuvres qu'il inspire. Ignace ne consent guère à envisager l'amour que sous la forme du renoncement, de la générosité, de la vaillance dont il nous rend capables au service de Dieu.
Michel retient cette donnée ignatienne de l'amour; mais il fait appel aussi à l'amour pour lui-même. Plus encore, il reconnaît dans l'amour la valeur suprême et la disposition fondamentale pour réaliser son idéal.

> L'amour, dira-t-il, voilà ce qui mène l'homme; voilà le secret ressort qu'il faut découvrir dans les postulants et les novices; voilà le germe divin à développer dans les coeurs. S'il manque, il n'y a rien à faire.
>
> Aussi, c'est à trois reprises que Notre-Seigneur demande à saint Pierre: « M'aimes-tu, amas me? ». Saint Pierre a répondu par une triple protestation d'amour. «Eh bien, autrefois, tu allais où tu voulais; maintenant que tu m'aimes, il faut qu'à mon exemple, tu sois crucifié pour tes frères. Suis-moi donc, *sequere me*! (Jean, 21, 8) (DS. 112).

Ame virginalement préservée, il n'a connu que tard, par l'exercice du saint ministère, l'abus que le monde fait de l'amour. Il a vu, au contraire, les prodiges d'héroïsme que l'amour suscitait dans les âmes simples aux premières années du couvent d'Igon. Il n'a jamais oublié la découverte personnelle qu'il avait faite lui-même de l'amour de Dieu dans son ravissement d'Oneix, à la veille de sa première communion. Il n'éprouve donc pas cette instinctive mise en garde dont saint Ignace, tout autrement marqué par sa jeunesse, ne pouvait se défendre. La grâce respecte ces complexes psychologiques différents et s'en sert pour créer dans l'Eglise des concepts complémentaires de perfection. L'eût-il voulu, - et, en fait, il s'y appliqua, - le pâtre d'Ibarre n'eût jamais réussi à se couler dans le moule de l'ancien officier de Pampelune.
Cette réalité de l'amour ne tarde pas à prendre à ses yeux un aspect plus concret: elle se concentre et s'exprime dans le Sacré Coeur. A quelle époque et de quelle manière la dévotion au Sacré Coeur entra-t-elle dans son âme? Rien ne nous permet de l'affirmer. Peut-être l'eût-il dès son enfance. Ce que nous constatons, c'est une évolution du concept sous lequel il envisage le Sacré Coeur et se porte vers lui.
Durant son vicariat à Cambo, il organise ce culte dans la paroisse: on célèbre avec éclat la fête, et il établit la Confrérie du Sacré Coeur, dont il compose lui-même les statuts avec l'abbé Jauretche [23]. C'était, pour lui, disent les témoins, un moyen d'attirer les fidèles à la communion fréquente et de pousser quelques âmes de choix vers la perfection.
En ce temps-là, il fait sienne la conception du Sacré Coeur issue de Paray-le-Monial et répandue spécialement par les ouvrages des PP. Croizet et De Gallifet, S. J. On lit dans le manuel écrit par lui et l'abbé Jauretche:

> Cette dévotion consiste à honorer d'un culte spécial le Coeur adorable de Jésus, fournaise sacrée de l'amour divin et source de toutes les grâces qui tombent sur la terre.
>
> Dans cette aimable dévotion, nous ne devons pas considérer uniquement le coeur de chair semblable au nôtre; nous ne devons pas le séparer du corps de Jésus-Christ, de son âme et de sa

[23] « Une personne pieuse lui demanda de faire inscrire son nom dans une confrérie du Sacré Coeur établie à Paris: « Attendez, lui dit-il, si nous pouvons trouver un certain nombre de personnes ayant la même dévotion que vous, j'ai le désir et l'intention d'établir cette confrérie à Cambo ». Cette personne lui dit: « Dans ma parenté même, je vous en trouverai seize ». Il prit ses mesures, et l'établissement de la confrérie se fit avec une grande solennité. Dès l'origine, le nombre des confrères s'élevait à plus de cent » (S. 171). - « Bientôt, une dizaine de paroisses et des milliers de fidèles s'y inscrivirent » (B. 48). Pour la fête du Sacré Coeur, il avait fait peindre un tableau: « La sainte image, environnée d'une gloire, couronnée d'épines et surmontée d'une grande flamme; l'église était magnifiquement ornée et parée comme aux jours des plus grandes solennités» (B. 47).

divinité; mais nous devons prendre soin de le considérer uni au reste. Autrement dit, nous devons honorer Jésus-Christ lui-même, lui qui, en nous montrant son Coeur embrasé d'amour pour nous, semble nous dire: « Mon enfant, voici mon Coeur! Donnez-moi, en échange, le vôtre! »

A noter, l'insistance pour éviter d'isoler le coeur de la personne. De là, il passe aux pratiques:

1° Par nos adorations, notre amour brûlant, nos hommages et nos actions de grâces, reconnaître et honorer les dispositions divines de ce Sacré Coeur, et plus spécialement l'amour incomparable que Jésus-Christ nous montre dans le saint Sacrement de l'autel;

2° Réparer, de toutes nos forces, ce que les hommes ingrats font endurer au Coeur de Jésus: injures, affronts, hideux outrages, surtout dans le sacrement d'amour, dans lequel il est si peu connu et aimé, dans lequel il reçoit les plus noirs outrages de la part de ses enfants les plus chers, par tant de profanations et de sacrilèges.

Dévotion parfaitement adaptée à nos besoins. C'est notre coeur qu'il s'agit de gagner à Dieu; il n'y a pas de meilleur moyen que de s'attacher au Coeur de Jésus:

Dans toutes nos dévotions, il nous faut quelque chose qui, touchant nos sens, nous aide à élever nos âmes vers Dieu. Et comme, de tout temps, le coeur a été le signe de l'amour, qu'est-ce qui pourrait être mieux senti, qu'est-ce qui pourrait mieux nous toucher, amollir nos coeurs, que le saint Coeur de Jésus, dont tous les mouvements et tous les sentiments ont été pour nous sauver? Ce Coeur, qui a été percé par notre faute, reste toujours ouvert pour nous consoler et nous donner le pardon.

Enfin, il vient à la consécration, qui scellera l'engagement des membres de la Confrérie à l'égard du Sacré Coeur:

Pour être vraiment dévot au Sacré Coeur de Jésus, il faut nous consacrer à l'amour de Dieu, avoir l'ardent désir d'être brûlé de cet amour, faire tout notre possible pour allumer ce feu en nous et dans le coeur des autres. Se peut-il dévotion meilleure que celle-là et plus capable d'attirer des coeurs chrétiens? [24]

Cette conception du Sacré Coeur, qui déjà appuie sur l'amour plus que sur la réparation, va s'infléchir encore au contact de Bossuet. Nous n'y trouverons rien de cette sensibilité religieuse, voire « doloriste », qui a si fortement marqué la dévotion au Sacré Coeur au XIX siècle. Le regard de notre saint traverse, sans s'y arrêter, cette zone sentimentale qui imprègne toutes les formes de la pensée religieuse à son époque. On ne trouve, dans ses écrits, ni référence aux plaintes du Sacré Coeur, ni allusion aucune aux promesses temporelles ou spirituelles, qui eurent tant de prise sur la piété populaire. Il va droit au mystère dont il saisit d'emblée les valeurs éternelles.
Autre constatation: le pôle principal d'attraction, dans sa dévotion au Sacré Coeur, va se déplacer. Ce ne sera plus la Passion, mais l'Incarnation. Sans exclure entièrement le symbolisme, de la blessure et des autres emblèmes si impressionnants dans les communications de Paray, le vocable du Sacré Coeur les laissera désormais à l'arrière-plan et abordera autrement la Passion. Au lieu du Coeur percé et des valeurs très authentiques qu'il représente, Michel Garicoïts s'attache au Coeur du Verbe-fait-Homme, nouvellement formé dans le sein de la Vierge. Sa pensée est déjà fixée, aux alentours de 1840, lorsqu'il reprend, en y imprimant sa marque, le texte de Bossuet sur le don de son coeur fait par Jésus à saint Jean:

Il a habité parmi nous (Jean. 1, 14). Qu'est-ce qui l'a fait descendre? L'amour. Mais quel coeur aura-t-il donné à cette nature humaine dont il est venu se revêtir, sinon un coeur pétri

[24] Traduit du basque. Cluzeau, Bayonne, 1831, 2° éd. pp. 12-14.

d'amour, dont il conduisait tous les mouvements? Qu'aura donc fait le Verbe divin en se faisant homme, sinon de se former un coeur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeait à venir au monde? Ce coeur du Roi-Sauveur, toujours dans la main de Dieu, qui le fasse entrer dans la carrière par cet ineffable: Me voici! Voilà le Coeur de Jésus, voilà l'abrégé du christianisme!

Croire à l'amour que Dieu a pour nous, c'est l'abrégé de la foi. Aussi, c'est la profession de saint Jean: « Je crois à la charité! » (1 Jean, 4, 6). C'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois! Il aime, et qui aime, fait tout.

Mais, si nous y croyons, il faut l'imiter. Le Coeur de Jésus embrasse tous les fidèles: c'est là que nous sommes tous réunis pour être consommés dans l'unité. Ayons donc un Coeur de Jésus-Christ, un coeur étendu, qui n'exclue personne de son amour: *hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (Phil., 2, 5) [25] (M. 942).

Quant à lui, il ne verra plus désormais que ce spectacle:

Le Verbe fait chair, le Verbe de Dieu uni personnellement à la chair, devenu accessible à nos sens pour guérir, pour purifier, pour sanctifier notre âme, par laquelle nous devons voir le Verbe même (M. 409).

Très vite aussi, une autre différence se fait jour. Elle concerne l'orientation du Sacré Coeur lui-même: l'amour immense qu'il nous porte n'est que la conséquence de son amour pour son Père. Le Père passe au premier plan: la rédemption des hommes, nous la devons d'abord au Père, qui l'a décrétée et qui a envoyé son Fils pour l'accomplir. Le Verbe s'incarne avec cette mission: il y entre, il la fait sienne de tout son élan, de tout son amour pour son Père et pour nous. Nous avons ainsi la notion complète que Michel Garicoïts s'est formée du Sacré Coeur.
Il n'entendra plus que le cri de ce Coeur tourné vers son Père, s'offrant à son Père et inaugurant, par cette oblation de tout lui-même, l'oeuvre immense de la Rédemption, le cri qui se prolongera jusqu'à l'éternité dans la gloire: ECCE VENIO!

Dès le premier instant de sa conception, il dit à son Père: *Me voici!* Toute sa vie n'a été que la continuation de ce grand acte. Et il a terminé en disant oui au bon plaisir de son Père. C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire du Père (Phil., 2, 9, 11) (M. 731).

Les textes du saint viendraient ici très nombreux. On verra les principaux plus bas; ils sont tous concordants et permettent d'affirmer, sans crainte d'erreur, qu'il ne conçoit plus le Sacré Coeur que dans cette attitude de l'*ecce venio*, dont il fait, dès lors, son idéal et celui de sa Congrégation naissante [26].
Toutefois, avant d'aborder l'exposé complet de cette doctrine, il nous faut jeter un coup d'oeil sur les travaux qui vont dévorer sa vie. Ils achèveront de nous faire connaître l'homme.

---

[25] BOSSUET, *Panégyrique de saint Jean*, 3° point.

[26] C'est même toute la vie chrétienne, comme celle du Christ, qu'il trouve contenue dans cette attitude. Après avoir expliqué que, de par l'onction de l'Esprit-Saint Jésus était roi, pontife et prophète, il continue: « Notre-Seigneur a-t-il agi en roi, pontife et prophète? - Oui, oui, depuis qu'il a dit: *Me voici!* jusqu'à ce qu'il ait expiré sur la croix, après avoir accompli tous les desseins de son Père sur lui et s'être écrié: *Tout est consommé!* Toute sa vie n'a été que la continuation de ce premier acte.

Et nous, comment devons-nous accomplir nos devoirs de rois, pontifes et prophètes? - En disant, à l'imitation de Notre-Seigneur: *Nous voici!* et en continuant cet acte jusqu'à la mort » (M. 732).

3
Activités multiples

I. NAISSANCE D'UNE OEUVRE

Pendant que cet idéal s'élabore dans l'esprit du fondateur et que les lignes maîtresses prennent peu à peu leur forme définitive, son Institut vient au jour avec une sage lenteur. Ils sont deux en 1832, trois en 1834, six en 1835. C'est alors qu'ils se constituent en communauté, avec l'intention manifeste de mener ensemble une vraie vie religieuse. L'un d'eux écrit dans ses mémoires:

> Sans autre préambule de noviciat que leur bonne volonté de glorifier Dieu, sauver leurs âmes et sanctifier les populations, les membres élurent unanimement M. Garicoïts pour leur supérieur, lui promirent obéissance, pauvreté, renouvelèrent leur voeu de chasteté et vidèrent dans ses mains leurs petites bourses [27].

Comme trois d'entre eux avaient fait partie de la Société des Missionnaires de Hasparren avant 1830 [28], le groupe en adopte le règlement à titre provisoire. Mais il ne peut longtemps suffire à leur générosité, qui a fait sien dès le premier jour l'idéal du fondateur. Cet idéal rayonne déjà en sa personne d'une auréole de sainteté, dont l'effet sur eux est irrésistible. L'Evêque, Mgr d'Arbou, d'abord réservé et presque défiant, a été conquis par la visible transformation de ces hommes, il ne ménagera plus son admiration à leur chef [29].

En 1837, ils vivent déjà comme des Jésuites, observant à la lettre les 52 articles du *Sommaire des Constitutions* et les *Règles Communes* de saint Ignare. Leur ferveur est telle, que le nouvel évêque de Bayonne, Mgr Lacroix, quoique imbu d'idées très différentes, n'ose briser cet élan et sanctionne de son autorité une si édifiante observance - au moins jusqu'à nouvel ordre.

Cette dernière réserve est à retenir. Elle marque chez le Prélat un parti déjà pris. Aussi, reviendra-t-il en 1841 pour promulguer d'autres règles, dans le but avoué de ramener l'Institut naissant à un simple groupement de missionnaires diocésains. Il n'a pas compté, qu'à cette date, l'action du fondateur aura définitivement façonné ces âmes. L'esprit religieux a déjà jeté en eux de si profondes racines, qu'il subsistera intact sous la lettre quasi-morte du règlement épiscopal, malgré de constantes sollicitations à s'émanciper de cet idéal de perfection.

L'action en profondeur va s'exercer dix ans encore. Jusqu'en 1850, en effet, la première génération de Bétharramites reste tout entière à la maison-mère sous l'influence directe du fondateur. Les conférences hebdomadaires deviennent une institution. Lui-même assure aux jeunes religieux les leçons de Philosophie, de Théologie, d'Ecriture Sainte, de Liturgie et de Droit Canon. Aux cours de théologie, prennent part, mêlés aux étudiants, les missionnaires présents à la maison, et ces réunions de famille se révèlent d'un grand profit pour tous. Après la leçon récitée par les élèves, la classe de

---

[27] FONDEVILLE, *Bétharram depuis la Révolution de 90*, p. 16 (Inédit).

[28] Cette Société, fondée en 1822 par l'abbé Jean-Baptiste Garat, dénommée par Mgr d'Astros *Société des Prêtres Adorateurs du Sacré Coeur de Jésus*, fut supprimée par la Révolution.

[29] Ce prestige se communiquait hors de la communauté. Lorsqu'on voulut établir une société de missionnaires à Garaison, diocèse de Tarbes, l'abbé Laurence, Vicaire général et futur évêque, envoya les deux premiers membres se former à Bétharram (1834-1836). A l'un d'eux, qui était son propre neveu, il écrira bientôt: « Examine de près M. Garicoïts dans ses rapports avec les missionnaires; ils l'aiment beaucoup, et on le cite comme le modèle des supérieurs » (B. 86). Un autre évêque de Tarbes, Mgr Billère, écrira plus tard: « C'est de 1834 à 1838, vieilles dates que je n'ai jamais eu garde d'oublier, que j'ai appris à vénérer le P. Garicoïts comme il n'est pas possible de le faire davantage sans sortir des règles posées par l'Eglise » (B. 43,8).

dogme s'élargit souvent en applications spirituelles de haute portée, et la classe de morale se transforme en une très vivante initiation pastorale, à laquelle les missionnaires apportent le fruit de leur expérience.
Toute occasion est bonne à notre saint pour faire pénétrer la lumière dans les esprits et la vertu dans les coeurs. Il est un moment, néanmoins, qui jouit d'un spécial privilège, attendu chaque semaine par tous avec impatience: c'est la conférence spirituelle. Le fondateur semble disposer là d'un pouvoir surnaturel qui livre les âmes à sa merci. Son action y est irrésistible, et nul n'échappe à cette sorte d'envoûtement. Les témoins sont unanimes sur ce point, et l'un d'eux, le P. Jules Rossigneux, ancien normalien venu de l'Université à la Congrégation, en rend compte en ces termes:

> J'ai entendu les plus beaux diseurs de France; je les écoutais avec le plus grand plaisir. Mais, dès qu'ils avaient fini, tout était fini, et je n'y pensais plus. Le P. Garicoïts, me frappe, m'étonne, me subjugue, et je reste des semaines entières sous l'impression de sa parole [30] (S. 223).

Ce charisme durera jusqu'à la fin de sa vie. Moins influent, toutefois, à partir de 1850; car, à cette date, un changement important modifie la face de la Communauté: les fondations se multiplient, les fils s'éloignent du père et ce n'est qu'aux retraites annuelles que, regroupés à Bétharram, ils pourront revivre ces heures prestigieuses et raviver l'idéal, parfois obscurci ou altéré au loin. Ils profiteront du moins avec bonheur de ces retrouvailles.

Alchimie spirituelle

A entendre cette parole de feu sortie de ses lèvres comme une lave incandescente, qui donc se serait douté qu'elle s'exprimait souvent avec des termes empruntés? Mais est-il nécessaire d'ajouter qu'en passant à travers le creuset de son esprit, ces matériaux se chargeaient d'une vie nouvelle et devenaient l'expression adéquate de sa pensée la plus personnelle? Avec infiniment de raison, on peut dire de lui ce qu'on a écrit du P. de Foucauld: « Ce qu'il emprunte, il le réinvente en le vivant personnellement, puisqu'il s'y jette à corps perdu et qu'il le fusionne avec tout le reste dans la libre création de cette nouvelle vie spirituelle [31] ». Jusqu'à sa mort, il continua de puiser ainsi à ses sources préférées, choisies du reste avec soin pour leur correspondance avec l'idéal qu'il s'était formé; ce qui lui permettait de se renouveler perpétuellement, tout en restant lui-même.
De 1840 à 1850, ses notes nous livrent des lambeaux résumés ou disséqués d'une trentaine de nouveaux *Sermons* de Bossuet, des *Explications de l'Evangile* du cardinal de La Luzerne, une adaptation du *Traité* de Suarez sur l'*Etat religieux*, de nombreux textes d'autres auteurs de la Compagnie de Jésus: Rodriguez, Nigronius, Acquaviva, etc. De ces docteurs, il use avec la plus grande liberté; ils alimentent sa pensée et servent, par surcroît, de garantie à son humilité, toujours heureuse de s'abriter sous le couvert de maîtres autorisés. Il leur garde, autant qu'il le peut, leur forme primitive, mais n'hésite pas à s'en séparer ou à les transformer, lorsqu'ils ne viendraient plus à son but.
On demeure stupéfait devant une telle puissance d'assimilation, qui semble grandir avec les années. Jamais son activité intellectuelle ne fut aussi dévorante que durant la dernière période de sa vie, malgré les soucis supplémentaires qui s'accumulaient sur sa tête: fondations, administration des communautés dispersées, qu'il suivait de très près; écoles et collèges de Bétharram, d'Orthez, de Mauléon, d'Asson, d'Oloron; établissement de la mission d'Argentine, qui lui enlève ses meilleurs sujets (1856); heures si nombreuses consacrées aux Filles de la Croix; réticence croissante de

[30] Un autre de ses auditeurs, le P. Romain Bourdenne, témoigne ainsi: « Souvent, il s'élevait jusqu'à la plus haute éloquence. Alors, sa parole, toujours propre, devenait une parole de feu; elle brisait ses entraves et courait, pleine et rapide, emportant l'auditoire avec elle. Nous éprouvions de ces émotions, de ces saisissements, de ces frissons qu'il est rarement donné au langage humain de produire et qu'il n'est pas possible de définir» (S. 223).
[31] M. CARROUGES, *La Vie Spirituelle*, Janvier 1960, p. 75.

l'Evêque quant à la teneur religieuse de sa communauté; tiraillements à l'intérieur à propos de la question de l'enseignement; première attaque de paralysie, dont il fut frappé en 1853.
En dépit de ces traverses et d'une correspondance qui ne cesse de s'alourdir, il dépouille encore, durant les dix dernières années - ses notes en font foi - une immense littérature spirituelle se rapportant au double courant doctrinal relevé plus haut et dont il continue de se nourrir.
La source « jésuite » est représentée par le *P. Judde*, dont il s'assimile les solides instructions données aux novices du troisième an; *Petitdidier*, dont il médite et fait méditer assiduement les Exercices durant les retraites; *Lancicius*, où il puise surtout pour ses conférences aux supérieurs; *Schedelich*, à qui il n'emprunte pas moins d'une quarantaine d'Exhortations; *Le Gaudier*, dont il résume le volumineux ouvrage si riche de spiritualité; *Roothaan*, qu'il utilise constamment, en réchauffant de sa ferveur les thèmes un peu compassés de ses Exercices; *Vaubert* et son double traité sur l'Eucharistie - sacrifice et sacrement - qu'il apprécie à un haut degré et annote copieusement; *Jacques-Philippe Lallemant*, dont il ne cesse de feuilleter les cinq volumes de Réflexions morales sur le Nouveau Testament; *Gautrelet* et son magnifique traité en deux volumes sur l'Etat religieux; *Ramière* et ses écrits sur l'Apostolat de la Prière, etc.
Si les emprunts à Bossuet deviennent moins fréquents, tout en restant nombreux, une mine nouvelle vient enrichir chez lui en profondeur le « courant de l'amour ». Ce sont les Institutions et les Sermons du Dominicain *Jean Tauler*, dont il se pénètre avec délices [32]; le Cantique des Cantiques et le Traité de l'Amour de Dieu de saint *François de Sales*; les Lettres de saint *Augustin*, dont chacune est l'équivalent d'un traité [33]; une quarantaine d'Entretiens de saint *Vincent de Paul*; tous les ouvrages de *Gratry*, à mesure qu'ils paraissaient, mais surtout la Philosophie du Credo et les Sources; les Noms du Christ de *Fray Luis de Leon*; les traités de saint *Thomas d'Aquin* sur les Vies Active et Contemplative, l'oraison Dominicale et la Salutation Angélique; le volume du *P. Faber* sur les Progrès de l'âme dans la vie spirituelle; la Vie de sainte *Thérèse* par elle-même, etc.
Seules ces liasses de pauvres feuilles fripées nous révèlent l'immense travail qu'il s'imposait ainsi pour nourrir sa pensée. Toutes ces lectures se fondaient ensuite dans sa méditation, se transformaient au creuset de son expérience intime; et c'est du trop plein de son coeur qu'il distribuait à ses auditeurs la parole de vie, dont ils étaient insatiables.

II. PUISSANT EN PAROLES...

Jusqu'ici, il n'a été question que d'activité spirituelle. A cela ne se bornait point le travail de sa pensée, et c'est l'un des traits qui le distinguent de saint Ignace ou de saint Vincent de Paul. Dès la fondation de son Institut, Michel Garicoïts reprend le professorat auprès des siens jusqu'à son dernier jour, et tous ceux qui l'eurent pour maître affirment à l'envi qu'il y excellait.
« Presque toutes les branches de l'enseignement contemporain, dit un de ses plus brillants disciples, lui étaient familières. Son véritable domaine, pourtant, c'étaient la Philosophie et la Théologie. Là il régnait en maître » (B. 121). Et voici comment le même témoin décrit le professeur:

> Le P. Garicoïts avait une vaste capacité intellectuelle. Il se jouait dans le dédale des principes; sa réponse ne se faisait jamais attendre; elle arrivait prompte et lumineuse comme l'éclair. Nous admirions sa pensée toujours aussi juste que profonde, ses allures fermes et dégagées jusque dans les matières les plus abstraites, son regard d'aigle, qui allait vite et droit

[32] Le livre célèbre des *Institutions* - que la critique conteste aujourd'hui à Tauler - fut édité par saint Pierre Canisius en 1543, avec les Sermons. Parmi les sermons, 84 sont reconnus authentiques. Les Institutions furent publiées en français chez Bray, Paris, en 1855; les Sermons, traduits de l'allemand par Charles de Sainte-Foi, chez Poussielgue, la même année, en deux volumes. Notre saint utilisait cette édition, et ses écrits nous ont conservé le texte légèrement résumé et souvent adapté d'une trentaine de ces Sermons et d'une partie des Institutions.
[33] Publiées par POUJOULAT, Paris, J. Lefort, 1857, 4 volumes.

au but. Son esprit élevé ne connaissait pas les lenteurs du raisonnement... Il saisissait soudainement le vif des choses, leur justesse, leur rapport de conformité plus ou moins grande avec les principes. C'est cette haute intelligence et ce jugement toujours sûr, soutenu par une volonté forte, qui ont fait du P. Garicoïts un homme puissant en oeuvres et en paroles (S. 222).

Si Platon revenait

En classe de philosophie, il utilisait toujours un manuel. Il remplaça la *Philosophie* dite *de Lyon*, de l'oratorien Vallat, par les *Institutiones philosophicae* de Bouvier, publiées en 1824 et souvent rééditées. A son goût, pourtant, ce manuel était trop cartésien. Dès qu'il le put, il le compléta par les *Institutiones philosophicae* de Fournier (1854) et surtout par le *Compendium philosophiae* de Roux-Lavergne (1856), où il retrouvait mieux son esprit thomiste, ainsi qu'une préparation plus directe à la théologie.

En classe, toutefois, le manuel semblait disparaître, tant le professeur dominait sa matière. La leçon récitée, les explications jaillissaient comme de source, portant la lumière dans l'esprit. Il insistait sur les vérités fondamentales, provoquant les réflexions, faisant appel au bon sens, à l'expérience, et dégonflant finement les systèmes faux ou suspects:

Que penser, disait-il, de tous ces systèmes de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz, que pour soutenir (sic), ces grands hommes ont remué le ciel et la terre, dont partout ils trouvaient des preuves, et qu'ils faisaient comme le centre de leurs pensées? Les qualifier de rêveries, c'est inconvenance, prétention... Il faut dire que, tels qu'ils sont présentés, ils sont faux. A savoir comment les comprenaient ces hommes de génie!

Il trouve le moyen de sauver le respect dû au « génie » et de rendre justice aux intentions de ces « grands hommes », tout en repoussant, leurs systèmes:

C'est un fait qu'il leur est facile d'avoir des travers. Souvent, il arrive que, pour rendre la religion respectable, ils s'efforcent de montrer que les mystères ne révoltent pas la raison; quelquefois même, ils veulent les expliquer. A cet effet, ils trouvent dans leur intelligence de belles conceptions. Si elles font fortune, leurs pères oublient que ce ne sont que des systèmes. Bientôt ils les défendent comme des vérités, et partout, sur leurs pas, ils trouvent des preuves à leur appui (C. 34).

Ainsi sont écartés ou remis à leur place, non seulement les auteurs précités, mais aussi bien Pascal, Bautain et Bonetty, Lamennais et Bonald.

Paré de bonne heure contre l'Ecole mennaisienne du *Sens commun*, il insistait davantage contre le cartésianisme, dont l'enseignement des séminaires restait imprégné. Il semblait jouir à réfuter les *idées innées*:

L'homme, lui objectait-on, ne porte-t-il pas, empreint dans son esprit, le sentiment de l'existence de Dieu? Qui vous l'a dit? répliquait-il. Ne sont-ce pas nos parents qui nous ont appris à le connaître? Et malgré cela, il y en a si peu qui ont une juste idée de Dieu!...

- Mais la loi intérieure, insistait-on, n'est-elle pas gravée naturellement dans toutes les âmes? - La preuve du contraire, ripostait-il, c'est qu'il y a, même au milieu de nous, beaucoup de personnes qui n'en ont aucune idée.

Suivait une série d'exemples tirés de sa propre enfance, montrant comment, tout bien disposé qu'il était, il ignorait les préceptes de la loi naturelle, en particulier: *le bien d'autrui tu ne prendras*. Et la conclusion arrivait nette et ferme:

> Je dis donc que le système des idées innées est purement gratuit. (Non seulement gratuit), mais dangereux, à cause des conséquences auxquelles il donne lieu: si on l'admettait, on arriverait facilement au protestantisme et au rationalisme (C. 22).

Voilà dénoncé le grand ennemi, le rationalisme, sous la forme insinuante et raffinée qu'il avait prise vers 1850. Notre professeur suivait de près, depuis un quart de siècle, les idées successives de Victor Cousin, qu'il tenait pour le plus dangereux des philosophes, non seulement parce qu'il était le maître de l'Université et qu'il s'était rallié une brillante lignée de disciples, Jouffroy, Damiron, Saisset, Jules Simon, mais surtout parce qu'il transposait dans un style ambigu et policé les erreurs venues d'outre-Rhin, en particulier le panthéisme insidieux de la philosophie hégélienne. Avec une lucidité rare à cette époque, il dénonçait, dans l'éclectisme rationaliste de Cousin, le principal danger de l'esprit et le torpillage souterrain de la foi, dont il déplorait dans Renan une des premières victimes [34].

Aussi, tout en se gardant de donner dans le traditionalisme, sut-il gré, jusqu'à un certain point, à Bonetty de remettre en vigueur, dans ses Annales de Philosophie chrétienne, les notions de tradition et d'autorité, sans adhérer pourtant jamais à ses tendances fidéistes. Ses auteurs préférés étaient Perrone et Gratry, l'élan et la ferveur du second complétant l'orthodoxie rigoureuse mais un peu sèche du premier.

Ainsi, tout en initiant ses élèves à tous les courants philosophiques du moment, il tenait les esprits dans le juste milieu. La doctrine thomiste était loin alors d'être à l'honneur. Il semble avoir pressenti son retour, et toute sa tournure d'esprit y tendait. Il était surtout si pénétré des données de la foi, que chaque vérité philosophique, une fois établie sur le plan rationnel, lui servait de tremplin pour s'élever au plan surnaturel:

> Platon, disait-il, voyait tous les objets comme un reflet de la lumière éternelle, comme une image imparfaite de Celui qui est par excellence. Il les comparait à des ombres qu'un homme aperçoit au fond d'une caverne et dont il ne peut regarder les réalités, qui passent devant son entrée derrière lui.

Il achevait alors de décrire, avec une mimique expressive, les détails de cette caverne platonicienne. Puis, d'un coup d'aile:

> Platon, continuait-il, que sa sagesse a fait surnommer le *divin*, ne pouvait envisager le soleil de toute vérité. Un enfant, après la venue du Sauveur, le contemple à loisir. Il lui parle, il lui est parlé. Si le divin Platon revenait au monde, il baiserait les pieds d'un petit mendiant chrétien, il s'extasierait devant lui, il l'écouterait comme un oracle (C. 26).

Une morale qui se transforme

Les manuels de Théologie n'étaient guère satisfaisants. Celui de Vallat - *Théologie de Lyon* - avait été mis à l'Index en 1792. Mais les tendances jansénistes, gallicanes, anti-probabilistes, qui l'avaient fait condamner, subsistaient un peu partout. La *Théologie de Poitiers* [35], rééditée en 1828 par Vieusse et devenue la *Théologie de Toulouse*, se recommandait par son opposition au

[34] «La Philosophie, écrivait Cousin, est la dernière victoire de la pensée sur toute forme et tout élément étranger... La Philosophie est le dernier affranchissement et le dernier progrès de la pensée... Elle est la lumière de toutes les lumières, l'autorité de toutes les autorités... Jeunes gens, nourris dans le sein du christianisme, préparés par ses nobles enseignements à la Philosophie, arrivés au faîte de toutes vos études antérieures, vous trouverez, dans la vraie philosophie, avec l'intelligence et l'explication de toutes choses, une paix supérieure et inaltérable ». (*Introduction à l'Histoire de la Philosophie*, 1° leçon).

[35] Publiée en 1708-1709 par l'évêque de Poitiers Claude de la Poype de Vestrieu, aidé des Jésuites Latour et Salton; élargie en 1758, pour l'Apologétique et la Morale, par le Sulpicien Segretier. Elle était en usage dans la plupart des séminaires français.

jansénisme. Michel Garicoïts l'adopta et la garda comme manuel, quitte à l'expurger de son gallicanisme et de sa morale trop rigide encore.
Du gallicanisme, il fut toujours indemne. Il aurait cru, disait-il, commettre un péché mortel en enseignent les *Quatre Articles*. Le Jansénisme ne l'avait que trop fait souffrir dans sa jeunesse. Néanmoins, formé au séminaire d'après des principes rigoristes, il n'osait pas s'affranchir entièrement de cette influence. Au début de son ministère, il s'inspirait de la Théologie de Poitiers, des *Principes de Morale* de Jean Daguerre - quoique teintés de jansénisme - et d'un Cours manuscrit de Sacramentaire du Sulpicien Gosselin, venu à lui par des Conférences de M. Duclaux. Mais il éprouvait un malaise croissant de cette doctrine trop sévère. Malgré le respect qu'il éprouvait pour des maîtres vénérés, son instinct lui disait que l'esprit de Dieu était autre. Il soupirait après une Théologie raisonnable, mais qui fût ouverte au souffle de l'amour. Pour lui, comme pour le futur cardinal Gousset, la découverte de saint Alphonse de Liguori fut une libération. C'était aux environs de 1830 [36].
Le livre de Gousset lui servit à redresser ses manuels. Il y ajouta, dès qu'ils parurent, le *Compendium* de Neyraguet (1839), la *Theologia Moralis Universa* de Scavini (1847), enfin les deux volumes de Gury (1850), achevant ainsi d'exorciser la Théologie morale des influences pernicieuses du jansénisme. Entre-temps, il consultait Billuart, qui l'initiait à certaines conclusions de saint Thomas. Il n'aura plus bientôt d'autres maîtres en morale que saint Thomas et saint Alphonse. Il se livra à une étude approfondie de l'un et de l'autre, trouva leurs conclusions parfaitement concordantes sur le plan de la pratique, et cette constatation lui permit de former et souvent de redresser la pastorale de ses missionnaires.

> Oh! disait-il, que d'aberrations dans ceux qui n'envisagent les choses que spéculativement ou spéculativo-pratiquement! Que de décisions fausses! Jansénistes écartant les peuples de la communion et les laissant vivre comme des animaux! La même chose peut être différente dans la spéculation et dans la pratique, et la conduite à tenir devrait varier de même...
>
> Saint Thomas et saint Liguori envisageaient la vérité pratiquement-pratique. Voilà pourquoi, dans la question du Probabilisme, ils s'expriment à peu près également et se rencontrent en parfait accord dans la vérité pratiquement-pratique. C'est jusque-là qu'il faut suivre saint Thomas, c'est-à-dire jusqu'au bout, et non s'appuyer sur des passages tronqués (E., 2, 13).

Les classes de Morale, on l'a déjà noté, n'étaient pas suivies par les seuls étudiants, mais par tous les missionnaires. Ceux-ci, après l'exposé théorique de la leçon, étaient invités à présenter les cas rencontrés par eux concernant la question, et ces cas étaient discutés séance tenante, à la joie des élèves et au profit de tous. Il en résultait une formation qui ne risquait plus de se perdre dans des subtilités livresques.

Une belle théologie

Pour le Dogme, le P. Garicoïts, toujours aux écoutes de Rome, fit un accueil empressé aux *Praelectiones theologicae* de Perrone, parues de 1835 à 1842. Il se servit également de la *Théologie dogmatique* de Gousset (1848) et des *Institutiones theologicae* de Liebermann, appelées *Théologie*

[36] L'abbé Gousset découvrit en 1829, dans une librairie, un exemplaire de la *Théologie morale du B. Alphonse de Liguori*, alors à peu près inconnue et fort mal jugée. Ayant lui-même beaucoup souffert du rigorisme, il fut aussitôt conquis par cette doctrine. L'année suivante, il fit voeu de se consacrer à sa diffusion. Il publia, en 1832, sa *Justification de la Théologie morale du B. Alphonse de Liguori*, qui connut un succès immense et signala son auteur au Saint-Siège. Il fut nommé évêque de Périgueux en 1836, archevêque de Reims en 1840 et cardinal en 1850.

de Strasbourg [37], spécialement de son traité sur l'Eucharistie. JI relisait aussi fréquemment le Catéchisme du Concile de Trente, dont il s'était pénétré à fond [38].
Guidé par un sûr instinct, il enseigna toujours fermement l'Immaculée Conception de la sainte Vierge et l'Infaillibilité du Pape. De celle-ci, il disait avec force:

> Je suis tellement convaincu de l'infaillibilité du pape, que si, par impossible, on me mettait dans l'alternative ou de me perdre avec le pape infaillible, ou de me sauver sans y croire, je n'hésiterais pas, je resterais avec le pape (B. 301-302).

Au demeurant, loin de se laisser enfermer dans la lettre de ses manuels, il éclairait chaque thèse par le dedans. Il s'animait alors, frappait du poing sur la table; tout le feu de Gratry passait dans son regard, toute la théologie de Bossuet affluait sur ses lèvres et faisait irruption dans la salle. Les Attributs de Dieu, les Mystères du Christ paraissaient flamboyer à tous les yeux, emportant un instant l'esprit vers les hauteurs, mais redescendant bientôt pour accrocher quelque résolution pratique. Voici, à titre, d'exemple, un de ses schémas:

> *Dieu est un esprit*: il faut donc l'adorer en esprit, et, comme il est la vérité même, il faut l'adorer en vérité. Tout culte qui n'est que corporel est indigne de Dieu, s'il n'est joint à un culte spirituel. - Je dois donc dire à tous les corps, quelque beaux et quelqu'éclatants qu'ils soient: « Vous n'êtes pas mon Dieu! » Si nous ne sommes pas faits pour les corps, notre bonheur ne peut pas consister dans l'amour des corps: *et ideo, non corporibus, sed Deo adhaereamus* [39]. Nous y parviendrons, si nous travaillons, avec la grâce de Dieu, à nous détacher de tout ce qui est terrestre et à nous occuper des vérités de la foi.
>
> *Dieu est éternel*: Il possède tout son être à la fois et sans succession. Anéantissons-nous devant l'Eternel, nous qui n'avons qu'un présent tout petit. Aspirons à cette béatitude où nous louerons Dieu dans les siècles des siècles.
>
> *Dieu est immuable*: Il sait agir sans cesser d'être en repos, et faire de nouveaux ouvrages par un conseil éternel. - Nous devons donc nous attacher uniquement à Dieu, parce que ce n'est qu'en lui que nous pouvons trouver un appui solide. Tout le reste est changeant et passager: le torrent du monde l'emporte malgré nous; et que peut-il nous en rester, sinon le déplaisir de l'avoir aimé? - En attendant qu'il nous soit donné d'aimer Dieu d'un amour immuable, nous devons tendre une piété égale et uniforme, en nous mettant au-dessus de l'inégalité de nos humeurs, en agissant avec paix et tranquillité, quelque tumulte intérieur que nous éprouvions. C'est ainsi que Dieu veut que nous imitions et que nous honorions son immutabilité.
>
> *Dieu est indépendant*: absolument, et nous, absolument dépendants de Dieu. Dépendons donc de Dieu, rien de plus juste, de plus utile. Mais, aussi, ne dépendons que de Dieu!
>
> *Dieu est présent partout*: Nous avons donc un extrême intérêt de nous le rendre favorable. Nous pouvons partout le prier et l'adorer: soyons partout retenus et courageux.
>
> *Dieu voit tout*: Il faut donc partout et toujours éviter de lui déplaire et chercher à lui plaire. Dieu est tout-puissant, infiniment parfait: (Nous devons) l'adorer, espérer en lui, surtout dans la faiblesse et dans la détresse.
>
> *Dieu dirige tout*: Ne rien négliger, ne compter sur rien de créé, nous abandonner à la Providence... (M. 1016).

On le voit, la classe de dogme avait pour effet naturel chez lui d'amorcer un travail de méditation.

Aux remparts!

---

[37] Traduite en français sur la 4° édition, Paris, 1839, en 5 volumes.
[38] Ce Catéchisme, publié, avec traduction, par l'abbé Gagey, en deux tomes, Dijon, 1850, était assorti de notes volumineuses fort appréciées de notre auteur.
[39] C'est pourquoi, ne nous attachons pas aux corps, mais à Dieu.

Cependant, il n'eût pas été de son temps, s'il ne s'était montré sensible aux attaques des ennemis de la religion et préoccupé de la défendre. L'Apologétique devait donc nécessairement occuper une place importante dans son enseignement.
Ses cahiers de séminariste contiennent déjà de longues pages de notes sur le *Déisme réfuté par lui-même* de l'abbé Bergier (1765) et les *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire* du chanoine Guénée (1769) [40].
Mais cette défense sous forme de polémique restait trop superficielle pour lui suffire. Ce sont les bases de la religion chrétienne qu'il veut justifier. Il a donc recours aux ouvrages approfondis. Ceux du cardinal de La Luzerne le retiennent d'abord. Le raisonnement y est juste, solide, serré, et la plume d'un grand seigneur. Il y voudrait. pourtant quelque chose de plus vivant, capable de toucher les esprits d'un siècle que le romantisme a rendus plus accessibles au sentiment. Ce n'est pas la poésie de Chateaubriand qui le tente; il semble n'avoir pas lu cet auteur. De Lamennais, au contraire, il avait beaucoup espéré, trop espéré; sa déception n'en fut que plus amère.
Il explore de Maistre, résume les *Soirées*, en retient les idées et quelques expressions bien frappées au sujet de la Providence. Mais il y reviendra peu: la solennité du style semble le fatiguer.
Il s'attache à Gerbet. Jusqu'à la fin de sa vie, il feuillettera les *Considérations sur le Dogme générateur de la piété catholique* paru en 1829. L'ouvrage, en effet, fit époque et provoqua des conversions par sa doctrine sûre, agrémentée d'une légère saveur romantique. L'auteur découvre les racines du christianisme jusque dans l'antiquité la plus reculée et montre dans l'Eucharistie le moyen par lequel « l'Incarnation permanente du Verbe s'individualise dans chaque chrétien ». Cette synthèse de théologie et d'histoire, où le sentiment trouvait sa place, plaisait à notre saint.
Quelques années plus tard, au delà des Pyrénées, un auteur se leva, qui semblait appelé à un grand avenir - espoir, hélas! trop tôt fauché par une mort prématurée! Garicoïts a deviné le génie de Jacques Balmès. A peine les trois volumes sur le *Protestantisme comparé au Catholicisme* ont-ils paru en français (1842), qu'ils seront attentivement annotés par notre auteur. Il en est de même de l'*Art d'arriver au vrai* (1850) [41]. Cette réflexion sobre et profonde du penseur catalan, appuyée sur le plus solide bon sens, ce jugement sain et cette critique qui va droit au but réveillaient en notre saint un écho de Bossuet et convenaient parfaitement à son esprit.
L'esprit, cependant, n'est pas tout. Sans être aucunement romantique, Michel estime que le coeur doit avoir sa part dans l'Apologétique. La religion s'adresse à l'homme tout entier. Aussi longtemps que le coeur n'est pas pris, la démonstration religieuse ne saurait être efficace. C'est pourquoi il prise tant Gratry, qui lui parait être l'apologiste intégral. Sa *Lettre à M. Vacherot* l'avait déjà classé comme polémiste de grand style. La restauration de l'Oratoire de France, qu'il rétablit en 1852 avec l'abbé Pététot, l'a mis encore plus en vue. Dès ce moment, ses ouvrages se suivent à cadence accélérée: *Philosophie de la Connaissance de Dieu* (1853), *La Logique* (1855), *La connaissance de l'Ame* (1858), la *Philosophie du Credo* (1861), les *Sources* (1862). A mesure qu'ils paraissent, ces ouvrages si originaux arrivent sur le bureau de notre saint, et les pauvres carnets jaunis attestent avec quel amour il s'en appropriait toute la substance. L'audace de ces idées, si neuves alors, le souffle généreux qui les animait, les multiples ressources que l'auteur déployait à leur service le ravissaient et lui semblaient ouvrir une ère nouvelle pour l'Apologétique [42].

---

[40] Le premier de ces ouvrages est contre Rousseau, le second contre Voltaire. Le premier tiers du XIX siècle connut une terrible offensive de ces auteurs contre la religion, dont nous avons peine aujourd'hui à mesurer l'importance. De février 1817 au 31 décembre 1824 seulement, il fut publié en France 1.598.000 volumes de Voltaire et 480.000 de Rousseau. Michel Garicoïts ne toléra jamais dans la maison aucun livre, même expurgé, de ces deux auteurs. Il en mit un en pièces encore la veille de sa mort.

[41] La Philosophie Fondamentale de Balmès, par contre, n'a pas laissé de traces dans les écrits qui nous sont restés.

[42] Il eût été sans doute bien déçu, s'il avait vécu assez pour connaître le Gratry des *Lettres à Mgr Dechamps*. Il lui aurait, malgré tout, gardé son estime et son affection, et fait sien le jugement porté sur lui par Ollé-Laprune: « Otez-le de ce siècle, quelque chose manque à ce siècle... L'esprit qui y souffla eu début de la seconde moitié: un esprit généreux ».

L'étude et l'enseignement de ces sciences sacrées, pour lesquelles il ressentit toujours le plus vif attrait, n'épuisait pas, bien s'en faut, sa puissance de travail. D'autres champs d'action le sollicitaient et réclamaient ses efforts, encore et toujours au service de l'Eglise.

III. ... ET EN OEUVRES

La lutte pour l'école

Toujours à l'affût des besoins actuels, Michel se préoccupa de bonne heure du problème scolaire. Le manque d'écoles chrétiennes se faisait sentir autant que l'absence d'Instituts religieux, et l'Université veillait jalousement sur son monopole, au grand détriment de l'éducation populaire.

Le comble fut mis par les ordonnances draconiennes auxquelles Charles X apposa sa signature le 18 juin 1828. A travers les Jésuites spécialement visés, elles atteignaient l'enseignement congréganiste dans son ensemble et même les petits séminaires, ce qui provoqua une véhémente protestation de 73 évêques.

Comprenant qu'il fallait lâcher du lest, la Charte de 1830 promit la liberté d'enseignement. Promesse vaine, tant qu'une loi n'en ferait pas une réalité. Guizot fit bien voter cette loi le 28 juillet 1833, mais elle ne s'appliquait qu'à l'enseignement primaire. Au surplus, le roi y était hostile et ne se laissa qu'avec peine arracher la signature. L'Université avait donc beau jeu pour susciter des difficultés à l'ouverture de chaque école, et l'abbé Garicoïts n'allait pas tarder à en faire l'expérience.

En 1836, sitôt qu'il eut groupé ses premiers compagnons, il fit part à son évêque de son projet d'ouvrir un établissement scolaire à Bétharram. L'idée fut chaudement approuvée par Mgr d'Arbou, entièrement revenu de ses premières préventions contre l'Institut.

C'est de ses confrères que vint au fondateur la première opposition, une opposition de principe, qui entendait réserver toutes les forces de la Société naissante à l'évangélisation missionnaire; opposition tenace, qui persistera irréductiblement chez quelques-uns de ses meilleurs religieux et lui tiendra le glaive au coeur jusqu'à la mort.

Il n'hésite pas néanmoins, convaincu que la volonté de Dieu est là. Il cherche des maîtres laïques. Déjà, il a poussé un de ses anciens séminaristes, le jeune Vincent Eliçabide, à prendre son brevet. Il l'appelle à Bétharram, le flanque d'un second maître et lui confie la direction de l'Ecole. On est en novembre 1837. Le succès est immédiat: sans aucune propagande, les élèves atteindront bientôt le nombre de deux cents.

C'est beaucoup plus que l'Université n'en pouvait supporter. La première escarmouche s'était livrée à l'ouverture de l'Ecole. Le recteur d'Académie de Pau, M. Loyson, sur ordre supérieur, s'était vu obligé de faire une enquête. Mais, homme droit, il s'était rendu aux raisons du fondateur. Celui-ci allait donc de l'avant, muni de l'autorisation régulière.

Malgré les difficultés intérieures de l'oeuvre et les tracasseries qu'on lui suscite au-dehors [43], il sent que cette école porte en elle tout un avenir; la transformation merveilleuse qu'il constate dans ses élèves lui en est un garant. Aussi, loin de fléchir devant l'obstacle, il ne songe qu'à développer cette jeune Institution. Pour rester en règle avec la loi, il prépare un de ses religieux, lui fait conquérir le brevet de capacité du second degré, puis dépose une demande officielle pour que l'établissement de Bétharram soit érigé en école primaire supérieure.

Le nouveau recteur d'Académie, M. Boucley, n'a pas hérité des dispositions bienveillantes de son prédécesseur. Il ne peut cependant refuser la demande et signe l'autorisation le 5 novembre 1840, le jour même de l'ouverture de la nouvelle école. Mais il reste à l'affût de la moindre infraction, tout

[43] Ces difficultés viennent d'abord des exigences exorbitantes du premier directeur, Eliçabide, qui finit par le quitter en 1839 et achèvera sa vie sur l'échafaud quelques mois plus tard; puis, de celui qui lui succède, Jean-Sylvain Lacazette, un grand timide, plein de complexes, annihilé par les difficultés et la peur de l'Université.

prêt à sévir. L'occasion ne tarde pas. L'année scolaire est à peine commencée, que ses agents lui signalent deux griefs majeurs: 1° l'Ecole, sans avoir été formellement autorisée à recevoir des pensionnaires, en compte vingt-quatre; 2° on y donne des leçons de latin à quelques enfants de choeur.
Contre ce double délit, le recteur porte plainte au parquet et requiert le Procureur du Roi de procéder, « au nom de l'article 54 du 15 novembre 1811, le plus promptement possible » à la fermeture de l'école. Le procureur, M. Bambalère, prend l'affaire en mains, prêt à lancer les foudres de la loi: « De la teneur de la lettre de M. le Recteur, écrit-il au supérieur le 26 janvier 1841, il semblerait résulter qu'on croit à l'existence d'un concert pour éluder l'empire de la législation sur l'instruction publique; je serais peiné d'être appelé au triste devoir d'en poursuivre la répression; mais, s'il existait, je m'empresserais de provoquer la punition de cette infraction à la loi » (B. 99).
Loin de se laisser intimider, le P. Garicoïts fait front et prouve que, de par la loi, l'école a le droit de vivre. Cependant, *pro bono pacis*, il envoie ses six ou sept latinistes au collège de Saint-Palais, où ils peuvent continuer leurs études.

A l'avant-garde

Il ne se contente pas de cette demi-victoire. Il rêve d'une école secondaire, car il n'y n'en a point de chrétienne dans la région, excepté le séminaire. Mais, cette fois, il n'a plus la loi pour lui. Le projet pour la liberté de l'enseignement secondaire, présenté par Villemain en 1841, n'a fait qu'engager la bataille au parlement, sans aboutir. En 1844, nouveau projet, qui rend la lutte plus âpre. Les catholiques se groupent autour de Mgr Parisis et de Montalembert, tandis que le camp adverse est guidé par Jules Michelet et Edgar Quinet. La solution hybride tentée par Salvandy en 1847 ne réussit qu'à faire contre elle l'union de tous les catholiques. Finalement, la loi de liberté ne sera votée, on le sait, qu'en 1850.
D'un oeil préoccupé, Michel suivait de loin ce drame, dont sa chère jeunesse était victime. Il n'attendit point le dénouement pour passer à l'action. Dès 1845, fort de l'agrément de son évêque, il décide d'ouvrir à Bétharram une école secondaire. Des obstacles imprévus retardent l'exécution jusqu'en novembre 1847; mais alors, contre vents et marées, les cours sont inaugurés sous la direction nominale d'un bachelier, le P. Gaye, qui venait d'entrer dans la Congrégation.
Depuis cette date, le collège de Bétharram, encore aujourd'hui florissant, n'a pas cessé de distribuer à des milliers d'élèves le bienfait d'une éducation intellectuelle et morale hautement appréciée.
Le premier pas était fait et l'élan donné. Appuyé désormais par la loi Falloux, le P. Garicoïts multiplie les oeuvres. En 1849, il fonde une école primaire à Orthez, doublée d'un collège en 1850; en 1851, une école à Asson et un collège à Mauléon; en 1855, il prend en charge le collège-séminaire d'Oloron. En 1856, il enverra en Argentine une première équipe d'éducateurs, qui sera suivie de bien d'autres.
Partout, avec une ardeur infatigable, il se fait l'animateur de ses professeurs. Il les a lui-même formés; il les suit, les contrôle, les pousse. Ses lettres, remplies de conseils, se multiplient; il leur prêche la retraite chaque année. A Bétharram, il donne lui-même des cours non seulement de religion, mais encore, suivant les besoins, de grammaire, d'histoire, d'arithmétique, de géométrie, d'esthétique, de politesse.
Il avait la plus haute idée de l'éducation. Eduquer, disait-il, c'est:

> former l'homme et le mettre en état de fournir une carrière utile et honorable dans sa condition, et ainsi préparer l'éternelle vie, en élevant la vie présente.
>
> C'est presque tirer du néant, presque créer; c'est, du moins, tirer du sommeil et de l'engourdissement les facultés endormies... En ce sens, l'éducation intellectuelle, morale et religieuse est l'oeuvre humaine la plus haute qui se puisse faire; c'est la continuation de l'oeuvre divine dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé, la création des âmes.

> L'éducation accepte le fonds, la matière, que la première création lui confie. Elle se charge de la former: elle y imprime la beauté, l'élévation, la politesse, la grandeur. C'est une inspiration de vie, de grâce et de lumière (M. 992).

Sur le plan technique, il exige que ses éducateurs suivent les méthodes éprouvées. Il a recours spécialement à la grande tradition de la Compagnie de Jésus. Il étudie le *Ratio studiorum*, que l'édition de 1832 avait mis à jour, en tenant compte des besoins de la jeunesse nouvelle. Il est renseigné sur l'enquête que le Provincial des Jésuites a prescrite et qui est menée en 1850 dans leur collèges, pour savoir s'il est opportun de modifier encore une fois le *Ratio* et s'il convient de substituer les auteurs chrétiens aux païens de l'antiquité, comme allait le demander bruyamment l'abbé Gaume dans son manifeste de 1851. Il enregistre les réserves exprimées dans les rapports de cette enquête et note avec satisfaction que le P. Jouvency, dans son *Ratio discendi et docendi*, enseignait bien le secret de faire parler en chrétiens même les auteurs païens (M. 1142).
Grâce à cette ténacité pour l'établissement et le maintien de ses collèges, et plus encore peut-être à son action constante pour doter chacun d'eux d'un corps de professeurs d'élite, le P. Garicoïts a non seulement bien mérité de son diocèse; mais il n'est que juste de lui attribuer une place parmi les initiateurs éminents du mouvement intellectuel catholique dans la France du XIX siècle.

L'élan missionnaire

Si le fondateur, contrairement aux vues de ses compagnons les plus chers, lançait généreusement les siens dans la carrière de l'enseignement, il ne perdait pas de vue l'évangélisation des campagnes, infectées elles aussi de plus en plus par le virus de l'impiété voltairienne. Il l'avait bien constaté à Cambo, en plein pays basque.
Pour ce travail missionnaire, il eut la chance d'avoir sous la main dès l'origine une troupe de choc que n'aurait pas désavouée Grignion de Montfort. Apôtres d'une trempe exceptionnelle, que ces Guimon, Perguilhem, Higuères et tant d'autres, portant haire ou cilice et familiers de la discipline! Orateurs populaires convaincus et puissants, ils brandissaient les vérités éternelles dans le dialecte même de ces régions, atteignant ainsi la population entière. De ces héros, le P. Etchécopar a tracé le vivant portrait

> C'étaient tous des hommes avides de seconder le P. Garicoïts dans l'oeuvre qu'il entreprenait. Je les ai tous connus; mais les fruits de leurs travaux font mieux leur éloge que toutes les paroles. Hommes d'oraison; austères pour eux-mêmes, pleins de charité pour les autres; d'une simplicité antique, d'une foi patriarcale; brûlant du zèle des âmes, ils ont, par les prédications, les confessions et l'exemple de leurs vertus, transformé le Béarn au point de vue religieux. Ils sont tous morts sur la brèche, emportant dans la tombe la réputation de véritables apôtres et de grands saints (CR., 26).

Leur passage suffisait à retourner une paroisse, parfois tout un canton, car on accourait de partout pour suivre là mission. Ils ne badinaient pas avec la loi de Dieu et ne flattaient pas les consciences. C'étaient de rudes et intègres confesseurs; mais on les recherchait pour leur vertu, et le peuple se laissait entraîner par leur zèle.
Le fondateur ne pouvait les accompagner dans leurs expéditions, ignorant qu'il était de la langue béarnaise et trop éloigné du pays basque. Mais il les dépassait tous par la science, l'austérité, la sainteté. De cela, ils étaient convaincus: pas un d'entre eux qui n'eût pour lui de la vénération. Il n'aurait pu, sans cette supériorité, dominer ces enfants terribles, venus à lui, non seulement déjà formés, mais durcis et cuirassés par un long ministère.
Ils avaient, comme lui, été moulés d'après les principes rigoristes de l'époque. Si quelques-uns, tel Guimon, s'en émancipèrent vite, pour d'autres la transformation fut laborieuse. Elle se fit pourtant, et la plupart, à son école, ne tardèrent pas à « liguoriser ». C'est alors qu'ils donnèrent toute leur mesure, à telles enseignes que, quarante ans plus tard, Mgr Ducellier, évêque de Bayonne, n'hésitera

pas à faire remonter au P. Garicoïts, à travers ses missionnaires et les Filles de la Croix dirigées par lui, l'exceptionnelle qualité religieuse de son diocèse (B. 81).
Ceux qui vinrent dans la suite entrèrent dans le sillage de leurs aînés, mais le saint avait pu les former directement sur son idéal. Il les voulait, suivant des termes empruntés à Suarez, *idonei, expediti, expositi*, c'est-à-dire capables, dégagés et maniables à merci.
Capables: il constitua une commission pour examiner leurs sermons, et lui-même révisait les textes, biffant sans ménagement toute expression douteuse ou vague. Il lui fallait une doctrine saine, simple, à la Vincent de Paul, et centrée sur l'essentiel [44].
Dégagés: la personne, comme la doctrine, devait être désencombrée de tout préjugé, libre de tout esprit de parti, exempte de toute préoccupation étrangère au devoir présent; il voulait des missionnaires taillés sur le patron de saint Paul:

> Souvent, disait-il, des hommes bien intentionnés, et d'ailleurs instruits, commettent les plus lourdes fautes, font gémir leur évêque, leurs supérieurs, sont pour eux des embarras, des obstacles, faute d'humilité, de discrétion, de fidélité à garder les bornes de leur emploi. Ils veulent le bien, ils tiennent sincèrement au bien, ils croient l'accomplir. Mais, parce que c'est le bien qu'ils veulent, et non celui que Dieu veut, ils s'égarent, ils se déclassent; ils n'agissent qu'appuyés sur un bras de chair. Sous la conduite de l'esprit propre, ils changent le pain de vie en fruits de mort; ils sont à charge à Dieu et aux hommes: *non enim qui seipsum commendat, ille probatus est* (2 Cor., 10, 18). Telle n'était pas la conduite de saint Paul (DS. 230-231).

Maniables: le missionnaire bétharramite doit se souvenir qu'il est l'homme de l'*ecce venio*, livré à la volonté de Dieu « sans retard, sans réserve et sans retour »; un auxiliaire, et non un embarras; un instrument du Saint-Esprit, entièrement à la disposition de Dieu et de ses supérieurs; humble comme un serviteur inutile; souple, prêt à partir au premier signal et à rentrer de même, la mission remplie. Bref, un apôtre, qui n'a d'autre souci que de :

> travailler à son salut et à sa perfection, et au salut et à la perfection du prochain. Il faut travailler pour cette fin, non selon la volonté propre ou l'imagination, mais selon la volonté de Dieu, en employant les moyens que Dieu veut qu'on emploie, de la manière dont il veut qu'on les emploie, quand, autant et par rapport à autant de personnes (qu'il le veut). Agir autrement, c'est se rechercher soi-même (M. 868).

Choses et quasi-choses

En formant les siens avec tant de zèle, le fondateur avait conscience de ne faire que bien peu pour Dieu et pour l'Eglise. La tâche était si vaste! L'Eglise de France était sortie douloureusement meurtrie de la tourmente révolutionnaire. Les Ordres religieux y avaient sombré. Le clergé séculier, scindé en deux tronçons, les assermentés et les réfractaires, avait beaucoup de peine à panser ses blessures, malgré la liberté religieuse restaurée par le Concordat. Les esprits restaient profondément divisés: beaucoup d'évêques s'en tenaient strictement aux idées d'ancien régime, surtout depuis la Restauration; tandis que les séminaires, péniblement repeuplés, accueillaient une jeunesse marquée par l'esprit nouveau, qui n'entrait qu'à grand peine et fort mal dans le moule de la formation traditionnelle.
Le niveau des études ecclésiastiques était généralement faible, les manuels périmés et secs, l'Histoire de l'Eglise presque partout absente des programmes. L'Ecriture Sainte était négligée. Chateaubriant, de Maistre et de Bonald tenaient la place des Pères de l'Eglise. Cependant qu'au dehors, le chant de sirène parti de la Chesnaie faisait tourner les jeunes têtes. Aussi les prêtres de la

[44] «Lui-même était le président de cette commission, atteste l'un d'eux, et je sais pertinemment avec quelle sévérité il faisait cet examen. J'ai eu moi-même des discours entièrement supprimés, d'autres chargés d'observations réprimant surtout les exagérations provenant du jansénisme » (S. 258-259).

nouvelle génération abordaient-ils dangereusement démunis la tâche immense d'un peuple à rechristianiser.
Le vide laissé par la disparition des Ordres religieux achevait d'aggraver la situation. Les Jésuites commençaient à peine à reparaître, poursuivis de surcroît par la haine et la calomnie. Dom Guéranger ne rouvre Solesmes qu'en 1832; Lacordaire restaure les Dominicains en 1837, Pététot et Gratry reconstituent l'Oratoire en 1852.
Michel Garicoïts entoura toujours de sa vénération ces grands Corps religieux, qui avaient jadis rendu de si précieux services et procuré tant de gloire à l'Eglise. Que volontiers il eût sacrifié sa petite Compagnie au retour de leur ancienne prospérité!

> Malheureusement, écrivait-il à un Père Jésuite, nous sommes loin du temps où abondaient les grandes choses, où l'Église trouvait tant d'auxiliaires dans cette multitude d'Ordres religieux qu'elle avait à son service et qui suffisaient à ses besoins. Si ce beau temps revenait, nous serions heureux et très heureux de nous effacer complètement devant les grandes réalités, et nous chanterions dans la joie de notre âme: *Umbram fugat verites, noctem lux climinal. Vere dignum, justum, aeqnum et saluture* que les quasi-choses cèdent la place aux choses, l'ombre à la vérité, la nuit à la lumière (Corr., 2, 131).

A mesure qu'il voyait ces Ordres renaître, sa joie éclatait. Il avait étudié avec grand soin leur histoire, leurs règles, leur esprit. Et, lorsqu'une vocation se présentait, il cherchait d'abord si ce candidat avait des dispositions pour quelqu'un de ces grands Ordres. Ce n'est qu'à leur défaut qu'il le retenait dans sa petite Société [45]. Il envoya ainsi un nombre considérable de sujets chez les Jésuites, les Dominicains, les Franciscains, les Cisterciens, les Oratoriens, les Pères des Missions Etrangères. Avec le même zèle, il fournissait les Instituts féminins, spécialement les Filles de la Croix, mais aussi bien d'autres Ordres: Dominicaines, Carmélites, Filles de la Charité, etc.
Il était considéré dans tout. le pays comme le spécialiste à qui on renvoyait les cas indécis ou difficiles. Il soumettait ces âmes à sa Méthode pour connaître, la volonté de Dieu et, une fois découverte cette volonté divine, il les soutenait avec une force qu'aucun obstacle ne parvint jamais à décourager.
Il salua avec une joie non dissimulée l'établissement des Jésuites à Pau; il avait longtemps hébergé à Bétharram une communauté entière de Capucins exilés d'Espagne. Il se serait volontiers dépouillé du sanctuaire de N. D. de Sarrance pour le rendre, avec le monastère attenant, à ses anciens possesseurs, les Prémontrés: « Que je serais heureux, disait-il après la visite de l'un d'eux, qu'on me permît de rappeler nos prêtres de Sarrance, pour faire place aux Prémontrés! » (B. 219).
Il eût voulu pouvoir s'approprier la perfection de chacun de ces Ordres. Il admirait l'austérité des Prémontrés, des Carmes, des Trappistes, qui attirent, disait-il, « par leurs belles cérémonies, par leurs manières sévères. Leur mortification frappe le monde noyé dans la chair ». Il enviait aux Franciscains et aux Capucins leur généreuse intrépidité à suivre leur idéal et leurs règles: « Plutôt que d'abandonner leur habit, de renoncer à leur barbe, ils s'exilent et endurent toute sorte de privations ». Néanmoins, l'héroïsme plus souple des Jésuites lui semblait encore préférable:

> Les Jésuites prennent la soutane et le rabat, deviennent bourgeois, mandarins, le tout avec la même facilité, et suivant en cela l'esprit de leur règle: ils se font tout à tous pour la plus grande gloire de Dieu (C. 35).

Cette diversité d'esprit et de genres de vie, concluait-il, « sert grandement au salut des âmes. Les maladies des âmes sont nombreuses; il faut des remèdes très variés ».

---

[45] Il l'avouait lui-même au P. Sécail, Jésuite: «Lorsque je me trouve en présence d'un sujet qui me consulte sur sa vocation, j'examine d'abord s'il a des dispositions pour les grandes familles religieuses, et ce n'est qu'à défaut de ces dispositions que je songe à des congrégations naissantes, comme la nôtre » (S. 363).

On ne sait qu'admirer le plus chez lui, de la force de sa personnalité qui s'imposait universellement, ou de cette ouverture extraordinaire d'esprit à tout ce qu'il voyait de grand et de beau chez les autres. Il puise sans arrêt dans le trésor doctrinal et. spirituel de l'Eglise entière. Disciple si fervent de saint Ignace, il se recommande aussi de Jean Tauler, de saint Vincent de Paul, et il mourra novice du tiers Ordre Franciscain.

Au contact du siècle

Bétharram est un lieu retiré, loin des carrefours de la pensée et des intrigues politiques, autant que des centres industriels. Choisi jadis par la Vierge pour y répandre des grâces de choix, ce haut-lieu est devenu, depuis 1835, le siège et la maison-mère de l'Oeuvre de Michel Garicoïts.

Fixé là par la volonté divine, le Serviteur de Dieu résista à toutes les sollicitations qui l'en eussent retiré et s'appliqua, suivant sa formule, à y « déployer l'immensité de la charité, sans sortir des bornes de sa position ». Mais, s'il n'allait point au monde, le monde venait à lui, et il est peu d'événements, dans la période mouvementée qui s'étend de 1820 à 1860, dont on ne perçoive l'écho dans sa vie ou dans ses écrits.

Attirés par la renommée du sanctuaire de Notre-Dame, puis par sa propre sainteté à mesure qu'elle fut connue, de nombreux personnages ecclésiastiques entrèrent en contact avec lui, et la plupart restèrent plus ou moins sous sa direction.

Pour ceux du diocèse, curés, doyens. chanoines, vicaires généraux, évêque, il fut, de bonne heure l'objet d'un culte, en même temps que le plus sûr des guides spirituels. « Il sortait de sa personne, dira l'un d'eux, comme un fluide spirituel qui portait à la vertu » (S. 617). Il entretint les mêmes rapports avec ceux des deux diocèses voisins, qui n'en formaient qu'un avec celui de Bayonne jusqu'en 1823, et dont les clergés conservèrent des liens étroits. Mgr Hiraboure, Mgr Lanneluc, évêques d'Aire, Mgr Laurence, évêque de Tarbes, étaient des amis intimes, qui recouraient souvent à ses lumières. C'est ainsi qu'il fut consulté par Mgr Lanneluc pour l'établissement des Missionnaires de Buglose et par Mgr Laurence pour l'établissement des Pères de Garaison. Il dut intervenir aussi dans l'affaire délicate des Apparitions de Lourdes. L'évêque, fort embarrassé par ces événements et leurs contre-coups, envoya Bernadette au saint de Bétharram, qui eut ainsi le premier à se prononcer sur les faits de Massabielle. On sait que son verdict fut favorable à l'authenticité des apparitions.

Son influence eut tôt fait de dépasser la région. Mgr Dupanloup, Mgr Plantier, Mgr Pie, bien d'autres évêques vinrent faire des retraites auprès de lui et lui soumettre leurs difficultés les plus épineuses. Le cardinal Pie écrira, après la mort du saint: « C'est l'une des âmes les plus généreuses et les plus remplies de l'esprit de Notre-Seigneur que j'aie rencontrées durant ma vie » (S. 632).

Le plus constant d'entre eux fut Mgr de Salinis, qui souvent lui amenait les autres [46]. Il s'en était fallu de peu, nous l'avons vu, que les deux hommes ne se rencontrassent pour leurs études à Saint-Sulpice. Si différents qu'ils fussent, ils étaient fait pour se comprendre. Garicoïts à Paris, faisant le quatrième aux colloques du Collège Henri IV, quel sujet de rêve! Eût-il modifié la courbe spirituelle de Lamennais? Qui le dira? Sa forte personnalité, servie par une, impeccable sûreté de jugement, aurait du moins marqué ses deux compagnons, comme elle marqua tous ceux qui l'approchèrent; et la lutte, du Basque avec le Breton aurait certainement été âpre. En 1826, en tout cas, lorsque de Salinis conduisit Lamennais à Bétharram, la tradition locale rapporte que l'entrevue fut orageuse. Si elle n'eut pas de suite pour Lamennais, il en fut autrement pour Salinis. Depuis ce temps, jusqu'à la fin de sa vie, il revint à peu près tous les ans à Bétharram retremper son âme pendant quelque jours aux pieds de Notre-Dame et se remettre sous la conduite du Serviteur de Dieu. En tête à tête avec lui, il repassait devant Dieu les événements du siècle auquel il était si intimement mêlé. Il appréciait

[46] Mgr Antoine de Salinis (1798-1861) né à Morlaas, Basses-Pyrénées, aumônier du Collège Henri IV (1822-1828), directeur du Collège de Juilly (1828-1841), professeur à la Faculté de Théologie de Bordeaux (1842-1849), évêque d'Amiens (1849-1856), archevêque d'Auch (1856-1861).

si haut le jugement du saint, qu'il répondit à Napoléon III demandant quel était, à son avis, le meilleur directeur de conscience: « Le meilleur que je connais se trouve au pied des Pyrénées ». On était pourtant aux plus beaux jours du curé d'Ars.
Prêtres, religieux, prélats, magistrats, hommes politiques, venus parfois de fort loin, comme le comte Frank Russel et le comte Uruski, chambellan du Tsar de Russie, défilaient à Bétharram en quête d'une solution à leurs problèmes, d'une décision pour leur vie, et se retiraient émerveillés de la lucidité de ses vues et de la facilité avec laquelle il démêlait les situations les plus inextricables.
Il y avait chez lui du charisme, mais aussi ces vues supérieures de la foi, qui appréciaient les situations concrètes d'après les principes les plus hauts. Qu'on en juge par cet exemple donné en classe de théologie à propos du principe protestant du libre examen. Il énonce d'abord son jugement:

> Dieu hait l'orgueil de l'homme; et on dirait qu'il a hâte de l'abandonner à son extravagante faiblesse dès que, ébloui par son orgueil, il veut ériger en rivale de Dieu sa faible et aveugle raison. Ses prétentions lui sont si odieuses, qu'il déjoue et rend inutiles les plus beaux projets de la sagesse humaine, lorsqu'elle refuse de s'inspirer en lui, vraie et seule lumière.

Puis vient l'application inattendue à un événement connu de tous:

> Voyez les députés de 1852. Manquaient-ils de science? C'étaient les hommes les plus éclairés de France. Mais ils prétendaient se passer de Dieu et combinaient, dans ces dispositions, de grandes réformes, de beaux modes de gouvernement. Sans doute, des sentiments philanthropiques les animaient; mais, encore une fois, ils ne se mettaient pas en peine de l'approbation de Dieu, le vrai père des hommes.
>
> Aussi, les plus grands hommes de guerre, comme les plus profonds politiques, sont-ils, à un moment donné, déclarés inhabiles, impuissants à travailler avec fruit au bien de l'humanité et enfermés, ainsi que d'ambitieux criminels. Jusqu'alors, on avait regardé ces hautes intelligences comme nécessaires à la nation. En ce moment, elles sont reléguées dans un coin comme inutiles, impropres, nuisibles... Et cela, par un homme qui n'avait donné que des signes d'une ambition imprudente et téméraire. Mais il était alors l'homme de Dieu (C. 13-14).

C'est dans ces hauteurs de la foi que sa pensée se mouvait habituellement, car son esprit ne cessait de s'abreuver aux sources divines.

II

AUX SOURCES DIVINES

1
Dieu

I. LE CHRIST POUR DIEU

On a vu que l'idéal de Michel Garicoïts s'était formé sur le Verbe incarné saisi dans son *Ecce venio*, c'est-à-dire tourné tout entier vers le Père pour accomplir son vouloir.
L'Incarnation explique tout dans le christianisme, et notre auteur n'hésite pas à s'approprier les paroles de Mgr Gerbet:

> Que sont toutes les institutions chrétiennes? Une dérivation de l'Incarnation, qui est leur centre, qui leur imprime à toutes son caractère, qui leur donne leur efficacité et leur vie. Il serait aussi impossible de concevoir l'économie du christianisme et les fonctions même d'une de ses parties sans ce dogme, que de concevoir le système planétaire sans le soleil [47] (M. 3).

L'Incarnation explique tout, sauf elle-même. Elle est ordonnée à un but. Si le Christ est au centre du monde, c'est qu'il a pour mission de ramener le monde à Dieu. Le Christ lui-même est pour Dieu. Le disciple de Bossuet nous en a prévenus: « La volonté de son Père est tout son emploi, tout son plaisir, toute sa nourriture, tout son soutien, constamment: *Me voici! car tel est votre bon plaisir* » (M. 563).

> Jamais, poursuit-il, le Coeur de Jésus n'a cherché sa gloire, toujours celle de son Père. Jamais il ne s'est complu en lui-même (M. 981).

Nous sommes donc dans une spiritualité strictement « théocentriste ». Peut-il, au reste, y en avoir d'autre? Il ne cesse de scander ces vérités:

> Tout à Dieu par Jésus-Christ... Nous à Jésus-Christ et, par Jésus-Christ, à Dieu. C'est notre fin, notre unique devoir (M. 534). - Nous devons aller à Dieu pour l'amour du Verbe incarné, à l'exemple du Verbe incarné, par la vole et par l'entremise du Verbe incarné (M. 546).

Cette doctrine lui fait découvrir, jusque dans le Fondement ignatien, le Christ assumant notre destinée et nous entraînant dans la sienne au sein même de Dieu. La belle méditation suivante résume parfaitement sa pensée [48] :

> *L'homme*, cet être composé d'un corps et d'une âme raisonnable, capable de connaître, d'aimer et d'agir,
>
> *est créé*: il n'a rien par lui-même, n'est rien par lui-même. Tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, il l'a reçu. Il n'a rien, il n'est rien que par emprunt. Ouvrage de Dieu: quelle origine!... Et puis, comme Dieu l'a distingué parmi tous ses ouvrages 1 comme il l'a aimé! avec quelle attention il l'a fait!
>
> *Pour louer, révérer et servir le Seigneur son Dieu*. Louer, c'est-à-dire célébrer et publier, par tous les moyens qui sont en notre disposition, l'excellence de Dieu. Révérer, c'est l'honorer

[47] GERBET, *Le Dogme générateur de la piété catholique*, 5° éd., 1853, p. 244.
[48] Le saint directeur la proposait toujours au début de ses retraites; elle figure quelques douzaines de fois dans ses écrits, avec des rédactions à peine différentes.

comme présent. Servir, c'est dépendre de sa volonté, de son bon plaisir et obéir à ses commandements.

Et, par cette voie, se sauver: le voir, l'aimer, lui plaire, ravir son coeur, en union avec tous les saints, les anges, la sainte Vierge, Notre-Seigneur Jésus-Christ; par le coeur des saints, des anges, de Marie, et par le Coeur de Jésus-Christ. Que ne dit pas tout cela Mon Dieu, que vous méritez d'être loué, honoré, servi C'est souverainement juste, souverainement convenable...

O homme! louer, révérer et servir ton Dieu et ton seigneur, et te sauver, comme c'est le fond de ta nature!

O ma fin! louer, révérer et servir le Seigneur mon Dieu, et aussi me sauver... Tu n'es que cela; c'est là ta nature: c'est donc souverainement nécessaire!

O mon salut, inséparablement uni à cette fin, comme c'est avantageux et doux! C'est mon intérêt souverain, ma joie souveraine... Je veux vous suivre, Jésus. Je le veux. sans retard, sans réserve, sans retour. Louer, révérer et servir mon Dieu, ce sera mon tout (M. 968).

Il aime à redire que notre salut, affaire capitale ici-bas, est annexé par Dieu lui-même à notre fin, qui est de procurer sa gloire; annexé comme l'accessoire au principal par sa bonté infinie. Ainsi, tout est mis en ordre: Dieu à sa place, le Christ à la sienne, nous à la nôtre:

Plaire à Dieu dans la région des vivants, faire en quelque sorte le bonheur de Dieu éternellement: voilà ma fin dernière: *placebo Domino in regione vivorum* (Ps. 144, 9). Faire la volonté de Dieu ici-bas, voilà ma fin secondaire, mon unique affaire ici-bas (M. 285). - Que le Seigneur est bon, d'avoir uni inséparablement la louange, le respect et le service que je lui dois, avec mon utilité souveraine et mon bonheur éternel! Servir Dieu, condition préalable; me sauver, conséquence nécessaire (M. 264).

Il insiste pour montrer combien il tient, à cette primauté de Dieu:

Que penser donc de la sollicitude de ceux qui ne paraissent occupés que du salut de leur âme et qui ne se mettent que peu ou nullement en peine de servir Dieu? C'est une vaine sollicitude. Donc, apporter au service de Dieu un coeur sincère... Pourquoi devons-nous vivre et mourir? Pour servir Dieu. *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus* (Rom., 14, 8): servir Dieu en vivant, servir Dieu en mourant. Cela, et rien que cela! *Fiat voluntas Dei in caelo et in terra* [49] (M. 264).

***

Les lignes qui précèdent nous maintiennent encore en climat ignatien [50]. La spiritualité de saint Ignace est tout entière et quasi exclusivement dominée par l'infinie majesté de Dieu, à qui l'homme tiré du néant doit toute gloire et tout service: *ad majorem Dei gloriam, ad majus Dei obsequium!* Idéal simple et grand, qui exige un désintéressement absolu.

En bon disciple, Michel Garicoïts retient ce principe premier comme la base de sa propre doctrine spirituelle. Mais il a été de bonne heure trop touché par l'amour pour s'en tenir à cette donnée, si noble soit-elle. Pour lui, comme le Christ sera le Sacré Coeur, Dieu est Père, et ce titre prendrait

[49] Que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel. « Malheur à vous, s'écriait-il un jour, si vous venez ici pour vous sauver plus facilement! C'est pour Dieu!... Cherchez la perfection, non pour la perfection. mais pour Dieu. (Il faut) renoncer à toute tendresse pour soi et ne s'occuper jamais de soi. Oubliez-vous, et on pensera à vous, et Dieu vous aimera... Qui perd son âme, la trouve » (M. 446).

[50] L'abbé Bremond a accusé, saint Ignace d'« anthropocentrisme ». Notre saint aurait protesté avec véhémence. Il est vrai que le texte de Roothaan peut prêter à confusion. En traduisant: « L'homme est créé pour louer, révérer et servir Dieu, et, *par ce moyen*, se sauver », on semble faire, de la gloire de Dieu le moyen pour le salut de l'homme. Mais le vrai sens, auquel s'attache Michel Garicoïts est celui qu'a toujours entendu la saine tradition, comme l'explicite bien Petitdidier: *Finis hujus vitae, sanctitas: alterius, ad quam haec via est, aeterna felicitas; utriusque, Dei honor et gloria* (Fundamentum).

facilement le pas sur celui de Seigneur, de même que la grâce l'emporte sur la nature et l'amour sur la puissance. Des passages comme le suivant nous introduisent dans cette atmosphère d'intimité:

> Dieu est notre ami, et quel ami! Comme il satisfait aux exigences de la divine amitié! Ami incomparable! Non, nul autre ne comprend et ne cultive comme vous la véritable amitié. Et c'est vous, ô infinie Majesté, qui daignez être avec moi! Vous réalisez en ma faveur ce que le prince des philosophes croyait impossible! Avec quel empressement, avec quelle ardeur et quelles délices ne devrais-je pas me prêter à vos entretiens (M. 254).

Enfin, en professeur de théologie qui n'a jamais cessé de méditer sur les mystères, le fondateur découvre, dans l'unité des trois personnes divines, le prototype et l'idéal de la communauté dont il rêve.
Ces quelques indications déterminent l'ordre des chapitres qui suivent.

II. L'INFINIE MAJESTE DE DIEU

Pénétré comme il l'était depuis son enfance des vérités de la foi, la théologie fournit plus tard à notre professeur des formules qui satisfaisaient sa raison, mais n'atteignaient point la profondeur du sentiment intérieur. «La démonstration n'est pas nécessaire pour produire la certitude en matière de foi », concluait-il devant ses élèves :

> J'étais bien persuadé de l'existence de l'enfer, moi, lorsque, à cinq ans, je tremblais d'y tomber... Mon grand-père, au retour de la montagne, où nous avions une grange, m'étendait sur ses genoux et me chantait des couplets sur des assassins qui avaient tué des prêtres. J'avais à peine quatre ans, je devais lever la tête pour regarder son visage, et je l'écoutais très attentif. Sa parole frappait mon imagination.

Comparant alors cette émotion avec d'autres récits qu'on lui faisait au même âge:

> Pourquoi, dit-il, donnais-je donc une adhésion plus complète à ce qui concernait la religion? C'est sans doute que les grâces du baptême influaient sur mon âme et la rendaient plus apte à recevoir les vérités de la foi (C. 23).

Il garda toujours cette fraîcheur de sa première croyance, qui jetait dans l'admiration ses élèves de théologie, et c'est par là qu'il vivifiait ce que les formules dogmatiques avaient d'austère pour leurs jeunes esprits.
Nous ne pouvons ici reproduire que quelques textes de son enseignement. Ils montrent du moins à quel point il était intimement convaincu de la transcendance divine, de la majesté et des droits imprescriptibles de Dieu.

Ce que c'est qu'adorer

Pour lui, comme pour Bérulle, la base de la religion est dans l'adoration: « Plus les dogmes de foi sont profonds et incompréhensibles, disait-il, plus ils sont dignes de Dieu et de la soumission de sa créature » (S. 278):

> Qu'est-ce qu'adorer Dieu en esprit et en vérité? C'est prendre Dieu pour Dieu et avoir pour lui les sentiments auxquels il a droit en cette qualité. Le croire incompréhensible, souverain

maître et bon. La première considération produit l'admiration, l'anéantissement; la seconde, la dépendance; la troisième, l'amour, le mouvement vers lui (M. 1024).

Les pensées si profondes par lesquelles Bossuet développe ces trois perfections divines dans le sermon sur le *Culte dû à Dieu* [51] revenaient fréquemment dans les instructions du saint. Les termes variaient, mais la force de la conviction, qui jaillissait chaque fois du plus profond de son âme, impressionnait vivement les auditeurs :

> Dieu en lui-même, concluait-il, quel fonds de sagesse, de puissance et d'amour! Abîme de perfection, tout bon et tout puissant, qui nous ouvre son sein et tous ses trésors. A ce point de vue, nous n'avons qu'une chose à faire: nous jeter en aveugles et nous perdre dans le sein de Dieu (DS, 293).

Malheureusement, les hommes répondent à ce pouvoir suprême par une monstrueuse usurpation, écho du *Non serviam* de Lucifer. Avec une émotion qui se contenait à peine, il vitupérait contre cet esprit:

> Rien de plus méconnu aujourd'hui que le règne de Dieu dans les affaires du monde. Je suis vraiment effrayé, quand je remarque comme presque partout on y a formellement et officiellement substitué le règne de]'homme... Les plus honnêtes gens traitent aujourd'hui l'humanité comme la fin de toutes choses; ils n'apprécient les meilleures qu'autant qu'elles s'y rapportent; en sorte que cette grande parole, par laquelle Dieu se définit: *Ego sum alpha et omega, principium et finis* [52](6), en réalité, c'est l'humanité qui l'usurpe et se l'applique (M. 103).

Le Saint d'Israël

Il est une grandeur de Dieu plus intime que son pouvoir absolu sur les êtres issus de lui; c'est celle qu'Isaïe aperçut dans sa vision: *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum* (Is., 6, 1-3). Notre contemplatif s'y arrête avec complaisance, car cette triple répétition expose à ses yeux cette sainteté de Dieu passant de son essence à ses affections et à ses oeuvres.

Comment décrire la sainteté de l'essence divine? Il évoque « un ciel pur, une lumière éclatante de blancheur et de pureté, sans tache, sans ombre, sans altération de couleurs ». Mais il s'arrête, impuissant:

> Qui peut comprendre cette lumière spirituelle, cette candeur de toute l'essence divine, cette pureté sans souillure, cette limpidité parfaite d'un esprit immense et simple, exempt de toute vicissitude, de tout mouvement, de toute agitation? (M. 564).

Venant aux affections, il se sent plus à l'aise, et l'application se fait en quelque sorte toute seule:

> Dieu aime ce qui est saint, pur, vertueux, conforme à l'ordre, en lui et hors de lui. Il repousse et tend à détruire tout ce qui est vicieux, taché, honteux, désordonné. Il pense, veut, aime sans faiblesse, sans désordre, sans mollesse. Il voit et considère toute chose, connaît et pénètre les objets les plus orduriers, les plus désordonnés sans contracter lui-même aucune souillure. Au contraire, sa sainteté, sa pureté en reçoivent un nouvel éclat (M. 564).

Enfin, cette sainteté rejaillit sur toutes les oeuvres divines :

---

[51] Vendredi de la 3° Semaine du Carême. On retrouve ces thèmes dans nos écrits spécialement aux no. 124, 585, 929, 934, 1024.

[52] Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin.

Tout est pur, saint, admirable d'ordre et de beauté en sortant des mains de Dieu. Nos âmes ne perdent leur sainteté, leur pureté que par l'alliance avec des corps souillés par la corruption originelle. Mais, pourtant, ces âmes sont l'image de Dieu; elles lui sont associées par des liens de famille, par notre union avec le Fils de Dieu, semblable à celle des membres à leur chef.

Et voici la conclusion, qu'il n'a pas perdue de vue un seul instant:

Nous pouvons, nous devons participer à cette triple sainteté de Dieu (M. 564).

De cette sainteté divine, il aimait à découvrir le reflet dans l'Eglise: « Elle est sainte, proclamait-il, c'est là une marque de sa vérité ». Alléguait-on que l'Eglise voit dans son sein bien des misères?

Quoi! grondait-il, on la chargera des crimes de ses enfants rebelles! Parce qu'il se trouve quelquefois des ministres qui, au lieu de l'orner de leurs vertus, la déshonorent par leur conduite impie, on dira qu'elle n'est pas sainte, qu'elle engendre des monstres, qu'elle nuit à la société, et qu'il faut s'en défaire!

Ne sait-on pas ... que, du moment qu'un de ses membres fait le mal, il rompt avec elle, il s'en détache? Elle, comme une tendre mère, ne le bannira pas à l'instant de son sein; elle espère qu'il reviendra de son égarement et que, la tempête passée, il reprendra la pratique du bien. Pleine de sollicitude, elle ne négligera aucun moyen pour J'aider à rentrer en lui-même: les caresses, les promesses, les remontrances, les menaces, tout sera employé. Mais, s'aperçoit-elle qu'il persiste dans le crime, dans la révolte, qu'il lui fait même la guerre? Alors, toute peinée de ne pouvoir plus espérer, elle coupe, en gémissant, ce membre gangrené et le rejette de son sein.

Après avoir ainsi témoigné que l'injustice lui est incompatible, peut-on raisonnablement la rendre solidaire des crimes de ces scélérats qui se sont déclarés ses ennemis et qu'elle a repoussés du milieu de ses enfants comme des monstres indignes d'elle? [53] (C. 24).

III. L'ADORABLE VOLONTE

Entre les attributs de Dieu, il en est un auquel le saint fondateur s'attache avec une spéciale ferveur et même une sorte de passion: c'est la volonté divine, qui résume pour lui toutes les perfections de Dieu. Elle est le « coeur » de Dieu, sagesse, puissance, sainteté, amour surtout et qui provoque l'amour. D'elle sont sortis tous les êtres, par elle tout subsiste, tout marche, et c'est elle seule qui introduit à l'éternelle béatitude:

La volonté de Dieu est toujours bonne, toujours parfaite en elle-même et, pour la créature, toujours désirable (M. 915).

Le lien d'amour

S'unir à la volonté divine, c'est le bien; se séparer d'elle, c'est le mal. Là est la pierre de touche de toute valeur morale, le lien d'amour entre Dieu et nous: « Vous serez mes amis, si vous faites ma volonté » (Jean, 15, 14). Sur ce thème, il est intarissable:

Tout notre avancement spirituel repose sur l'union de notre volonté à la volonté divine, en sorte que nous nous approchons d'autant plus de la sainteté de Dieu, que nous nous soumettons davantage à ses ordres. La perfection du chrétien consiste dans la charité: aimer Dieu de tout

[53] Il rappelait un jour comment ce caractère de sainteté de l'Eglise venait de ramener au bercail catholique un pasteur anglican qu'il avait reçu à Bétharram. «C'était l'Esprit de Dieu qui lui avait parlé », ajoutait-il (C. 12).

notre coeur, c'est le plus grand et le premier de tous les commandements. Or l'acte d'amour divin le plus noble et le plus important, c'est la conformité de notre volonté à celle de Dieu. L'affection de deux amis les porte à n'avoir que les mêmes désirs et une seule volonté (M. 918).

Qu'est-ce qu'aimer Dieu? 1° Nous complaire à tout ce qu'il a en lui-même, à tout ce qu'il est en lui-même, nous réjouir de ce qu'il a et (le ce qu'il est, lui désirer d'être glorifié par nous et par les autres, et le lui procurer de toute manière; 2° vouloir uniquement son bon plaisir, exécuter ses préceptes, ses conseils et tout ce qui peut lui plaire, de manière à unir notre volonté à la sienne pour nous y conformer (M. 982). - Il s'ensuit que, plus on aimera Dieu, plus on sera conforme à sa volonté, et, que, réciproquement, plus cette conformité sera intime, plus aussi l'amour sera parfait (M. 1140).

On pourrait multiplier les textes. Quelles que soient les considérations, nos écrits nous ramènent toujours au même point: l'unique nécessaire est de tout soumettre, et d'abord nous-mêmes, à l'adorable volonté de Dieu, afin qu'il règne sur la terre comme il règne dans le ciel. C'est un des grands refrains de notre saint: *Fiat voluntas Dei in me sicut in caelo*:

Nous ne demandons pas simplement que la volonté de Dieu soit faite; nous savons certainement que la volonté de Dieu est toujours faite, en tout et partout; car qui résiste à sa volonté? Mais nous demandons que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel. Et c'est ce qu'il faut ajouter aussi aux deux demandes précédentes. Oui, demandons à notre Père, qui est au ciel, que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite, mais que tout cela soit fait sur la terre comme cela se fait au ciel. (M. 1090).

Faisons donc ici-bas, nous dit-il, l'apprentissage de l'éternité:

Dans le ciel, les bienheureux se réjouissent plus de l'exécution de la volonté de Dieu que de la grandeur de sa gloire. Leur volonté est tellement transformée en celle de Dieu, que ce n'est plus, pour ainsi dire, qu'une seule et même volonté. Il faut imiter cette transformation. C'est vous tout entier que le Seigneur demande, et non ce qui est à vous sans être vous-même (M. 40).

Malheureusement, on n'aime pas Dieu comme il faut. Pour voir et faire la volonté de Dieu, il faut aimer. L'amour est clairvoyant: il voit tout, il comprend tout, il prévient, il devine (E. 1, 26).

La tentation d'un saint

Si l'amour devine la volonté de Dieu, le diable n'a pas de plus cher désir que de nous la cacher, et c'est en ce domaine qu'il s'attaque de préférence aux meilleurs serviteurs de Dieu, toujours sous prétexte d'un bien. N'osa-t-il pas suggérer au Christ lui-même de sortir de la ligne fixée par le Père? Le piège le plus insidieux qu'il tendit à l'abbé Vianney, ne fut-il pas de lui persuader qu'il n'était pas dans la voie providentielle, au point que le. saint curé s'enfuit d'Ars par deux fois, tel jadis le prophète Jonas? Michel Garicoïts connut aussi cette tentation d'échapper à la volonté de Dieu pour un motif analogue; mais il dépista le mauvais esprit. C'était vers la fin de sa vie, et il contait lui-même cette lutte, pour éclairer les siens:

Il en est qui se figurent avoir obéi après avoir amené leur supérieur à leur volonté. Il ne se rencontre que trop souvent des prêtres dans le monde, en religion même, qui disent aux supérieurs: « Je ne puis rester telle part; cet emploi n'est pas fait pour moi. Changez-moi de place, ou je prendrai mon parti ».

Je puis en parler sciemment... N'ai-je pas senti moi-même ces impressions? Quelquefois, ne m'est-il pas venu en pensée de laisser tout, effrayé par le compte que j'aurai à rendre à Dieu?... Et Ibarre, mon village, se présentait à mon esprit: « Tu as là ton vieux père... Quel bonheur pour lui de passer ses derniers jours avec moi!

> Les honoraires de messe me suffiront; et puis, au besoin, je piocherai bien encore un peu. Le desservant serait bien aise de m'avoir. Je reverrais cette petite église, pauvre, néanmoins gentille. Je crois la voir: elle est sur la hauteur, la Bidouze passe à côté. Au besoin, j'irai mendier pour l'embellir. Je n'aurai pas, il est vrai, de cabriolet; mais il n'en faut Pas dans ce pays ».
>
> Voilà des pensées qui nie viennent quelquefois. Je les regarde comme des tentations. Cependant, si c'était la volonté de Dieu, dès demain, je rendrais mes comptes et je partirais dans ces lieux charmants, où j'ai passé tant d'années dans l'innocence (C. 33-34).

La volonté de Dieu est le mot qui exorcisait toujours la mauvaise influence et mettait en fuite le tentateur. Alors, se reprenant, il poussait une sorte de rugissement à l'adresse de ceux qui, avec tous les moyens de s'éclairer, restaient victimes de l'illusion satanique:

> Vous qui entassez sciences sur sciences, ne voyez-vous donc pas la grande leçon écrite dans les entrailles de l'histoire, à savoir qu'il n'y a qu'une chose à faire, la volonté de Dieu, en tout, partout, toujours, promptement, avec joie, et que c'est là l'unique source de la paix et du bien? (DS. 91-92).

Il s'exaltait à cette pensée:

> Les mines de Californie et du Pérou ne sont pas comparables à celle qui est constamment en notre pouvoir: elle est mille fois plus riche, et sa matière mille fois plus précieuse. O honte! Les chrétiens sont très rares, qui comprennent l'importance des actions saintes (et) en remplissent leur vie... La volonté de Dieu, voilà quel doit être notre principe moteur - «Ma nourriture, disait Notre-Seigneur, est de faire la volonté de mon Père». Ainsi disposés, nous pouvons amasser des trésors infinis (C. 40-41).

Nous touchons là au point culminant de sa spiritualité, d'où vont sortir ses devises principales. De même que le Christ ne vécut et ne mourut que pour réaliser la volonté de son Père, ainsi cette volonté doit-elle être la raison suprême de tous nos vouloirs et gouverner entièrement notre conduite.

Double volonté, double conformité

La volonté de Dieu se présente à nous sous deux formes bien distinctes: volonté à accomplir par nous et volonté qui s'accomplit sur nous. Cette division est classique en théologie: saint Thomas appelle la première volonté de signe, *voluntas signi*, et la seconde volonté de bon plaisir, *voluntas beneplaciti* (Som. théol., q. 19, a. 11). Michel Garicoïts ne sent nul besoin d'innover, il fait sienne cette doctrine classique:

> Nous allons, avec les théologiens, distinguer en Dieu deux volontés: l'une de signe, par laquelle Dieu ordonne, défend, permet, conseille, opère quelque chose; cette volonté, il la manifeste par ses lois et ses préceptes. L'autre est appelée volonté de bon plaisir: c'est celle par laquelle il veut qu'une chose arrive de telle manière... Personne ne peut résister à cette (seconde) volonté de Dieu; elle ne souffre ni opposition ni contrôle, il nous l'affirme lui-même dans Isaïe: « Mon dessein subsistera, et je ferai toute ma volonté... J'ai parlé, j'accomplirai; j'ai résolu, j'exécuterai » (46, 10). «Ma parole ne revient pas à moi sans effet, mais elle exécute ce que j'ai voulu et accomplit ce pour quoi je l'ai envoyée» (55, 11). (M. 918).

Il faut donc distinguer aussi deux sortes de conformités de notre part, suivant que Dieu fait appel à nous pour accomplir sa volonté - ce qui arrive dans la volonté de signe, - ou qu'il la réalise lui-même sans notre coopération, ce qui a lieu dans la volonté de bon plaisir:

> (Il faut) suivre la volonté divine dans les choses qu'elle prescrit, et y acquiescer dans celles qu'elle règle. La première s'appelle conformité *active*; la seconde, conformité *passive*. L'une et l'autre nous conduisent à vouloir tout ce que Dieu veut, comme il le veut, et surtout parce qu'il le veut (M. 1074).

La volonté signifiée

Cette première volonté confère à l'homme une éminents noblesse, en l'associant activement à la causalité de Dieu. Il nous fait ses agents en ce monde, chargés de procurer avec lui, la marche, la transformation, l'achèvement de l'univers, et surtout l'acheminement des âmes vers leur fin dernière et leur bonheur éternel:

> Dieu veut se servir du concours de l'homme; et, quoiqu'il eût pu s'en passer, il a voulu que ce concours fût indispensable et que nous fussions les coopérateurs nécessaires de l'Esprit-Saint (DS. 318).

Ministres, exécuteurs de la volonté de Dieu en ce monde, nous ne pouvons néanmoins agir que sous sa motion pour réaliser le plan éternel qu'il a conçu:

> Dieu est le premier moteur dans l'ordre moral, comme dans le monde physique, le centre d'où découlent tous les biens: *Deus a quo bona cuncta procedunt*. Mais il n'agit pas seul (DS. 318).

Il compte sur nous pour que cette volonté se réalise, il fait dépendre son accomplissement de notre décision libre: si nous le voulons, les choses que Dieu a ainsi décidées se feront; si nous nous dérobons, elles ne seront pas. Nous sommes par là investis d'une grave responsabilité, que nous ne pouvons méconnaître sans qu'il en résulte désordre et malheur. A la manière de M. Vincent, saint Michel n'hésitait pas à s'accuser:

> Mon Dieu! quelle vérité, que je n'avais jamais bien vue, bien comprise dans toutes mes études! Est-il étonnant que ma vie ait été si inutile et que tout, autour de moi, ait été frappé de stérilité? Le salut des âmes dépend donc de nous. C'est nous qui devons les sauver en les mettant, ou plutôt, en les aidant à se mettre sous la conduite du Saint-Esprit (DS. 318).

Comment cette volonté de Dieu nous est-elle notifiée? Il nous le rappelle:

> Par ses commandements et ses conseils (M. 863). Le Décalogue est la volonté de Dieu et]a règle de l'homme. L'idée précise de la religion consiste dans l'assujettissement de l'homme entier à l'auteur de son être. Il faut donc qu'il s'applique à connaître et à méditer la volonté de son Créateur pour s'y soumettre sans réserve. Un grand égarement, c'est de vouloir se sauver et contribuer au salut des autres en remplaçant la volonté de Dieu par notre volonté propre (M. 1045).

Prendre conscience de cette volonté divine dont nous sommes porteurs est, pour nous, un devoir primordial, et c'est afin de nous en rendre l'exécution facile que Dieu lui-même l'a exprimée en articles:

> 1° Il les a gravés dans le coeur de tous les hommes en nous donnant la loi naturelle, qui nous fait apercevoir la différence essentielle du bien et du mal, de l'honnête et de ce qui ne l'est pas, du juste et de l'injuste; 2° il les a renouvelés et fait revivre en nous donnant la loi écrite; 3° il les a expliqués et confirmés par Jésus-Christ Notre-Seigneur (M. 1045).

Tout homme sensé, un chrétien surtout, devrait s'y porter de tout l'élan de sa volonté:

> Est-ce donc si difficile d'adorer, d'aimer Dieu? Rien de plus juste, de plus grand, de plus avantageux. Nous sommes faibles, il est vrai, mais l'Esprit-(Saint) aide notre infirmité, l'Esprit qui n'est jamais refusé à ceux qui le demandent. Demandons, et que Dieu ordonne ce qu'il veut! *Nil est amanti difficile* [54]. Gard(ons) la loi par amour, parce que c'est la volonté de Celui que nous devons aimer (M. 1045).

Par amour! le mot décisif est là. Agir par amour, obéir par amour, s'offrir à cette volonté *corde magno et animo volenti* [55], de manière, non seulement à respecter, mais à dépasser le précepte: « Qui vent se borner au précepte, dit-il, ne le remplira pas ». Il faut viser à la perfection:

> Telle est la conduite de l'amour véritable. Il ne calcule pas en disant: « Puis-je aller jusque-là sans une offense grave ou même sans péché? Y a-t-il un ordre ou une défense expresse de Dieu? » Le bon plaisir, le simple désir suffisent à l'amour; il va au plus sûr pour ne pas déplaire, pour plaire plus parfaitement à l'unique objet de ses affections (DS. 95).

Ainsi fit le Sacré Coeur lorsque, venant au monde, il embrassa la volonté de son Père, en disant: « Me voici pour faire votre volonté, *Ecce venio ut FACIAM voluntatem tuam* (Heb., 10, 7). De cette formule, le saint fondateur fera sa première devise et, sans tarder, il en tire cette double règle de perfection :

> 1° Il faut toujours vouloir et faire tout ce que Dieu eut, soit en commandant soit en conseillant; et il faut le vouloir comme Dieu le veut, de la manière qu'il le veut, et surtout parce qu'il le veut: uniquement par le motif de son bon plaisir. – 2° Il faut ne vouloir et ne faire jamais rien de ce que Dieu ne veut pas, soit en prohibant soit en dissuadant; de telle sorte qu'on ne veuille jamais aucun péché véniel délibéré, ni l'infraction d'aucune règle, ni aucune imperfection volontaire, ni aucune résistance à la grâce (M. 1074).

La volonté de bon plaisir

A la deuxième volonté, Dieu ne nous demande pas de concourir activement. Elle se réalise sans nous, et, quelle que soit notre attitude envers elle, nous ne changerons rien à son accomplissement. Dieu nous demande seulement de faire bon accueil à cette volonté, car les effets en sont tous disposés en notre faveur par sa sagesse et sa bonté, malgré parfois notre impression contraire. De cette bonté, le saint nous interdit de douter jamais:

> Un Dieu qui nous a créés, dont les bienfaits, qui surpassent nos désirs et nos pensées, sont sans nombre et sans mesure, se porterait à nous faire du mal, à permettre qu'on nous en fît! A Dieu ne plaise que je le croie! Songeons qui est l'auteur de nos afflictions. Lui! Lui! voudrait autre chose que notre bonheur!... *Calicem, quem dedit mihi Pater, non bibam! Vade retro, Satana!* [56] (M. 462).

Dieu exerce cette volonté, soit directement, soit, le plus souvent, par les causes secondes, dont il se sert comme d'instruments. Causes nécessaires, d'où sortent les phénomènes de la nature, la pluie, la sécheresse, la foudre, les tremblements de terre, etc.; causes libres, qui produisent les événements, importants ou minimes, dont nous recevons le contre-coup. Dieu fait sienne l'action de toutes ces causes pour le profit de ses élus et, par elles, exécute les décrets de sa Providence. Il nous faut sans cesse, dit le saint, rectifier les esprits sur ce point:

---

[54] Rien n'est difficile à celui qui aime.
[55] D'un coeur grand et de plein gré (2 Mac., 1,3).
[56] Le calice que mon Père m'a donné, je ne le boirais pas? Arrière, Satan!

> La plupart des personnes se font des idées très fausses en pareille matière. Elles se persuadent bien que certains maux, comme les inondations, la famine, la peste et autres semblables viennent de Dieu, quoique d'ordinaire il se serve pour cela des causes secondes nécessaires. Mais, pour les maux qu'il nous envoie par les causes libres, elles n'y voient pas Dieu, sa Providence adorable, très juste, très sage, très bonne; elles n'y voient que la malice et les défauts des hommes. Elles ne voient pas que Dieu se sert de leur méchanceté et de leurs défauts pour exercer et former ses élus (M. 918).

Il n'est défendu à personne de voir ces causes secondes. Dans la mesure où elles dépendent de nous, c'est un devoir de les tourner au plus grand bien. Mais gardons-nous de nous y arrêter jamais. A travers elles, c'est toujours avec la cause première que nous devons traiter, la main de Dieu qu'il y faut voir, guidant tout à notre bénéfice:

> Pour être vrais, justes, nous pouvons et nous devons toujours et partout dire, chacun de notre côté: « Je suis très content de la volonté de Dieu: rien ne me manque » Donc, vivre et mourir dans ce sentiment, en disant: « Votre volonté, ô Père, me voici! » (Corr., 1, 247).

Il ne voit, hors de là, que dommage, illusion et irrespect envers Dieu:

> Que la volonté de Dieu nous comble de bienfaits, c'est très bien, nous l'acceptons volontiers. Mais, qu'elle nous châtie, nous n'y voyons plus la volonté de Dieu et nous résistons, comme si c'était à son insu, en dehors de ses décrets, que les hommes peuvent nous nuire et même s'acharner à notre perte. Quel aveuglement que le nôtre! Se passe-t-il, dans le monde entier, une seule chose, excepté le péché, dont Dieu ne soit pas la cause première et l'origine? «Qui est celui qui dit qu'une chose se fit sans que Dieu l'eût commandé? Est-ce que les biens et les maux ne sortent pas de la bouche du Très-Haut? » (Thrèn., 3, 37) (M. 918).

Une dame anglaise venait de mourir à Pau, peu après avoir perdu son mari, général écossais. Récemment convertie à l'Église catholique, elle laissait une fille unique, catholique elle aussi. Le prêtre qui l'assistait plaignait le sort de cette enfant. « Oh! sur ce point, dit la mourante, je suis parfaitement tranquille. Si Dieu me retire de ce monde, il sait que je laisse une petite qui a besoin d'appui, et il lui servira de père et de mère. Mon enfant ne peut être mieux que là où il la veut ». La fillette, avait treize ans et devait retourner en Ecosse dans sa parenté protestante. « Quelle foi! s'exclamait le saint. Rarement on la trouve même chez les prêtres » (C. 15).

Ayant eu lui-même à consoler tant d'âmes, en même temps qu'il enseignait les principes de la théologie, le Serviteur de Dieu s'était appliqué à scruter la question du mal, non seulement en théoricien, mais au contact de l'expérience. Il était ainsi parvenu à se constituer une doctrine d'une précision parfaite: le mal moral, ou désordre, ou péché - qui, du reste, est du non-être - n'est en aucune façon voulu de Dieu, et l'homme non plus ne doit jamais le vouloir; mais, de tout le reste, Dieu est la cause.

Il distingue trois sortes de maux: le mal *de coulpe*, ou péché, le mal *de nature* et le mal *de peine*. Le premier est une faute, que Dieu condamne; le second est une épreuve, destinée à faire grandir l'homme en vertu; le troisième est un châtiment, pour remettre le coupable dans l'ordre d'où il est sorti par le péché. Les deux derniers ne sont donc un mal qu'en apparence; en réalité, ils sont l'instrument d'un bien supérieur. Contentons-nous de quelques textes:

> Rien au monde, excepté le péché, n'arrive que par la volonté de Dieu. «Le bien et le mal, la pauvreté et la richesse viennent de Dieu » (Eccli., 11, 14). Dieu veut réellement, positivement les maux de la nature: faim, soif, maladie, souffrance, (en tant qu'ils) n'ont pas de rapport avec le péché. Il veut de même, en réalité et positivement, les peines du péché. En un mot, Dieu veut

tous les maux de peine et de nature; et, quant au péché, ou coulpe, il le permet pour de justes motifs [57] (M. 918).

C'est là, dit-il, un principe incontestable, et s'il y insiste à temps et à contre-temps, c'est que sa méconnaissance trop fréquente jette l'homme hors du plan providentiel. Il se place résolument, pour cette question, dans la ligne de Joseph de Maistre et ne se refuse pas à justifier cette doctrine.
Pourquoi Dieu permet-il le péché? C'est d'abord l'homme qu'il faut incriminer, enseigne-t-il, puisque, en péchant, il désobéit à Dieu. Si Dieu n'intervient pas pour l'empêcher, c'est par une vue plus large et plus haute, sanctionnée dans l'Ecriture, et dans le dessein de tourner le mal en bien: *omnia in bonum vertit Deus* [58]. Parlant de ce mal que Dieu permet, il explique:

La Providence y est admirable. Tirer le bien du bien même, c'est naturel; mais que le bien sorte du mal, c'est l'oeuvre de Dieu... Jamais, assurément, il ne permettrait tant de péchés, s'il n'avait en vue un grand bien, notre salut. Ainsi, Dieu a permis que les frères de Joseph exerçassent contre lui leur vengeance; mais combien d'avantages en sont résultés, non seulement pour lui, mais pour toute sa famille et pour ses ennemis mêmes. Dieu a permis que David, malgré son innocence, fût accablé d'injures et de mauvais traitements; mais c'était pour le plus grand bien de David et de tout le peuple... Le déicide lui-même (fut permis par Dieu) pour le salut de tous les hommes (M. 4).

Quant à l'épreuve, que la grâce aide toujours à supporter, elle n'a pas d'autre but que de favoriser la vertu. en lui fournissant l'occasion de ses plus beaux triomphes. N'est-ce pas dans le creuset de l'épreuve que se forgent les âmes des héros et des saints?

Cette conduite de Dieu élève les caractères, forme, exerce et manifeste les élus, multiplie les occasions de combattre, raffermit les courages, accroît les mérites, embellit les couronnes...

Mer tranquille n'a pas de mauvais pilote: il ne faut pas beaucoup d'habileté en effet pour gagner le port voisin, lorsque le vent est propice, le vaisseau bien appareillé, la mer paisible, les matelots expérimentés. Mais, lorsque les vents sont déchaînés, les mâts rompus, la tempête frémissante, les pirates tout près, les matelots épouvantés, la nuit obscure, et que, cependant, le vaisseau entre au port, quel triomphe pour le pilote qui a conduit la manoeuvre! (M. 4).

L'épreuve, quelle qu'elle soit, par quelque moyen qu'elle vienne, est donc toujours un effet de l'amour de Dieu pour nous. C'est sous cet éclairage qu'un chrétien doit l'affronter, et notre saint', qui fonde toujours ses directions en doctrine, ne manque pas de s'en expliquer:

Voici un principe catholique, qui se trouve dans une foule de lettres de saint Augustin et qui est confirmé par toutes les théologies du monde. C'est que toutes les épreuves que Dieu nous envoie lui-même, ou qu'il nous ménage par l'intermédiaire des créatures, n'ont qu'une fin: affermir et développer en nous les dons de Dieu. Quelle lumière! quelle règle de conduite dans cette vérité! quel principe de solution des cas de conscience! Voilà le parti que nous devons tirer du mal qui est en nous et autour de nous: nous en aider et nous en servir pour affermir et développer en nous les dons de Dieu (E., 2, 27).

---

[57] Nous disons qu'il le permet: cela ne signifie pas qu'il l'autorise et qu'il l'approuve. Au contraire, il l'abhorre et l'interdit; il menace le pécheur et le châtie. Le péché est dû uniquement à une défaillance coupable de la volonté humaine. La permission de Dieu se borne à ne pas l'empêcher, pour laisser a l'homme l'entier usage de sa liberté. Mais- Dieu le prévient et le tient responsable de ce mal qu'il lui interdit de faire. Si l'homme le commet malgré cette défense, Dieu concourt à ce que l'acte a de positif, non au désordre; et il utilisera les effets positifs de cet acte, soit pour le châtiment du coupable, soit comme épreuve pour les autres. Dieu, dit aussi saint François de Sales, « vent que nous puissions résister, il désire que nous ne résistions pas, et permet néanmoins que nous résistions, si nous voulons... Quand donc nous résistons, Dieu ne contribue rien à notre désobéissance, ainsi, laissant notre volonté en la main de son franc arbitre, il permet qu'elle choisisse le mal » (*Amour de Dieu*, 1, 8, c. 3).

[58] S. AUGUSTIN, *In ps.* 40, 9.

Enfin, s'il s'agit du châtiment, qui ne voit l'avantage pour le pécheur à expier ses fautes et à s'en purifier dès cette vie? Ici, les exemples se pressaient sur ses lèvres: le grand prêtre Héli, acceptant le châtiment prophétisé par Samuel, David se laissant maudire par Séméi, etc. Plus d'une fois, cette doctrine lui servit pour convertir de grands pécheurs frappés par le malheur. Lorsqu'il rendit visite à Eliçabide dans sa prison de Bordeaux, après son triple assassinat et sa condamnation à mort, il l'aborda par ces mots: « Mon ami, vous êtes en belle position. Jetez-vous dans le sein de la miséricorde divine avec une entière confiance. Dites: *Mon Dieu, ayez pitié de moi!* Et vous êtes sauvé » (S. 296). Il eut le don de toucher ce coeur. Eliçabide mourut repentant et réconcilié [59].

Fiat!

Ainsi éclairés sur le dessein de Dieu dans l'exercice de cette volonté de bon plaisir, ne serions-nous pas inexcusables de la repousser, en nous y opposant par la révolte ou le murmure, ou en nous y dérobant par lâcheté? Opposition inutile, du reste, car cette volonté s'exercera sur nous bon gré mal gré. Toute la question est, donc:

> de savoir s'il vaut mieux nous faire un mérite auprès de lui d'une obéissance indispensable que de nous attirer sa colère par une résistance inutile ; s'il vaut mieux que notre coeur soit dans la loi ou sous la loi ; s'il vaut mieux s'y attacher comme des serviteurs zélés et des amis complaisants, ou y être liés comme des esclaves ; s'il vaut mieux, en un mot, faire la volonté de Dieu comme au ciel ou comme en enfer [60] (M. 462).

Quand notre guide nous a conduits là, il ne lui reste plus qu'à examiner comment nous réaliserons cette conformité. C'est ici qu'intervient sa seconde devise, cueillie sur les lèvres du Christ à Gethsémani: *FIAT voluntas Dei!* Ce *fiat*, il le veut total et spontané. Rien d'une passivité fataliste ou stoïcienne, rien qui ressemble à la mort du loup mais l'adhésion cordiale d'un fils qui embrasse la volonté de son père. Ainsi fit le Christ, en qui le *fiat* de soumission à Gethsémani fait un admirable pendant au *faciam* de générosité prononcé à l'Incarnation.

Par cette deuxième conformité, en effet, comme par la première, le saint entend nous conduire à la perfection. Il distingue, avec saint Bernard, trois degrés de soumission à la volonté de bon plaisir de Dieu [61].

Le degré inférieur est tenu par la *résignation*, qui s'inspire de la crainte. Nécessaire à tous sous peine de péché, elle exclut tout *acte* contraire à la volonté divine, révolte, protestation, murmure. Mais elle ne saurait suffire:

> Quelque malheur qu'il arrive, il faut dire: *Sit nomen Domini benedictum!* sinon par amour, du moins par patience. C'est un précepte. Mais qui ne veut que remplir le précepte ne le

---

[59] Un autre condamné à mort lui laissa une impression plus profonde et plus durable encore; il n'en pouvait parler sans que l'admiration lui arrachât des larmes. Un nommé Sauzet fut exécuté le 27 février 1858 à Pradelles (Haute-Loire), comme incendiaire. C'était un père de famille, et plusieurs circonstances inclinaient notre saint à penser qu'on l'avait condamné injustement. Jusqu'alors, c'était un chrétien quelconque, mais la sentence le transforme en héros. Arrivé sur la place, que couvraient deux pieds de neige, il dit à l'aumônier: « Mon Père, je vois le ciel qui s'ouvre, je vois Jésus, mon Sauveur; je veux, à son exemple, aller nu-pieds à l'échafaud ». Et, avant la chute du couperet: «Mon Dieu, je suis content; je demande pardon, je pardonne. Oui, je suis content, je suis heureux. Mon Dieu, je vous aime ».

Le P. Garicoïts tressaillait devant une telle montée d'âme provoquée par une sentence peut-être injuste: « Sauzet, disait-il, vit de cette vie intérieure et divine et imite, dans sa condition, Notre-Seigneur Jésus-Christ autant qu'il est possible. Il a présenté lui-même les mains pour être liées, il est allé nu-pieds à l'échafaud, il a refusé de se chauffer. Par la bouche du confesseur, il demande pardon à ses concitoyens..., il pardonne à ses ennemis; il offre sa tête au bourreau et, commençant un acte de charité sur la terre, il le finit dans le ciel... Sa théologie brave celle de saint Thomas et de sainte Thérèse! » (C. 7-9).

[60] Saint Augustin disait: *Aliud est esse in lege, aliud sub lege... Ille liber est, iste servus* (In ps. 1, 2).

[61] Cf. Premier Panégyrique de saint André, n° 5.

remplira pas. Il faut donc viser à la soumission amoureuse; il faut dire oui au moins avec un commencement d'amour (E. 2, 58).

Le second degré appartient à l'*acceptation*, qui procède de l'espérance. La résignation nous laissait une sorte de tristesse. L'âme s'en défait ici: « Dieu a ses vues, dit-elle, Dieu sait, ce qui est meilleur pour moi; il n'a permis ce mal que pour m'en faire tirer un plus grand bien ». Ce second fiat éteint tout désir opposé à la volonté de Dieu:

> Du côté de Dieu, rien ne nous manque pour nous rendre heureux. Le bonheur est dans la disposition. Il ne faut jamais s'en prendre aux personnes, aux événements; il faut s'appliquer à former en nous les dispositions de l'âme, la bonne orientation. La première chose à chercher, c'est le royaume de Dieu; le reste est peu, et il sera donné par surcroît. Le Père éternel s'en est chargé. Il ne faut donc nullement s'en mettre en peine: on l'aura, ou, si on ne l'a pas, c'est qu'on n'en aura pas besoin et qu'on aura mieux encore, la vie éternelle (E. 2, 101).

Ainsi nourris de confiance, le saint veut nous faire accéder au troisième degré, qui est celui de l'*abandon*: « Si l'acte d'abandon est assez complet, Dieu ne peut y tenir! » (E. 2, 59). L'abandon vient de l'amour: il se livre positivement à Dieu, sans calcul, « pleinement, promptement, constamment, avec joie, louange et action de grâces »:

> Tenons-nous heureux, comme Marie (de Béthanie), aux pieds de Jésus. Elle ne s'occupe ni du bien ni du mal qu'on peut dire d'elle. Elle aime, elle s'oublie, elle s'abandonne. Mais Dieu ne l'oublie pas. Ainsi de nous...
>
> Sans cela, quelles misères! On s'inquiète, on murmure, on communique aux autres le mal. Abandon à Dieu! Le bonheur, le vrai, le bien, le juste, comme dit saint Paul, n'est que là [62] (E. 2, 102).
>
> Oh! oui, termine-t-il, jetons-nous hardiment dans les bras de Celui avec lequel les défauts sont incompatibles, qui nous aime plus que nous ne -nous aimons nous-mêmes. Il nous aimait lorsque nous étions ses ennemis, dans notre rébellion et notre désobéissance. Il nous refuserait le nécessaire, lorsque nous serons soumis à ses ordres. à toutes ses volontés! ... O s'abandonner entièrement à Dieu! ô être tout à Dieu (M. 948).

IV. COMMUNAUTE DIVINE

Etre tout à Dieu, c'est être au Père, au Verbe et à l'Esprit-Saint. Des exposés trinitaires que le professeur développait en classe de théologie, nous ne retiendrons que les quelques données doctrinales qui éclairent la vie spirituelle, et les conclusions pratiques auxquelles il vient toujours:

> Dans la sainte Trinité, il y a une source et une fontaine de divinité, un trésor de vie et d'intelligence, que nous appelons le Père, où le Fils et le Saint-Esprit ne cessent jamais de puiser. Du Père, qui est le trésor, et du Fils, qui est l'intelligence, procède l'Esprit infini, qui est le terme de l'opération (M. 77).

Après ce bref regard sur la Trinité en elle-même, il nous invite à la voir en nous:

---

[62] De cet abandon, il trouve un modèle parfait dans saint Jean. Tandis que Pierre a manqué de discrétion en interrogeant le Maître (Jean, 21, 21): «Jean est admirable; il ne dit rien, ne demande rien. Point de curiosité, point d'anxiété, d'indiscrétion. Il est prêt à tout, disposé à tout, ne désire rien savoir il s'abandonne paisiblement et amoureusement à son cher Maître. Si on était ainsi! Prêt à tout, sans s'inquiéter, sans demander à contre-temps, sans plaintes ni pour soi ni pour les autres... Quelle parure! quel attrait (E. 2. 82-83).

> La Trinité dans la création, la Trinité dans la régénération, pour que nous comprenions que le Fils de Dieu rétablit en nous la première dignité de notre origine, et qu'il répare miséricordieusement dans nos âmes l'image de la Trinité adorable, que la création nous avait donnée et que le péché avait obscurcie (M. 77).

Dans la Société des trois personnes, il aimait à voir et à montrer réalisé avec une perfection infinie l'idéal de la communauté qu'il essayait de former. Il revenait sur ce thème à chaque retraite:

> Le Père produit le Fils par voie d'entendement; le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit par voie d'amour. Comme ces personnes sont unies! Une seule et même chose! Quelle Communauté! quel ordre! quelle union! quelle perfection! quel bonheur au-dedans, quel effort pour faire des heureux dans une communauté semblable (à la leur)! (M. 524).

De l'ensemble, il passe à la considération de chaque personne: il y découvre un modèle achevé pour les membres de la communauté:

> Père, Fils et Saint-Esprit, quelle communauté modèle!... Le Père, digne Père, parfait Père! Le Fils, infiniment digne, infiniment parfait vrai Dieu de vrai Dieu, reproduisant parfaitement son Père!... Le Saint-Esprit, ineffable lien du Père et du Fils... Les trois personnes ne font qu'une communauté...
>
> Ces trois personnes, parfaitement distinctes entre elles, ne laissent pas d'être unies et d'agir dans la même nature, dans la même pensée, dans la même volonté et dans la même opération, et forment ainsi une société adorable, parfaite...
>
> Je m'emploierai donc à reproduire et à perfectionner en moi-même et en autrui, surtout en ceux qui me sont confiés, cette unité des trois personnes divines, dans l'unité de la même pensée et volonté de Dieu: *idem sapere in eodem Spiritu* (M. 930).

Cette unité des siens qu'il sentait toujours menacée, pour les raisons que nous avons déjà insinuées, lui tenait au coeur par-dessus tout le reste. Il paraphrase ainsi, en s'aidant de Bossuet, la prière de Jésus: *Unim sint!* [63]

> Notre-Seigneur demande pour nous l'accomplissement de ce dessein de Dieu par ces paroles de feu: *Qu'ils soient un comme nous... qu'ils soient un en nous* (Jean, 17, 11-20-21). *Comme nous*, c'est-à-dire comme d'imparfaites images peuvent ressembler à un tel modèle. *En nous*, source et principe d'unité, par qui et en qui nous sommes unis.
>
> Qu'ils soient un en nous! que nous soyons, non seulement le modèle, mais le lien de leur unité. Qu'ils soient, par nous et par grâce, ce que nous sommes par nature et de nous-mêmes... Ainsi, ils vivront tous d'une même vie et ils ne seront qu'un coeur et qu'une âme, constamment, sans que rien puisse nous séparer. Tous un dans le Père et dans le Fils: que c'est parfait, que c'est heureux! C'est ce qui nous sera donné dans le siècle futur. Mais c'est ce qu'il faut commencer ici par la sincérité de notre concorde. Anathème à l'esprit de trouble et de division! Esprit d'union et de paix, descendez et demeurez en nous! (M. 723).

V. LE PERE CELESTE

Plus encore que sur la souveraineté de Dieu, le saint insiste, répétons-le, sur sa paternité. C'est sur elle qu'il entend, en définitive, édifier toute sa piété. Avec le P. Faber, il en détermine le fondement [64].

---

[63] Cf *Méd. sur l'Evangile*: Cène, 2° partie, 57° journée.

[64] *Progrès de l'Ame dans la Vie spirituelle*, Paris, Ambroise Bray, 1856, pp. 59-60.

> L'idée de créateur n'implique-t-elle pas celle de père? La création est plutôt un acte d'amour qu'un acte de puissance et de sagesse... Oui, Dieu est notre père, et tout ce que la paternité terrestre offre de plus tendre et de plus aimable n'est qu'une pâle image de la suavité et de la douceur de notre Père qui est dans les cieux...
>
> Il a voulu identifier ses intérêts avec les nôtres; il nous a créés à son image et à sa ressemblance, il nous a faits autant de reflets de sa divine Majesté. Il est encore notre père par alliance. Enfin, au-dessus de tous les liens de la nature, de la grâce et de la gloire, en vertu desquels il nous appelle ses enfants, il est notre père par une autre raison, dont nous ne comprendrons jamais la grandeur, comme Père de Jésus-Christ (M. 945).

Ce dernier fondement de la paternité divine en vient à éclipser tous les autres à ses yeux, comme il paraîtra mieux par sa doctrine du Verbe incarné. A travers le coeur du Fils, c'est le coeur même du Père qui se découvre à lui avec ses richesses insondables. Pénétré comme il l'est de l'Evangile, il entre dans ce mystère du Verbe donné à nous par le Père, mais restant continuellement tourné vers le Père et uniquement préoccupé de ramener à lui tous les hommes.
La pensée du Père de Jésus-Christ devenu notre père à un titre unique depuis l'Incarnation, l'attendrit jusqu'aux larmes, chaque fois qu'il reprend l'oraison Dominicale, « cette prière toute d'amour »:

> Mon Dieu! vous auriez pu commencer cette prière par un mot imposant, comme Créateur, Seigneur. Mais vous écartez ce qui peut réveiller la crainte, vous choisissez un terme qui force la confiance et l'amour de ceux qui vous demandent quelque chose. Quoi de plus doux que ce nom, qui n'exprime qu'indulgence et tendresse! [65] (M. 796).

Il avait, jeune encore, composé une élévation sur ces mots: *Nemo tam pater quam tu*, personne, Seigneur, n'est père comme vous. Il y célébrait l'infinie sollicitude de ce Père du ciel, qui s'occupe de chacun de nous comme s'il était son fils unique. Puis, venant à la prédilection dont il se sentait l'objet, il poursuivait:

> Dieu est vraiment mon Père. Comme font les pères terrestres, il m'a placé dans un état de vie, dans un état de foi, car il m'a fait chrétien et catholique. Il ne m'a pas fait naître parmi les infidèles et les hérétiques. Oh! que cette vocation est grande! Oh mon Père, je vous en rends mille actions de grâces. Daignez accorder le même bienfait à tant de frères errants... Mais ma vie est-elle digne du nom chrétien?
>
> Il m'a placé dans l'état de grâce; il n'a pas voulu que je fusse du nombre de ces catholiques qui croient bien et vivent mal. Quelle est ma conduite à cet égard?
>
> Il m'a placé dans un état de perfection, non ordinaire. mais apostolique; dans un état qui représente le Fils de Dieu même fait homme. Quel bienfait! ... Pourquoi ma vie ne répond-elle pas à une vocation si sublime?
>
> Il m'a laissé un ample héritage. Toutes les créatures si nombreuses et si variées, il les a tirées du néant pour que j'en fasse un bon usage... Et la Pénitence, et l'Eucharistie, et la gloire du ciel! Que ne dois-je pas faire pour cette partie de mon héritage, qui couronne toutes les autres parties! Que ne font pas tous les amis du siècle pour bien moins!... (M. 132).

A mesure qu'il avance en âge et en sainteté, se sentant lui-même père d'enfants très aimés, le sentiment paternel de Dieu lui dévoile de plus en plus ses secrets et lui arrache les cris d'une confiance éperdue, pour lui-même, pour les siens, pour les pécheurs:

> Quand bien même un ange viendrait m'apprendre que ma vie n'a été qu'une série de sacrilèges, je ne désespérerais pas, quand je n'aurais que quelques minutes à vivre. Je me jetterais entre les bras du Père, je crierais: « Père, Père, pardonnez-moi! » Je suis sûr qu'il me recevrait comme le père de l'Enfant prodigue. (S. 292).

[65] Cf. *Catéchisme du Concile de Trente*, IV, c. 2, § 1.

Il ne pouvait comprendre qu'on doutât de la bonté divine, après les mystères de l'Incarnation, de la Passion, de l'Eucharistie:

> C'est un Dieu fondu en charité, s'écriait-il. Il nous sollicite, il nous presse, il s'immole, tout en voyant que nous ne nous rendons pas à son coeur. Nier sa bonté, son amour partout présent et agissant pour nous éclairer et nous sauver, voilà qui est faux et archi-faux. Le miracle des miracles, c'est de fermer les yeux à cette vérité, de ne pas se rendre à ce fait si manifeste, si pressant du Verbe fait chair pour nous unir à son Père (DS. 110).

Il ne concevait pas davantage qu'on pût chercher le bonheur ailleurs et se soucier d'autre chose que de plaire à ce Père, dont tous les vouloirs ne sont qu'amour pour nous. Qu'y a-t-il de comparable à la dignité de fils de Dieu, qui nous est offerte en Jésus, et à la destinée qu'elle nous ouvre? [66] Avec Dieu, on a tout, hors de Dieu, on n'a rien. Là est la base de la vraie piété, qui est une disposition filiale envers Dieu. Là est aussi l'unique source du bonheur, car Dieu nous aime et ne nous a faits que pour être heureux:

> Cherchons dans la prière la source du bonheur. Et puis, dans l'action, occupons-nous avant tout de plaire à Dieu par l'accomplissement de toutes ses volontés. Notre bonheur est là; c'est là que nous devons le chercher: il est dans la disposition de notre coeur. Oui, la vraie, la solide piété doit avoir son siège dans notre coeur. lin coeur qui n'aime que Dieu et sa volonté, qui fait dépendre son bonheur du règne de Dieu et de sa justice et qui, pour le reste, est sans inquiétude, parce que le Père céleste s'en est chargé, ce coeur possède la vraie science du bonheur... Avec lui, on est heureux partout, comme le mendiant dont parle Tauler, qui rendait grâces à Dieu dans la faim et dans l'abondance [67]. Avec Dieu, le bonheur se trouve même au bagne, même au pied de l'échafaud (DS. 63).

Il en était si convaincu, qu'il revient sans cesse sur ce thème dans ses conférences. Il faut s'orienter, répète-t-il. S'orienter, c'est se tourner vers le Père céleste, s'abandonner à lui dans une attitude filiale, se laisser en toute chose guider par lui, sachant qu'il nous aime; voir dans tous les hommes des frères, enfants du même Père, et constituer tous ensemble la famille de Dieu.
Faute de quoi, tout est faussé dans notre vie et nos sentiments et ne peut qu'aboutir au chaos et à la ruine. Hélas! c'est le malheur et le crime du monde, un malheur qui empoisonne la vie chrétienne, voire la vie religieuse, et que notre saint déplore amèrement:

> Il faut s'orienter, regarder Dieu comme notre Père et marcher en enfants dévoués sous la paternité de Dieu qui nous conduit.
>
> On oublie partout cette vérité, qu'on a un Père commun; que tous, dans l'Eglise et dans l'Etat, ne doivent avoir qu'un coeur et qu'une âme pour l'aimer et le servir. Où se trouve le lien sacré de la communauté chrétienne, le souci d'abjurer toute division et toute discorde; le soin de se réunir avec ses frères en Dieu, centre des affections; enfin l'effort pour concourir au culte d'amour et de dévouement que mérite le Père commun de tous les hommes?... (Rendons-nous) à l'amour et aux volontés du Père céleste... N'attendons pas l'heure dernière; rendons-nous à Dieu sans retard, sans réserve, sans retour (DS. 65-66).

VI. LE SAINT-ESPRIT

---

[66] *Nunquam opera humana mirabitur quisquis se cognoverit filium Dei* (S. Cypr. De spect. 293).

[67] Allusion à un entretien de Tauler recueilli par Surius. Tauler rencontre un mendiant à la porte de l'église. Celui-ci lui apprend comment il a trouvé le bonheur dans le renoncement à toute créature pour s'attacher à Dieu seul. Cf. SAINTE-FOI, *op. cit.*, t. 1, pp. 65-67.

Notre orientation vers le Père, de même que notre filiation de grâce, s'accomplit dans le Fils, - de qui nous parlerons dans la section suivante. Mais cette orientation et cette filiation sont l'oeuvre du Saint-Esprit. N'est-il pas l'auteur du Christ lui-même? Comment Michel Garicoïts, dont toute la vie fut comme suspendue au mystère de l'Incarnation, n'aurait-il pas éprouvé une dévotion extrême envers l'Esprit-Saint?
Sous peine de tout citer, car les rappels et les références au Saint-Esprit sont innombrables chez lui, il suffira de donner ici quelques passages révélateurs, tel cet extrait d'une méditation sur le *Veni Creator*:

> Quand une âme devient juste ou plus juste, elle reçoit non seulement la grâce sanctifiante, ou une augmentation de la grâce, mais le Saint-Esprit lui-même et, par conséquent, toute la Trinité, selon la promesse du Sauveur: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure » (Jean, 14, 23). Quelle union! *Agnosce, o christiane*... [68]. C'est le ciel commencé!
>
> *Fons vivus*: source de la joie et de la vie. Notre-Seigneur dit: «Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif à jamais; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillit pour la vie éternelle» (Jean, 4, 14). Le Saint-Esprit éteint, dans cette vie, la soif de l'orgueil et de la concupiscence, et commence à satisfaire les désirs de l'âme. Dans l'autre vie, il la délivre de tout défaut et la rassasie (Ps. 16, 15)... L'âme qui reçoit le Saint-Esprit, si elle est fidèle à son mouvement, remonte, s'élance vers Dieu comme une fontaine... Notre-Seigneur dit dans un autre endroit: «Qui croit en moi, selon ce que dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. Or, il disait cela à cause de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui » (Jean, 7, 38-39). Foi vive: des fleuves de grâce, des fleuves de charité, de virginité et de martyre, des fleuves de sagesse, d'éloquence: la langue de Pierre, l'impétuosité de Paul, la sagesse d'Etienne...
>
> *Ignis*: Jésus dit: « Je suis venu mettre le feu sur la terre, et je ne veux autre chose, sinon qu'il soit allumé » (Lue, 12, 49). Ce désir du Sauveur s'est accompli le jour de la Pentecôte, et il s'accomplit toutes les fois que le Saint-Esprit descend dans les âmes. Le Saint-Esprit est l'amour le plus efficace, le plus pénétrant qui consume ce qu'il y a de vicieux dans l'homme et le rend ardent, tout de feu: *Nonne cor nostrum*... Notre coeur n'était-il pas embrasé en nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous découvrait les Ecritures? (Luc, 24, 32).
>
> *Caritas*: Dieu est amour. Parce que Dieu est tout amour, l'amour, en Dieu, est comme le roi de tous ses attributs. Il nous a aimés d'un amour éternel, d'un amour immense, jusqu'à nous donner son Fils, pour nous porter à l'aimer... Saint Paulin, ce pauvre volontaire, s'écrie: « Aimons-le donc! l'aimer, c'est un devoir. Baisons-le: le baiser, c'est la chasteté. Unissons- nous à lui s'unir à lui, c'est la virginité. Soumettons- nous à lui se soumettre à lui, c'est devenir le roi de l'univers. Mourons pour lui: mourir pour lui, c'est ressusciter, c'est vivre ».
>
> *Unctio*: onction, ou illumination... Le Saint-Esprit habitant dans une âme est une lumière qui l'éclaire, la dirige, l'avertit et lui suggère en temps opportun tout ce qui doit contribuer à son salut. C'est un instinct divin, qui fait discerner les hérétiques, les méchants, d'avec les fidèles et les hommes vertueux, les choses d'avec les choses ... (M. 1059).

L'Esprit-Saint, qui a formé le Coeur du Christ, vient en nous refondre notre coeur sur le même modèle. Saint Bernard décrit ainsi cette refonte: « Quand le Maître intérieur est descendu en moi, il a illuminé, arraché, planté, arrosé, réchauffé le champ de mon âme, et tout en moi s'est changé en bénédiction » (In Cant., 74). Notre saint s'approprie ces paroles, puis il entre dans le détail:

> Quelles sont les opérations du Saint-Esprit en nous? Il y en a deux: l'une par laquelle il nous établit premièrement dans la vertu pour notre avancement propre, l'autre par laquelle il nous communique ses grâces pour l'utilité du prochain.

[68] Reconnais, ô chrétien, (ta dignité).

Saint Bernard appelle la première de ces deux opérations [69](23) infusion, parce qu'elle nous est donnée pour nous remplir de vertu; la seconde, effusion, parce que c'est une grâce qui nous est donnée pour l'épancher sur le prochain. L'infusion doit précéder l'effusion... Quand nous nous employons à sauver les autres, prenons les moyens propres à nous remplir toujours, afin de ne donner que de notre plénitude. Donc, laisser agir en nous le Saint-Esprit: 1° par infusion, et avec ce secours, nous remplir de vertu; 2° par effusion, et moyennant ce secours, nous employer à rendre le prochain vertueux, ayant soin de ne rien perdre de notre vertu (M. 1020).

Au Saint-Esprit, il appartient de répandre la vie divine dans les âmes, en les marquant de ses propres caractères. Il est le Dieu qui divinise, mais il veut se former en nous des instruments capables d'être employés à cette transformation des âmes:

Qu'est-ce que le Saint-Esprit? reprend notre auteur. La troisième Personne. Par rapport à nous? 1° un Esprit de vérité, qui nous éclaire, enseignant toute vérité à toute sorte de personnes en toute matière; 2° un Esprit de sainteté, qui nous purifie, détruisant le péché et tout ce qu'il y a d'humain dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos actions, et nous rendant tout brûlants pour Dieu et le prochain; 3° un Esprit de force, qui nous anime, nous inspirant un zèle qui nous fait parler hautement et nous déclarer, (avec) le courage de tout entreprendre (M. 414).

A cette inspiration de l'Esprit-Saint, il faut nous rendre attentifs et dociles. La grâce elle-même nous y porte, en produisant au fond de notre âme, une fermentation surnaturelle et un besoin intime de nous tourner vers lui, pour nous laisser posséder et mouvoir par lui. Le saint connaissait par expérience ces communications si désirables, qui devraient être ordinaires chez les chrétiens :

Je sais qu'il ne cesse de nous parler au fond de nos âmes, afin d'en prendre possession, de les éclairer, de les féconder, en les faisant vivre d'une vie divine.

Je sais aussi que, au fond de ces mêmes âmes, il y a comme une fermentation incessante, excitée, entretenue par la main créatrice, et qui demande, comme d'une distance infinie, du milieu des ténèbres de l'assoupissement et des bruits de tout genre, à répondre, à s'abandonner aux divines poursuites de Dieu.

Pourquoi ces deux exigences ne se rencontrent-elles pas? Dès lors, tout serait dit: Dieu nous tiendrait lieu de tout; nous vivrions de sa vie. Pourquoi, étant si près l'une de l'autre, constamment au fond intime de nos âmes, demeurent-elles dans un si grand éloignement? Le Prophète répond à cette question par ces paroles: *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* (Ps. 11, 2). Selon le texte hébreu: « Mon âme, sois en silence devant ton Dieu »; selon le texte latin: « Ne seras-tu pas soumise à ton Dieu? « Puissions-nous, avec la grâce de Dieu, imposer silence absolu autour de nous, et en nous surtout, et aussitôt: *Omnipotens sermo Dei veniet in nos et habitabit in nobis* [70] (DS. 144-145).

Imposer silence, mais aussi dépasser nos dispositions imparfaites, pour atteindre sa divine personne et nous offrir à son influence vivifiante:

Unissons-nous à lui dans notre coeur. Là nous trouvons cette loi d'amour, que le Saint-Esprit grave dans nos âmes; nous trouvons son action divine, (quoique) paralysée, altérée par nos misères, l'aveuglement, l'endurcissement, la perversité du sujet...

Unissons-nous à lui directement, sans mélange, sans intervention ni action étrangère, dans la sainte Eucharistie, dans l'oraison. Oh! là, nous trouvons des flots de lumière, des torrents de vie et de fécondité (E., 1, 23).

Ces torrents, nous allons surtout les rencontrer dans le Coeur du Verbe incarné.

---

[69] Cf. *Ibid.*, 18.

[70] La parole toute-puissante de Dieu viendra en nous et habitera en nous.

2
Le Sacré Coeur

I. LE VERBE INCARNE

Nous voici au centre de la doctrine spirituelle de saint Michel Garicoïts. De tous les prodiges réalisés par l'amour infini, l'Incarnation du Verbe est le plus extraordinaire: « scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils », (I Cor., 1, 23), au moins autant que la crucifixion, qui en fut la conséquence. *Verbum - caro*: ces deux mots recouvrent l'abîme qui sépare l'infini du néant. Sur cet abîme, un pont est jeté: Dieu s'anéantit, *semetipsum exinanivit* (Phil., 2, 7) .

> Quel anéantissement: DIEU-HOMME !
> Mais quelle élévation: l'HOMME-DIEU ! (M. 185).

Ainsi s'exclamait notre saint. Il n'est, certes, pas le premier à se pencher sur ce mystère. Bérulle l'a fait avant lui, et combien d'autres! Il ne se demande pas s'il est original: il s'y plonge. Il admire éperdument ce Dieu anéanti, qui jamais ne lui parut plus adorable que dans ses abaissements inouïs:

> Qui vient? Le Fils du Dieu très-Haut Dieu de Dieu, lumière de lumière. Quelle majesté! D'où vient-il et où va-t-il? Du coeur du Père, dans le sein de la Vierge Mère. Quel chemin s'ouvre devant nous! (M. 912).

Il est comme obsédé par cette descente divine, dont il suit pas à pas, à travers l'Ecriture, les paliers jusqu'au fond:

> Marche admirable de la Providence! Quand la loi naturelle, qu'elle avait gravée dans les coeurs, eu a été effacée, elle l'a gravée sur des tables visibles de pierre... Il donne un roi à ce peuple, qui ne veut plus de son gouvernement immédiat. Il se prête, il s'accommode à la faiblesse de sa créature; il la suit, pour ainsi dire, dans son iniquité, et de là, il lui présente les lambeaux de salut qu'elle est encore capable de saisir, pour la sauver.
>
> C'est ce qui se voit surtout quand Dieu, semblable à une mère qui se rappetisse au niveau de .son enfant, voyant le coeur de l'homme et l'homme tout entier devenu chair, descend jusqu'à la boue de notre chair, et se fait chair comme lui, pour élever l'homme jusqu'à Dieu: *Et Verbum caro factum est* (E., 2, 2).

Un Dieu anéanti

Garicoïts n'utilise pas la grande phrase de Bérulle, ni celle de Bossuet; mais il s'exprime avec aisance et précision. Le théologien et le contemplatif se donnent chez lui la main, et les plus belles expressions jaillissent comme de source:

> Le Verbe incarné, c'est un Dieu anéanti et dévoué. Du sein de son Père au sein de Marie, quel pas! *Non horruisti Virginis uterum!* (M. 294). - Verbe incarné, quelle bonté! quel amour pour ce ver de terre! *In principio erat Verbum* ... Dessein d'amour infini! La soif de notre salut le dévore, la soif de mon salut! (M. 899).

«Un Dieu anéanti et dévoué ». Il préfère ces mots concrets au terme abstrait d'anéantissement. Dieu s'anéantit - non pas en se détruisant, ce qui serait absurde - mais en s'unissant personnellement et pour toujours à la chair, si proche du néant. « Ne pourrait-il quitter la nature humaine qu'il a prise? » demandait, un jour un de ses élèves. « Quand Dieu se donne, répondit-il, c'est sans repentance, et cet axiome regarde surtout le Verbe incarné ». Un pareil abaissement dépasse à l'infini la chute d'une créature dans le néant d'où elle fut tirée; il n'est possible qu'à Dieu:

> Notre-Seigneur s'est abaissé au-dessous de ce qu'il est. Etant Dieu, il s'est fait homme; il s'est anéanti et rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est ainsi qu'il a été humble. Et il a été humble de coeur, puisque son humilité a été une humilité de choix, une humilité sincère et d'amour (M. 69).

En effet, le Verbe ne s'en tient pas à son premier abaissement; il pousse sa descente jusqu'à son dernier terme. Et notre auteur revient toujours au texte de l'Apôtre: « Il s'est anéanti, en prenant volontairement condition d'esclave » (Phil., 2, 7). Non satisfait de s'être fait créature, il se met au-dessous des créatures en se soumettant aux plus indignes, l'oeil incessamment fixé sur le bon plaisir du Père, jusqu'au dépouillement suprême de la croix.
L'homme est tombé en s'élevant, Dieu le relève en s'abaissant:

> L'orgueil, voilà la source de tout mal, la plaie la plus profonde: *Ascendam!* ... Dieu, pour la guérir, dit: *Descendam!* Il eût pu faire briller sa divinité. Mais il voyait la plaie de mon coeur, ce désir de briller: *ascendam* ... « Et moi, dit Jésus, *descendam!* ... »
>
> Le Verbe descend au-dessous des anges, dans la plus pauvre chaumière de la plus misérable bourgade. Et puis, abaissements sans fin, pendant trente-trois ans, jusqu'à celui de la croix.
>
> Notre-Seigneur a paru ce qu'il n'était pas, ce qu'il ne pouvait pas être, pécheur, coupable de tous les forfaits. Il a supporté tous les blâmes, toutes les calomnies, les reproches les plus sanglants, les crachats, la robe des fous, la croix. (M. 899).

Seul le Père compte à ses yeux. Devant lui, tout l'humain semble disparaître. Du moment qu'il a endossé tout le péché de l'humanité et qu'il est devenu par là un néant criminel, la malice des bourreaux lui est due: elle n'est que l'instrument de la justice divine. Cette vue est une des plus familières à notre saint:

> Il s'est anéanti sous la main de son Père, il s'est soumis à la puissance des ténèbres, il s'est rendu en quelque sorte complice de ses bourreaux: *tradidit semetipsum* ... Et que disait-il, accablé de traitements si indignes, devenu, pour ainsi dire, la proie de Satan? « *Vere dignum et justum. Gloria mea nihil est!* (Jean 3, 54). Je ne suis qu'un néant. Je mérite d'être foulé aux pieds comme un néant ».
>
> Point de plaintes, ni de murmures. Il n'accuse ni les juifs ni les Gentils; mais il se soumet, *corde magno et animo volenti*, d'un coeur grand et d'une âme qui veut, comme digne de tous les châtiments (DS. 294295).

Et notre contemplatif, de s'écrier après Bossuet:

> O Dieu appauvri, ô Dieu dépouillé, ô Dieu interdit! (M. 547). Et d'ajouter: Approchons-nous de ce pauvre, de ce dépouillé, de cet interdit! (M. 563).

Moi rien!

Il est une autre forme d'anéantissement presque aussi frappante que cette descente inimitable de Dieu et inhérente à son humanité, telle il l'a prise, *l'absence de personnalité créée*. Si Garicoïts ne s'est pas attardé autant que Bérulle à l'exposé spéculatif de cet aspect du mystère - ce n'était pas sa

manière – le professeur de théologie, doublé du praticien spirituel qu'il était, ne pouvait que demeurer stupéfait devant ce bouleversement miraculeux des lois qui régissent notre condition humaine. En fait, il y revenait souvent, par touches brèves et profondes:

> Cet homme, tout Dieu qu'il était, se présente comme un néant devant Dieu et devant les hommes. C'était justice rigoureuse. Comme homme, il reconnaît son néant et le confesse, et c'est de conviction et de coeur (M. 981).

Cette substitution du Dieu à l'homme dans la personne du Christ lui paraissait le remède propre pour guérir le mal essentiel dont souffre l'humanité déchue, cette forme radicale d'orgueil qui s'exprime dans l'hypertrophie morbide du moi, confisque au profit de l'homme ce qui n'appartient qu'à Dieu et cherche à ériger la créature en rivale impie du Créateur. Dans ce mal si profond, « si attaché à nos entrailles », l'humanité aura toujours tendance à retomber, malgré la présence du Christ en elle. Le saint stigmatisait, cette enflure criminelle, qui, loin d'apporter à l'homme la grandeur convoitée, achève au contraire de le dégrader:

> Dans les familles chrétiennes, dans le clergé et jusque dans les communautés religieuses, que voyons-nous, hélas! trop souvent? Le souci du moi, le moi devenant la fin des choses, des meilleures choses. Et alors, comme tout est abîmé, dégradé dans le sensualisme! Tout tombe et s'avilit: la philosophie, la théologie, les caractères, les ministères les plus relevés. On ne voit que soi... Quelle monstruosité, et aussi quel scandale! On met l'homme à la place de Dieu. Nous nous matérialisons, nous nous humanisons, au lieu de nous diviniser, au lieu d'être les uns pour les autres les images de Notre-Seigneur Jésus-Christ rapportant tout à son Père (B. 467).

Le Christ va d'emblée à la racine du mal: « Dieu tout, moi rien! » dit-il. Dans son humanité si pure, si parfaite, si riche de nature et de grâce, aucun moi humain n'existe, qui puisse en revendiquer les actes et s'en approprier les mérites. De sorte que la vie, qui s'exerce en plénitude dans cette âme et dans ce corps, étant dépourvue de moi propre, se trouve réellement aliénée, c'est-à-dire n'exister que pour le compte d'un autre, pour le compte de la personne divine. Par cette absence d'un *moi* connaturel, l'humanité du Christ participe donc de la manière la plus profonde à l'humiliation du Verbe-fait-homme. Et c'est aussi pourquoi la première imitation que le Christ exigera des siens sera cette renonciation intime à soi . « Si quelqu'un vent me suivre, qu'il renonce à son moi! » (Mat., 16, 24):

> Notre-Seigneur s'est anéanti, tout Dieu qu'il était, parce qu'il était aussi homme. Et, malgré qu'il fût aussi Homme-Dieu, il a anéanti son humanité, qu'il regardait comme néant devant la divinité (E., 1, 16).

Avec une insistance voulue, le saint revient sur ces affirmations, sachant combien l'homme y répugne et méconnaît, ce faisant, la source de toute grâce:

> Notre-Seigneur s'est plongé dans notre néant pour nous tirer de nos abîmes et nous élever jusqu'à son Père. Imitons son humilité. Lui, qui n'était pas passé par le canal infect du péché originel; lui, la sainteté même, il s'est anéanti dans son humanité devant son Père: « Père, me voici, comme un néant digne d'être broyé, crucifié! » La pleine connaissance de son néant le tient abîmé dans l'humilité la plus profonde et lui fait goûter dans ses anéantissements la paix et le bonheur (DS. 78-79).

Tout, en effet, chez lui est rapporté à Dieu sans intermédiaire. Le fait que cette nature est humainement dépersonnalisée la rend radicalement incapable d'égoïsme. D'où cette éblouissante pureté de vertu et ce pouvoir incomparable de séduction. Aucun homme n'a parlé ni agi comme cet homme: en lui, aucune recherche de soi avant l'action, aucune référence à soi pendant l'action,

aucun retour sur soi après l'action. C'est la désappropriation pure et simple de soi, le *gloria mea nihil est, mea doctrina non est mea*, le MOI-RIEN absolu. Et cette désappropriation est à ce point constitutive de Jésus, qu'il n'est pas possible à un chrétien de concevoir autrement le Verbe incarné. Mais combien rares, ceux qui entrent, comme notre saint, dans le mystère!
C'est pourquoi le Christ courait d'instinct au plus bas, et il fallait lui céder la dernière place comme une chose due:

> Notre-Seigneur et saint Jean-Baptiste luttent d'humilité. Saint Jean s'humilie: « Moi, vous baptiser! » Mais il ne s'obstine pas. Jésus l'emporte: «Jean, laisse-moi faire: à moi la dernière place! C'est justice et toute justice! » Il disait vrai, car, en tant qu'homme, sa gloire n'était rien (DS. 178).
>
> Son Père voulait être glorifié par les humiliations de son Fils. Et Jésus a répondu: « *Gloria mea nihil est* (Jean, 8, 54), ma gloire n'est rien; et, comme je ne cherche pas ma gloire, mais la gloire de celui qui m'a envoyé: Père, me voici. *Ecce venio!* (DiS. 49).

II. ECCE VENIO

Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam (Ps. 38, 10; Heb., 10, 7). Ces mots, inspirés au Psalmiste par l'Esprit-Saint, attribués par saint Paul au Verbe au moment de son Incarnation, ont été, pour le saint de Bétharram, la formule illuminatrice, dans laquelle lui apparut résumée toute la perfection spirituelle. Il s'y arrêta définitivement en 1841, quand il eut fixé son idéal personnel sous la lumière de Dieu. Il en fit, pareillement la spiritualité de sa Congrégatlion, persuadé de répondre à une inspiration divine.
Le choc décisif qui l'obligea à concrétiser ainsi dans une formule, pour lui et pour les siens, l'idéal de leur commune vocation fut, selon toute apparence, l'intervention de l'Evêque, qui tentait de faire dévier l'oeuvre naissante de la ligne voulue par Dieu. Le supérieur de la petite communauté ne pouvait refuser les constitutions imposées par son évêque. C'est alors qu'il se décida, pour tout concilier, à placer en tête de ces constitutions une page longuement méditée, dans laquelle il avait condensé tout son idéal spirituel. Elle mérite d'être étudiée, car tout ce qu'il a écrit ou enseigné par sa parole semble bien n'en être que le commentaire. La voici d'abord dans son entier:

> *Il a plu à Dieu de se faire aimer, et tandis que nous étions ses ennemis, il nous a tant aimés qu'il nous a envoyé son Fils unique: il nous l'a donné pour être l'attrait qui nous gagne à l'amour divin, le modèle qui nous montre les règles de l'amour, et le moyen de parvenir à l'amour divin: le Fils de Dieu s'est fait chair.*
>
> *Au moment qu'il entra dans le monde, animé de l'Esprit de son Père, il se livra à tous ses desseins sur lui, il se mit à la place de toutes les victimes: « Vous n'avez point voulu, dit-il, d'hostie et d'oblation, mais vous m'avez formé un corps (l'original porte: vous me l'avez approprié); les holocaustes et les victimes pour le péché ne vous ont pas plu; alors j'ai dit: Me voici, je viens pour accomplir votre volante, ô mon Dieu! »*
>
> *Il entra dans la carrière par ce grand acte qu'il ne discontinua jamais. Dès ce moment, il demeura toujours en état de victime, anéanti devant Dieu, ne faisant rien par lui-même, agissant toujours par l'Esprit de Dieu, constamment abandonné aux ordres de Dieu pour souffrir et faire tout ce qu'il voudrait: Exinanivit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*
>
> *C'est ainsi que Dieu nous a aimés; c'est ainsi que Jésus-Christ, Notre-Seigneur et Créateur est devenu un attrait ineffable pour le coeur, un modèle parfait et un secours tout-puissant. Cependant, les hommes sont de glace pour Dieu! Et parmi les prêtres mêmes, il y en a si peu qui disent, à l'exemple du divin Maître: « Nous voici!... Ita, Pater »!*
>
> *A la vue de ce spectacle prodigieux, les prêtres de Bétharram se sont sentis portés à se dévouer pour imiter Jésus anéanti et obéissant, et pour s'employer tout entiers à procurer aux*

autres le même bonheur, sous la protection de Marie toujours disposée à tout ce que Dieu voudrait et toujours soumise à tout ce que Dieu faisait. [71]

***

Ce manifeste comprend trois parties nettement distinctes: le dessein du Père, l'oeuvre du Fils et notre association à cette oeuvre. Le Père prend l'initiative, trace le programme et envoie son Fils pour le réaliser. Le Fils, devenu le Sacré Coeur, reçoit ce programme des mains du Père et se livre à lui pour en assurer point par point l'exécution au prix de sa vie. Par là, il ouvre la voie à ceux qui seront appelés à marcher sur ses traces, c'est-à-dire à Michel Garicoïts et à ses fils. Reprenons brièvement chacune de ces parties.

Le dessein du Père

Il a plu à Dieu de se faire aimer. Cette phrase, reproduite de Bossuet [72], donne le ton à tout le reste. Elle exprime le premier dessein de Dieu dans toutes ses oeuvres et la fin dernière de l'homme. Elle précise et transfigure le Fondement de saint Ignace et fournit la première note d'une spiritualité centrée sur le Sacré-Coeur.

> L'amour, voilà ce qui mène l'homme, déclare-t-il; voilà le secret ressort qu'il faut découvrir dans les postulants et les novices; voilà le germe divin à développer dans les coeurs. S'il manque, il n'y a rien à faire (DS. 112).

Le manque d'amour est ce qui paralyse une vie:

> Jésus me donne l'exemple... Il s'est anéanti dans l'Incarnation pour être mon modèle. Dieu veut donc que je me sanctifie! Dieu veut que nous nous sanctifiions. Il nous en fait un précepte. Qu'avons-nous fait? que faisons-nous? que voulons-nous faire désormais?... Peu d'énergie, peu d'ambition! C'est que nous n'aimons pas! (M. 501).

Et tandis que nous étions ses ennemis (Rom., 5, 10): tel était en effet l'état malheureux et maudit de l'humanité pécheresse depuis la chute d'Adam. Profondément pénétré de cette pensée de saint Paul, le saint méditait sur le triste spectacle de l'homme déchu et ne cessait d'implorer pour lui et ses frères:

> Mon Dieu! (voyez) la face du genre humain, l'immense foule des hommes assis dans les ténèbres de la mort, abattus et foulés aux pieds par le mai et l'iniquité... Que votre divin regard soit toujours sur nous Que votre divine compassion ne cesse jamais!
>
> Les nations (sont) plongées dans les ténèbres, les âmes dans la mort, les hommes privés d'amour, vides d'espérance et de foi, et, dans leur secret désespoir, abandonnant tout effort, toute prière vers vous, pour s'enfoncer dans la chair et le sang.
>
> Les âmes descendues au-dessous de la nature humaine, vers l'état animal, rejetant non seulement votre grâce, mais encore presque tout l'usage naturel de la raison et de la liberté... (M. 128).

Il nous a tant aimés. - Dieu nous a aimés le premier, *prior dilexit nos* (I Jean, 4, 10). Ces lignes sont tout imprégnées de saint Paul et de saint Jean. Dieu est amour. Dieu n'est qu'amour, aime-t-il à redire. Il n'y a pas d'iniquité capable de décourager le coeur d'un tel Père

[71] Le texte ajoute: «Ils ont pris pour patrons saint Michel et saint Ignace ».
[72] *Second Sermon pour l'Annonciation. Exorde.*

Dieu nous a tant aimés! Il est descendu, s'est humilié, à quel point! Nous oublions ses bontés, nous nous servons de ses bienfaits contre lui-même, nous nous en prévalons pour devenir plus méchants, plus hardis à l'offenser.

Dieu continue de nous aimer: il nous souffre, il nous prévient, il nous cherche, il court après nous. Dès les premières démonstrations d'un retour sincère, il est prêt à nous rendre ses anciennes amitiés et ses premières faveurs (M. 1123).

Il nous a envoyé son Fils unique. - L'Incarnation du Fils est ce que Dieu pouvait faire de plus grand, la preuve irrécusable de l'amour du Père. Il ne se contente pas d'aimer de loin, du haut du ciel. Il se penche, il envoie son Fils. Notre auteur ne veut pas qu'on laisse démarquer ce mystère admirable de l'Incarnation du Fils de Dieu par l'impiété d'un illusoire panthéisme :

Dieu est l'amour partout et toujours présent. Cette vérité est si certaine, que la philosophie s'en est emparée pour soutenir l'erreur monstrueuse du panthéisme, professée par tant d'écoles et de savants.

A la vérité, dans la pratique, les panthéistes eux-mêmes vivent comme si Dieu n'existait pas, et c'est le désordre général, en quelque sorte universel. On écoute l'esprit de séduction et de mensonge, comme Adam et Eve au paradis terrestre. Le Dieu d'amour partout et toujours présent est oublié comme s'il n'existait pas (DS. 109).

De là, l'effort d'amour immense de l'Incarnation:

Pour ramener les hommes au souvenir et à l'amour de leur Créateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ leur montre la divinité rendue visible et palpable dans son humanité. Le voilà dans la Crèche et sous les voiles eucharistiques: *apparuit* (Tit., 2, 12). C'est une manifestation faite à tous, une école ouverte à tous ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre: *apparuit omnibus ... erudiens nos*. Quelle école! quel maître! quelle force et quelle douceur dans ces enseignements de la Crèche, de la Circoncision! Quels attraits infinis pour gagner les plus grands pécheurs (DS. 109).

Il nous l'a donné. - Donné, et non seulement envoyé. Il est à nous:

Je suis un néant, oui, mais homme. Et mon Dieu, qui est tout, est homme. Dieu est à moi par JésusChrist: *nobis natus, nobis datus.* Dieu veut agir en homme, pour que l'homme apprenne à agir en Dieu. Anathème à la terre! Ayons des sentiments divins (M. 122).

Pour être l'attrait qui nous gagne à l'amour divin. - C'est au coeur qu'il s'adresse d'abord; c'est le coeur qu'il s'agit de gagner à l'amour. Pour cela, il lui montre toute la beauté de Dieu ramassée dans ce visage d'enfant. Et le saint de s'émouvoir à ce spectacle: « Plus notre Dieu se rappetisse, plus ses charmes sont puissants! » (DS. 262). Il ne fallait pas moins pour crue notre coeur, englué dans la terre, se laissât déprendre et gagner:

L'homme, enveloppé dans la matière, devenu esclave des sens par sa révolte contre Dieu, est presque impuissant pour sentir et goûter les choses spirituelles. Ses pensées, son jugement. ses désirs, ses affections sont penchés vers la terre et les choses sensibles. A peine peut-il croire et goûter autre chose que les objets matériels: pour aimer un objet, il faut qu'il le voie, qu'il le touche, oui] entende un son, une voix dont ses oreilles soient flattées, avant que son coeur (ne) soit charmé.

C'est un désordre et une source de malheur pour lui. Cependant, Dieu a daigné condescendre à cette faiblesse. Lui, qui est un pur esprit invisible à nos yeux, insaisissable à nos sens, a daigné prendre une forme visible et palpable, vivre au milieu de nous, comme l'un de nous, comme un pauvre, comme un enfant, comme un juste opprimé, dans toutes les situations les plus touchantes, les plus propres à charmer notre coeur (M. 564).

Le modèle, qui nous montre les règles de l'amour. - C'est son deuxième titre, sous lequel notre saint le contemple:

> Notre-Seigneur, dans l'Incarnation, que fait-il? Il est appât, modèle, soutien. Comme appât, il nous attire à vouloir; comme modèle, il nous éclaire; comme soutien; il cherche à mettre nos âmes sous la main du Saint-Esprit (E., 2, 43).

Si l'attrait agit sur le coeur, le modèle s'adresse à l'esprit. Comment le coeur peut-il précéder, se demande-t-il, puisque *nil volitum nisi praecognitum?* [73]
Il répond, avec la logique des saints: *Gustate et videte* [74]. Si vous n'aimez pas, vous aurez tout au plus une connaissance extérieure et froide; vous n'entrerez ni dans le dessein du Père, ni dans le coeur du Fils, et vous serez incapable de comprendre les règles de l'amour :

> Mais donnez-moi un coeur qui aime véritablement. Il croit, il goûte les choses de Dieu; il court, il vole sur les pas de Notre-Seigneur Jésus-Christ (DS. 111).

Jésus est le modèle parfait, dont tous les autres ne sont que de faibles ressemblances:

> Les saints eux-mêmes ont laissé quelques lacunes. Jésus-Christ seul a parfaitement suivi la règle de la charité. C'est lui-même qui est la règle de toute règle *via, veritas et vita* [75] (DS. 163).

Le moyen de parvenir à l'amour divin. - L'attrait et le modèle ne suffisent pas encore. L'homme est tombé trop bas pour pouvoir faire de lui-même le moindre effort de relèvement. Il a fallu que le Fils de Dieu vînt le prendre par la main pour faire de lui un être nouveau rendu à sa destinée divine:

> Heureusement, Notre-Seigneur Jésus-Christ est descendu jusqu'à nous, jusqu'à la boue de notre chair. Il nous a rendus, non seulement spirituels, mais divins; il nous a donné de vivre d'une vie, non seulement spirituelle, mais divine, et divine en tout (jusque) dans les opérations les plus. animales, comme le boire. le manger, le sommeil, etc. Voilà ce qu'il a daigné faire ,et ce que nous sommes en Jésus-Christ Notre-Seigneur: *Anima tanti vales* [76] (DS. 108).

Pour tous ces motifs: *le Fils de Dieu s'est fait chair* (Jean, 1, 14).

L'Ecce venio du Fils

Moment unique pour l'humanité, lorsque Dieu le Fils, devenu i'un de nous, a pris contact avec notre terre, et que l'amour d'un Dieu a commencé à battre dans un coeur d'homme. Là est la vraie révélation du Sacré Coeur. Il se manifeste à notre saint avec son « insondable richesse », projetant en pleine lumière « le plan du mystère, qui, de toute éternité, était tenu caché en Dieu » (Eph., 3, 8-9).

Au moment qu'il entra dans le monde: *ingrediens mundum*, dit saint Paul (Heb., 10, 5). Un tel coeur n'attend pas, il n'a pas besoin de délibérer. Le plan de Dieu lui est présenté dans sa claire rigueur. Il voit l'oeuvre à faire, et ce que le Père attend de lui. Dès son premier battement, il est prêt, et il part: *Exsultavit ut gigas ad currendam viam*, chante notre saint, avec le Psalmiste: il s'élance comme un géant dans la carrière à parcourir (Ps. 18, 6).

---

[73] Rien n'est voulu, qui ne soit d'abord connu.
[74] Goûtez, et vous verrez (Ps. 33, 9).
[75] La voie, la vérité et la vie.
[76] Ame, voilà ton prix.

Animé de l'Esprit de son Père, qui est aussi le sien en tant que Dieu, leur Esprit commun, le lien de leur ineffable unité. Cet Esprit se communique à son humanité en vertu de l'union hypostatique. C'est toute la Trinité qui se trouve engagée dans cette affaire capitale. Michel commente lui-même sa propre expression:

> De quoi Notre-Seigneur est-il oint? Du Saint-Esprit comme l'ayant en lui par sa divinité. Le Saint-Esprit se trouve en Notre-Seigneur comme son propre Esprit, et non comme venant du dehors, reçu par emprunt. C'est l'Esprit que le Verbe produit avec son Père. Quand il (s'est) fait homme, il a produit ce Saint-Esprit dans l'homme qu'il s'est uni: non pas avec mesure, mais sans mesure, avec une entière plénitude (Jean, 3, 34). Toute la source, toute la fontaine du Saint-Esprit demeure en lui (M. 725).

C'est l'Esprit-Saint qui va inspirer et guider tous les actes de cette sainte Humanité unie au Verbe: rien de plus évangélique.

Il se livra à tous ses, desseins sur lui. - En ces mots, est exprimé le plus grand acte jamais accompli par un coeur d'homme, la réponse adéquate et globale qui dévoue le Verbe incarné aux vouloirs du Père, quels qu'ils soient, « sans retard, sans réserve et sans retour », dira notre auteur, usant d'une de ses devises préférées, qui ne fut jamais mieux appliquée. Il ne trouvera point en effet dans son coeur assez d'admiration pour un tel acte, qu'il ne cessera plus de proposer à l'imitation des âmes généreuses, les engageant à se mettre, comme Jésus, tout à la disposition de Dieu:

> Oh! la belle disposition s'écrie-t-il, que d'être tout à la disposition de son Dieu! (DS. 75). – Oh! si cette disposition était reine, si ce sentiment -était roi... Nous serions dans les bras de notre Père céleste comme de vrais enfants, faisant notre devoir dans la mesure et de la manière qu'il veut (DS. 91).

Il se mit à la place de toutes les victimes. - C'est dans ce dessein avant tout que le Père l'a envoyé. Là est son premier vouloir et le plus terrible: « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous » (Rom., 8, 32). Jésus le sait. Il n'hésite pas, il s'offre spontanément, et avec quelle magnanimité! Le Père n'attendait que cette oblation volontaire:

> Le Père n'aurait pas commandé à son Fils, si le Fils n'eût été au-devant des ordres du Père: «Je donne ma vie, et je la reprends en toute liberté (Cf. Jean, 10, 17). Afin que le monde sache que j'aime mon Père, *ecce venio! Eamus!* (Cf. Jean, 14, 31) (DS. 201).

Les holocaustes et les victimes pour le péché ne vous ont pas plu. Alors, j'ai dit: Me voici! je viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu! - Avec ces mots, tout est complet. C'est bien un holocauste qu'il fallait; non celui de ces pauvres victimes charnelles et impuissantes, mais l'immolation de la seule victime capable de plaire, le Fils éternel de Dieu envoyé ici-bas pour mourir et, en mourant, sauver le monde. La mort du Christ est le point de convergence où s'exprime en commun la volonté amoureuse du Père et du Fils. C'est là ce qui touchait au plus vif le coeur de Michel Garicoïts:

> Quand Notre-Sieigneur dit: Me voici! qu'accepta-t-il? Sa mort. Qu'est-ce qui attendait Notre-Seigneur au bout de sa carrière? Une mort ignominieuse. Perdit-il jamais de vue cet événement? Jamais: il était toujours présent à ses yeux. A quoi l'ordre de son Père l'appelait-il? A la mort. A quoi était attaché le salut des hommes? A sa mort. Ignorait-il aucune des circonstances de sa Passion? Aucune (M. 385). - O Père, c'est ainsi que vous traitez votre propre Fils! De quoi puis-je me plaindre? (M. 273).

Il entra dans la carrière par ce grand acte, qu'il ne discontinua jamais. - Maintenant. que l'orientation est prise, que le grand pas est fait, que la parole est donnée par cette offrande sans repentance, il marchera jusqu'au bout:

> Jésus sait le désir de son Père: cela suffit pour qu'il dise à toute heure: *Ecce venio!* (E. 1, 74). - Depuis qu'il a dit: Me voici! jusqu'à ce qu'il ait expiré sur la croix, ... toute sa vie n'a été que la continuation de ce premier acte (M. 732).

Dès ce moment, il demeura toujours en état de victime, anéanti devant Dieu. - Il y a équivalence entre ces deux états d'anéantissement et de victime à cette différence près que le premier reste tout intérieur, tandis que le second est destiné à s'accomplir finalement par la main des hommes. L'un et l'autre n'achèveront de se réaliser qu'à Gethsémani et au Calvaire, mais ils sont toujours en acte dans l'acceptation de son Coeur. Ce sont, aurait dit Bérulle, des états de Jésus. Michel Garicoïts le contemple déjà en état de condamnation:

> O Jésus! vous, la justice même, vous êtes condamné vous, si saint, vous, si bon, pourquoi vous a-t-on condamné? Sans raison, par respect humain; parce que vous êtes contraire à notre manière de vivre. C'est nous surtout qui vous avons condamné; ce sont nos passions, nos attaches à nos idées, à nos (jugements), à nos volontés, qui ont été la cause de votre sentence de mort.

Voilà la part des hommes, mais voici celle de Dieu, la seule que Jésus consent à considérer:

> Mais vous, pourquoi avez-vous voulu cette condamnation? Afin qu'elle fût ma défense devant votre Père, afin qu'elle me valût une sentence d'absolution de la part de votre Père... Vous l'acceptez, non comme une sentence portée par un juge injuste, mais comme portée par votre propre Père, parce que volis savez que sa volonté est que vous mouriez, afin que votre mort soit ma vie (M. 134).

Ne faisant rien par lui-même. - C'est la conséquence logique et rigoureuse de ce qui précède et de la désappropriation exposée plus haut. De même qu'il disait: « Ma doctrine n'est pas ma doctrine, ma gloire n'est rien », il disait aussi: « Je ne fais rien de mon chef, c'est le Père, qui demeure en moi, qui fait ses oeuvres: *ipse facit opera* » (Jean, 14, 10). A plus forte raison, selon notre auteur, devons-nous entrer nous-mêmes dans cette abdication, pour nous livrer à la conduite de Dieu:

> Nos facultés sont perverties; jamais nous ne pouvons nous y appuyer. Tout ce que nous Pouvons et devons faire, c'est de les prêter au Saint-Esprit. Et pour nous livrer à lui, il faut se bien orienter: c'est le fruit de la première règle. Elle nous enlève à notre direction propre, pour nous mettre sous la direction du Saint-Esprit (E., 2, 87).

Agissant toujours par l'Esprit de Dieu. - Il nous trace ainsi la voie, en se soumettant à la première des grandes lois qui régissent la marche d'une âme vers Dieu, la « loi d'amour, que le Saint-Esprit a coutume de graver dans les coeurs ». Par cette loi intérieure:

> L'Esprit-Saint éclaire les intelligences, fortifie les volontés, pénètre les coeurs d'une sainte allégresse et rend tout facile et agréable. Celui qui aime ne voit dans l'épreuve qu'une occasion de marquer son amour. Rien ne l'arrête. Partout et toujours il se perd dans les entrailles de la divine charité. De là, une constance inébranlable: la loi intérieure est un principe fixe, constant comme les lois de la nature (DS. 148).

Y eut-il jamais coeur docile à cette loi autant que le Coeur de Jésus?

Constamment abandonné aux ordres de Dieu. - C'est la seconde loi, d'après Michel Garicoïts, celle de l'obéissance, qui gouverne l'homme par l'extérieur. A ces ordres de Dieu, non seulement le, Christ se plie, mais il s'y abandonne, pour que la volonté paternelle dispose de lui à discrétion. Non par à-coups, mais à toute heure: « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son oeuvre » (Jean, 43, 4). Même quand les ordres de son Père lui seront transmis par des créatures indignes, il n'aura jamais un instant d'hésitation:

> Notre-Seigneur obéit à tous, en tout, à ses bourreaux, même au démon: *Assumpsit eum diabolus* (Mat., 4, 5). Il ne s'unit pas à leur volonté malicieuse et perverse, mais il voit en eux les instruments de la volonté de Dieu. Aussi ne leur résiste-t-il en rien. Au contraire, on veut le flageller, il y consent; le crucifier, il étend les mains. Il obéit à Pilate, à Hérode, laissant à son Père le soin de faire servir leurs crimes à l'accomplissement de ses desseins (DS. 200).

On reconnaît bien la doctrine de notre saint sur la volonté de Dieu.

Pour souffrir et faire tout ce qu'il voudrait. - Ces termes résument l'immense domaine sur lequel s'exercent ces deux lois, ainsi que l'idéal de la conformité à la volonté divine. Comme le Psalmiste et mieux que lui, Jésus pouvait répéter: « *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (Ps. 107, 2), mon coeur est prêt, ô Dieu, à faire ce que vous voulez que je fasse; mon coeur est prêt à souffrir tout ce que vous voulez que je souffre » (M. 1122). Nous trouvons là l'*ecce venio* en plein exercice:

> Me voici, sans retard, sans réserve, sans retour!... Homme à tout faire, homme à tout souffrir, dans l'ordre de l'obéissance; homme ne faisant rien, ne souffrant rien hors de là. Générosité immense, mais réglée, qui s'applique aux devoirs, aux convenances de la position actuelle. Générosité immense, qui trouve un champ digne d'elle assez vaste, où elle peut se déployer et glorifier Dieu, aussi bien dans le sein de Marie, dans la crèche, dans la pauvre maison de Nazareth, que dans la splendeur du ciel, à la droite du Père éternel (M. 292).

Un tel exemple, ne sera-t-il pas capable de nous entraîner dans la même voie?

> Vive Dieu! Je puis glorifier Dieu, je puis être utile au prochain, aussi bien et avec moins de danger, dans la pauvreté, dans les humiliations, les occupations les plus matérielles, que dans les positions les plus éclatantes. *Me voici, à tout!* ne cherchant néanmoins fortune jamais hors de ma position (M. 292).

Et le saint, de conclure, en ramassant d'un mot ces deux premières parties du programme divin:

> C'est ainsi que Dieu nous a aimés. C'est ainsi que Jésus-Christ notre Seigneur et Créateur, est devenu un attrait ineffable pour le coeur, un modèle parfait et lin secours tout-puissant.

Les prêtres du Sacré Coeur

Cependant, les hommes sont de glace pour Dieu, continue-t-il avec un accent de douleur, en reportant son regard sur lui-même et autour de lui. Les hommes sont de glace pour Dieu, alors qu'ils sont « tout de flamme pour d'autres objets e. Il se rappelle l'état malheureux de la société chrétienne, sur laquelle souffle un vent de révolte et d'impiété:

> S'il n'y a plus sur la terre, ni caractères, ni foyers, ni patries, il faut s'en prendre à la révolution, qui a substitué le règne de l'homme à celui de Jésus-Christ. Les plus honnêtes gens oublient que Dieu est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin des choses, et ils rapportent tout à l'humanité. Cela se voit en grand chez les peuples, et en petit chez les individus, dans les familles et les communautés religieuses. Mais, ici comme là, ici surtout, c'est un grand malheur (B. 467).

Et parmi les prêtres mêmes. - La pensée des prêtres le liante visiblement. Les frères Allignol viennent de se soulever contre l'Episcopat, dans leur brochure: *De l'état actuel du Clergé de France* (1839), demandant que le clergé soit « émancipé du despotisme des évêques »; les abbés Clavel, Migne, de Genoude ont orchestré cette campagne. Il se rappelle aussi que, étant jeune, il avait vu Mgr Loyson obligé de lancer cinq interdits et de prononcer huit destitutions en deux ans (1816-1818) et depuis, il a reçu bien des doléances des évêques. Or le mal continue:

> C'est déplorable, gémit-il, comme, dans le monde, on déchire toute autorité. La plus grande qui soit sur la terre est peut-être la plus calomniée; les nations et les individus se plaisent à l'envi à la charger d'injures.
>
> Dans ce diocèse, on gémit en voyant comme les prêtres surtout traitent l'Evêque. Partout, on n'entend que plaintes, désapprobations, médisances et surtout calomnies (C. 25).

Parmi les prêtres mêmes, il y en a si peu qui disent, à l'exemple du divin Maître: « Nous voici! Ita Pater! ». - Au lieu de s'offrir en sacrifice, les prêtres deviennent, eux aussi, des revendicateurs. Ministres d'un Dieu anéanti et obéissant jusqu'à la mort, qu'ils immolent chaque jour à l'autel, ils lèvent la tête et trouvent indigne de s'humilier et d'obéir:

> Nous laisserons-nous emporter par cet esprit mondain, qui n'est rien moins que diabolique? s'écrie-t-il. Irons-nous si sensiblement contre notre vocation? Car la pensée de contrebalancer cette conduite coupable, de dédommager l'évêque de cette sorte de peines, n'a pas peu contribué à l'établissement de cette Société (C. 25). - Quand donc comprendrons-nous que ce qui est bassesse aux yeux du monde, est grandeur d'âme aux yeux de la religion: de céder à ses ennemis, de ne leur résister pas, de souffrir leur violence?... Quel fruit peut-on retirer, si l'on ne porte à l'autel que des coeurs endurcis? Combien, qui honorent le Seigneur dans son temple, tandis qu'ils le persécutent dans la personne de son Fils! (M. 812).

A ce spectacle prodigieux..., c'est-à-dire de l'amour du Père, qui a pris les devants, en décidant l'Incarnation du Verbe, et du Fils, qui s'est anéanti *corde magno et animo volenti* et rendu obéissant jusqu'à la mort, le prêtre qu'il était et qui avait conscience d'avoir reçu un appel spécial, n'a pu y tenir. Il s'est livré, lui aussi, à l'exemple de son Maître; il a recueilli de ses lèvres l'*ecce venio*, pour en faire sa devise, et il l'a brandi devant les siens.

Les prêtres de Bétharram se sont sentis portés à se dévouer. - L'enthousiasme qu'il éprouvait, le zèle dont il brûlait, il les a communiqués à sa troupe. Ils sont là, *pusillus grex*, déjà remplis de son esprit, prêts à le suivre jusqu'au bout. Ils y seront fidèles, malgré toutes les sollicitations; et quand, plus tard, le fondateur étant mort, leur Evêque lui-même essaiera une fois de plus de les arracher à cet idéal et de les faire renoncer à leurs voeux, ils protesteront de leur inviolable fidélité: « Nous aimons ces liens dont notre père nous a enchaînés, diront-ils; daignez nous les laisser, Monseigneur, nous ne vous en servirons que plus fidèlement et généreusement » (B. 379).

Pour imiter Jésus anéanti et obéissant. - Jésus, leur modèle parfait, sera aussi leur règle suprême, à laquelle ils conformeront toute leur conduite. Et leur chef ne manquera jamais de leur rappeler ce devoir primordial, qui découle leur appel:

> C'est Dieu qui, dans sa sagesse et sa bonté, nous a appelés à cette Société, où il daigne nous conserver. Quel motif de confiance pour nous! Comme tous nos devoirs doivent nous paraître sacrés! En Dieu, nous trouvons un fonds inépuisable d'assurance, de force. Nous pouvons tout en lui.

> Mais il faut nous présenter devant lui comme un néant, effacés comme Notre-Seigneur Jésus-Christ... Des hommes ainsi sacrifiés et abîmés en Dieu sont capables de tout. Plus ils sont faibles et s'humilient, plus ils sont forts. (E., 2, 1).

C'est pourquoi ils s'appelleront les Prêtres du Sacré Coeur de Jésus, livrés comme lui, anéantis comme lui, obéissants comme lui. Ils seront les hommes de l'*Ecce venio*, voués, comme leur Modèle, à l'accomplissement intégral de lit volonté divine. Ils adopteront si bien ce programme, que le fondateur lui-même pourra leur dire:

> J'admire les excellentes dispositions qui vous animent le désir ardent que vous avez de faire en tout la volonté de Dieu. Vous êtes les premiers membres, disons mieux, vous êtes les fondateurs d'une Société à laquelle Dieu lui-même à donné naissance: c'est manifeste! d'une Société dont la fin et les ministères sont sublimes: c'est incontestable! d'une Société, enfin, qui se trouve dans les circonstances les plus délicates par rapport à Dieu et à l'Eglise. Nul doute que, par la grâce de Dieu, vous ne pratiquiez les vertus les plus précieuses; que vous n'ayez tous le plus grand désir de répondre aux desseins de Dieu sur vous. Je ne puis pas ne pas admirer tout cela; je puis même dire que j'en suis ravi. C'est si grand, si beau! c'est sublime, c'est heureux! (M. 1067).

Il les voit sous le regard de Dieu, il entend le Père céleste leur adresser ces paroles, qui confirment leur vocation:

> Mes amis, prêtres auxiliaires du Sacré Coeur de mon Fils, reconnaissez la sublimité de votre vocation. Attirés par mon Bien-Aimé, votre roi, à la divine carrière qu'il a parcourue le premier; éclairés par son exemple et appuyés sur sa grâce, vous y êtes entrés en disant: Nous voici!... Vous persévérerez jusqu'à la fin, et ce que vous attendez, vous l'aurez. Vous vous sauverez et vous sauverez ceux qui vous entendront ci vous verront (M. 1067).

Pour s'employer tout entiers à procurer aux autres le même bonheur. - C'est la deuxième partie de leur vocation, qui est essentiellement apostolique. Une telle destination doit exciter et. tenir perpétuellement en éveil chez eux le zèle le plus vif:

> Jésus-Christ, chef de l'Église, (lui) envoie des secours appropriés à ses besoins. Des troupes auxiliaires sont instituées dans ce but. C'est une entreprise glorieuse, sublime, le salut et la perfection des âmes. C'est l'oeuvre la plus divine, bien plus relevée que la création. La création: une parole! La sanctification: la mort d'un Dieu! C'est l'oeuvre du Coeur de Dieu, du Coeur de Jésus-Christ. Aussi, quel prix (M. 981).

Ce prix, le fondateur voulait que chacun fût prêt à l'y mettre à son tour, sur les pas du divin Modèle:

> Travailler au salut et à la perfection propres, au salut et à la perfection du prochain, *c'est notre élément*. Nous y employer tout entiers, pour nous, c'est vivre; nous y employer négligemment, c'est languir; ne point nous y employer, c'est la mort.
>
> Travailler à éviter l'enfer, à gagner le ciel. à sauver des âmes qui ont tant coûté à Notre-Seigneur, que le démon cherche tant à perdre: quel emploi! Ne demande-t-il pas tous nos soins? Peut-on craindre de trop faire? Ferons-nous jamais assez? Nous ne ferons jamais autant que le démon et le monde en font pour les perdre (M. 421).

Sous la protection de Marie, toujours disposée à tout ce que Dieu voudrait et toujours soumise à tout ce que Dieu faisait. - C'est la disposition la plus intime de la divine Mère qui est ici soulignée dans un admirable raccourci. Ces quelques mots embrassent toute la volonté de Dieu, à laquelle l'humble Vierge s'était entièrement donnée. Ainsi, a l'*ecce venio*, du Fils répond l'*ecce ancilla* de la Mère. Les deux expressions, comme les deux actes d'oblation qu'elles traduisent, sont solidaires,

voire complémentaires en quelque sorte l'une de l'autre, et entrent inséparablement, à ce titre, dans la devise de Michel Garicoïts.
Et de même que l'offrande du Verbe incarné s'accomplit dans le sein de la Vierge sous l'humble toit de Nazareth, de même la Congrégation du Sacré Coeur prend naissance dans le sanctuaire de Bétharram dédié à Marie depuis des siècles. Comme jadis elle veilla sur l'Enfant-Dieu, le fondateur place aujourd'hui sous sa protection maternelle ces prêtres voués au Coeur de son Fils.

III. LES PROLONGEMENTS DE L'ECCE VENIO

A partir de l'Incarnation, c'est dans tous les mystères que le saint découvre le Sacré-Coeur et entend résonner son *ecce venio*. Tous les actes qui s'y produisent ne sont que l'écho et comme la prolongation de la première offrande.
On le sent lui-même si intimement identifié au Christ, qu'il en revit tous les sentiments, comme les grands mystiques:

> Le Serviteur de Dieu, note un témoin, entrait si profondément dans l'esprit des mystères de notre divin Sauveur, que les sentiments et les impressions dont son âme était pénétrée se manifestaient dans tout son extérieur.
>
> Pour les fêtes de Noël, c'étaient des transports d'amour, de reconnaissance, de joie Pour le divin Enfant de la Crèche, devenu petit pour venir nous chercher dans notre bassesse et nous élever jusqu'à Dieu. Au temps de la Passion,... on aurait dit qu'il ressentait dans son corps exténué les douleurs du divin Sauveur. En voyant ce visage peiné, en entendant cette voix plaintive, il nous semblait que la victime du Calvaire était elle-même à l'autel. Je n'oublierai jamais les impressions que j'ai éprouvées en ces circonstances. Au jour de la Résurrection, il nous paraissait transfiguré (S. 319).

Noël
Dans la Crèche, il contemple l'Enfant divin qui s'offre avec sa Mère, et ce spectacle a un don spécial pour l'attendrir. Il laisse épancher sa piété. Il demande pour tous les siens, spécialement pour la jeune Communauté, la grâce de l'unité et de la fidélité à se conformer au ravissant modèle:

> Le petit Jésus, disant à son Père: *Me voici! qu'ils soient un!* O Père éternel, voilà votre Fils digne de vous; comme sa mère est digne de vous. Voilà une communauté semblable à votre Communauté: ce petit enfant et sa mère sont un comme vous êtes un.
>
> Ce petit enfant dit: *Me voici!* comme la mère: *Voici la servante du Seigneur!* C'est la même humilité, la même charité, la même obéissance sans bornes. C'est le même sentiment, le même bonheur dans le même dévouement, dans la même vocation à la même communauté (M. 969).

Les conséquences de son offrande entraînent le nouveau-né vers l'abaissement le plus profond. Dans son misérable berceau, déjà il rachète le monde:

> Noël! Quel est ce petit enfant qui vient de naître? que je vois couché dans une crèche, pleurant, tremblant de froid, demandant du lait, et qui ne paraît en rien différent des autres enfants? Le Fils de Dieu lui-même. (Sachons) nous livrer aux transports de l'admiration, de l'attendrissement, de la reconnaissance. Pauvre petit, vous êtes mon Dieu, mon Sauveur, mon Tout, Vous!

Mais qui donc a réduit la souveraine grandeur à cet incomparable abaissement? C'est l'amour de votre Père! c'est votre amour pour moi!... pour moi, votre ennemi! pour moi, criminel et malheureux!...

Pourquoi vient-il dans cet état? Pour nous sauver, pour nous rendre heureux. Nous étions criminels, malheureux, punis, déjà frappés par la justice divine! Contemplons-le et disons: « C'est ainsi qu'il expie mes crimes! ainsi il répare les ravages du péché en moi! ainsi il convertit le châtiment en trésor divin! » (M. 529).

Au Temple

Bientôt, l'Enfant s'offrira par les mains du prêtre, rendant ainsi officielle cette oblation qu'il avait accomplie dans le secret. C'est toujours l'humble et amoureuse soumission à son Père qui l'inspire et qu'il fait partager à sa Mère. Le contemplatif assiste à la scène:

Jésus porté (au temple) sur les bras de sa Mère. Comme (il) est petit et pauvre! comme cette mère est timide et modeste! Eh bien, cet enfant, tout petit, tout pauvre qu'il est, rend à Dieu un plus grand honneur que toutes les adorations des anges. Un Dieu adorant un Dieu, quel spectacle! quelle leçon! Marie purifiée: ni la lettre ni l'esprit de la loi ne l'y soumettaient (M. 528).

Mais, bien vite il s'applique à dégager la leçon:

Me voici! Jésus s'était offert dès le premier instant de sa conception à Dieu son Père par un acte qui persévérait toujours sans interruption. Pourquoi a-t-il voulu ajouter à cet acte intérieur et secret un acte extérieur et public conformément à la loi? Pour nous apprendre qu'il faut être chrétien non seulement intérieurement, mais encore extérieurement, surtout en ce qui est de précepte et en ce qu'un pieux usage a introduit. Les personnes religieuses doivent se conformer à la communauté dans les pieuses observances de la règle, pour la gloire de Dieu, à l'exemple de Jésus et de Marie.

Qui s'est présenté? L'Homme-Dieu. Comme il aime le Père! comme il veut tout ce que son Père veut, sans retard, sans réserve, sans retour! (M. 471).

Dieu caché

L'Enfant a grandi. Le saint aime à le suivre dans sa vie humble et obscure où il se forme jusqu'à trente ans. Il trouve en lui son modèle unique pour les actes de la vie ordinaire:

Quel corps! quelle âme! Comme il est formé à la vie contemplative, à la vie active! Formé à tout, orné de tout, homme accompli! Où a-t-il été élevé? Où a-t-il pu profiter si bien en admirables habitudes corporelles et spirituelles? Il parle si bien, il fait tout bien! C'est dans une famille d'artisans, sans fréquenter ni académie, ni université; c'est dans les travaux, et, par ces travaux, il s'est préparé si bien! Mais aussi, il n'a jamais perdu de vue la fin de sa vocation.

O Jésus, sans séminaire, sans université! O Jésus, je veux vous ressembler; je veux me laisser former aux ministères propres de ma vocation, pour tout ce à quoi mes supérieurs jugeront à propos de m'employer (M. 968).

L'heure de Jésus

Quand vint le temps marqué pour la Passion dans le décret divin, Jésus se livra, une fois encore, à son Père. Il attendait cette heure depuis l'Incarnation. Il était prêt. Le saint nous fait assister au renouvellement de son oblation dans la prière sacerdotale:

Il leva les yeux au ciel (Jean, 17, 1): action ordinaire à Jésus-Christ avant la prière. Il voulait commencer par là le canon de son sacrifice. Aussi le prêtre commence-t-il par là le canon: *Te igitur*. Levons les yeux vers la patrie, et que le coeur les y suive!

Mon Père: nom d'autorité, mais d'autorité douce, qui marque l'auteur de la vie, de qui on tient tout, à qui on rapporte tout; nom de bonté et d'indulgence, autant que d'autorité.

L'heure est venue: Me voici, victime toute prête à recevoir le coup (M. 486).

Enfin, au moment d'achever sa carrière, lui, qui avait gardé le silence durant toute la Passion, il fait entendre les paroles du pardon qu'il nous mérite en mourant, les paroles qui ouvrent le paradis au pécheur et nous font le don, précieux entre tous, de sa Mère, avant de remettre lui-même son âme à son Père. En ce dernier instant, achève de se réaliser l'oblation de jadis:

Les sept paroles prononcées à haute voix, dans les larmes et dans le sang... Les larmes arrosaient la prière, le sang l'ennoblissait. Le cri pénétrait les oreilles du Père. Ecoutons-les, pénétrons-les... Le fils de Dieu a dit ces paroles au Père, sur la croix, près de mourir, les mains étendues, couvert de sang, pour ceux qui le crucifient et pour tous les pécheurs (M. 187).

C'est jusque-là, dit notre guide, qu'il nous est demandé de le suivre. L'*ecce venio* l'a conduit à la croix: là aussi est le test décisif auquel on reconnaîtra les vrais disciples: « Entrez, nous dit-il, dans les sentiments de Notre-Seigneur: *hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (Phil., 2, 5):

Les sentiments qu'a eus Notre-Seigneur sont précisément ceux que nous inspirent nos règles. Etant Dieu et sachant que ce n'était pas une usurpation pour lui de s'égaler à Dieu, le Sauveur a pris le parti de s'humilier, de se faire esclave et d'obéir jusqu'à la mort de la croix.

Vous aussi, nous disent nos règles, lors même que vous pourriez, avec l'approbation des hommes, réussir à glorifier et servir Dieu, préférez toujours, autant qu'il se pourra, le servir dans un état d'obscurité, d'abjection et de contradiction. Après l'exemple de Notre-Seigneur, il ne nous est point permis d'être ses disciples et d'avoir d'autres sentiments, d'autres prétentions, d'autres vues que lui (M. 483).

Le mystère de l'autel

Par-delà la mort, l'*ecce venio* retentit encore, puisqu'avant d'expirer, Jésus a institué le sacrement dans lequel il nous reste pour toujours. Michel Garicoïts fut un affamé de l'Eucharistie. Toute sa vie, il éprouva une dévotion extraordinaire pour le mystère de l'autel. C'est là qu'on le voyait transfiguré par l'extase et soulevé par la lévitation: « Eh! qui pourrait y tenir? » répliqua-t-il, comme pour s'excuser, un jour qu'on parlait de cette ferveur (S. 252). Il avait beaucoup médité les deux volumes si pleins de doctrine et de piété du P. Vaubert S. J. Nous ne pouvons citer -ici les nombreux textes où il montre comment l'Eucharistie fait revivre à l'autel tous les mystères du Christ. Contentons-nous de cette élévation brûlante, où il joint intimement la Passion de Jésus et la communion et demande pour lui-même cette substitution du coeur et cet amour nouveau, qui doivent faire de lui, aux yeux du Père, un nouveau Christ:

Vous voilà, vous qui venez de nous faire un si grand présent! Plus occupé de nous que de vous-même, tout à l'heure, au moment même que vous vous épanchiez avec tant d'amour, (vous) avez vu sortir celui qui devait vous trahir. Vous qui savez où il est, vous allez là! ...

Et ces disciples saisis de crainte, que vous n'avez cessé de combler de tant de biens, d'entourer de tant de soins, comme ils sont lâches! Hélas! Hélas! combien de fois ne les ai-je pas imités dans leur conduite intérieure et extérieure!

O vous, mon modèle! quel calme, quel oubli de vous-même. quelles attentions délicates, quel extérieur, quel intérieur! Surtout, quel coeur, quel amour, quelle mansuétude, quelle patience, au milieu de cet océan de douleur! Et tout cela pour moi!

O Coeur de Jésus, que ne souffrez-vous pas! que ne désirez-vous pas souffrir! Et moi? C'en est fait. J'irai vous trouver et je vous dirai: *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (Ps. 50, 12) [77]. Ah! que j'en ai besoin! Non, je ne veux plus écouter celui qui m'a fait tant de mal.

O Coeur divin, vous voulez devenir mon coeur. Oui, oui, place, vieux coeur, place au Coeur de Jésus! Disparaissez à jamais, vieux coeur! Il n'a que trop régné. Prenez sa place, ô Coeur de Jésus, je ne veux plus rien vous refuser. Coupez, brûlez!... Donnez-moi de vous aimer. C'est assez. Amen! Amen! (M. 255).

Par cette substitution, la communion achèvera de former en nous la filiation divine et, l'*ecce venio*, par elle, pleinement revécu, assurera notre remontée vers le Père, dans l'action de grâces et dans l'amour. C'est ce que le saint nous fait demander:

Conjointement avec Notre-Seigneur, adorer le Père, le louer, lui dire: «Me voici, victime d'amour à votre gloire! » C'est la fin dernière de la communion. Et puis, le prier de nous donner son esprit pour vivre de sa vie divine.

Remercier le Père éternel de nous avoir donné la communion comme la nourriture de ses enfants pour perfectionner en nous cette qualité. Considérer l'obligation, après la communion, de croître en vertu. Nous étudier à agir en véritables enfants de Dieu...

C'est vous qui m'avez fait ce don par votre Fils et par votre Saint-Esprit. Comme vous m'avez aimé! Que ne vous dois-je pas, ô mon Père, pour un si grand don! O mon Père, vous aimer, vous obéir, vous imiter, agir d'une manière digne d'un tel Père (M. 999).

S'il préconisa toujours la communion fréquente, très en avance en cela sur son temps, c'est qu'il voyait dans la réception de l'Hostie un merveilleux moyen de progrès spirituel. On ne peut, d'après lui, communier dignement, sans ressentir « l'obligation de croître en vertu ».

IV. LES VERTUS DE L'ECCE VENIO

Il n'y a pas de spiritualité chrétienne qui n'intègre dans sa synthèse toutes les vertus. Mais, suivant l'idéal de chaque saint, ces vertus se groupent différemment autour d'un point central inspiré d'en haut, qui les tient sous sa dépendance et amplifie par elles son propre rayonnement. Telle est l'origine des spiritualités particulières dans l'Eglise.

Vécues d'abord à un degré éminent par leurs initiateurs, ces diverses formes de la sainteté se communiquent ensuite sous leur influence et donnent naissance à autant de familles spirituelles. Toutes s'inspirent du Christ, maître et modèle universel, mais chacune le saisit d'un point différent de perspective.

Michel Garicoïts s'est attaché à l'*Ecce venio* comme exprimant la première et définitive attitude prise par le Sacré Coeur envers son Père, et, dans cette offrande initiale, il a découvert un faisceau de cinq vertus principales, qui en sont comme les émanations [78]. Elles formeront le programme propre des *Prêtres du Sacré Coeur de Jésus*:

[77] Créez en moi un coeur pur, ô Dieu, et renouvelez au-dedans de moi l'esprit de droiture.

[78] Saint Vincent de Paul. voulant « que le caractère spécifique de sa Compagnie fût l'imitation de Jésus-Christ dans l'évangélisation des pauvres et la formation du clergé », y avait aussi découvert cinq vertus, qu'il appelait « les facultés de l'âme de toute la Congrégation ». C'étaient les « vertus d'humilité, de simplicité, de mortification, de douceur et de zèle » (*Le grand saint du grand siècle, Monsieur Vincent*, par Pierre COSTE, III, 439).

> Ce nom, écrit le fondateur, rappelle si bien les sentiments de *charité*, d'*humilité*, de *douceur*, d'*obéissance* et de *dévouement* renfermés dans ce premier acte du Sacré Coeur de Jésus: *Me voici!* (M. 1100).

Parmi ces cinq vertus, toutes essentielles à cet idéal du Sacré Coeur, le théologien, avec une parfaite sûreté de regard, en a vite distingué trois, dont la portée dépasse les autres. Elles sont; à ses yeux, plus que des vertus, des dispositions générales, sans lesquelles il n'y a aucune vertu possible. Le P. Etchécopar, son héritier spirituel, les appellera les « trois leviers » de sa sainteté:

> L'*humilité*, qui ne bâtit que sur Dieu; l'*obéissance*, qui ne (marche) que sur les pas de la divine volonté; l'*amour*, qui ne recule pas, mais avance toujours avec une confiance et une patience invincibles (Circ., 15 Mai 1890).

Et, pour bien préciser que ce n'étaient point là des dispositions limitées à la personne du fondateur, il ajoute:

> Il salissait de fonder... une Société d'hommes dépouillés de tout et surtout d'eux-mêmes (humilité), livrés intérieurement à la loi d'amour, extérieurement à la toi de l'obéissance, et ayant pour devise: « Mon Dieu, me voici, avec votre divin Fils, sans retard, sans réserve, sans retour, par amour pour vous » (Ibid.).

1. HUMILITÉ

Avec son intrépidité native, le rude montagnard s'élance à l'assaut de la sainteté, comme jadis à l'ascension des pies escarpés. La force de sa pensée vient souvent de la logique implacable avec laquelle il tire les conséquences pratiques de principes simples et indiscutables. On va le voir dans ces pages sur l'humilité. Son esprit philosophique, son habitude d'argumenter en classe lui permettent de pousser cette logique jusqu'au bout, sans laisser à l'esprit ni répit pour se dérober, ni échappatoire pour tenter de se refuser à l'évidence.
Mais la justesse même de son jugement et son sens parfait de l'équilibre l'empêchent d'outrepasser les bornes et lui évitent d'avoir jamais à reculer ou à se reprendre.
Il voit dans l'humilité la condition essentielle qui seule a rendu possible l'*Ecce venio*. Nous l'avons déjà noté, sans l'*exinanivit*, pas d'incarnation concevable.

A notre place!

C'est en sondant le Sacré Coeur qu'il découvre cette vertu aux proportions d'abîme, où il nous conduit par degrés. Ce n'est d'abord que

> Le grain de sénevé: l'humilité, vertu bien petite aux yeux des superbes, méprisée et rebutée de la sagesse mondaine; mais choisie par la sagesse divine, qui l'a établie comme le fondement de tout J'édifice de la vie chrétienne et religieuse. Aussi, à quel, degré de gloire Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas élevée en sa personne! Notre-Seigneur a choisi cette petite semence de l'humilité et il l'a semée premièrement dans son Coeur.
>
> Comment a-t-il semé ce petit grain dans son Coeur? Par l'amour qu'il a conçu pour elle, par le cas qu'il en a fait et par l'union inséparable qu'il a voulu quelle eût avec lui dans tous les états de sa vie. L'Incarnation est le mystère de son anéantissement, sa naissance (de même), etc., etc. Il perpétue l'exercice de cette vertu -dans son sacrement jusqu'à la consommation des siècles.
>
> Jésus-Christ n'a pas pris cette vertu pour lui (seul) il a voulu encore en faire présent à ses amis: « Apprenez (le moi que je suis doux et humble de coeur. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître. »Si vous voulez être grands, abaissez-vous, cachez-vous, anéantissez-vous. D'où viennent les grands arbres?

D'un petit grain caché et pourri en terre. C'est le seul chemin qui conduise à la véritable gloire (M. 410).

Après ce coup d'oeil général, il revient à l'Incarnation et essaie de nous faire mesurer la chute du Verbe:

Il s'est abaissé au-dessous de ce qu'il était. Etant Dieu, il s'est fait homme: il s'est anéanti (M. 69).

Et, comme si ce premier anéantissement ne lui suffisait pas, il a encore anéanti cette humanité qu'il avait prise:

Il a anéanti son humanité, qu'il regardait comme un néant devant la divinité... et, se présentant en holocauste, il a osé dire: *Me voici! obediens usque ad mortem crucis* (E., 1, 16).

Voilà le modèle. Quoi que nous fassions, jamais notre humilité ne pourra atteindre ce degré: « Il est évident que, en ce sens, nous ne pouvons pas être humbles », dit-il. Pourquoi? Parce que:

Nous sommes dans l'impossibilité de nous abaisser au-dessous de ce que nous sommes par nature... Que sommes-nous par notre fonds, fussions-nous aussi parfaits que Lucifer avant sa chute? Rien autre chose que de vrais néants... Si l'être même que nous avons est une grâce, à plus forte raison tout le reste.

Que nous demande Dieu, lorsqu'il nous ordonne de nous anéantir nous-mêmes et de nous renoncer? Il nous demande de nous rendre justice, de nous mettre à notre place et de nous reconnaître pour ce que nous sommes (M. 69).

Qui peut sincèrement refuser de se voir tel qu'il est? Et comment., sans cela, nous présenter devant le Dieu de toute vérité? Nous sommes créatures, donc tirés de rien. Entrons dans notre vérité et disons:

Dieu tout, moi rien! Moi, néant, pourriture! Voilà une idée régulatrice, une bonne orientation pour les idées, les sentiments, la conduite! Ce grand principe doit nous aider à balayer ce fatras d'idées et de vues contraires, qui empoisonnent la vie de l'homme, profanent la vie divine et aboutissent, par de sataniques machinations, à un paganisme pratique et à l'impiété (DS. 74).

Le premier devoir de toute créature qui se présente devant son Créateur pour une oeuvre quelconque, c'est de reconnaître et de confesser son néant. Sans cette disposition, il n'y a rien à attendre de Dieu: *superbis resistit*, il résiste à qui lui résiste (DS. 177). - Que faisons-nous donc en nous mettant au niveau du néant? Nous ne faisons que nous rendre justice (M. 69).

Cette reconnaissance loyale de notre néant foncier ne doit pas rester une simple vue de l'esprit. Puisque c'est une affaire de justice, elle a des conséquences pratiques, devant lesquelles le Christ, pour son compte, n'a pas reculé. Il a dit: « Père, me voici! comme un néant digne d'être broyé, crucifié! » (DS. 79). Dès lors, pouvons-nous les récuser et nous dire encore disciples du Sacré Coeur? Le saint répond:

Il y a injustice formelle de notre part à refuser d'être traités et de nous traiter nous-mêmes comme de vrais néants (M. 69).

Et ce ne sont pas des mots prononcés à la légère; il a pesé les conséquences de sa déclaration:

On dit que cet aveu ne coûte rien à l'égard de Dieu... Cet aveu ne coûte rien si l'on se borne à le faire de bouche. Mais c'est bien autre chose s'il faut en venir à la pratique, s'il s'agit

d'acquiescer à l'exercice des droits de Dieu sur nous, de trouver bon qu'il dispose à son gré de notre esprit, de notre coeur et de notre être, malgré tous les ménagements dont il use à l'égard de notre faiblesse (M. 69).

La deuxième conséquence, non moins onéreuse à la nature est que, une fois établis sur ce plan essentiel, au delà des contingences humaines sur lesquelles se fondent nos ordinaires relations, nous devons trouver juste que les hommes aussi nous jugent et nous traitent suivant ce que nous sommes:

Que peut-on devoir à ce qui n'est rien? Que peut exiger le néant?... Quand les hommes nous maltraitent, ils manquent à Dieu qui le leur défend: ils ne nous manquent pas. Nous n'avons rien en propre: que peut-on nous ôter?

Si nous envisageons toujours ainsi les choses du côté de Dieu, nous ne serons pas si sensibles, si sujets à nous plaindre, à nous emporter. Nous verrons qu'en semblable occasion, les droits et les intérêts de Dieu sont seuls lésés (M. 69).

Certes, il avoue qu'une pareille pratique est difficile et qu'il faut, pour en venir là, « être mort à soi-même » :

Mais enfin, poursuit-il implacable, cela est-il juste? Certainement. La raison n'a rien à y opposer. Dieu n'exige donc rien que de raisonnable lorsque, à soli égard et à l'égard du prochain, il veut que nous nous comportions comme n'étant rien, n'ayant rien, ne prétendant à rien. C'est incontestable, et cela serait vrai fussions-nous des créatures aussi parfaites que Lucifer avant sa chute. A plus forte raison en qualité de pécheurs (M. 69).

Car - et c'est le second fondement de notre humilité - ce néant de nature, nous l'avons encore aggravé par le péché:

Conçus dans l'iniquité, chargés de crimes personnels.... dignes de la malédiction de Dieu et des supplices de l'enfer, infiniment (par là) au-dessous du néant, où trouver un état d'humilité pour nous?... Reconnaissons que nous sommes si bas, qu'il est impossible de nous abaisser davantage. Reconnaissons que, dans l'ordre naturel et surnaturel, il n'est point de mépris, d'ignominie qui ne soit au-dessous de ce que nous méritons. Le reconnaître et accepter toutes les humiliations que mérite une créature coupable, ce n'est point humilité de notre part, mais l'acceptation d'un juste châtiment (M. 69).

De cette constatation si ferme, il passe au ton de l'indignation, il s'emporte, et l'on croirait entendre le Curé d'Ars apostrophant, ses paroissiens:

Qu'est-ce donc que de ne pouvoir souffrir, ni de la part de Dieu ni de la part des hommes, la moindre ombre de mépris, de rebut, la plus petite raillerie? C'est un orgueil incroyable. Qu'il est injuste! qu'il est insensé! qu'il est abominable aux yeux de Dieu! Encore si nous rougissions de cet orgueil! si nous nous en humiliions par réflexion! Mais, nous en applaudir! Croire avoir des sentiments nobles, traiter de bassesse, d'extravagance l'estime et la sainte avidité des saints pour les humiliations, oh! que c'est malheureux (M. 69).

En face des humiliations du Fils de Dieu, l'orgueil lui apparaît comme le plus impardonnable de tous les crimes. Il y revient sans cesse, il s'acharne contre lui avec une âpreté et une sorte de Passion, qui lui arrache des formules pascaliennes:

Quiconque s'élève, serait-il un ange, retombe dans l'enfer: c'est l'histoire de Lucifer. Plus on est parfait, plus on doit s'anéantir et trembler... La vérité est que nul n'entre au ciel que par la porte de son néant. Si quelqu'un disait le contraire, quand ce serait nu ange, je lui dirais: anathème! (DS. 77).

Ne nous y trompons pas: fussions-nous des apôtres, nous ne sommes que des *patraques*. Si nous avons de nous une opinion contraire, *ipsi nos seducimas*, nous nous trompons grossièrement (DS. 178).

Plus on se perd, plus on se trouve

Il en est qui qualifieront d'exagéré cet abaissement et taxeront notre saint de pessimisme, comme on l'a fait pour les tenants de l'Ecole française. Il est aisé d'entendre sa réponse fulgurante: « Regardez donc le Fils de Dieu! » Et si l'on alléguait que c'est un devoir pour chacun de cultiver sa personnalité, d'en développer les aptitudes, d'en augmenter la valeur, il aurait tôt fait de distinguer entre le *moi* naturel et égoïste, qu'il faut anéantir sans merci - encore une rencontre avec le « moi haïssable » de Pascal - parce qu'il est, l'ennemi-né de notre réalité divine, et l'homme nouveau selon la grâce, qui doit croître aux dimensions du Christ. Le inonde, sans le Christ, ne peut que sombrer dans la boue, le néant, l'enfer. Le monde, grâce au Christ, est soulevé jusqu'à l'infini de Dieu. Mais il faut prendre le Christ tel qu'il est, avec toutes ses dimensions:

S'anéantir dans son néant! Plus on se perd en soi, plus on se retrouve en Dieu et dans un bien meilleur état, sanctifié, transformé, divinisé.

Mais, au lieu de ce néant qu'on devrait trouver, on trouve son individualité et, en elle, de petites idoles, des idoles mignonnes, auxquelles on sacrifie tous les fruits de son ministère, la délicatesse virginale du sacerdoce, son honneur, son existence (E., 1, 16).

Il démontre amplement qu'humilité et grandeur d'âme vont de pair et ne peuvent croître qu'ensemble, comme des vertus complémentaires. Plus l'homme s'abaisse devant Dieu, plus il est grand, car il ressemble davantage au Christ. La grâce comble le vide creusé par l'humilité, comme, dans le Christ, la personne divine tient éminemment la place qu'eût laissée l'absence de personnalité créée. Il n'y a pas de sainteté possible hors de là.

Son propre exemple confirme cette doctrine magnifiquement: il ne visa jamais qu'à l'effacement le plus total de lui-même devant l'Evêque, devant les siens, devant tous. Or, précisément, plus il s'abaissait, plus son prestige et son autorité s'affirmaient et, à mesure qu'il cherchait à se réfugier et à disparaître derrière ses auteurs, sa personnalité transparaissait plus éclatante et s'imposait irrésistiblement à tous.

Au demeurant, ce n'est nullement. cela qui le préoccupe. Il ne sait que chanter le bonheur de l'humilité, à la suite du Coeur divin: *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde* (Mat., 11, 29)

Il est heureux l'état d'une âme qui aime et pratique l'abjection sur les pas de son divin modèle. C'est un état fécond en fruits de gloire et de vie. On le verra au tribunal de Dieu (DS. 51-52).

Jésus dit de nous charger de son joug; il nous déclare qu'il est doux. Quelque pesant quia soit en lui-même, Dieu l'adoucit à ceux qui s'en chargent volontiers et qui consentent à le porter par amour pour lui. L'amour fait qu'on ne souffre pas ou qu'on aime la souffrance.

Quelle est la récompense présente de l'anéantissement? La paix du coeur, le calme des passions, la cessation de toutes les agitations d'esprit, des murmures et des révoltes extérieures. Une âme anéantie souffrirait tous les maux imaginables, sans perdre le repos attaché à son état: c'est une chose d'expérience. (M. 69).

Il en était là lui-même en effet, et c'est bien de l'abondance du coeur qu'il s'exprime. Les témoins de sa vie rapportent des exemples nombreux, où il a supporté des humiliations héroïques sans manifester la moindre émotion. Il pouvait donc parler:

Qu'est-ce qui nous rend les mépris, les humiliations, les calomnies si difficiles à supporter? C'est notre orgueil. Voilà ce qui nous agite, ce qui nous indigne, ce qui nous rend la vie amère, insupportable. Travaillons sérieusement à nous anéantir; ne donnons aucune pâture à

> l'orgueil; acceptons avec respect, reconnaissance et amour les mépris, et bientôt nous en viendrons à n'être plus inquiets de ce qu'on pense, de ce qu'on dit de nous, ni de la manière dont on nous traite. Un mort ne sent rien, tout lui est égal. Anéantissons notre volonté, notre jugement; obéissons, parvenons à ne savoir qu'obéir dans le sens de nos règles, et par là nous déracinerons la recherche propre, source féconde de tant de maux. (M. 69).

2. OBÉISSANCE

Ecce venio ou non serviam

Si l'*Ecce venio* du Sacré Coeur est conditionné par l'humilité du Verbe anéanti, il est essentiellement tourné vers l'accomplissement de la volonté divine: *ut faciam voluntatem tuam* (Heb., 10, 9). Il est donc, au premier chef, un acte d'obéissance, et il fixe, une fois pour toutes, l'attitude intérieure de Jésus:

> Quel est le motif le plus parfait qui renferme tous les autres, se demande notre auteur? L'adorable volonté de Dieu. Tel a été le motif de toutes les actions de Notre-Seigneur Jésus-Christ: «Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et je ne suis occupé qu'à accomplir son bon plaisir » (Jean, 4, 34; 8, 29) (DS. 92-93).

Dans tous ses actes, le Christ gardera les yeux fixés sur la volonté divine: elle sera sa règle unique. Venu au monde pour accomplir l'oeuvre que son Père lui a donné à faire (Jean, 17, 4), il a consacré le premier acte de sa liberté à faire sienne cette volonté paternelle; il s'est engagé dès ce moment à ne rien choisir d'autre, à ne jamais dévier de la ligne tracée: « Il n'a fait, constate notre auteur, que des choses prévues, préordonnées par son Père et marquées par les Ecritures » (DS. 95).
Et pour faire de lui un modèle que nul ne soit jamais autorisé à récuser, le Père a soumis son obéissance aux conditions les plus dures qui se puissent concevoir, tant pour sa dignité d'homme que pour sa qualité de Fils de Dieu. C'est là ce qui jetait le saint dans l'émerveillement. A travers ses bourreaux, Jésus ne voyait que son Père:

> Notre-Seigneur dit à Pierre: «Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a donné? » et non « que Judas, les Scribes et les Pharisiens m'ont préparé ». Ceux-ci n'étaient que les exécuteurs des volontés de son Père sur lui. Il disait aussi à Pilate: « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut », si la Providence divine ne l'avait ainsi ordonné. Tout vient donc d'en haut, tout est un effet particulier des dispositions et des desseins de la Providence (M. 1140).

Tel est l'exemple parfait que le Fondateur de Bétharram ne cessait de proposer. Il ne pouvait guère insister sur les voeux, il n'avait que des rudiments de règles à offrir aux siens. Mais il y avait Jésus-Christ à imiter, il y avait le Sacré Coeur à reproduire. Tous s'y étaient engagés à sa suite:

> Quel attrait pour les coeurs dans cette obéissance amoureuse d'un Dieu, proclamait-il! Prêtres du Sacré Coeur, nous faisons profession de cette obéissance, nous nous sommes engagés à la pratiquer et à la prêcher (DS. 201).

A la pratiquer d'abord, en l'unissant à l'humilité, l'une et l'autre appuyées sur le renoncement, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, comme le divin Coeur:

> Sans ce fondement, toute l'érudition et les grades possibles ne pourront produire qu'un vain éclat, rien de solide, des ruines. Il ne peut en être autrement. Dieu, de qui procède tout bien, demande des instruments dépouillés de tout, surtout d'eux-mêmes, entièrement abandonnés dans leur coeur à l'action du Saint-Esprit, à la loi d'amour et de charité qu'il a coutume d'y

> graver, et à la grande loi de l'obéissance, à l'exemple de Notre-Seigneur... il s'est anéanti et rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix. Ce que résume ce seul mot: *Me voici*! (DS. 44-45).

Il revenait à son plan d'origine, aux besoins pressants de l'Eglise, à l'esprit antichrétien qu'il fallait arrêter, à l'insubordination corrosive qui gagnait le clergé. L'heure lui semblait particulièrement urgente: « Choisissez, disait-il, décidez-vous »:

> La question est aujourd'hui de savoir lequel des deux mouvements sera le nôtre; de celui qui dit: *Non serviam, ero similis Altissimo* [79]; ou de celui qui, uni au Coeur de Jésus, dit: *Me voici!* (DS. 27).

Ce sont ces coeurs généreux qu'il a voulu grouper et former:

> Une Société de prêtres ayant pour programme le programme même du Coeur de Jésus, le Prêtre éternel, le serviteur du Père céleste: dévouement et obéissance absolus, simplicité parfaite, douceur inaltérable! Ces prêtres seraient un véritable camp volant de soldats d'élite, prêts à courir, au premier signal de leurs chefs, partout où ils seraient appelés, même et surtout dans les ministères les plus difficiles et dont les autres ne voudraient pas (DS. 43).

Qui fera ces hommes? Seule l'obéissance en est capable, « une obéissance tirée trait pour trait sur le Coeur de Jésus »:

> C'est l'obéissance, proclame-t-il, qui est la forme de notre Société et la fait être *Congrégation de Bétharram*. Ce qui doit nous caractériser, c'est l'esprit d'obéissance. Tel a été le but des fondateurs de cette Société: l'esprit d'obéissance est sa raison d'être. On a voulu présenter à l'Evêque des prêtres entièrement disposés à remplir tous les emplois qu'il voudrait leur confier, entièrement obéissants, toujours prêts à dire: *Adsum! Me voici!* Voilà le caractère propre du Bétharramite. Si l'obéissance manque, la raison d'être manque (E. 1, 24).

Sur ce point, il se trouvait de nouveau dans le sillage de saint Ignace, qui avait assigné à ses religieux l'obéissance comme marque propre de leur Compagnie. La différence ici est plutôt dans une nuance de l'esprit. Tandis que le Jésuite s'applique à n'obéir qu'au Christ, son chef, dans la personne du supérieur - *qui nunquam intueantur personam cui obediunt, sed in ea Christum, cujus causa obediunt* (Let. sur l'Ob., n. 3) - le Bétharramite fixe les yeux sur le Sacré Coeur obéissant à son Père et s'emploie à faire revivre en lui la même obéissance filiale.

Jusqu'à la mort

Quant au reste, la même étendue est reconnue à cette vertu et les mêmes exigences dans les deux Sociétés. Elle va au delà de ce que demande la vie religieuse ordinaire et compense, par le renoncement absolu qu'elle réclame, un moindre degré d'austérité extérieure, qu'on trouve plus marqué dans d'autres formes de vie religieuse.

L'obéissance bétharramite ne doit pas connaître plus de bornes que celle du Sacré Coeur obéissant jusqu'à la mort de la croix:

> Notre caractère propre est d'obéir, sans excuse, sans retard, sans réserve, d'action, de volonté, de jugement. plutôt par amour que par tout autre motif. Ailleurs, il peut y avoir une certaine mesure; ici, aucune, sinon le péché manifeste (M. 1100).

Il tient à préciser ce dernier point avec une netteté qui ne laisse place ni à discussion ni à interprétation. Comme le Christ a obéi à Caïphe et à Pilate, qui étaient de grands criminels et

[79] « Je n'obéirai pas, je serai semblable au Très-Haut. »

péchaient gravement en ordonnant les scènes de la Passion, ne voyant en eux que les instruments de la volonté de son Père et lui laissant « le soin de faire servir leurs crimes à l'accomplissement de ses desseins »; ainsi le vrai disciple du Sacré Coeur, lors même qu'il aurait affaire à un supérieur vicieux et qui pécherait en commandant, ou qui donnerait un ordre préjudiciable à la Communauté, doit obéir ponctuellement

> si, en exécutant un ordre, il ne commet pas lui-même un péché évident; un peut-être, un doute ne sauraient jamais le dispenser de l'obéissance (DS. 208).

Après avoir indiqué la manière de procéder dans les cas difficiles - où il est toujours permis d'exposer avec respect ce qu'on croit être le mieux - il conclut avec une force sûre d'elle-même:

> Après tout, la volonté de Dieu passe avant tous les intérêts et l'existence même d'une communauté (DS. 208).

C'est surtout dans ces circonstances extrêmes qu'il faut garder les yeux fixés sur le divin Modèle et pratiquer cette obéissance pour Dieu seul, en esprit de foi et d'amour, donc avec une entière adhésion de la volonté et du jugement pratique, « sans raisonnements, sans mais, sans pourquoi », avec la conviction que,

> avec Dieu, moins on voit clair, plus on marche en assurance. Rien de plus sage, de plus sûr, de plus profitable que de se jeter à corps perdu dans ces contradictions apparentes et dans ces ténèbres divines (DS. 204).

Avec une aisance magnifique, signe d'un coeur entièrement libre de préjugé et de passion, il pratique lui-même et prescrit aux siens la discipline la plus dure à l'amour propre:

> Au jour le jour, acquittons-nous de notre tâche parce que Dieu le veut et comme il le veut, dût-on changer demain d'office et de méthode, par le même motif qui nous attache à l'office et à la méthode d'aujourd'hui, c'est-à-dire par le motif de l'obéissance.
>
> Qu'on me critique, qu'on m'appelle ceci ou cela, puis-je. pour cette raison, abandonner ce qui, d'après la vie des saints, d'après l'expérience, est la volonté de Dieu et l'unique condition du bien? (DS. 235).
>
> Mais le succès! - Nous ne serons pas jugés sur le succès. Le succès dépend de Dieu; ne nous mêlons pas des choses que Dieu se réserve. N'allons pas nous ingérer dans ses conseils; n'allons pas prophétiser sans mission... Rien n'est triste comme un prophète de mensonge. Orgueil bête, tracassier, très dangereux. C'est juger Dieu et ses desseins par nos vues, nos préjugés, etc. (E. 2, 75-76).

Mort à la volonté propre

La condition nécessaire d'une telle obéissance, c'est, on l'a dit, un renoncement total à la volonté propre. Ce renoncement, le saint le réclamait de tous, supérieurs et inférieurs. Il était très exigeant pour les supérieurs et tous ceux qui avaient à commander; il l'était encore beaucoup plus pour lui-même [80].

[80] Deux mois avant sa mort, le 12 mars 1863, ayant reçu une lettre mortifiante de son évêque, il écrivait à un de ses prêtres ces lignes admirables de calme et de soumission: «Quant à Mgr l'Evêque, je vous recommande le plus grand respect pour lui. Il a mission et grâce d'état; et pour nous, sa volonté, quelle qu'elle soit, est la volonté de Dieu même.

Au reste, lisez et approfondissez cette lettre, et vous ne pourrez vous empêcher d'en admirer la précision,... la richesse de doctrine et la profondeur. Pour moi, j'en ai été frappé, quoiqu'elle ait mis à néant mon avis et mes dispositions, lesquelles étaient pourtant toujours subordonnées aux siennes quant à la pratique» (Corr., 2, 219).

Les supérieurs doivent absolument s'assurer de la volonté de Dieu, avant de l'intimer à leurs inférieurs, et n'y mêler aucun sentiment d'amour et d'intérêt propres. Qu'ils renoncent les premiers à leur propre volonté, pour la fondre dans la volonté divine - mais ce ne sont pas leurs inférieurs qui ont. à en juger :

> Otez la volonté propre, disait-il, et il n'y aura plus d'enfer (M. 757).

Il combattait la volonté propre avec la même force que l'orgueil. Elle est l'obstacle capital à la sainteté; elle est ce par quoi l'homme s'oppose à Dieu, dont elle usurpe les droits; l'ennemi le plus nuisible à l'homme, qu'elle détourne de sa destinée; le plus perfide adversaire de, toute vie religieuse. Elle est la racine de tout péché; car le péché est essentiellement désobéissance, c'est-à-dire préférence donnée à la volonté propre sur la volonté de Dieu:

> En désobéissant, on substitue: 1° sa sagesse à celle de Dieu; 2° son propre contentement au bon plaisir de Dieu; 3° ses propres efforts à la puissance de Dieu. Et, par cette triple substitution, on va contre la première et la plus fondamentale de toutes les règles (DS. 213).

Il faut s'opposer de toutes ses forces à cet. esprit d'usurpation et. de rébellion:

> L'esprit d'usurpation est un cancer d'autant plus dévorant, qu'il s'exerce en des fautes légères de soi et à peine sensibles; c'est un monstre d'autant plus dangereux, qu'on l'entretient même parfois avec les exercices de piété. C'est un crime que l'Esprit-Saint compare à l'idolâtrie: « La rébellion est aussi coupable que la divination, et la résistance que l'idolâtrie » (I Rois, 15, 23)... La volonté propre ne marche jamais plus sûrement vers l'enfer qu'en s'exerçant dans les choses les plus saintes (DS. 213-214).

3. AMOUR

S'il fallait exprimer d'un mot la spiritualité de saint Michel Garicoïts, ce mot ne pourrait être qu'amour. C'est ce qu'on pouvait attendre d'une spiritualité fondée sur le Sacré Coeur, et l'auteur aurait volontiers signé la déclaration de saint François de Sales: « L'amour est l'abrégé de toute la théologie; (*Amour de Dieu*, L. 8, c. 1). L'amour est la seule réponse adéquate que l'homme, racheté par le Verbe-fait-chair, puisse rendre à Dieu: « Aimons, puisque Dieu nous a aimés le premier » (Jean, 4, 19).

Un Dieu fondu en charité

Si Dieu nous a donné son Fils, si le Verbe s'est anéanti en s'incarnant et rendu obéissant jusqu'à la mort, est-il possible à un chrétien d'assigner à ces actes un autre motif que l'amour? Une si prodigieuse condescendance de Dieu envers nous transportait Michel Garicoïts d'une ferveur enthousiaste:

> O admirable pensée! Si je voyais que tous les magistrats, tous les conquérants, tous les souverains de l'univers s'occupent de moi, de mes intérêts, de mon avenir, je serais transporté hors de moi-même... Si je voyais toute la cour céleste, les anges. les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les pontifes, la très sainte Vierge à leur tête, soupirer après mon bonheur, je ne saurais comment exprimer mon ravissement... Et Dieu a pensé et pense sans cesse à moi! Dieu, dont l'immensité remplit le ciel et la terre! Dieu, devant qui tout ce qui existe est comme s'il n'était pas!... Et Jésus-Christ se laisse déchirer le corps et n'a de langue que pour

solliciter ma félicité! Mon Dieu, à vous mille actions de grâces: *gratias agimus tibi* (DS. 58-59).

Il s'étonnait, il se scandalisait de voir l'insensibilité des hommes devant. de pareils gestes de Dieu:

> Le miracle des miracles, c'est de fermer les yeux à cette vérité, de ne pas se rendre à ce fait si manifeste, si pressant du Verbe fait chair pour nous instruire et nous unir à son Père. Pourquoi ne voyons-nous pas cette lumière plus éclatante que le soleil? (DS. 110).

Nous unir à son Père! La raison suprême de l'amour du Sacré Coeur pour nous, c'est encore le Père, la gloire du Père, l'amour du Père. C'est pour le Père qu'il est venu, c'est pour le Père qu'il va mourir:

> Afin que le monde sache que j'aime mon Père et que - pour ce motif - je fais ce qu'il m'a ordonné, allons-nous en... à la mort! (M. 1140).

Si quelqu'un était tenté de trouver déprimante la doctrine de l'abnégation exposée précédemment, la voici transfigurée par cet héroïsme de l'amour. L'*exinanivit* n'était qu'une *condition* rendant possible l'*Ecce venio*, et l'obéissance, un moyen de le réaliser; mais l'amour seul inspire et remplit l'oblation qui s'y exprime, et c'est par là surtout que Jésus devient l'incomparable modèle:

> Le Fils de Dieu s'est rendu semblable à nous, afin que nous lui fussions semblables, afin de nous faire vivre de sa vie en nous remplissant de son esprit, qui n'est autre que l'esprit de charité...
>
> Imitons ce modèle: embrassons, en l'adorant la sainte volonté de Dieu, quelle qu'elle soit. L'homme ne peut aimer Dieu dignement: il lui fallait un médiateur aimant Dieu comme il est aimable, afin qu'en lui et par lui, nous puissions rendre à Dieu un amour digne de sa majesté... Dieu nous l'a donné dans le sein de Marie. Laissons-nous gagner par ce Dieu aimant, aimons comme ce Dieu aimant, aimons en ce Dieu et par ce Dieu aimant [81] (M. 544, 546).

Le Dieu de notre coeur

C'est en vertu de cet amour que Jésus s'est livré à son Père pour accomplir sa volonté. Il n'y a pas d'obéissance véritable sans amour, nous dit notre auteur; il n'y a aucune vertu capable de tenir si l'amour ne l'inspire .

> Toute vertu qui n'a pas l'amour pour base est accessible aux attaques de l'ennemi. Au moment du danger, la crainte ou tout autre motif peut n'être pas assez fort pour résister. Il n'y a que la charité qui mette au-dessus de toute atteinte. Seule elle est aussi forte que la mort: *fortis ut mors dilectio* (Cant., 8, 6) (C. 44).

Tout autre motif éveille en lui de la défiance. Il ne les exclut pas, mais il insiste avec une constance extraordinaire pour qu'on agisse « par amour plutôt que par tout autre motif »:

> C'est pourquoi Dieu veut être appelé le Dieu de notre coeur, et non le Dieu de notre esprit: *Deus cordis mei* (Ps. 72, 26), comme pour nous faire entendre que, à ses yeux, les plus belles qualités de l'esprit ne sont rien sans l'humilité et la docilité du coeur. Combien qui s'égarent, parce que le Dieu de leur intelligence n'est pas le Dieu de leur coeur! (DS. 154).

L'amour est la raison dernière de tout, pour l'homme comme pour Dieu, car:

[81] Cf. BOSSUET, *Second sermon sur l'Annonciation*.

Il n'y a que l'amour qui entre au plus secret de nos coeurs, l'amour seul en a la clef, l'amour seul en modère tous les mouvements (M. 473) - Marchons donc dans un esprit d'amour. Là est la source de tous les biens. Avec l'amour, il n'y a ni orgueil ni colère. Tout cela disparaît (M. 498).

Sagesse savoureuse

Si l'unique garantie de la fidélité réside dans l'amour, seul aussi l'amour est capable de donner à notre coeur la stabilité et la sécurité qu'il réclame. Enraciné dans la foi, affermi sur l'espérance, l'amour livre à Dieu, avec la clef du coeur, la conduite de toute notre vie. Et Dieu se charge de prendre en main cette conduite pour nous mener au ciel avec une infaillible sûreté

Posé ce principe, qu'importe, à qui possède Dieu, que le reste lui manque? Dieu est avec moi, donc rien ne me manque: *Dominus regit me, et nihil mihi deerit* (Ps. 22, 1). Que dis-je, rien ne me manque? C'est comme si je disais que rien ne me manquerait si, pour une goutte d'eau, on me donnait l'océan tout entier; et encore, c'est bien peu dire! (DS. 61-62).

Bien mieux que le sage dont parlent les philosophes, le vrai disciple du Sacré Coeur qui a fait, comme lui, remise entière de sa volonté entre les mains du Père, se trouve établi, dès ici-bas, et quoi qu'il arrive, dans une paix imperturbable, dût-il monter sur une croix et y expirer sous les coups des bourreaux:

Quelle différence y a-t-il entre la sagesse humaine et la sagesse chrétienne? Le chrétien va plus loin que le sage. Sa soumission à Dieu est plus facile et plus parfaite, en ce qu'elle découle principalement de son respect et de son amour pour la volonté de Dieu, dont le Saint-Esprit pénètre son coeur.

Le chrétien, au lieu de chercher sa force dans son caractère, dans son propre fonds, et de ne voir dans les malheurs que des accidents inévitables, reconnaît que, de lui-même, il ne peut que périr. Puis s'élevant d'autant plus haut qu'il sent davantage sa détresse, il voit Dieu infiniment sage, infiniment bon, qui a disposé toute chose en notre faveur et qui dirige tout. Il soumet sa volonté et sa raison à la raison et à la volonté divines. Dès lors, c'est un fils docile aux ordres de son père, c'est un soldat qui se repose sur son (chef) des dispositions du combat et se contente de garder le poste où il est placé. Plaintes et murmures s'évanouissent et la paix s'établit dans le coeur.

D'autres, autour de lui, s'indignent et se désespèrent. Pour lui, rien n'arrive au hasard ou à contre-temps. Dieu a tout prévu et voulu; il ne lui reste qu'à obéir. Non seulement il se soumet à la volonté de Dieu, mais la sienne ne diffère pas de celle de Dieu. Et c'est la charité, unie à la foi, qui opère cette douce conformité (M. 918).

Il parlait d'expérience, car il jouissait lui-même délicieusement de cette paix dans l'amour.

Tous les témoins ont noté le rayonnement qui émanait de sa personne: « Non seulement quand il parlait de Dieu, dit l'un d'eux, mais toujours, j'ai remarqué sur son visage un rayon de lumière, qui me faisait. penser à l'âme du juste, qui est comme un festin perpétuel » (S. 307). « Je l'ai vu bien des fois, note un autre, dans un petit coin de la chapelle, absolument immobile et absorbé en Dieu. Il paraissait transfiguré. Il me faisait penser à saint François d'Assise »(S. 307). C'est alors, plus que jamais, qu'il s'enfonçait. dans l'amour de son Dieu:

O mon Dieu, vous m'avez tant aimé! O Dieu, vous avez tant fait pour vous faire aimer de moi! Vous avez tant désiré, vous désirez tant que je vous aime! Me voici, ô mon Dieu, me voici! Mon coeur est prêt, je ne me refuse à rien pour vous prouver mon amour. Que voulez-vous que je fasse? Me voici! (M. 275).

La charité parfaite est, pour lui, la « manne cachée de l'Evangile », dont seuls les saints savent se nourrir. Elle remplit le *troisième degré d'humilité* de saint Ignace, que notre saint préfère appeler le *troisième degré d'amour*. Elle conduit le chrétien jusqu'au terme de la divine logique inaugurée par l'*Ecce venio* du Christ, premier de cordée, et continuée par les vrais disciples:

> Cette manne, qui est cachée, non seulement à la raison humaine, mais encore aux vertus vulgaires du christianisme, c'est l'amour des humiliations par le seul amour de Jésus-Christ. Parce que l'ami divin est revêtu des livrées de la pauvreté et des opprobres, on les cherche comme le monde cherche les richesses: « Quoi, Seigneur! vous souffrez, et je serais dans les délices! Vous cherchez la brebis égarée à travers la neige, les montagnes, malgré les hurlements des loups; et moi, hélas! je me rends à la mission, à tel et tel ministère, tranquillement installé dans un wagon de chemin de fer! » Voilà les sentiments de l'amour parfait, voilà le champ de bataille où triomphent les saints! (DS. 258-259).

4. DÉVOUEMENT

Jusqu'au sacrifice

Michel Garicoïts contemple le Verbe « anéanti et dévoué » dans son Incarnation. Il tient à ces deux termes qu'il jumelle fréquemment, le premier exprimant. l'humilité portée à l'extrême, le second, une religion poussée jusqu'à l'immolation de soi. Il voit dans le dévouement l'émanation la plus pure de l'amour; il maintient à ce terme son caractère radicalement religieux, à la différence de cet autre dévouement que nous connaissons, fort beau humainement lui aussi, encore que laïcisé. Dévouer, c'est sacrifier. Or qu'est-ce que sacrifier?

> Sacrifier, c'est se priver de quelque chose en faveur de quelqu'un à qui on veut témoigner par là qu'on l'aime: don, présent que l'on fait à quelqu'un pour lui témoigner son amour... On fait d'autant plus de sacrifices qu'on aime davantage.
>
> Or il faut aimer Dieu plus que les hommes: nous lui devons aussi les plus grands sacrifices. Comment lui offrir un don, puisque tout lui appartient? - Nous pouvons lui faire don de ce qu'il nous a donné. - Bien, mais Dieu nous a donné (de telle sorte) qu'il n'a pas cessé d'être le maître de ce qu'il nous a donné; nous ne pouvons en faire que l'usage qu'il veut, sans commettre une injustice. Nous devons donc consacrer à Dieu âme, corps, tout, non seulement par amour, mais par justice... C'est à Dieu que nous devons consacrer tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons voilà le vrai sacrifice (M. 724).

Le dévouement est un acte religieux. Dans le Christ il fut l'application de l'*Ecce venio* à l'action, et la consécration par le Sacré Coeur de toutes ses forces à l'accomplissement de tous les vouloirs du Père.

Extension de la piété filiale à travers une oeuvre considérée comme un ministère sacré, le dévouement retient ainsi une parenté très étroite avec la dévotion, au sens classique de ce mot [82]. En le prescrivant aux siens, le saint de Bétharram entend ne point laisser dégénérer le dévouement. d'une acception si haute:

> La véritable piété, qui nous sanctifie, qui nous dévoue tout entiers à Dieu, consiste à faire tout ce que Dieu désire de nous. Mon Dieu, donnez-nous de comprendre une chose si simple et,

[82] On connaît la définition de la dévotion donnée par saint Thomas: *Prompta voluntas tradendi se ad ea quae pertinent ad Dei famulatum* (2a, 2ae, q. 82, a, 1). Après avoir rappelé cette définition, notre auteur commente: « acte de la vertu de religion qui marche entre deux extrêmes: langueur et ardeur indiscrète. Le souci, l'empressement, l'angoisse sont le poison de la dévotion; la négligence, de même» (M. 282).

pour cela, affermissez en nous ce *recta sapere* et ce semper *de Spiritus Sancti consolatione gaudere* [83]. Sans quoi, nous nous tromperons grossièrement...

La dévotion consiste à faire tout ce que Dieu veut de nous, précisément comme il le veut, dans les temps, les lieux et les circonstances où nous nous trouvons...

Cette exécution n'est encore que le côté matériel. qui ne mériterait pas le nom de dévouement, s'il ne s'y joignait le motif intérieur:

Le dévouement parfait, d'où la dévotion tire son nom, veut encore que nous fassions la volonté de Dieu avec amour. Dieu aime qu'on lui donne avec joie et, dans tout ce qu'il prescrit, c'est toujours le coeur qu'il demande. Un tel maître mérite bien qu'on s'estime heureux d'être à lui (M. 1077).

Et puisque, pour nous comme pour le Verbe incarné, le dévouement est toujours un sacrifice, et que nous savons jusqu'où son oblation l'a conduit, nous ne pouvons marcher sur ses traces sans être prêts aussi à tout donner :

Il faut que ce dévouement se soutienne constamment et également, partout et toujours, (même) dans ce qui nous choque, dans ce qui contrarie nos vues, nos inclinations, nos projets, et qu'il nous tienne prêts à donner tout notre bien, notre fortune, notre temps, notre liberté. Etre dans cette disposition et en venir aux effets, c'est avoir une véritable dévotion (M. 1077).

Est-ce tout? Pas encore. Pour que le dévouement soit complet, il exige une immolation plus intime, celle du jugement:

Comme souvent la volonté de Dieu nous est cachée, il y a encore un pas à faire dans le renoncement: c'est d'accomplir (cette volonté) par obéissance, et une obéissance aveugle, mais sage dans son aveuglement. (C'est la) condition imposée à tous les hommes; le plus éclairé d'entre eux, le plus propre à attirer les âmes à Dieu et le plus capable de les y conduire, doit être lui-même conduit (M. 1077).

Ainsi compris, le dévouement est la raison commune et comme l'âme de toutes les vertus. Il requiert le détachement absolu de soi, pour que le coeur s'y puisse consacrer librement sans qu'aucune passion le retienne, que l'esprit ne soit obscurci par nulle objection, ni la volonté arrêtée par aucun obstacle. Le saint condamne tout repliement sur soi. Il faut pouvoir suivre Dieu purement, si l'on veut mettre ses pas dans les pas du Christ:

Dilatons donc nos coeurs, élevons nos vues, prenons l'essor, n'agissons que par le seul motif de plaire à Dieu, plutôt que par toute autre considération. C’est ce qui a élevé les saints si haut, c'est ce qui donnait une valeur infinie aux actions de Notre-Seigneur. (Et) Marie, en s'oubliant, que n'a-t-elle point gagné! En se perdant ainsi en Dieu, on ne se retrouve que mieux (M. 1124).

Il reste fidèle à sa doctrine de l'anéantissement. « Plus on se perd en soi, avait-il dit, plus on se retrouve en Dieu et dans un bien meilleur état, sanctifié, transformé, divinisé ». Mais on ne saurait y parvenir, si l'on ne garde les yeux perpétuellement fixés sur l'adorable modèle:

Pas de vertu solide sans cette vue de foi, sans ce motif: Jésus-Christ partout présent, demandant et recevant nos services et traitant toutes nos affaires avec nous-mêmes... Toujours et partout seul à seul avec Jésus-Christ! La volonté de Jésus-Christ en tout ce que je fais d'après la règle; Jésus-Christ dans mes supérieurs, quels qu'ils soient; Jésus-Christ dans mes frères, re-

[83] On pourrait traduire: le goût du bien et la joie Perpétuelle dans l'Esprit-Saint.

cevant tous les services que je leur rends, comme si je les rendais à lui-même. Quelle facilité il m'a donnée de vivre constamment avec lui! quel honneur, quel bonheur, quelle sécurité! Un homme qui vit ainsi, à quoi le comparer? Quelle abondance! Rien ne lui manque, Dieu est là, toujours avec lui, le gouvernent. Voilà le fond, l'intime, l'essence de la vertu solide (DS. 249).

L'immensité entre des bornes

C'est à un dévouement de cette qualité que le fondateur eût voulu pouvoir reconnaître les siens: un dévouement conforme en tout à celui de l'unique Modèle, qui se guide, comme lui, sur le bon plaisir de Dieu et se dépense tout entier dans les limites de l'obéissance:

> Quel est le religieux vraiment animé de l'esprit de notre vocation? Celui qui s'applique tout entier et exclusivement aux fonctions de son emploi, avec une profonde humilité, une vive reconnaissance pour Dieu, une grande générosité pour répondre à sa grâce, sans la dépasser, ni sortir des bornes de son emploi. Voilà les caractères des vraies vocations, de la vraie sainteté, chérie de Dieu, comblée de bénédictions (DS. 230).

Il mettait en garde contre toute activité qui ne porterait pas ces trois caractères:

> En dehors de cette humilité, de cette fidélité généreuse et discrète, de cette reconnaissance qui fait dire: « Moi, si misérable, dans une telle vocation, dans de tels emplois, mon Dieu, quelle bonté! » il peut y avoir des apparences de vertu; mais tout ce qui brille aux regards des hommes n'est pas pur devant Dieu (DS. 230).

Il dénonce avec force ce pseudo-dévouement, qui se dépense autant que le vrai, mais ne veut agir que de sa propre initiative, choisir lui-même le bien à faire, au lieu d'être réglé par la mesure divine et d'avancer au pas de Dieu. Il ne voyait là qu'illusions, généreuses parfois, mais oeuvre de Satan transfiguré en ange de lumière, et conduisant fatalement à l'abîme: « Parce que c'est le bien qu'ils veulent, et non celui que Dieu veut, ils s'égarent, ils se déclassent, ils n'agissent qu'appuyés sur un bras de chair. Sous la conduite de l'esprit propre, ils changent le pain de vie en fruits de mort » (DS. 231). Il s'emporte contre un pareil esprit:

> Il y a, au fond de tout ce bien, un orgueil secret, qui met hors de l'ordre de la Providence. Rien n'est plus difficile à éclairer qu'un homme qui marche de travers avec de bonnes intentions, le prêtre surtout… Fausses consciences… On arrive à faire plier la volonté de Dieu devant les exigences de la volonté propre: on altère celle-là, on la transforme au gré de ses passions: *quod volumus justum est, quod volumus sanctum est* [84] (E. 1, 13).

Avec la troupe généreuse qu'il avait sous la main et qu'il fallait plutôt retenir que pousser, il veillait surtout à maintenir ce dévouement dans la ligne pure de l'abnégation tracée par le Sacré Coeur et à le préserver de toute contamination d'un zèle indiscret. A l'exemple du Christ, il joignait fréquemment celui de saint Paul pour réprimer l'ardeur excessive de certains missionnaires, et il concluait en appuyant sur ces mots de celui qu'il regardait comme l'idéal des envoyés de Dieu: *Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est, sed quem Deus commendat* [85] (2 Cor., 10, 18):

> A l'exemple d'un si grand apôtre, renfermons-nous dans les bornes de notre emploi, et là étudions notre misère et la bonté de Dieu. C'est le chemin du saint amour... Mais, dans les bornes de notre emploi, il faut se dévouer, se dépenser, prêts à donner notre vie, si c'était

[84] C'est ce que nous voulons qui est juste, c'est ce que nous voulons qui est saint.
[85] Ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, mais celui que Dieu recommande.

nécessaire. En la donnant, nous irons nous unir pour toujours à Notre-Seigneur Jésus-Christ [86] (DS. 232).

5. DOUCEUR

Parmi les vertus de son Coeur qu'il voulait voir imitées par ses disciples, le Christ mentionne spécialement la douceur comme faisant pendant à son humilité. Michel Garicoïts estimait cette disposition si essentielle, que le Sacré Coeur, sans elle, n'eût pas été lui-même. Il savait ce que demandait d'effort une telle vertu, lui qui avait eu tant de peine à réprimer la violence de son tempérament « cantabrique ». Aussi s'attacha-t-il passionnément à ressembler sur ce point au Maître qui avait dit: « Prenez sur vous mon joug et devenez mes disciples, car je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Mon joug est doux et mon fardeau léger » (Mat., 11, 29-30).
Un mot résume pour lui la synthèse de l'amour, de la piété et de la douceur, c'est celui de *tendresse*. Ce fort, ce vaillant, ce héros, était un tendre:

> Que nous prêche Notre-Seigneur? La tendresse partout: dans l'Incarnation, la sainte Enfance, la Passion, dans le Sacré Coeur, sur toute sa personne intérieure et extérieure, dans ses paroles, dans ses regards...
>
> Qu'est-ce qui doit constituer le principal caractère de notre vie spirituelle? La tendresse chrétienne. Sans cette tendresse, nous ne Posséderons jamais cet esprit de générosité avec lequel nous devons servir Dieu. Elle est aussi nécessaire à notre vie intérieure et à nos rapports avec Dieu qu'à notre vie extérieure et à nos rapports avec les hommes.
>
> Quel est le don du Saint-Esprit qui a pour objet spécial de conférer cette tendresse? Le don de piété (M. 945).

L'onction du Christ

Le P. Garicoïts ne concevait la douceur qu'intimement liée aux autres vertus de l'*Ecce venio*, à l'humilité surtout, enracinée comme elle dans le mystère même de l'Incarnation. La douceur du Christ n'était que l'onction du Saint-Esprit, qui se diffusait à travers la sainte Humanité et devait se communiquer à tous les membres qui lui seraient incorporés. Notre saint est, ici encore, tributaire de Bossuet, mais il s'est profondément assimilé cette doctrine qu'il n'a cessé de méditer et d'exposer aux siens [87]:

> Christ signifie *oint*, l'oint du Seigneur. De tout temps, c'est sous ce beau nom que Notre-Seigneur a été connu, vu et célébré. De quoi est-il oint? Du Saint-Esprit: L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint,» (Luc, 4, 18) (M. 725). - L'onction de la divinité et du Saint-Esprit a fait le Christ (M. 765).

---

[86] Les leçons du fondateur furent comprises des siens, et leur dévouement atteignit plusieurs fois l'héroïsme. En 1855, durant l'épidémie du choléra qui fit tant de ravages dans la région, presque tous les missionnaires furent envoyés dans les paroisses atteintes par le fléau. Le P. Guimon, qui était un des plus ardents, se trouva dans un cas de conscience où la délicatesse de ces âmes se montre à nu. Ayant reçu un peu d'argent, il n'osait pas le distribuer aux pauvres, à cause de son voeu de pauvreté. Il en écrivit au P. Garicoïts, qui répondit à l'instant: « Oh! mon cher ami, que me demandez-vous là! Lorsque vous vous sacrifiez pour les âmes, donnez, donnez tout ce que vous avez. Assistez tous ces malheureux. Faites tout ce que vous pourrez pour les soulager » (S. 351-352).

[87] Elle figure dans un grand nombre de pages de ses écrits, spécialement aux nn° 725, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 765. Cf. BOSSUET, *Elévations sur les mystères*. XIII Sem. E. 1, 2, 3, 4.

C'est de cette onction que relèvent les plus beaux de ses titres, ceux qui l'engagent à fond dans sa mission messianique, et notre auteur reprenait inlassablement cet enseignement dans ses catéchismes:

> Par cette onction divine Jésus est roi, pontife et prophète. Voilà ce qu'il est comme Christ (M. 725). A-t-il exercé ces fonctions? a-t-il agi en roi, pontife et prophète? Oui, oui, dès le premier moment de sa conception, depuis qu'il a dit à son Père: Me voici! jusqu'à ce qu'il ait expiré sur la croix... Il a terminé en disant oui an bon plaisir de son Père (M. 731-732).

C'est dans cette même montée généreuse qu'il entraîne les siens, en les faisant participer à sa mission et à ses titres:

> Par l'épanchement de son onction, il nous a fait aussi rois, sacrificateurs et prophètes. Rois, ayons un coeur royal: ne nous laissons point assujettir par nos passions. N'ayons que de grandes pensées, ne soyons point esclaves de celles des hommes. Soyons magnanimes, magnifiques; aspirons à ce qu'il y a de plus haut.
>
> Comme prêtres et sacrificateurs, aspirons à ce qu'il y a de plus saint: nous ne sommes plus des hommes profanes.
>
> Prophètes, agissons par un instinct céleste, sortons des choses présentes, remplissons-nous des choses futures -. ne respirons que J'éternité! (M. 765).
>
> Comment devons-nous remplir nos devoirs de rois, pontifes et prophètes? En disant, à l'imitation de Notre-Seigneur - « Nous voici! » et en continuant cet acte jusqu'à la mort (M. 732). Nous humilier, nous effacer, nous dévouer, dire, à l'exemple de Jésus-Christ: Nous voici! Oui! (M. 731).

Allons à la douceur

S'il insiste tant sur l'onction intérieure, c'est qu'il la voit rejaillir sur toute la personne et la conduite de Jésus pour y réaliser l'idéal de la douceur. Il voit et. montre le divin Modèle:

> Modeste dans son extérieur: « Il ne sera point triste et précipité » (Is., 40, 4); dans son silence: « Il ne criera point, on n'entendra point sa voix dans les rues ». Toujours semblable à lui-même, toujours doux et affable, attirant tout à lui par sa douceur. On l'a appelé l'aimant des coeurs, et, on pouvait dire de lui: «Allons à la douceur ».
>
> Il ne nuisait à personne: «Il ne brisera point le roseau cassé, il n'éteindra point la mèche qui fume encore » (Is., 42, 1-4). Loin de là: « Il passait en faisant le bien » (Act., 10, 38). Ame candide, disant ingénuement la vérité, faisant ce qu'il avait à faire, sans égard aux défauts des autres, ayant horreur de toute singularité, s'assimilant à ses frères en tout, hors le péché (Heb., 2, 17; 4, 15). (M. 762).

Il semble prendre plaisir à colliger tous ces textes pour en tracer le portrait de la parfaite douceur du Christ; mais un tel résultat ne peut être que l'effet d'une force surhumaine. Comment, sinon, eût-il pu garder la parfaite sérénité de son âme, à travers les épreuves, les humiliations et les tourments, jusqu'au dernier soupir? C'est dans la Passion qu'il trouve réalisé le triomphe de la vertu, la suprême beauté de son idéal. Il n'est pas de beauté morale comparable à la douceur que montre le Christ marchant à la Passion. C'est

> le spectacle d'un homme, qui, certain d'une mort cruelle et ignominieuse, maître de s'y soustraire, n'ayant ni blâme à encourir s'il l'évite, ni gloire à acquérir s'il la subit.... s'y dévoue sans terreur, s'y présente sans ostentation et, à l'approche de l'épouvantable catastrophe, tout préparé à son sort, ne s'occupe qu'à y préparer ses amis et à les consoler de sa perte (M. 249).

Oints de l'onction du Christ

Les apôtres furent longs à le comprendre. Animés d'un « esprit de rigueur », comme jadis le prophète Elie, ils voulaient faire descendre le feu du ciel. Ils ne comprenaient pas que ces temps étaient passés:

> Elie faisait bien en suivant l'esprit de son état, mais les apôtres auraient fait mal en suivant l'esprit d'Elie, parce que ce n'était pas l'esprit de leur vocation. L'esprit de leur vocation était l'esprit de Notre-Seigneur, un esprit de douceur, d'humilité et de dévouement, pour attirer les pécheurs doucement à la pénitence et à son imitation (M. 1124).

Jésus est doux envers tous, envers le serviteur qui le soufflette, envers Judas qui le trahit, envers les bourreaux qui le crucifient. Quelle infinie mansuétude à l'égard de la femme adultère!

> Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a condamnée? Je ne vous condamnerai pas non plus (Jean. 8, 10-11). Prenons donc l'esprit de douceur comme le véritable esprit du christianisme (M. 725).

A la Pentecôte, les apôtres, grâce à l'onction de l'Esprit-Saint, entrèrent enfin dans cet esprit de Jésus, qu'ils avaient vu, à la Passion, se laisser, non seulement « tondre » comme un agneau, mais « écorcher sans se plaindre ». Aussi, lorsqu'ils furent condamnés par les Juifs:

> «Jugez vous-mêmes, dirent-ils, s'il faut vous écouter plutôt que Dieu: nous ne pouvons pas dissimuler ce que nous avons vu et entendu » (Act., 4, 19-20). Voilà de vrais chrétiens, de vrais imitateurs de Jésus-Christ. La victoire appartient à la douceur et à la patience... Ces deux vertus sont le caractère propre de la piété chrétienne (M. 825).

Ce serait donc renier notre qualité de disciples du Christ que d'agir dans un autre esprit:

> Nous avons été oints de l'Esprit du Christ. Le Saint-Esprit se trouve en nous, non comme notre propre esprit, mais comme un esprit venant du dehors, que nous recevons de la plénitude de Notre-Seigneur, qui descend de lui sur nous, comme du chef sur les membres (M. 727). - La sainte onction de Notre-Seigneur et des enfants de Dieu est la même: c'est le même esprit, comme source en Jésus-Christ, comme fleuve épanché en nous. De cette divine onction. quel est le principal effet? La douceur. Oh! que Notre-Seigneur était doux! que les apôtres et les premiers chrétiens étaient doux! (M. 731).

Ce caractère essentiel de la piété chrétienne doit briller d'un éclat particulier en ceux qui font profession de suivre de plus près le Maître doux et humble de coeur. Voici les traits principaux qui doivent les marquer:

> Une douceur semblable à celle de Jésus-Christ partant d'un principe de religion, non d'intérêt ou de tempérament; fondée sur la charité qui nous rend doux par l'amour du prochain, et sur l'humilité qui produit en nous la douceur par le sentiment profond du besoin que nous avons d'indulgence…
>
> Elle doit être intérieure, sans quoi elle ne serait qu'un simulacre; extérieure (aussi): elle a jeté bien peu de racines, si elle ne pousse pas de rejeton et ne produit pas des fruits.
>
> Elle doit être universelle: pour toutes les occasions, petites et grandes, journalières et rares, subites et prévues. Aucune contradiction ne l'altère, aucun reproche ne la trouble, aucune offense ne l'aigrit, aucun mauvais procédé ne la chagrine. Sans préférences pour aucune sorte de personnes, sans murmure envers les supérieurs, sans humeur envers les égaux, sans hauteur envers les inférieurs, comprenant les amis et les ennemis. la douceur (même) de Jésus-Christ (M. 938). Sans aigreur, sans enflure, sans dédain, ne choquant personne, tâchant même de

gagner, ne brisant pas le roseau cassé, laissant fumer la mèche... Rien d'amer ni en soi, ni pour les autres (M. 938, 159).

C'est ainsi que les témoins nous le dépeignent lui-même: « Un jour, le Serviteur de Dieu entra dans un atelier où je me trouvais. Humeur ou mauvaise éducation, le Frère chef de l'endroit lui demanda, d'un ton propre à le blesser, ce qu'il voulait. Lui, de répondre aussitôt, avec une figure aimable que je vois encore: « Le plaisir de vous voir! » (S. 436).

V. ECCE ANCILLA

Michel Garicoïts complétait très souvent l'*Ecce venio* de Jésus par l'*Ecce ancilla* de sa Mère. Ce n'est pas un prolongement, c'est plutôt la consonance parfaite de deux âmes, si semblables qu'elles réagissent pareillement aux avances divines, avec plus de force dans le Fils, avec une douce modestie dans la Vierge. Depuis l'Incarnation, leurs deux coeurs n'en font qu'un, leurs deux vies s'entrelacent, brûlant du même amour, pratiquant les mêmes vertus, offerts à la même immolation. Il n'est saint dans l'Eglise qui ait jamais songé à les séparer.
Le nôtre nourrit toujours l'amour le plus tendre pour la divine Mère: « Sa tendresse pour Marie, nous dit-on, était inexprimable » (S. 268), et c'est surtout par des actes qu'elle se traduisait: « Il s'était fait inscrire à la Confrérie du Rosaire perpétuel, et il avait choisi l'heure de 3 heures du matin. On a trouvé, après sa mort, son billet d'admission » (S. 262). « Il récitait chaque jour non seulement le chapelet, mais le rosaire entier » (S. 261), malgré ses occupations écrasantes. Tous les jours, la Communauté réunie devait redire l'*Ave maris stella*, le *Sub tuum*, le *Memorare* et l'oraison *Defende quaesumus*; il récitait lui-même quotidiennement et recommandait aux Frères la Couronne franciscaine (S. 261). A toutes les fêtes de la sainte Vierge, même supprimées, il faisait chanter la messe, les vêpres et le Salut du S. Sacrement. La messe aussi était chantée au sanctuaire tous les premiers samedis du mois, avec assistance de tous les membres de la communauté: les non-prêtres y communiaient, et. la cérémonie se terminait par le chant du Salve Regina (S. 260). Il appelait la sainte Vierge la Maîtresse de la maison.
Il fut très sensible à la grâce qui lui fut faite de concevoir son Institut dans le sanctuaire dédié à la Vierge de Bétharram, de même que le Coeur de Jésus avait été formé lui aussi *in sinu Virginis Matris*. Il ne la voyait que dans le rayonnement de son Fils et se plaisait à la suivre dans les divers mystères.
Nous ne retiendrons que peu de textes, juste assez pour donner une idée de sa doctrine sur ce point.

Pleine de grâce

L'Immaculée Conception est l'aurore, où se prépare de loin le grand mystère. Il nous montre Marie:

> Pleine de grâce: 1° pour éviter le péché et faire le bien: *tota pulchra, semper in luce* [88]. Aussi évita-t-elle le péché d'une manière bien plus parfaite que tous les autres saints: tout péché, même véniel, même le péché originel. Et puis, elle a pratiqué toutes les vertus parfaitement: elle est le modèle de toutes les vertus, après Notre-Seigneur, née sans le péché, conçue sans péché... Pauvre humanité! Faut-il donc que saint Thomas ait dit ces paroles: *Beata Virgo in peccato originale est concepta, sed non nata!* [89].
>
> 2° Elle était pleine de grâce, jusqu'à rejaillir sur la chair ou sur le corps. Avoir reçu, comme les autres saints, assez de grâces pour sanctifier l'âme, c'est beaucoup; mais l'âme de la

[88] Toute belle, toujours dans la lumière.
[89] La Bienheureuse Vierge, conçue dans le péché originel, n'y est pas née. A part cette rectification, le saint suit de près saint Thomas.

sainte Vierge en fut si pleine que, de l'âme, elle se répandit sur la chair, au point que, de cette même chair, elle conçut le Fils de Dieu...

3° Enfin, elle fut pleine de grâce, au point d'en répandre sur tous les autres hommes: c'est immense! C'est déjà beaucoup d'avoir assez de grâce pour mon salut et pour le salut de plusieurs autres. Mais pour tous! Encore une fois, c'est immense! C'est pourtant vrai. Aussi, toujours, pouvons-nous recourir à elle et trouver le salut: *O Maria, illuminata in se et illuminatrix in alios omnes* [90]! (M. 931).

Incarnation

C'est le moment prédestiné où elle répond à l'appel du Père et se livre à l'action du Saint-Esprit pour devenir la mère du Fils :

Dans le mystère de l'Incarnation, quelle action puissante de la part de Dieu dans le sein de la Vierge! Le Saint-Esprit surviendra en elle, la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre. Mais il faut aussi le concours libre et généreux de la créature. Les prophètes appelaient ce concours: *Aperiatur terra et germinet Salvatorem* (Is., 45, 8) [91].

Cette terre doit répondre aux soins que le ciel lui prodigue. Marie apporte au sublime dessein de Dieu une parfaite coopération: elle s'abaisse, *ecce ancilla Domini*; elle obéit dans les élans d'une foi et d'une charité héroïques: *fiat mihi secundum verbum tuum* (DS. 134).

Le sacrifice

Conjointement à son Fils, engagée dans la même oblation, il fallait qu'elle partageât aussi l'immolation. Elle est donc sur le Calvaire, debout, vaillante jusqu'à la fin. Mais c'est toujours la même disposition qui est soulignée par notre auteur:

Voyez la très sainte Vierge au pied de la Croix. Elle est là, debout, souffrant des peines indicibles; mais sans se plaindre, sans demander un changement de position; contente et heureuse de celle que la Providence lui fait; soumise alors, comme quand l'ange la salua mère de Dieu; disant toujours: « Je suis la servante du Seigneur, *ecce ancilla* ». Parfaitement soumise à la volonté de Dieu; toujours également grande, également forte, toujours égale à elle-même: *ecce ancilla Domini* (DS. 135).

L'ascenseur divin

C'est par sa Mère que Jésus, dès l'Incarnation, est venu à nous et cet. ordre ne change plus, comme dit Bossuet. C'est donc aussi par elle que nous devons entrer en lui: « Du coeur du Père dans le sein de la Vierge: quel chemin s'ouvre devant nous! Il est descendu par Marie. Levons la tête vers notre médecin. Montons (nous aussi) par Marie » (M. 912).

La célèbre et très belle prière de M. Olier, *O Jésus vivant en Marie*, qui forme la piété sulpicienne, a son pendant, encore supérieur en valeur théologique, chez notre saint. On y trouve, non seulement l'union intime de Jésus et de Marie, mais la gradation complète qui nous prend dans notre misère, nous fait monter à Jésus par Marie et, par Jésus-Christ, au Père. C'est la prière de notre *Ecce venio*, qu'il composa et faisait réciter assiduement :

O Marie, nous voici!
Recevez-nous et présentez-nous à votre divin Fils.
Ave, Maria...

[90] O Marie, illuminée en elle-même et illuminatrice de tous les autres.
[91] Que la terre s'ouvre et fasse germer le salut.

O Jésus, nous voici!
Recevez-nous des mains de votre sainte Mère
et présentez-nous à votre Père.
Anima Christi, sanctifica me...

O Père éternel, nous voici!
Recevez-nous des mains de votre Fils bien-aimé.
Nous nous abandonnons à votre Amour [92].

Oui, mon Dieu, nous voici sans réserve,
maintenant et à jamais,
sous la conduite de votre Saint-Esprit et de nos supérieurs,
sous la protection de Jésus et de Marie,
de nos bons Anges et de nos saints Patrons.
Pater noster...

Comme conclusion, le saint chante son bonheur:

> Quelle libéralité! Cette même libéralité qui fait qu'il nous donne son Père, fait qu'il nous donne aussi sa Mère. Il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit, comme elle l'a engendré selon la chair, et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre, pour être notre frère en toute façon.
> O mon Frère, votre Père est mon Père, votre Mère est nia Mère (M. 1128).

[92] Dans sa première rédaction, la prière s'arrêtait là et précisait que cet Amour était l'Esprit-Saint. Plus tard, il y ajouta la dernière strophe, et maintes fois il recommande cette prière dans ses lettres. La doctrine qu'elle exprime est constante chez lui. Y eut-il une influence de saint Louis Grignion de Monfort sur lui? Il est impossible de déceler dans ses écrits aucune trace positive d'une telle dépendance.

Il écrivait à une dirigée: «Je ne cesserai de vous présenter par les mains de Marie au Coeur de son divin Fils. C'est, en effet, de son Coeur adorable que découleront sur vous toutes les grâces, dont il est la source, dont Marie est la protectrice et dont vous avez si grand besoin » (Corr., 1, 78). A une autre, le 2 février 1850: «Voici une double fête, la Purification et la Présentation. Mais aussi, voilà deux pratiques bien nécessaires: nous purifier et nous présenter. Ces deux choses, nous devons les faire marcher ensemble jusqu'à la mort. Vivre et mourir en nous purifiant de nos fautes journalières et en nous présentant à Marie, par Marie à Jésus et, par Jésus, à notre Père céleste. Pensons cela souvent, aimons cela, faisons cela. Ainsi soit-il (Corr., 1, 190).

III

ITINERAIRE VERS DIEU

1
Notre histoire

En raccourci
Dans une page de théologie spirituelle, Michel Garicoïts trace lui-même un abrégé de cette histoire et du programme que nous devons réaliser dans notre marche vers le ciel. Partis de Dieu, origine de tout, c'est vers Dieu, fin de tout, que nous devons revenir:

> La religion nous fait connaître:
> Un seul Dieu en trois personnes,
> La création de l'univers,
> La création de l'homme en particulier,
> Son état heureux en sortant des mains du Créateur,
> Sa chute, sa dégradation,
> La transmission du péché originel, avec toutes ses suites, à tous les descendants d'Adam, comme une sève empoisonnée qui passe du tronc dans les branches.
> Le remède promis, donné: un Dieu mort sur le Calvaire, l'homme sauvé.
> Etat de l'homme réparé:
> La grandeur de Dieu mieux connue: sa sainteté, sa miséricorde, sa justice.
> Le prix de l'âme, l'importance du salut, l'énormité du péché.
> L'Homme-Dieu devenu pour nous un attrait, un modèle, un soutien, par la grâce qui est un fruit de sa mort.
> Cette grâce nous apprend notre faiblesse et notre force:
> Après nous avoir arrachés à l'empire du démon,
> Elle nous fait enfants de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ;
> (Elle) conduira nos âmes à voir Dieu face à face,
> A être assis sur le même trône que Notre-Seigneur,
> Et nos corps eux-mêmes auront l'impassibilité, l'agilité, la subtilité, la gloire en partage.
> Heureux quant à l'âme, heureux quant au corps quelle fin! quels moyens pour y parvenir!
> Mais si nous ne profitons pas d'un tel salut, quel châtiment épouvantable! *Horrendum!* (M. 737).

I. LA PREMIERE CREATION

Esprits bienheureux
Portant lui-même le nom d'un archange, notre Michel aimait à considérer cette famille céleste que Dieu avait adjointe, avant toute autre, à l'éternelle communauté de ses trois personnes [93].

> Dieu, qui est un pur esprit, a voulu créer de purs esprits comme lui, destinés à le connaître et à l'aimer comme il se connaît et s'aime lui-même; à être bienheureux en le connaissant et en l'aimant, comme il est heureux en se connaissant et en s'aimant lui-même. En cela, ils sont faits à l'image de Dieu.
>
> Toutes ces natures intelligentes étaient saintes dans leur création, et Dieu y avait tout ensemble formé la nature et répandu la grâce. Quelle nature et quelle grâce!

[93] Malgré l'influence reconnaissable de Bossuet, le saint a su imprimer à ces pages un ton personnel et sa marque originale. Cf. BOSSUET, *Elévations*, IV Semaine. Ces détails reviennent fréquemment dans les schémas des leçons de Catéchisme de nos manuscrits, spécialement aux nn° 753, 754, 755, 756, 757.

Nous distinguons deux sortes d'esprits, les anges et les âmes raisonnables, avec cette différence que les anges ne sont pas unis à un corps, au lieu que les âmes raisonnables sont créées pour animer un corps...

Parmi ces bienheureux esprits, les Séraphins, qui sont les plus sublimes, n'osent pourtant lever les yeux jusqu'à la face de Dieu et ne peuvent soutenir les splendeurs de son visage. Des créatures si élevées, douées de tant de lumières et de tant de grâces, sont pourtant devant Dieu comme un néant (M. 753).

Toujours l'infini de Dieu, face au néant de la créature!

Combat dans le Ciel

En quelques lignes, voici exposée l'histoire lamentable de la chute des anges, qu'il donnait à méditer:

Dieu seul est parfait. Tout est défectueux, excepté lui. Lucifer, le plus beau des anges, contemple sa beauté, s'y arrête, cesse de la rapporter à Dieu, devient idolâtre de son esprit et de sa volonté... Tombé et précipité dans l'abîme, il n'a pas perdu son intelligence sublime, mais tout en lui s'est changé en mal. Privé d'amour, il ne se nourrit que du venin de la jalousie et de la haine. Séparé de Dieu, sans cesse dévoré et alimenté par les flammes éternelles, il se livre à une rage inconcevable. (Il ne sait plus que) se tourmenter horriblement, tourmenter les compagnons de sa révolte, haïr Dieu, haïr les hommes. les tenter, tourmenter encore ceux qu'il a séduits... (M. 753).

Il décrit les motifs de cette révolte:

Comment arriva cette épouvantable catastrophe? Par estime et par volonté propres. Que disait Lucifer? c Je suis beau, je suis parfait, je suis éclatant de lumière. Je serai heureux en moi-même. Je ferai, comme Dieu, ma volonté ». Et aux autres: «Nous sommes beaux, nous sommes parfaits, etc. ». Que disait Michel? « Qui est comme Dieu? » Le dernier en prétention, le premier en courage. Il s'humiliait, il obéissait, parce qu'il estimait et aimait Dieu!

Les saints anges persévérèrent par la miséricorde divine. Lucifer et ses compagnons sortirent de leur saint état par estime et volonté propres. Ils furent changés en démons et précipités dans l'enfer. Volonté propre, tu as été capable de tout cela. Otez la volonté propre, et il n'y aura plus d'enfer! (M. 757). [94].

O belle famille, conclut-il, nos compagnons et nos serviteurs, vous aimiez, vous aimiez, vous aimiez Dieu et Nos semblables; et ainsi vous faisiez ce que vous étiez destinés à faire sans fin! Heureux si vous aviez fait sans fin ce que vous étiez destinés à faire sans fin! (M. 754).

II. NOTRE ORIGINE

Tout chrétien est renseigné par son catéchisme sur son origine et sa fin. Parmi les nombreux textes du Serviteur de Dieu, il suffira de quelques extraits, qui nous livrent sa pensée et sa manière

L'homme vient de Dieu

Après avoir expliqué la création de l'univers d'après les Saints Livres, il vient à la création de l'homme:

[94] Il ne s'écarte pas de la ligne des Exercices de saint Ignace, qui place la méditation sur la chute des anges avant celle du péché personnel.

Faciamus [95]… L'homme a été créé, non par une parole de commandement, mais par une parole de conseil. C'est que l'homme, seul parmi tous les êtres visibles, est capable de raison. Il peut seul entendre la création, s'entendre lui-même, entendre Dieu et être heureux comme lui, ne point suivre les impulsions aveugles des passions...

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu former la femme comme l'homme? Pourquoi la tirer de l'homme? Pour donner au monde l'image de l'unité parfaite dans les deux sexes et le symbole futur du mystère de Jésus-Christ. La femme est produite dans une extase, pour montrer que c'est un grand mystère et que c'est une chose qu'il faut regarder avec des yeux plus épurés que les corporels...

Dans la création de la femme, Dieu montre l'Eglise, tirée du nouvel Adam pendant son extase, formée, pour ainsi dire, par cette plaie, dont toute la consistance est dans les chairs de Jésus-Christ, qui se l'incorpore dans le mystère de l'Incarnation et de l'Eucharistie. Il quitte tout pour s'unir à elle: son Père, qui est au ciel, et sa mère, la Synagogue, d'où il était issu selon la chair, pour s'attacher à son épouse, ramassée parmi les Gentils, c'est-à-dire nous. Que c'est grave que c'est divin! Soyons divins jusque dans la chair (M. 723).

Le portrait de Dieu

Pour Michel Garicoïts, rien sur terre ne valait une âme. C'était le portrait de Dieu: il se serait agenouillé devant un enfant. Pour gagner une âme, il était prêt à tous les sacrifices:

Tous les ouvrages de Dieu sont admirables. Parmi tous ces ouvrages, les âmes tiennent le premier rang.

Ce sont des créatures incorruptibles, spirituelles, immortelles, de belles et d'admirables ressemblances de Dieu; les vives images (le Dieu et, comme telles, participant de la beauté divine: *signatum est super nos lumen vultus tui* [96] (Ps. 4, 7). A la vérité, unies à des corps qu'elles animent et dont elles sont la forme, elles s'en servent comme de maison pour y habiter pendant quelque temps, comme d'instrument pour la plupart de leurs actions et comme d'un théâtre où elles combattent contre leurs ennemis, où elles expient leurs péchés et où elles acquièrent de nouveaux mérites.

Mais elles sont infiniment au-dessus des corps: couronnées de gloire et d'honneur, elles sont établies reines de ces corps et de toute la création. Elles touchent, pour ainsi dire, à la divinité. Saint Augustin dit de l'âme: *est vicina substantiae Dei* [97]. Quelle éminente dignité (Nous devons) les admirer, les estimer, les aimer, nous dévouer pour les sauver et les perfectionner.

Dieu, qui est la sagesse même, les a tant estimées, tant aimées! Dieu n'a pas cru que ce fût trop du sang de son Jésus pour payer le prix des âmes et nous prouver par là son amour (1 Pierre, 1, 18-19). Préférer donc les âmes à tous les biens périssables; m'employer sans compter à leur salut et à leur perfection. (M. 269).

L'anneau précieux

Dans l'homme, il est un point délicat, qui tient de l'âme et du corps, davantage de l'âme toutefois, sensible et spirituel; c'est le coeur. Michel Garicoïts voulut toujours aller à Dieu avec tout son être, mais surtout par le coeur. C'est qu'il pensait sans cesse au Coeur du Christ:

---

[95] On peut se reporter à Bossuet, *Elévations*, IV, et V' Semaines, passim, pour mesurer la part d'influence qu'il exerce sur son disciple. Mais, ici encore, ce sont des pensées incessamment reprises dans l'enseignement de notre saint, aux nn° 723, 741, 742, 743, 741, 745, 746, 747, 748, 750, 751, 752, 884, 1007.

[96] Vous avez imprimé en nous la lumière de votre visage.

[97] Elle est toute proche de la substance de Dieu.

Qu'est-ce que l'homme? Ce n'est ni une brute ni un ange. C'est un être complexe, qui est à la fois esprit et matière, anneau précieux placé à la limite du monde visible et invisible pour les attacher ensemble. Il tient en même temps de l'un et de l'autre...

Ah! si, après une longue absence, vous étiez rendu à une mère, vous suffirait-il de l'avoir convaincue d'avance que vous l'aimez? La tendresse qui dilate le coeur, se résignerait-elle à demeurer captive au fond de l'âme? Ne serait-ce pas pour elle un besoin d'éclater en paroles affectueuses, embrassements, larmes? Voyez Joseph: il aurait voulu reculer encore le moment de la reconnaissance; mais il aime son cher Benjamin, il ne tient plus! Ainsi se passent les choses naturellement. Ce que nous disons de l'amour, il faut le dire de la reconnaissance et du respect.

Le corps et l'âme, dans leur étroite union, sont donc faits pour s'entendre, pour ne faire qu'une vie de leurs deux vies, pour composer, de leurs deux langages, un langage unique. Pourquoi vouloir troubler ce concert naturel quand il s'agit de Dieu, qui en est l'auteur? Pourquoi une exception contre nature en ce qui le concerne? Dieu ne veut-il pas les sentiments intimes du coeur?...

Qu'est-ce donc que le coeur qui ne parle pas, qui n'éclate pas? C'est le coeur qui ne bat point ou qui ne bat que faiblement. Vouloir réduire au silence un coeur pénétré de vifs et profonds sentiments, c'est vouloir lui faire violence. Voyez le matelot dans sa détresse. Empêchez-le de crier: «Mon Dieu! Marie, veillez sur nous! sauvez-nous ! » Qui ne manifeste rien pour Dieu, n'éprouve rien pour lui! [98].

Presque un ange

Concluons ce rappel de nos origines par un bref résumé du premier état de l'homme, ainsi décrit par notre auteur :

Quel sentiment porta Dieu à créer les anges et les hommes? Sa bonté, le désir de faire des heureux en communiquant son bonheur... Nos premiers parents, dans le paradis, (étaient) sans péché, sans mauvaises inclinations, sans peines, sans infirmité, sans aucun mal terrestre; avant l'abondance de tous les biens, un corps sans difformité, immortel, une âme belle, ornée de tous les dons naturels et de la grâce sanctifiante, avec la foi, l'espérance, la charité, et n'ayant d'autres inclinations que celle d'augmenter ces biens surnaturels toujours plus, en faisant la volonté de Dieu, et de parvenir ainsi à le voir et à l'aimer. Il était spirituel jusque dans la chair: c'était presque un ange (M. 741).

Mais, presque aussitôt, une note de glas vient sonner la perte de ce paradis:

Mon Dieu, que suis-je? Rien par moi-même. Mais, sorti de vos mains couronné d'honneur et de gloire, ayant une âme capable de vous connaître, de vous aimer, de vous servir, et par ce moyen, de parvenir à jouir de votre félicité éternelle, unie à ce corps incorruptible et immortel, qui était son compagnon fidèle et obéissant: voilà ce que j'étais, spirituel jusque dans la chair, à la tête de la création visible, que vous aviez soumise à mon empire et dont vous aviez mis toutes les richesses à ma disposition, pour m'en aider à vous servir et à me sauver... Que suis-je devenu par le péché! (M. 915).

III. DEGRADATION

[98] Comparer ce développement, si vivement senti et loin d'être isolé chez notre saint, avec l'exposé de Gagey, *Catéchisme du Concile de Trente*, Dijon, 1850, t. 2, p. 227. L'influence est manifeste.

Il raconte alors la chute: comment le démon a procédé par ruse, réussi à tromper la femme et par elle son mari artifice dont il usera très souvent avec succès dans la suite des siècles. Toutes les tentations futures sont préfigurées dans cette première lutte de l'éternel séducteur contre les hommes: orgueil, curiosité perverse, sensualité... Leurs yeux furent ouverts pour leur malheur et pour le nôtre: Ainsi la seconde, création ne répondit pas mieux que la première aux desseins d'amour de son auteur. L'ange tombé entraîna l'homme dans sa chute: *unde cecidit, inde dejecit* [99].

> Leur esprit, qui s'était soulevé contre Dieu, ne put plus contenir le corps, auquel il devait commander. Et voilà la cause de la honte qu'ils ne connaissaient pas jusqu'alors... Nous en naissons tous, et c'est par là que notre naissance et notre conception, c'est-à-dire l'origine de notre être, est infectée par le péché originel. O Dieu, où en sommes-nous! et de quel état nous sommes déchus! (M. 723).

Il n'est pas permis, nous dit-il, d'ignorer ce fait, qui commande l'origine de chacun et l'histoire de l'humanité entière: « L'homme est une énigme dont la chute originelle donne le premier mot et la Rédemption le dernier » (M. 1065). Il s'étend alors douloureusement sur cet, état de dégradation:

> Mon âme, emprisonnée dans ce corps mortel. Moi-même, c'est-à-dire mon corps et mon âme, exilé dans cette vallée de larmes, parmi les animaux privés de raison.
>
> Mon Dieu! comme je dois m'y sentir pénétré de ma dégradation! Ce n'est point ainsi que je sortis des mains de mon Créateur. Le péché m'a réduit en ce triste état. Mon corps avait été créé immortel, et il est corruptible et mortel. L'âme se servait du corps comme d'un compagnon fidèle et obéissant; maintenant, elle le trouve infidèle, perfide et rebelle. Elle est dans ce corps comme dans une prison, où elle ne peut exercer librement ses opérations intellectuelles. Ce même corps est pour elle non seulement un lieu de détention, où elle est privée de sa liberté, mais une maison de force, où elle est abreuvée d'amertume et accablée de travaux comme une esclave. De là ces soupirs des saints: *Quis me liberabit?... Educ de custodia animam meam* [100].
>
> De plus, le corps et l'âme, c'est-à-dire l'homme, créature intelligente, image de la divinité, est banni parmi les animaux, non plus comme au paradis terrestre, où il leur commandait, mais comme un exilé, relégué pour ses crimes dans une terre lointaine, confondu avec la brute, comme s'il était son semblable: *comparatus est jumentis insipientibus* (Ps. 48, 13).
>
> Voilà l'état de mon âme, voilà l'état de mon corps, voilà mon état après le péché. Mon Dieu, ce que je suis! Que ma misère est grande! (M. 1204).

Cette misère est celle du genre humain tout entier. L'homme est parvenu au point extrême de sa déchéance, triste résultat d'un égoïsme et d'un orgueil qui ne connaissent, plus de bornes. Nombreuses sont les méditations de notre auteur sur ce lamentable sujet:

> Nous sommes cette terre dont parle le Prophète, terre déserte, sans eau et sans issue: *in terra deserta et invia et inaquosa* (Ps. 62, 3); terre impure et souillée, parce qu'elle n'est arrosée ni par l'eau de la grâce, ni par les larmes de la pénitence. Terre déserte et solitaire: l'orgueilleux est un solitaire; il ne voit que lui, son jugement, sa volonté, son mérite. C'est l'imitateur sacrilège du Dieu qui se fait une solitude impénétrable dans la singularité de sa perfection infinie. L'orgueilleux s'érige en Dieu: quelle folie! Mais quel châtiment! Terre sans chemin tracé: il erre à l'aventure dans le vague de ses désirs changeants, égoïstes, pusillanimes; dans les sentiers tortueux; dans le cercle tyrannique des basses, des honteuses passions: juste châtiment de son usurpation impie et diabolique: *in circuitu impie ambulant* (DS. 82). - O homme, si loin de Dieu et de toi-même... reviens à ce Dieu autant que tu t'en es éloigné! (M. 61).

---

[99] Il entraîna par où il était tombé (S. AUGUSTIN, *Serm. 163*, n. 8).
[100] Qui me délivrera?... Tirez mon âme de prison.

La Maître est là et il t'appelle

Hélas! L'homme est incapable de remonter de cet abîme. Il faut que Dieu lui tende la main pour le relever. Dieu, dans sa bonté, envoie à l'homme un rayon de lumière pour lui faire sentir son état de déchéance et de misère [101].

> Dieu fait entendre sa voix jusque dans cette profondeur. Au milieu du bruit du monde, (il nous) en découvre la vanité. L'âme, honteuse de sa servitude, considère pourquoi elle est née, cherche à rétablir l'image de Dieu en se réunissant à son auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures : « Les richesses, vain nom, incapable de remplir mes désirs, qui demandent Dieu »... Elle regarde le corps revêtu d'ornements étrangers; elle en a honte, parce que ces ornements sont un piège pour les autres et pour elle-même... (Is., 3, 16) (M. 61).

La voix de Dieu la presse de rentrer entièrement en elle-même pour découvrir toute l'étendue de son malheur. Ecoutons donc, dit le saint, cet appel lointain de la grâce:

> Rentrons en nous-mêmes, sondons le fond de notre être. Nous y trouverons les ravages du péché originel, l'ignorance et la concupiscence, les infirmités, que nos péchés actuels ont encore augmentées; un esprit plein de ténèbres et d'illusions, un coeur travaillé par des penchants humiliants, un corps sujet à la maladie et à la mort des sens rebelles...
>
> Que faire dans cette horrible situation? Faut-il donc désespérer? Oui, il faut désespérer et désespérer éternellement de trouver en nous-mêmes, dans la nature entière, le moindre remède à nos maux. Nous n'avons rien à attendre de nous-mêmes ni des créatures. Nous sommes enveloppés dans les filets de l'enfer. C'est une grande désolation. Notre douleur peut aller jusqu'à troubler la partie inférieure de notre âme, jusqu'à ébranler nos os (M. 477).

Le Serviteur de Dieu a perçu, aussi nettement qu'Albert Camus, l'« absurde » qui règne dans notre monde humain. Mais, mieux inspiré que l'écrivain, il connaît le moyen de sortir du chaos:

> Gardons-nous, nous dit-il, de tomber dans le désespoir absolu... il nous est interdit de perdre toute espérance (M. 477).

Dieu s'est ému de notre malheur et, dans son infinie miséricorde, il nous a envoyé son Fils. Nous sommes rachetés, nous sommes sauvés. Dès lors, notre volonté ne doit plus « jamais se laisser aller au trouble: *non turbetur cor vestrum* (Jean, 14, 1) ». Dieu a même été si loin, il a si abondamment payé notre rançon, que notre âme

> mériterait les reproches de Notre-Seigneur, si elle se laissait aller à la moindre défiance envers lui. Aussi, point d'inquiétude, point de méfiance! A la vue de nos maux, nous devons nous humilier profondément et rendre notre âme docile à l'esprit de la foi. Aussitôt que l'esprit de la foi s'emparera de nous, il nous donnera une ferme conviction de l'existence d'une région des vivants, avec l'espérance d'y être pour toujours parfaitement agréables à Dieu, après l'avoir fidèlement servi dans cette région des morts où nous nous trouvons: *placebo Domino in regione vivorum* (Ps. 114, 9) (M. 477).

La foi et l'espérance s'unissent désormais pour nous faire pousser le cri d'angoisse et d'espoir que l'Église met sur nos lèvres

> le cri de Jésus sur la croix, le cri du sang de Jésus sur la croix: miséricorde!... C'est le cri de notre détresse exaucez-moi, sauvez-moi, secourez-moi: miséricorde Oui, c'est bien un cri de

[101] N'est-ce pas de cet appel de Dieu, obscurément formulé au fond de l'âme et plus ou moins déformé par l'orgueil humain, que procèdent aujourd'hui ces philosophies dites du *dépassement*, qu'il s'agisse de Nietzsche, de Georges Bataille, de Saint-Exupéry ou de Simone Weil?

détresse, car, qu'est-ce que l'homme? Un paralytique, un édifice en ruines et, selon l'expression du prophète, un mur qui penche, une masure qui s'écroule (M. 518).

IV. RELEVEMENT

A ce cri de détresse qu'il nous fait lui-même pousser, Dieu répond en père et nous accorde le pardon divin et l'amour qui va tout restaurer dans le Christ. C'est l'épopée de la Rédemption que le saint repasse, après le chant lugubre de la chute:

> La miséricorde que Dieu a faite aux hommes est ineffable: Dieu a tant aimé les hommes, qu'il a donné son Fils unique pour les racheter. Le Fils de Dieu s'est fait homme... Il nous a réconciliés par sa mort; il nous a ouvert l'entrée du ciel par sa résurrection et son ascension; il nous a instruits par sa doctrine, étonnés et touchés par ses miracles; convertis par le Saint-Esprit; ranimés, fortifiés, nourris par sa grâce et par ses sacrements; consacrés, offerts et rendus dignes de Dieu par son sacrifice (M. 760).

Aujourd'hui encore, comme au temps de l'Evangile, le Christ est à notre poursuite :

> Notre-Seigneur court, se fatigue, pour se trouver dans un endroit où va se rendre une pécheresse et où il veut la convertir. Ainsi, notre Dieu court, se fatigue, pour ainsi dire, après le pécheur, pour trouver les moments, les occasions. Il demande peu. La grâce demande d'abord peu, un peu d'attention, et, par la fidélité à ce peu, nous nous disposons à la plénitude des dons célestes qui nous sont préparés (M. 191).

A l'aide de cette grâce prévenante, l'homme devient capable de comprendre l'immense bienfait de son rachat. Il n'en saisit que mieux l'état lamentable dans lequel il gisait :

> Nous étions enfants de colère et, par ce don, nous sommes devenus enfants de Dieu. Nous étions les esclaves les plus malheureux, et nous sommes rois, prêtres et prophètes; ayant été réduits à être des êtres charnels jusque dans notre esprit, nous sommes devenus des êtres divins jusque dans notre chair (M. 731).

Nous sommes divinisés dans le Christ, c'est un fait indubitable. Mais, avant que cette divinisation ne pénètre jusqu'au fond de notre nature pour la guérir et la transformer, quel travail! Si grande reste en effet notre faiblesse, que Dieu doit sans cesse intervenir pour nous empêcher de sombrer à nouveau. Humilité et confiance seront désormais les deux mouvements alternés ou simultanés de la respiration spirituelles indispensable à la vie chrétienne.

Entre deux éternités

Dans son état justifié, en effet, l'homme est pris par une double attraction. Il se sent comme l'enjeu de deux forces opposées, l'une et l'autre installées au plus profond de lui-même: la nature et la grâce, le vieil homme et l'homme nouveau:

> Il faut choisir entre deux étendards: notre âme est entre deux mondes, celui de Jésus et celui de Lucifer, entre deux éternités (E. 1, 8).

Les Jansénistes n'ont pas exagéré la force de ces deux tendances. Notre auteur leur accorde que

> l'homme ne peut vivre sur la terre sans consolation, et c'est en vain qu'on voudrait supporter à la fois toute la contrainte des sens, le joug des observances, etc., si l'onction de la grâce ne venait en aide à l'infirmité de la nature. (M. 259).

Ce que les Jansénistes ont méconnu, c'est que Dieu a laissé au pouvoir de l'homme sauvé par le Christ le choix de sa fin dernière et de son sort éternel. Or, de ce choix, dépend son attitude pour tout le reste:

> Posséder Dieu éternellement (est le) souverain bien de l'homme. Son souverain mal, c'est la damnation éternelle. Voilà deux éternités. La vie présente est comme un chemin que nous pouvons faire aboutir à l'une ou à l'autre de ces deux éternités que nous voudrons (M. 257).

Devant cette alternative, les hommes se partagent. Ceux même qui choisissent le côté du bien et déclarent se soumettre à la volonté de Dieu vont encore s'étager et constituer trois classes.
Les premiers sont des velléitaires, qui s'en tiennent à l'intention:

> La première (classe) se compose d'hommes éclairés à bonne intention générale, qui ont des sacrifices à faire pour répondre à l'appel de Dieu: telle affection (mauvaise), tel emploi (illicite), un capital ou un fonds de terre (mal acquis), etc., mais qui renvoient indéfiniment l'exécution de leurs bonnes intentions. (E. 1, 28).

Ils ressemblent à ces voleurs qui inscrivent les restitutions à effectuer dans leur testament, au compte de leurs héritiers:

> Par le fait, ils ajournent la conversion au lendemain de leur mort. Qui ne voit, qui ne déteste la malignité de ces clairvoyants endurcis? (E. 1, 28).

Les seconds ont une bonne volonté réelle; mais ils entendent ne servir Dieu qu'à leur manière et ne s'en rapporter qu'à eux. Le verdict du saint est, ici encore, sévère:

> La seconde classe est celle de ceux qui vont à Dieu, qui font sa volonté, mais par la route qu'ils veulent et comme ils le veulent... Cette disposition peut constituer un péché mortel. Et, dans tous les cas, qui ne craindra l'imprudence et la témérité de ces hommes? (E. 1, 28).

Seuls les derniers sont les vrais serviteurs de Dieu, et le fondateur n'en voulait que de ceux-là dans sa troupe:

> La troisième classe est celle des hommes qui vont à Dieu sans réserve et font tout ce que Dieu veut, parce qu'il le veut et de la manière qu'il le veut. Ils sont comme les vierges sages, prêtes au signal de l'époux, quand il viendrait à minuit: Me voici! quand ce serait au milieu des préoccupations, quand il voudrait que nous allions à lui par le sabre ou la guillotine révolutionnaire (E. 1, 28) [102].

C'est pour les hommes de cette troisième classe que le saint tracera les degrés de la vie spirituelle.

[102] Les Trois Classes d'hommes, tout comme Deux Etendards, sont des pièces importantes dans les Exercices de saint Ignace, Deuxième Semaine.

2
La vie spirituelle

1. LES DEGRES

Marche vers Dieu
Il est courant de regarder la perfection comme un sommet et la vie spirituelle comme une montée. Michel Garicoïts ne s'affranchit pas de ce langage commun. La théologie lui fournissait déjà les étapes de la destinée humaine:

> Pourquoi la nature? Pour la grâce. La grâce? Pour la gloire. La gloire? Pour la communication de sa personne. *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* (I. Cor., 3, 22-23) [103]. Ce dessein est extraordinaire. Oui, Dieu agit avec passion: créer, conserver, racheter, attirer,... remuer amis et ennemis. Jésus-Christ peut tout attendre en qualité de Fils bien-aimé, mais après ses victoires... Sa gloire est la nôtre aussi (M. 743).

La vie spirituelle d'ici-bas se réalise tout entière dans la seconde étape, celle de la grâce cheminant vers la gloire. En quelques traits, notre guide en trace la carte:

> En quoi consiste la vie spirituelle et la perfection du christianisme? A connaître la bonté et la grandeur infinies de Dieu; à sentir en même temps notre bassesse et notre penchant au mal; à aimer Dieu et à nous haïr nous-mêmes; à nous soumettre non seulement à Dieu, mais à toute créature pour l'amour de lui; à renoncer entièrement à notre volonté pour ne faire que la sienne; et surtout, à faire toutes ces choses pour l'honneur et la gloire de son nom, sans autre intention que de lui plaire, par la raison seule qu'il veut et qu'il mérite l'amour et la soumission de ses créatures. Telle est cette loi d'amour que le Saint-Esprit a gravée dans le coeur des justes; telle est cette abnégation de soi-même si recommandée par le Sauveur dans l'Evangile; c'est là ce joug si doux, ce fardeau si léger, cette parfaite obéissance que Notre-Seigneur nous a toujours enseignée par ses paroles et par ses actions (M. 990).

La connaissance doit donc guider tout ce travail spirituel: se connaître pour se quitter, connaître Dieu pour l'embrasser. Comment attirer en nous cette lumière divine? Elle n'entre dans une âme, nous dit-il, qu'en fonction de sa pureté:

> Ainsi, pour progresser dans la véritable science, purifions nos coeurs progressivement, comme en nous élevant de degré en degré: *Beatus vir cujus est auxilium abs te! ascensiones in corde suo disposuit... ibunt de virtute in virtutem* [104] (Ps. 93, 6-7) (DS. 155).

L'échelle spirituelle
Quels sont ces degrés et comment envisage-t-il l'ascension? Puisque l'âme sortie du péché pour entrer dans la grâce n'est point par le fait même libérée du fond dépravé de sa nature, c'est à partir de cette « vallée de larmes »qu'elle doit s'élever. Voici comment l'homme de Dieu se représente l'itinéraire et les étapes d'un voyage spirituel qui ne doit plus connaître d'arrêt jusqu'à son terme. On

[103] Tout est à vous, mais vous, vous êtes du Christ, et le Christ est de Dieu.
[104] Heureux l'homme dont le secours vient de vous! Il a disposé dans son coeur des degrés pour s'élever... ils iront de vertu en vertu. « Le thème de l'échelle est constant, voire capital dans la vie spirituelle et dans l'histoire de la spiritualité » (Diction. de Spiritualité, art. *Echelle spirituelle*, col. 78).

ne sera pas surpris que, dans une spiritualité fondée sur l'amour, il établisse les degrés d'après la transformation de la volonté et la purification supérieure du coeur:

> Cette vallée de larmes, c'est notre coeur, notre volonté vicieuse. On doit monter à Dieu par quatre échelons (DS. 156).

Il y a équivalence entre ces quatre échelons et les trois âges de la vie spirituelle dont parle saint Thomas à propos de la charité (2a 2ae, q. 24, a. 9), bien qu'ici on s'inspire plus directement de saint Bernard. Le premier échelon de notre auteur correspond au degré des commençants, caractérisé dans saint Thomas par une volonté de lutte contre les retours agressifs du péché [105] :

> Au premier (degré), sont les *volontés droites*. Elles voient et proclament la vérité. (Néanmoins), faibles et chancelantes, privées de générosité, elles trébuchent et tombent. Mais elles sont droites, parce qu'elles condamnent leurs fautes et se relèvent de leurs chutes (DS. 156).

Elles se relèvent et peu à peu s'affermissent. Le second âge de saint Thomas appartient aux *progressants*. Libérés du harcèlement des mauvais penchants par la première lutte, ils consacrent le principal de leurs forces à grandir en vertu [106].
Notre saint divise ce second âge en deux phases. Dans la première, l'âme s'élance, en quelque sorte à l'assaut de la vertu avec méthode et avec vigueur. On y sent la magnanimité ignatienne inspirée par la seconde Semaine des Exercices:

> Au second degré, sont les volontés fortes, qui triomphent de tous les obstacles avec de grands efforts et comme par violence: *propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras* (Ps. 16, 4) [107] (DS. 156).

La deuxième phase se distingue par la possession tranquille de la grâce et une marche sereine vers la perfection. L'âme est visiblement sous l'influence prépondérante des dons du Saint-Esprit:

> Au troisième degré sont les *coeurs dilatés* par une sainte joie, courant et volant dans le service de Dieu: *viam mandatorum tuarum cucurri, cum dilatasti cor meum* (Ps. 118, 32) [108]. On n'y arrive que par de longues luttes et de nombreuses victoires (DS. 156).

Le quatrième échelon est celui des parfaits, dont l'objectif, d'après saint Thomas, est de tendre à l'union divine et d'y trouver leur félicité [109]. Notre auteur y voit un ciel anticipé:

> Le quatrième degré, c'est le ciel. Là sont les coeurs qui ont acquis la plénitude de la rectitude et de la bonté (DS. 156).

Il faudrait se garder de trop presser ces divisions: ce sont, des jalons posés sur la route plutôt que des cloisons de séparation ou des barrières à franchir. Chaque période n'est point exclusive des actes

---

[105] *Primo quidem incumbit homini studium principale ad recedendum a peccato et resistendum concupicentiis ejus, quae in contrarium movent. Et hoc pertinet ad incipientes, in quibus caritas est nutrienda vel fovenda ne corrumpatur.*

[106] *Secundum studium succedit ut homo principaliter intendat ad hoc quod in bono proficiat. Et hoc studium pertinet ad proficientes, qui ad hoc principaliter intendunt ut caritas per augmentum roboretur.*

[107] A cause des paroles de vos lèvres, j'ai marché par des chemins durs.

[108] J'ai couru dans la voie de vos commandements, quand vous avez dilaté mon coeur.

[109] *Tertium studium est ut homo ad hoc principaliter intendat, ut Deo inhaereat et eo fruatur. Et hoc pertinet ad perfectos, qui « cupiunt dissolvi ei esse cum Christo ».*

qui se font dans les autres, mais caractérisée par une dominante [110]. L'âme gagne à les connaître, pour prendre conscience de son état:

> Il nous importe beaucoup de savoir à quel degré nous en sommes, pour ne pas vouloir élever notre vol trop haut. On va par mesure, à moins de miracle; autrement, on risque de faire naufrage [111] (C. 54-55).

Toutefois, il n'est pas bon de s'arrêter à cette vue; l'âme doit regarder plus haut:

> Que faire devant cette échelle spirituelle? Examiner et voir à quel degré est parvenue notre volonté; et puis, nous élever en regardant le ciel: *fiat voluntas tua sicut in caelo et in terra*.

Surtout, ne point s'arrêter, ne point ralentir. L'un des mots favoris du saint était: « En avant! en avant toujours! »

> Oui, il faut monter sans cesse, l'oeil fixé sur le degré supérieur et le coeur tourné vers le ciel. Il faut monter toujours, pour ne pas reculer et pour ne pas tomber. C'est une pensée admirablement rendue par Bossuet: il ne faut jamais s'arrêter, ni dans la région des sens, ni dans celle de l'esprit, ni même en Dieu [112] (DS. 156-157).

Il ne faut pas traîner; le temps fuit, la grâce presse, et le Christ nous précède comme un coureur:

> Jésus-Christ s'est hâté de consommer son oeuvre il a accompli sa course comme un géant (Ps. 18, 6). Du sein du Père, il est descendu dans le sein de Marie; du sein de Marie, dans la crèche; de la crèche, en Egypte; d'Égypte, en Judée. Après avoir enseigné, fait des prodiges en Judée, il a été à la croix; de la croix, au tombeau; du tombeau, il s'est élevé au ciel, pour, de là, envoyer ses dons aux hommes (Eph., 4, 10): toujours infatigable et sans s'arrêter dans sa course (M. 1080).

Bien que notre auteur n'ait pas composé de traité pour décrire en détail les étapes de la montée vers Dieu, il s'est souvent expliqué sur ce sujet dans ses conférences, et nombreux sont les passages de ses écrits dont nous pouvons faire état pour exposer sa pensée. C'est en les utilisant que nous reprenons les, quatre degrés indiqués par lui.

II. VOLONTES DROITES

LUTTE CONTRE LE MAL

---

[110] Il en est de même dans saint Thomas. Noter la répétition du mot *principaliter*.

[111] A ce sujet, il rapportait à ses élèves de théologie le trait suivant: « Monseigneur de Nantes écrivait autrefois à un seigneur polonais en retraite à Bétharram qu'il ne connaissait pas de livre plus dangereux pour les jeunes gens que la vie de saint Louis de Gonzague. Moi même, ajoutait-il, je m'en étais aperçu au séminaire. Le démon se transforme en ange de lumière: il donne des consolations célestes, il inspire des résolutions héroïques, sachant qu'elles ne pourront pas être suivies et qu'ainsi il pourra jeter dans le découragement ces âmes imprudemment généreuses » (C. 55).

[112] Bossuet avait écrit: « Dans ce grand et infini voyage où nous devons marcher sans repos et avancer sans relâche, je remarque trois états et comme trois lieux où nous avons coutume de nous arrêter. Ou bien nous nous arrêtons dans le plaisir des sens. ou bien dans la satisfaction de notre esprit propre et dans l'exercice de notre liberté, ou bien enfin dans la vue de notre perfection. Voilà comme trois pays étrangers, dans lesquels nous nous arrêtons, et ensuite nous n'arrivons pas à notre patrie » (*Panégyrque de saint Benoît*, Exorde). Saint Augustin avait dit aussi: *« Transcende corpus et sape animum et sape Deum ; non tangis Deum, nisi et animum transiens »* (In Joh.- tr. 20, 11).

Le premier souci du nouveau juste doit être de saisir la main que Dieu lui tend et de coopérer à sa grâce: « Dieu, dit le saint directeur, ne refuse pas les grâces nécessaires pour travailler à l'oeuvre du salut, (mais) il laisse à l'homme la liberté d'en faire un bon ou un mauvais usage » (M. 1105). La grâce actuelle ne dure qu'un instant; elle passe « comme Jésus. à Emmaüs ». Il faut la saisir au vol; sans quoi, elle est perdue, et peut-être ne reviendra-t-elle jamais:

> Profitons donc de la grâce, car Dieu lui-même dit à son Fils priant dans ses membres et pour eux: «Au temps favorable je t'exauce, et au jour du salut je te viens en aide> (Is., 49, 8). Or voici le temps favorable. Il faut en profiter, il ne faut pas le laisser passer: il ne reviendra peut-être jamais. Pour l'Église, il durera jusqu'à la fin des siècles. Mais pour chacun de nous, ce temps de miséricorde est si court! Ce n'est peut-être que ce temps de noviciat, cette année, ce carême, cette fête, ce moment d'affliction... Ce n'est jamais que la vie présente. (M. 1105).

Tactique de l'ennemi

Il n’y a pas de temps à perdre d'autant plus que, dans cette première phase, l'homme ne se trouve pas en possession paisible de la grâce et de la vertu, mais assailli par de redoutables ennemis, qui exploitent son état de faiblesse et les tendances de son fonds vicié:

> Le propre des esprits de ténèbres, c'est de remplir l'âme de ténèbres et de s'y cacher. Que de victimes ne font-ils pas par eux-mêmes et par les instruments dont ils se servent! C'est pourquoi l'Apôtre nous recommande de nous fortifier contre ces ennemis puissants et qui savent si bien nous aveugler pour nous séduire et nous perdre. Mais il veut que nous nous fortifiions *dans le Seigneur* (Eph., 6, 10), dans sa vertu toute-puissante, et non dans la créature... Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? Mais Dieu ne nous assistera pas sans nous. C'est pourquoi, armons-nous de pied 'en cap. N'attendons pas que nous soyons attaqués: les bons soldats préparent leurs armes, s'en revêtent d'avance; et quand ils craignent d'être attaqués, ils ne s'en dépouillent jamais (M. 1156).

De peur que nous ne sachions les discerner, il nous découvre les astuces des esprits malins:

> Les artifices du démon consistent en trois choses: 1° il observe les endroits qui ne sont pas fortifiés dans notre personne, afin de s'introduire par là dans nos coeurs et de s'en emparer; 2° il ne nous propose pas le péché ouvertement, mais en le cachant; ni tout d'un coup, mais peu à peu; il s'insinue dans la familiarité de l’âme; 3° enfin, il la plonge dans le mal et, pour y réussir, il décore les vices du nom et de l'apparence des vertus: il proposera l'ivresse comme de la gaîté, l'indiscrétion dans les propos comme de la franchise, l'arrogance comme du courage. De plus,... il ne tentera pas l'orgueilleux par la volupté, mais par les honneurs ni le gourmand par les honneurs, mais par les délices ni l'avare par les délices, mais par l'appât de l'or. Il tentera les dévots par des prières nocturnes et nuisibles à la santé, les nouveaux convertis par une austérité excessive (M. 1156).

Il tenait que « le christianisme n'est pas un jeu d'enfant c'est une entreprise difficile, qui demande un coeur d'homme, un coeur grand, une âme qui veut » (M. 241). Le Christ a voulu faire de nous des lutteurs:

> Tous nos jours sont des jours de combat; mais il est des moments critiques où les plus vertueux peuvent à peine résister. Les attendre pour chercher des armes ou pour apprendre à les manier, c'est, comme à coup sûr, vouloir être vaincu. La vie entière n'est pas de trop pour se préparer à un de ces moments décisifs (M. 1156).

Vérité et illusion

La lutte est d'autant plus délicate à mener, que le tentateur trouve en nous des alliés prêts à le seconder. Instruit par l'expérience de tant d'âmes qu'il voit en danger de stagnation et de recul, le saint fondateur déploie une énergie inlassable pour dépister l'action sournoise du « Menteur » et de l'« Homicide », dont les dupes sont innombrables, même parmi ceux que Dieu appelle à la perfection.

Le péril qu'il veut conjurer vient de ce que ce trompeur fieffé trouve dans l'homme, en ce premier âge de sa grâce, toute une partie qui va au-devant de la duperie: tant il en coûte à ce débutant de se connaître tel qu'il est - « La vérité est odieuse aux hommes, ils ne peuvent souffrir ses lumières ». Ils prétendent aimer la vérité, et ils l'aiment vraiment « tant qu'elle ne fait que se montrer elle-même »; mais si elle vient éclairer leurs imperfections et leurs défauts, il la détestent. « Nous l'aimons si elle se montre, non si elle nous montre. Quel égarement » (M. 192). Il en est de même de l'amour du monde: après avoir constaté sa caducité et sa fausseté, on s'y attache encore

> Rien de stable dans ce monde: on se voit à toute heure en danger de perdre ce qu'on aime le plus. Cependant, on aime le monde et on court infatigablement après les biens qu'il présente. On l'aime, lors même qu'on reconnaît clairement qu'on a été séduit et qu'il n'a que de fausses joies, que de faux plaisirs à faire goûter (M. 195).

L'illusion pénètre jusque dans le domaine de la vertu: on prend pour la vertu la connaissance qu'on en a, l'idée qu'on s'en fait, ou quelque attrait léger et superficiel pour elle. C'est là encore vouloir s'égarer. On ignore que « le séducteur sait gagner par des vertus apparentes ceux qu'il n'avait pu retenir par des passions grossières » (M. 157). Il faut « appliquer à soi » la vérité:

> Il ne suffit pas d'écouter l'Evangile, même avec docilité; il faut pratiquer ce qu'il ordonne. La prière, la dévotion qui ne nous rendrait pas plus fidèles à non devoirs, plus soumis à la volonté de Dieu, est une pure illusion et ne nous ouvrirait pas le ciel. Les miracles mêmes ne nous empêcheraient pas de nous damner.
>
> Ecouter et faire, c'est bâtir sur la pierre, à toute épreuve. Croire se sauver par la seule foi, C'est ne tromper; enseigner que la foi seule suffit pour nous sauver, c'est tromper les autres. Ecouter sans pratiquer, c'est s'abuser, se rendre coupable, ajouter aux autres péchés le mépris de ce moyen de salut.
>
> L'Evangile est un miroir fidèle, qui nous représente nous-mêmes à nous-mêmes, qui nous montre nos péchés et nos défauts… La loi chrétienne est parfaite poires qu'elle nous fournit tout ce qu'il faut pour nous éclairer, nous faire comprendre la vérité, nous corriger de nos défauts, perfectionner en nous tout ce qu'il peut y avoir de louable (M. 197).

Le saint éprouve encore le besoin de préciser, tant il a vu d'égarements! Parmi les vérités elles-mêmes, il en est de salutaires et il en est de dangereuses, suivant les tendances qu'elles favorisent en nous. A cette phase de la vie spirituelle surtout, ce sont les vérités contrariantes que nous devons préférer comme plus utiles, tandis qu'il faut nous défier de celles qui soulignerait nos avantages et nous donneraient une bonne opinion de nous-mêmes:

> Il n'y a pas de vérité que nous devions plus aimer que celle qui nous déplaît, qui nous reprend, parce que: 1° elle nous donne la connaissance de nous-mêmes; elle nous découvre ces mille défauts qui nous échappent, quelqu'éclairés que nous soyons, quelque soin que nous prenions. 2° Elle nous corrige le plus efficacement tôt ou tard, malgré le trouble qu'elle peut nous causer dans le moment. 3° On a plus de peine à nous la dire, on affecte (plutôt de) nous la cacher. Elle part d'un zèle pur et généreux: (c'est une) commission fâcheuse de dire à un homme une vérité désagréable, et l'ami qui s'en charge (est) rare.
>
> Point de vérité que nous devions plus craindre que celle qui nous flatte: 1° parce que ce qui nous flatte nous trompe ordinairement. Mensonges officieux: vain encens! L'homme s'en

enivre et se croit tout autre qu'il n'est... 2° Ce qui nous flatte nous corrompt en nous inspirant un orgueil secret qui anéantit devant Dieu le mérite de ce que nous sommes...

Aimons donc la vérité qui nous déplaît, et craignons la vérité qui nous plaît (M. 519) [113].

Deus, in adjutorium!

C'est dans le même sens que saint Paul parle d'une science qui enfle, tandis que la charité édifie. Dans cette enfance de la grâce, l'homme est la faiblesse même, et souvent il n'en a pas conscience à cause des secours sensibles que Dieu lui prodigue. Gardons-nous, dit notre guide, de l'esprit de présomption:

On croit pouvoir agir et réussir en tout *par soi*, par la vertu de ses talents, grades, haute capacité. Tandis que, par moi-même, je ne puis pas même avoir une pensée pour réaliser le bien. Par là, je me mets en contradiction avec le Maître unique, qui enseigne *a minimo usque ad maximum*, et surtout les plus petits, les plus démunis de moyens humains (E. 2, 93).

Ce semi-pélagianisme nous fait « perdre de vue ce que, nous avons été par le péché et oublier ce que nous devons à la grâce ». C'est par là que le Malin nous aveugle:

Que produit en nous le mauvais esprit? Ténèbres, aveugle entraînement. Et l'Esprit de Dieu? Lumière, sagesse, paix, dévouement.

Quelle impuissance! Tomber à chaque instant, voilà ce que je puis faire de moi-même, et je nie puis faire de moi-même aucun effort pour me relever. Je ne puis même pas prononcer avec fruit le nom de mon libérateur, si la grâce ne me prévient (1 Cor., 12, 3). La vanité et la présomption peuvent-elles trouver place dans une telle détresse? (M. 1084).

Jamais, à son avis, nous ne serons assez convaincus de cette vérité. Les chutes, les rechutes viennent de ce qu'on n'a pas l'humilité de reconnaître son impuissance et sa nullité; on ne sait pas se « présenter à Dieu comme un néant ». Pourtant, voilà le vrai, voilà ce que nous sommes; et ce néant, nous l'aggravons encore par notre orgueil et notre suffisance

Nous sommes des néants, niais ides néants arrogants, hautains, enflés, prétentieux, sans charité, tracassiers, combattant les desseins de Dieu. Qu'avons-nous à faire? Regarder Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous donne l'exemple, et nous anéantir. (E. 2, 9).

Viens, suis-moi

Nous anéantir, c'est le premier acte; le second, c'est de nous redresser, appuyés sur le même Sacré Coeur, pour dire avec lui notre *ecce venio* et nous offrir à Dieu, mettant toute notre liberté au service de sa grâce, afin qu'il dispose de notre personne et de tout ce que nous avons selon sa volonté très sainte:

Disposition absolument nécessaire. On ne s'avance à rien de soi-même; mais, une fois entré dans la voie ouverte par le doigt de Dieu, en avant, *corde magno et animo volenti!* Qu'a-t-on à craindre? *Dominus mecum tanquam bellator fortis* (Jer., 20, 11) [114].

Sans cette détermination courageuse, il n'y a que stérilité et que ruines: *Filii Ephrem, intendentes et mittentes arcum, converse sunt in die belli* (Ps. 77, 9) [115]. Voilà ce qui arrive très souvent parmi les fidèles et parmi les prêtres mêmes. (E. 2, 12).

---

[113] Bien que le saint règle la marche spirituelle d'après les dispositions de la volonté, une si forte insistance sur la vérité ne permet pas de douter que toute la partie supérieure de l'âme ne soit comprise dans a purification.

[114] Le Seigneur est avec moi, comme un guerrier puissant.

[115] Les fils d'Ephraïm, archers habiles à tirer de l'arc, ont tourné le dos au jour du combat.

Après s'être gonflé « d'esprit pélagien » et avoir tenté des efforts nécessairement infructueux, on verse dans « l'esprit protestant » par défiance à l'égard de la grâce ou défaut de coopération, et l'on se retire sous sa tente en refusant de combattre:

> On se décourage, on se désespère. Dieu doit tout faire; « on n'est pas appelé à cela, etc., etc. » Le pélagianisme fait des présomptueux; le protestantisme ne prie pas: double instrument dont se sert le démon. Le Saint-Esprit, tout en nous tenant dans l'humilité, nous remplit de confiance dans la lumière et la motion divin Maître (E. 2, 94) [116].

Le danger est sérieux, mais il y aurait plus grave encore:

> Ce qu'il y a de pire, ce n'est pas qu'on lâche pied, qu'on ait des dispositions contraires (à la grâce), qu'on fasse des actions contraires à la volonté de Dieu; mais c'est qu'on *justifie* ces dispositions et ces actions, qu'on veuille avoir raison contre l'Evangile! Il n'y a pas de remède contre de telles ténèbres! (E. 2, 12).

Le zélé directeur en conclut qu'il est urgent de ne point laisser pourrir cet état d'esprit, où le Menteur et l'Homicide voudrait maintenir ses victimes, et de s'orienter franchement vers l'étape suivante et vers l'idéal qui nous appelle:

> Commençons donc! c'est là notre vocation. Ne lui tournons pas le dos. elle est trop belle. Assez longtemps nous avons failli. Qu'avons-nous gagné? Nous sommet devenus méconnaissables... Disons, comme saint Paul: *Quid me vis facere?* [117]. Et puis, ayant appris ce que nous avons à souffrir au service de notre Maître, pour lui prouver notre amour, oublions le passé: *quae retro sunt obliviscens*, étendons-nous en avant: *extendens* (Phil., 3, 13). Dieu nous bénira... Montrons-nous tels, et Dieu nous rendra tels (E. 2, 14).

III. AMES FORTES

MONTEE LABORIEUSE

Entré dans la seconde étape, le progressant commence à regarder vers les sommets et porte ses désirs sur la perfection. Il écoute l'appel qui retentit dans la méditation sur le Règne [118] :

> Le général me fait l'honneur de m'appeler, moi, *vas stercorum* [119]: obéir est un devoir. En avant, c'est justice! En avant, pour réparer la honte d'avoir déserté! En avant, pour expier le crime du transfuge! En avant, la palme est prête, la victoire est certaine! En avant, l'entreprise est si belle! En avant, par amour pour mon bien-aimé général! Honte aux traînards! (M. 1164).

---

[116] A ces esprits pélagien et protestant, il en ajoutait d'autres: « l'esprit janséniste, appendice du protestantisme, pour (qui) les choses sont trop difficiles ou trop respectables; les *gnostiques*, les *illuminés*, les *spirites*, qui ne veulent que des communications spirituelles et divines et qui finissent par toutes les turpitudes de la chair. L'esprit *judaïque*, avec ses idoles de terre, ses raisonnements charnels, son horreur de la pauvreté et de l'humiliation, un égoïsme étroit opposant la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie. Le démon tâche de nous donner en petit cet esprit gnostique, judaïque, païen, semi-pélagien, etc. Il tâche de préparer en nous des vocations à ces monstruosités. Surgisse un apôtre, les instruments seront tout prêts» (E. 2, 94-96).

[117] Que voulez-vous que je fasse?

[118] Exercices de saint Ignace.

[119] Tas d'ordures.

Maintenant que, pressé par la grâce, on s'est décidé à mettre le cap sur la sainteté, aucune tergiversation n'est permise. Il faut marcher, il faut monter jusqu'à Dieu, source de toute grâce: s'engager, s'engager à fond!

> Ressembler à Dieu dans son immutabilité et dans sa constance; la piété que nous avons embrassée doit être immuable et constante comme Dieu:
>
> J'ai fait un choix, je veux qu'il dure
> Autant que je respirerai:
> Tout changera dans la nature,
> Mais jamais je ne changerai [120].
>
> Je serai inébranlable. Rien, rien ne sera capable ,de me séparer de mon Dieu: ni prospérité, ni adversité... Nous devons approcher de Dieu, si nous voulons recevoir quelque chose de sa bonté (M. 913).

Dans ce dessein, il faut tourner résolument le dos à un monde où règne le mal. Pas de demi-mesures:

> Lorsque nous quittons le inonde, c'est-à-dire le péché, nous nous approchons de la source de toutes les grâces. Celui-là quitte le monde entièrement, qui se sépare extérieurement de tout ce qui est du monde, comme la volonté propre, l'amour propre, le propre sens. L'homme doit se séparer de tout cela et se donner corps et âme à Dieu avec tout ce qu'il possède, ne gardant rien de toutes ces choses. Il doit donner si volonté à un autre, à qui il obéisse jusqu'à la mort; il doit donner ses biens à un autre et n'en rien réserver ,en secret; il doit se faire connaître entièrement à un autre, lui donner le pouvoir de le juger et de le reprendre.
>
> Oh! celui qui agirait ainsi, qui renoncerait complètement à soi-même par l'esprit et le corps et s'approcherait de la source de tout bien et de toute grâce, avec quelle abondance il recevrait l'écoulement de cette source vive, qui féconderait toutes les vertus de son âme! [121] (M. 913).

Les trois hypothèses

Ce n'est pas nécessairement de la société humaine, qu'il s'agit de s'écarter. Sur ce point, chacun doit rester où sa vocation le place. L'essentiel est de quitter l'esprit du monde, de ne se laisser en rien influencer par lui, afin de mettre nos pas dans ceux du Christ. A la suite de son maître Ignace, le saint envisage trois situations dans lesquelles nous pouvons nous trouver: « Voyons, dit-il, comment nous devons être disposés en chacune d'elles »:

> La première, c'est que nous soyons humiliés, méprisés du monde, et que Dieu en doive être plus glorifié; la seconde, que Dieu en doive être également glorifié; la troisième, que Dieu en doive être moins glorifié.
>
> Dans le premier cas, nous devons aimer et même rechercher l'humiliation et le mépris... Dieu est tout, et l'homme n'est rien. Si donc je ne puis procurer la gloire de Dieu sans m'oublier moi-même ou sans souffrir qu'on me méprise, il n'y a certes qu'un grand dérèglement d'amour-propre et une espèce d'idolâtrie de moi-même qui puisse me faire hésiter et délibérer c'est évident.
>
> Aussi Notre-Seigneur, sachant que la gloire de son Père et le salut des âmes demandait qu'il vécût dans l'obscurité et qu'il mourût, dans l'opprobre, n'est jamais sorti de cet 6tat de croix

---

[120] Il aimait ce cantique; il s'en inspira maintes fois pour donner des conseils virils. Un jour que les Soeurs venaient de le chanter à Igon: «Il nous disait avec un grand feu, dépose l'une d'elles: *Soyons d'accord avec nos paroles; montrons-nous ce que nous devons être, inébranlables dans nos résolutions. Pas de pusillanimité!* Coeur grand, âme qui veut! » (S. 442).

[121] Cf. TAULER, Sermon pour le 14 dimanche après la Trinité.

> et d'affliction. Pourquoi cela? « Parce que, dit-il, je ne cherche pas ma gloire et que ma gloire n'est rien (Jean, 8, 50, 54) (M. 483) [122].

Dans le second cas, nous devons encore préférer l'humiliation et le mépris à l'estime et à l'honneur. Tel est l'exemple que Notre-Seigneur nous a donné, et, à la suite d'un pareil exemple,

> le concours d'une gloire égale de Dieu dans notre élévation ou dans notre humiliation devient une supposition chimérique. Tout étant égal d'ailleurs, Dieu est toujours plus glorifié à proportion que Jésus est mieux imité (M. 1123).

Les saints en ont toujours jugé ainsi: « les apôtres s'en allaient remplis de joie, parce qu'ils avaient été trouvés dignes d'être traités comme leur Maître » (Act.. 5, 41).
Le troisième cas est le plus rare de tous: l'histoire de la sainteté montre bien qu'on avance plus l'oeuvre de Dieu par l'humiliation que par l'exaltation des ouvriers. Néanmoins,

> si Dieu doit être *moins glorifié* par nos abaissements, (il faut encore) craindre plus l'honneur attaché au devoir que l'humiliation qui nous est refusée. Dans cette dernière hypothèse, au sein des honneurs imposés par l'obéissance, il faut trembler à cause de notre faiblesse (DS. 49).

Cette conduite est ardue, qui ne le voit? Le saint ne songe pas à nous le cacher: « Dieu seul sait, dit-il, ce qu'il en coûte pour se vaincre ». Ce n'est pas que les hommes ne sachent s'astreindre à des choses très pénibles pour arriver aux résultats qu'ils convoitent ou satisfaire leur passion préférée:

> On fait de son corps à peu près tout ce qu'on veut on le réduit à tout, quand on a de la force et de la santé. Il y a partout un certain nombre de personnes qui mènent une vie très dure (M. 1123).

Mais proposez-leur les mêmes efforts pour avancer dans la vie intérieure, ils ne vous écoutent plus. Ceux même qui prétendent dépasser les autres en vertu

> ménagent presque toujours quelque passion, quelque attache qu'il se cachent aussi longtemps qu'ils peuvent et que rarement ils s'appliquent à déraciner lorsqu'ils l'ont découverte. A cela près, tout ce qu'on voudra de sacrifices! Mais toucher à ce rien, à cette idole, c'est porter le fer et le feu aux chairs vives (M. 1123).

Il le faut cependant à qui veut avancer. On ne franchira pas cette étape sans rompre ces liens et entrer sincèrement dans l'abnégation: « Dieu ne se communique qu'aux âmes soumises: quand le coeur est possédé par quelque secrète passion, on veut ce qu'on veut, on ne veut pas ce que Dieu veut» (1123):

> L'abnégation est le fondement nécessaire des grandes vertus que tout homme apostolique doit acquérir: une indifférence absolue pour toute sorte de demeures et d'emplois; une pureté angélique qui nous fasse vivre comme si nous n'avions pas de corps; une obéissance aveugle qui nous fasse suivre les ordres de nos supérieurs sans renard, sans réserve et sans retour, par amour pour la volonté de Dieu plutôt que par tout autre motif; un désintéressement qui nous élève au-dessus de toutes les espérances humaines et nous fasse mettre en Dieu toutes nos espérances; un zèle que nulle personne. nul travail, nul danger ne puisse arrêter (M. 1123).

[122] Pour exposer cette question, Michel Garicoïts s'attache à un de ses maîtres, qu'il a beaucoup pratiqué, le P. Judde S.J. (t. 5, pp. 142-145).

Il est certain qu'un tel programme ne pourra jamais être suivi que par une élite. La doctrine de notre saint est qu'il faut proposer la perfection aux âmes et que c'est à elles ensuite d'en réaliser ce qui correspond à leur rang et à leur degré de grâce. Ainsi faisait Notre-Seigneur; mais chacun doit fouetter sa nature et stimuler ses énergies:

> Pour mener une pareille vie, il faut, avec la grâce de Dieu, combattre toutes nos inclinations non seulement les criminelles, mais toutes les inclinations désordonnées: assujettir les sens à la raison et la raison à Dieu (M. 964).

Bâtir sur le roc

Afin de simplifier la tâche et ne point prodiguer inutilement les forces, l'avisé directeur demande à son disciple de réduire son application à deux points: s'attacher à quelques vertus solides et, pour chacune d'elles, à ce qui en fait la solidité [123]. Il appelle vertus solides celles qui commandent les avenues de la sainteté: « la haine de soi, l'abandon à la Providence quoi que ce soit que Dieu ordonne ou permette, un amour de préférence pour la croix, une fidélité singulière à tous les mouvements de la grâce, etc. » Cet etc. montre qu'il ne considère pas l'énumération comme complète; puis il raisonne ce choix:

> Pourquoi faut-il s'appliquer surtout à ces vertus solides? 1° Parce que sans cela, on bâtirait sur le sable; tandis que, travaillant fortement à acquérir une seule de ces vertus, on en acquiert toujours avec elle beaucoup d'autres: le motif d'une seule vertu solide détermine à tout le reste, et les efforts que l'on fait pour acquérir cette vertu enlèvent l'obstacle général à l'acquisition de toutes les vertus... 2° La vertu solide est comme la pierre de touche des autres vertus, qui fait connaître les fausses (M. 418).

Comme les vertus sont connexes, on ne peut, précise-t-il, progresser dans une d'elles sans accroître toutes les autres. Mais qui vent avancer réellement et parvenir à la vraie possession d'une vertu ne doit pas la prendre par la frange; il faut « pénétrer à ce qu'elle a de plus substantiel et s'y affectionner ». Cet élément substantiel, « c'est l'intérieur, l'esprit, le fond caché de la vertu », ce par quoi nous atteignons Jésus-Christ, et de là vient leur excellence:

> Qu'est-ce, en particulier, que le solide de l'obéissance, c'est-à-dire ce qui en adoucit la pratique et la rend féconde en richesses? C'est de voir Jésus-Christ dans le supérieur. Le solide de la charité? Jésus identifié avec tous les hommes et tous les hommes substitués à Jésus (Mat., 25, 40). Le solide de la patience? Toutes les afflictions venant de la Providence pour nous corriger, nous éprouver, ou nous détacher et nous perfectionner en nous rendant conformes à Jésus-Christ, modèle de toute sainteté. Le solide de l'humilité? C'est qu'elle est la gloire du chrétien depuis que le Verbe-fait-chair l'a consacrée dans sa personne... Le solide du détachement? C'est qu'une âme faite pour Dieu, adoptée par Dieu, capable de servir Dieu se dégrade dès qu'elle se donne à quelque chose qui soit au-dessous de lui Dieu seul!
>
> Enfin, s'appliquer au solide de la vertu, c'est en assurer la fermeté, parce que le solide de la vertu ne change jamais; c'est bâtir sur le roc, sur l'esprit de Notre-Seigneur (M. 1108).

IV. COEURS DILATES

[123] On reconnaîtra encore ici l'influence de Judde (*Exhortation sur la vertu solide*, t. 5, pp. 1-18), dont notre prédicateur s'est approprié si bien les pensées et parfois les termes, qu'ils font désormais partie de lui-même et constituent une des constantes de son enseignement. Cf. spécialement les nn.° 328, 377, 418, 1108, 1124, 1131, et les notes du P. ETCHECOPAR.

Tout est sacrement

A mesure que l'âme se vide d'elle-même, la grâce la pénètre d'une confiance grandissante. Ce que la générosité contenait d'exubérant et parfois de présomptueux tombe peu à peu et fait place à un sentiment croissant de dépendance à l'égard de l'action divine. La vertu des sacrements s'étend ainsi jusqu'au-dedans de nous:

> Lorsque Dieu attache une si grande importance à des signes extérieurs qui n'ont aucune proportion avec un effet si admirable, il nous marque clairement que, outre tout ce que nous pouvons faire au-dedans de nous par nos bonnes dispositions, il faut qu'il intervienne pour notre sanctification par une opération spéciale du Saint-Esprit et une application singulière des mérites du Sauveur (M. 744).

Le Serviteur de Dieu fut toujours frappé par l'efficacité sacramentelle révélée dans la foi et si souvent expérimentée par lui. L'action de Dieu passant à travers des signes matériels et sensibles lui apparut de plus en plus comme pénétrant toute la création. Sans préjudice pour les sacrements proprement dits, « sacrements d'institution », qui lui inspirèrent toujours le plus grand respect, toutes les créatures devenaient à ses yeux, par une analogie féconde pour la vie spirituelle, des e sacrements par destination ».

C'est au troisième degré de sa montée spirituelle que l'âme entre dans cette création renouvelée; l'univers retrouve pour elle son sens primitif: il devient transparence de Dieu et instrument d'action divine: « Dieu est l'amour partout et toujours présent et agissant »:

> Voilà à quel point de vue il faut tout envisager ici-bas. Alors, tout y est sacrement. C'est là le christianisme, le point de vue chrétien, celui qui doit régler toute notre vie. Hors de là. on n'est qu'un païen. Jésus-Christ ne prendra point d'autre point de vue que ce motif pour nous juger (DS. 205).

Tant que l'homme n'a pas opéré cette rectification de son optique intérieure, les créatures ne servent qu'à le détourner de Dieu, à cause de l'usage désordonné qu'il en fait, ou du moins, ne lui sont que de peu d'utilité:

> Pour être un digne coopérateur de la grâce, il faut ,savoir bien user des créatures, de tous les moyens extérieurs. Les créatures sont comme des sacrements destinés d'une manière générale à notre sanctification par la contemplation, l'usage et la privation (DS. 321).

Outre la grande contemplation de Dieu en lui-même, il en est une autre, en effet, qui s'élève à Dieu à partir des créatures, comme on s'élève du reflet à la lumière. C'est ici surtout, nous dit-il, que l'Esprit-Saint instruit l'âme:

> Ce Maître intérieur se cache, pour ainsi dire, sous l'écorce de chaque créature; de là, il nous invite à nous élever au Créateur. Il nous instruit par les cris des petits des hirondelles, par les roucoulements de la tourterelle: *sicut pullus hirundinis, sic clamabo, meditabor ut columba* (Is., 38, 4).
>
> Les cérémonies de l'Église, le chant liturgique, etc., forment aussi un enseignement par lequel l'Esprit sanctificateur touche, attendrit, bouleverse salutairement les âmes: exemple, saint Augustin à la cathédrale de Milan. Seulement, *non impedias musicam* (Eccli., 32, 5), ne fermons pas l'oreille à l'artiste divin. C'est lui qui nous instruira, si nous inclinons notre oreille avec une docilité parfaite; il nous formera, comme l'aigle ses petits: *sicut aquila provocans ad volandum pullos* (Deut., 32, 11) (DS. 152-153).

Quant à l'*usage*, il s'agit de laisser d'abord former en nous l'instrument de Dieu: prendre conscience des vues de Dieu, entrer dans la volonté et l'action divines, afin de se laisser mouvoir docilement par elles:

> *In Deo vivimus, movemur et sumus* (Act., 17, 28): Dieu a tout créé et donné à tout le mouvement et la vie; c'est en lui que je suis, que je me meus; il me conserve l'existence et il agit en moi lorsque je fais quelque action. O insensé, si, en agissant, j'avais une autre fin que lui! (M. 1171).

Il faut se garder spécialement de mêler notre action à la sienne, au lieu de lui maintenir toute sa dépendance. Le saint abhorrait cet amalgame de motifs humains et divins, qui rend impure l'intention et gâte par là même l'action. Il faut voir:

> Dieu au-dedans de nous, agissant en nous intérieurement, y opérant tout le bien, mais avec nous, avec notre coopération. Hélas! que de fois son action intime est combattue, entravée! A ce point de vue, nous devons concourir au mouvement divin avec circonspection, à cause de notre malice et parce que nous portons en nous une nature homicide, qui se mêle à l'action vivifiante de la grâce (DS. 294).

Engagés au service de Dieu, nous pouvons compter sur lui en toute assurance, mais à la condition de le servir comme il veut être servi:

> C'est Dieu qui, dans sa sagesse et sa bonté, nous a appelés à cette Société, où il daigne nous conserver et nous conduire. Quel motif de confiance pour nous! Tous nos offices devraient nous paraître sacrés. En Dieu, nous trouvons un fonds inépuisable de force, de fermeté: nous pouvons tout en lui. Mais il faut nous présenter devant lui effacés et anéantis comme Notre-Seigneur. Il s'est anéanti sous la main de son Père (DS. 294).

Si nous restons ainsi sous la main de Dieu, nous n'aurons aucune peine à découvrir son action porteuse de grâce dans l'action des autres créatures sur nous:

> Dieu agissant sur nous par des moyens extérieurs, par les règles, les supérieurs, les créatures… Il faut plus compter sur Dieu que sur ces moyens extérieurs. Que peuvent les plus beaux sermons sans la grâce? Rien. Saint Augustin disait que, sans l'Illuminateur divin, sans l'Excitateur divin, un homme ne peut rien enseigner utilement à un autre homme. Si l'on était pénétré de cette vérité, on ne verrait, on n'entendrait, on ne chercherait que Dieu et sa grâce..., sans s'arrêter aux apparences: on verrait alors partout comme des sacrements (DS. 294).

C'est précisément ce qui arrive lorsque l'âme est parvenue à ce degré. L'Esprit-Saint lui apprend en particulier à se servir de la *privation* aussi bien et mieux encore que de l'usage des créatures. Jadis, on s'impatientait lorsque les moyens humains venaient à manquer pour s'acquitter de son devoir. A cet échelon, le coeur n'est plus troublé; il a compris le plan de Dieu:

> Depuis la chute originelle, la privation est le moyen de coopération le plus indispensable, presque toujours dans les choses délectables. Sans l'exercice de cette privation, impossible d'apprendre le bon usage des créatures, impossible surtout d'arriver par elles à la contemplation du Créateur (DS. 321).

Le fondateur eût bien voulu conduire tous les siens à cette pratique; il ne cessait de s'y employer dans ses instructions, ses lettres, ses conseils personnels:

Avec un peu de foi et d'esprit religieux, rien ne manque pour faire marcher tout... Moins de confiance dans les moyens humains, et plus de, foi et d'esprit religieux!... Que faut-il de notre part pour attirer la bénédiction de Dieu sur nous? Une estime sincère de notre vocation et de notre mission; une vraie disposition intérieure et habituelle à remplir en vrais auxiliaires, selon nos règles, et en vrais instruments du Sacré Coeur de Jésus, tous les devoirs de cette belle position. Avec cet esprit, tous les biens viendront: le goût de notre état, la fidélité aux devoirs de notre état, enfin la paix et le contentement dans son état. Voilà les immenses et infaillibles avantages qu'amènera l'esprit religieux (DS. 322-323).

C'est ainsi que l'on monte, agissant soi-même avec un dévouement entier, en fait, de plus en plus porté par Dieu:

Viam mandatorum tuorum cucurri (Ps. 118, 32). Que personne donc, dans la voie des exercices, ne se contente de se promener à pas lents, dans un espace étroit, se renfermant dans un certain degré de vertu dont il ne veuille point franchir les limites. Mais que chacun marche d'un pas ferme, s'avance avec courage et, faisant un effort généreux sur soi, qu'il coure, qu'il s'élance, comme dit l'Apôtres vers le but de sa vocation; demande même avec ardeur et humilité les ailes de la colombe pour voler, pour voler sans se lasser (M. 1074) - Mais, mon Père, s'écria le Père Chirou, vous nous prêchez là la plus haute perfection! - Eh! oui, c'est bien la plus haute perfection que je veux vous prêcher, car c'est là notre vocation comme prêtres et comme membres de la Société du Sacré Coeur de Jésus. C'est là que nous devons tendre, sans nous arrêter jamais (S. 418-419) [124].

V. CIEL ANTICIPE

Un seul esprit

Le mouvement ascensionnel fait enfin déboucher sur le haut plateau de la perfection, où la grâce achève de donner sa mesure. C'est à ce sommet que nous devons aspirer:

Il y a une mesure de grâce à laquelle nous sommes appelés par Dieu. Nous n'irons pas au delà, mais il faut y atteindre. Pour y arriver. dans l'oraison, il faut entrer dans son intérieur, fermer la porte, monter au sommet de l'âme. se mettre face à face et coeur à coeur avec Dieu [125].

Pour connaître cette mesure, comme pour connaître la grâce.... il faut prier comme il faut: *da nobis in eodem Spiritu recta sapere* [126]. Mais pour cela, il faut savoir discerner les esprits (E. 1, 11).

---

[124] C'est dans le même sens qu'il écrivait à l'un des siens le 15 décembre 1854: « Demandez surtout, pour vous et pour moi, une de ces touches divines, qui seules font qu'on est possédé, non du démon, mais de Dieu, et qu'on marche, qu'on vole dans ses voies » (Corr., 1, 229).

[125] Notre auteur ne sort pas de la ligne classique, tout en s ' exprimant à sa manière propre. Les PP. Bertrand et Rayez écrivent: « Le sommet de l'échelle spirituelle varie avec les auteurs, du moins en apparence: ce sera la suprême humilité avec saint Benoît, le suprême amour avec Ruysbroeck et Harphius, la contemplation parfaite chez Richard de Saint-Victor et saint Jean de la Croix. C'est aussi la béatitude chez saint Grégoire de Nysse, la sainte Jérusalem chez saint Augustin et saint Bonaventure; également le trône de Salomon, l'Agapè chez saint Basile ou Jean Climaque. En définitive, le sommet de toute échelle de sainteté, c'est Dieu ou le Christ » (Dict. de Spir., *Echelle spirituelle*, col. 81). Pour Michel Garicoïts, le sommet, c'est notre union avec le Père.

[126] Donnez-nous, dans l'Esprit-Saint, de goûter le bien. C'était la manière de notre saint de demander tous les dons du Saint-Esprit et spécialement le don de sagesse. L'appel à l'Esprit-Saint était, chez lui, incessant: « Ce qui manque généralement, écrit-il à l'un des siens, c'est cette prudence, cette juste et pratique appréciation des choses, cette discrétion ou ce discernement que l'Apôtre place parmi les plus grands dons du Saint-Esprit, cet oeil net, ce soleil qui tient tout le corps de la conduite dans la lumière, dans les richesses et dans les charmes de l'unité et de la charité. Continuez donc, cher ami, à réciter avec une dévotion toute particulière cette prière si fréquente parmi nous: *da nobis in eodem Spiritu... gaudere* » (Corr., 2, 240).

Sans s'arrêter à de longues descriptions, notre guide encourageait fortement ses dirigés à gravir ces cimes en se livrant à toutes les sollicitations du divin Esprit et, comme Jésus, à tous les vouloirs du Père:

> Quelle est la plus grande dignité, la plus grande élévation de l'homme? Celle par laquelle nous participons a la nature divine (2 Pierre, 1, 4). C'est là le don qui surpasse tous les dons, par lequel nous sommes véritablement enfants de Dieu.
>
> Cette dignité nous oblige à ne point retourner par une conduite dégénérée à notre ancienne bassesse, à ne pas vivre d'une vie animale, terrestre, à répondre à la dignité de notre régénération, de notre adoption, à imiter le Père céleste, à aimer ce qu'il aime. à ne différer de sentiment en rien d'avec lui, à mener une vie digne de lui (M. 954).

Ce programme, qui inspirait déjà toute la montée, devient ici une réalité. L'âme ne vit plus que d'amour, non seulement unie à Dieu, mais transformée en lui, réalisant au plus haut degré ses aspirations de toujours:

> Celui, dit l'Apôtres qui s'unit au Seigneur, est un même esprit avec lui (1 Cor.. 6, 17). C'est la nature même de l'amour de rendre semblable à l'objet aimé: une même chair avec la créature, ou un même esprit avec le Créateur. Etre un seul esprit avec Dieu (est) propre aux parfaits; cependant, il faut que les commençants et les novices aspirent aussi de quelque manière à la même union (M. 266).

Et le guide d'indiquer à ses disciples, dans un langage simple, comment s'accomplit cette union, par l'esprit, la volonté et la conduite:

> 1° *Par l'esprit*, lorsque nous portons Dieu en nous-mêmes, en lui donnant l'hospitalité par la mémoire et en le prenant pour ce qu'il est dans notre entendement aidé de la foi, au point qu'il devient par là une vive image de Dieu toujours plus éclatante par l'esprit du Seigneur (2 Cor., 3, 18).
>
> 2° *Par la volonté*, lorsque cette faculté, sortant d'elle-même et embrassant la bonté que l'entendement lui présente, s'y comptait et en jouit autant qu'elle peut, c'est-à-dire de toute âme, de tout coeur, de tout esprit, selon le grand précepte (Luc, 10, 27), en rapportant à lui tout: affections, désirs, pensées, actions, tout. De là, divers sentiments: admiration, joie, action de grâces, avec le désir de le voir, de le posséder, de l'honorer et de lui obéir; désirant que tous le connaissent, l'aiment et le servent; zèle ardent pour sa gloire et pour le salut des âmes; confiance dans sa bonté, sa providence, avec une crainte filiale, qui éloigne du péché.
>
> 3° *Par la conduite*: cette union de conduite est fondée dans une parfaite conformité de volonté avec la Providence en tout, dans l'adversité comme dans la prospérité. (Elle) fournit l'occasion de pratiquer les vertus qui appartiennent à la perfection, en passant de la spéculation à l'affection, de l'affection à la pratique (M. 266).

Les douze Tables

Préoccupé surtout de ne pas laisser les âmes se bercer d'illusions, il leur présente une sorte de miroir spirituel, où elles peuvent contrôler leur degré de conformité avec la volonté de Dieu et leur ressemblance avec le divin Coeur:

> 1° Dans la conduite: uniformité, droiture, modestie, prudence, douceur, fermeté.
>
> 2° Dans les conversations: gaîté sans dissipation, réserve dans les paroles, oubli de soi, peu d'avis.
>
> 3° Dans les fautes: humble et sincère aveu, douleur profonde sans abattement, recours à Dieu, abandon à sa miséricorde.

4° Dans l'usage des sacrements: pureté de coeur et d'intention, détachement des goûts sensibles, foi vive, ferveur pratique.

5° Avec Dieu . confiance filiale, étude amoureuse de ses volontés, attente paisible de ses moments, obéissance prompte, généreuse et sans réserve.

6° Avec le prochain: cordialité, prévenance, support, complaisance sans bassesse, déférence sans flatterie, condescendance sans respect humain.

7° Avec soi-même: justice exacte, abnégation effective et soutenue, patience à toute épreuve.

8° Pour son corps: soin modéré, rigueur discrète, sobriété en tout.

9° Pour son imagination: tranquillité inaltérable dans ses écarts, mépris de ses fantômes, diversion dans ses importunités.

10°, Pour son esprit: défiance sage de ses lumières, heureuse ignorance de son mérite, usage saint de ses talents.

11° Pour son coeur: fidélité à en bannir toute espèce de trouble, vigilance sur tous ses mouvements, sacrifice de tout ce qui s'y oppose au bon plaisir de Dieu.

12° Vie de foi: c'est-à-dire conformité entière avec Jésus-Christ dans le langage, les pensées, les sentiments, les oeuvres, et dépendance de son esprit continuelle en toute chose (M. 1095).

Dans l'âme entièrement conformée au Christ toutes ces pratiques s'unifient en simplicité, comme toutes les vertus se fondent en charité. On s'est donné, on ne se regarde plus, on est en quelque sorte passé en Dieu. Là se réalise à la perfection le troisième degré d'humilité, qui est le triomphe achevé de l'amour. Cette disposition devient comme la respiration spirituelle du saint:

Mon Dieu, ayez pitié de moi! Soyez glorifié! *Paratum cor meum... paratum* [127] à tout faire, à tout souffrir pour votre gloire: voilà l'âme humble

Comment parvenir à cette humilité? Par l'abandon total -de nous-mêmes et de tous nos intérêts entre ses mains. Quand ce don est fait entièrement et sans retour, Dieu remplit sur nous ses desseins et nous donne tout ce dont nous avons besoin pour concourir à leur exécution, et par-dessus tout, cette humilité profonde, généreuse, paisible, inaltérable, qui, d'une part, nous met bien au-dessous du néant, comme pécheurs, et. d'autre part, nous élève au-dessus du monde, du démon, de nous-mêmes et nous rend grands de la grandeur de Dieu, forts de la force de Dieu, saints de la sainteté de Dieu. Cette humilité est toute infuse; elle croit en nous à proportion des tentations, des souffrances, des humiliations. On l'a, mais on croit ne l'avoir pas, parce que, pour se croire humble, il faut se croire au-dessous de ce qu'on mérite d'être; et ce sentiment n'entre jamais dans l'âme d'un saint, qui, au contraire, est toujours intimement persuadé que Dieu et les hommes le traitent mieux qu'il ne mérite (M. 69).

Tels ont été, en effet, les saints, qui restent nos modèles, nos seuls modèles à la suite du Christ, dans le même *ecce venio*:

Ils étaient des hommes morts à eux-mêmes, et qui comptaient pour rien de sacrifier plaisirs, santé, force, vie, tout enfin, au travail de leur ministère. Ce n'étaient pas des gens bornés à de certains emplois, à certaines conditions; ils étaient à tout sans retard, sans réserve, sans retour, par amour pour Dieu et pour les âmes. lis comprenaient, ils goûtaient et embrassaient, avec humilité sans doute, mais en même temps avec générosité, courage et bonheur cette grande parole de Notre-Seigneur: *Me voici!* - Mais vous allez tomber malade! - J'irai plus tôt voir mon Dieu! (M. 1123).

Je vais à mon Père

[127] Mon coeur est prêt, ... prêt. C'est dans ces sentiments qu'il mourut, en redisant une dernière fois la formule d'humilité et de confiance: *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.*

Oui, aller voir Dieu: en cela finalement s'unissent tous les désirs de l'âme ainsi transformée. Elle est atteinte du mal du ciel et n'en peut plus guérir. Et le saint, se souvenant une fois encore de Bossuet, de redire les paroles chères, qu'il avait tant de fois répétées:

> Je vais à mon Père, sans m'arrêter ni aux concupiscences, ni aux sensations, ni à la nature, ni à ce que le surnaturel peut avoir de sensible, ni sur le Thabor, ni sur le Calvaire. Le bon plaisir de Dieu, c'est mon tout! le bon plaisir de Dieu, qui consiste à nous faire avancer. (M. 519).
>
> Nous devons passer, non pas avec le monde, mais avec Jésus-Christ, de ce monde à son Père, qu'il a voulu qu'il fût le nôtre; sans nous arrêter ni dans les sens, ni dans l'esprit, ni dans aucune créature, ni même en Dieu; oubliant ce qui est derrière nous, nous étendant toujours (en avant), toujours le bâton à la main, la ceinture sur les reins, les souliers aux pieds, nous dépêchant de manger la pâque, afin que rien ne nous retienne. O Jésus, recevez vos voyageurs. Nous voici prêts, nous ne tenons plus à rien, nous voulons passer de ce monde à votre Père (M. 927).

Il soupire lui-même après ce départ qui doit l'unir au Christ pour toujours:

> Quand serons-nous unis à notre divin Chef? Ce n'est qu'après que nous l'aurons suivi là où il nous a devancés. Où est le chef, là seront les membres. Soutenons-nous donc par cette espérance dans cette vallée de larmes, et ne perdons pas courage. Dès lors que nous sommes les membres de Jésus-Christ, pourrions-nous n'être pas un jour réunis à cet adorable Chef? (M. 1137).

En attendant, trouvons-le sur la terre du moins, aimons, le dans ses membres, avec qui il s'est identifié:

> Comme il nous aime! Il est dans le ciel, et il souffre encore sur la terre, tant que son Evangile est en souffrance. Il souffre dans ses membres la faim, la soif, la nudité; il souffre tout ce que son corps souffre; tout ce qu'on fait au plus petit de ses frères, c'est à lui-même qu'on le fait (M. 1137).

C'est bien le Christ que nous atteignons déjà dans ses membres. Néanmoins, c'est lui encore qui nous attend là-haut, dans sa gloire, avec le Père, au terme de la montée. Commencée ici-bas dans l'épreuve, notre vie spirituelle est destinée à ne se réaliser pleinement qu'au ciel. Mais nul n'obtiendra l'accès au séjour des élus, s'il ne s'est auparavant soumis aux grandes lois qui président à la construction de la cité de Dieu sur la terre.

3
Les grandes lois

Construire la Cité de Dieu
« Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, nous sommes en quête de la cité future » (Heb., 13, 14). De cette vérité, nul ne fut plus convaincu que le saint de Bétharram. Une cité future qui est déjà en train de s'édifier: « Nous avons au ciel une habitation divine, une maison non faite de main d'homme et éternelle » (2 Cor., 5, 1); une maison que Dieu bâtit pour nous, mais qu'il veut bâtir avec nous.
Que faut-il pour cela? Que notre action s'inscrive dans le plan de Dieu en se conformant à sa volonté; mieux encore, qu'elle entre dans J'action de Dieu, et que, par là, elle divinise jusqu'à notre être, pierre vivante de cette cité. Michel Garicoïts aimait cette métaphore de la construction:

> *Nisi Dominus aedificaverit domum* (Ps. 126, 1). Il faut bâtir. Si Dieu, invoqué avec confiance, ne nous assiste pas, nous travaillons en vain… Comment faut-il construire en nous-mêmes et dans les âmes la maison de Dieu? Par les actes de foi, d'espérance et de charité: l'on en jette les fondements en croyant, on l'élève en espérant, on l'achève en aimant. Et personne. n'est admis au ciel sans avoir bâti une maison semblable. Mais si Dieu, première source de tout bien, n'agit, c'est en vain (M. 945).

Tout le problème de l'activité chrétienne est là. Celle du saint fondateur, nous le savons, tenait du prodige; mais elle était réglée rigoureusement par la volonté de Dieu, comme celle du Sacré Coeur. Rien d'autre, pour lui, ne comptait:

> Si je n'aime que la volonté de Dieu, confiait-il, que m'importe qu'elle me soit présentée dans la consolation ou dans l'affliction? Si le choix m'était permis, je voudrais plutôt l'aimer dans l'affliction, parce que je l'aimerais davantage, l'aimant sans intérêt... Mon Père, tous mes désirs, toutes mes inclinations sont entre vos mains. Que voulez-vous que je fasse? Me voulez-vous pour vous? Je le veux. Me voulez-vous pour le prochain? Je le veux. Me voulez-vous pour les emplois extérieurs? Je le veux. Pour la retraite? Je le veux. Dans la maladie? Je le veux. Dans la santé? Je le veux, etc. Quel beau langage! beau, parce qu'il est (ce qu'il) doit être (M. 1189).

La volonté de Dieu se traduisait pour lui par un ensemble de lois, dont l'action de l'homme ne peut s'affranchir sans cesser d'être chrétienne: loi d'amour, loi d'obéissance, loi de coopération, loi de souffrance, loi d'oraison.

I. LA LOI D'AMOUR

Dans sa conception, la loi d'amour exprimait le plan théologal, qui donne son sens à la vie de l'homme racheté et entré dans le Christ: « Recevoir en vain la grâce du Christ, affirme-t-il, c'est ne pas vivre selon la foi, ou ne pas rendre. la foi agissante par la charité » (M. 520), Rien ne peut sortir de bon du coeur humain, qui n'y ait été semé par l'Esprit-Saint, comme une graine d'amour:

> Pour voir et faire la volonté de Dieu, il faut aimer... Saint Pierre et les apôtres, pourquoi comprenaient-ils si peu on point du tout? *Nihil intellexerunt* (Luc, 18, 24). Ils n'aimaient pas bien. Ils évitaient d'interroger le Seigneur; il y avait des réserves, des ruses dans leur coeur. Et puis, quand ils n'ont plus avec eux le Sauveur, ils savent tout, ils ne font que la volonté du Sauveur. C'est qu'ils avaient appris à l'aimer à l'école du Saint-Esprit (E. 1, 26).

En revanche, il suffit de livrer sincèrement son coeur à Dieu, pour qu'il y opère des merveilles de grâce:

> Quel est l'homme spirituel? Celui qui est éclairé et gouverné par le Saint-Esprit. Il suffit que notre coeur soit ouvert et brûlé de la soif des divines miséricordes, pour qu'il soit inondé d'un torrent de grâces à mesure qu'il sera dilaté par la foi (M. 91).

Le coeur qui fermente

Changer notre coeur à partir du dehors est chose impossible. Nul ne peut s'y introduire par effraction: toute pression extérieure, toute action inspirée par la crainte, fût-elle la crainte de Dieu, ne peut oeuvrer qu'à fleur de peau. C'est ce qui arrive chez le pécheur:

> La loi de Dieu, quand elle n'entre dans nos âmes que par la terreur, ne touche que la surface. Tant qu'il n'y a que cette crainte servile, le fond ne peut être changé comme il faut. Il n'y a que l'amour qui entre au pins secret de nos coeurs.
>
> L'amour dilate l'âme par une certaine ferveur; il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces célestes. Ce n'est plus une pierre sur laquelle on écrit; c'est une cire pénétrée et fondue par une divine chaleur. C'est ainsi que Jésus vit dans toutes nos facultés transportées du divin amour; dans la mémoire, car on ne peut oublier ce qu'on aime; dans l'entendement, car le vrai amour n'a point d'autre satisfaction que celle de contempler les perfections du bien-aimé qui l'attire. De là, il passe dans le corps par l'exercice des vertus et par de saintes opérations, qui prennent leur origine dans l'amour de Jésus et en conservent les traits et les caractères (M. 473).

La loi d'amour gagne donc l'homme tout entier. L'Esprit-Saint pose lui-même le, fondement de cette loi en s'introduisant dans notre coeur, afin d'agir sur lui par le dedans et de provoquer ainsi sa réponse. Commentant la parole de Jésus: « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive, couleront de son sein » (Jean, 7, 38), notre auteur s'enflamme: « O Jésus, excitez en nous cette soif salutaire qui nous fasse courir avec ardeur ». Puis il explique:

> Dieu ne cesse de nous parler, et nous avons en nous un fond qui ne cesse de fermenter pour écouter Dieu. Tout cela est heureux... Oui, que Dieu nous parle sans cesse, et que nous ayons ce fond qui fermente aussi sans cesse en nous: effort de Dieu pour nous posséder, besoin en nous et effort pour nous laisser posséder, encore une fois, c'est heureux (M. 971).

Il importe au premier chef que nous prenions conscience de cet événement immense accompli en nous par le Saint-Esprit, car c'est ainsi qu'il a coutume de graver sa loi d'amour dans les coeurs. Il ne le pourra, s'il s'adresse à des sourds ou à des insensibles:

> Que faut-il pour entendre Dieu qui nous parle, pour nous laisser posséder de Dieu, qui fait effort pour cela? Il faut faire silence, faire taire ce bruit, cette loquacité; il faut arrêter ce torrent qui entraîne loin de Dieu; il faut cesser d'être esclave de soi-même et de toute créature (M. 971).

Cette libération est une chose ardue et requiert de longs efforts, il le sait. Aussi précise-t-il sa pensée:

> Je ne dis pas que la lutte doit avoir cessé; je dis qu'elle doit avoir commencé décidément. Il faut avoir rompu avec le torrent; il faut lui avoir dit: «Tu ne m'emporteras pas! » Il faut l'avoir dit à l'orgueil, à la volupté, à... à... Oui, il faut avoir cessé d'écouter le Menteur et dit à l'Homicide: « Tu ne m'emporteras pas! » Il faut l'avoir dit surtout à ce fond corrompu et corrupteur que chacun a en soi, qui n'est autre que le siècle, comme l'entendait un païen: *corrumpere et corrumpi saeculum vocatur* (Tacite).
>
> Il faut nous élever, nous tenir élevés au-dessus de ce fond corrompu et corrupteur, pour le juger, le détester et le vaincre; pour le diriger au nom de Dieu: *qui vicerit, dabo ei potestatem super gentes*, je donnerai an vainqueur pouvoir sur les nations (Apoc., 2, 26). Voilà le point capital! (M. 971).

Avant sa conversion, le pécheur s'abandonnait à ce courant de corruption, dont il ne soupçonnait pas la force. Maintenant qu'il a fait volte-face et qu'il a le courant contre lui, il sentira toute l'âpreté de la lutte, car la conversion a laissé en place tout son vieil homme, à l'exception de la volonté. Le directeur expérimenté, qui avait connu tant de convertis, décrit avec précision cet état d'âme:

> Que n'aurions-nous pas à dire sur l'extrême difficulté de cette victoire, sur l'espèce ide terreur qu'éprouve une âme qui vivait naïvement de la vie du siècle, de la vie de l'orgueil et de la sensualité, de la volonté propre et de l'esprit propre, et qui, maintenant, entre en lutte avec cette vie immense et ses puissants mouvements; (qui) commence à sentir sa faiblesse, sa petitesse, son isolement, en face de ces grands flots d'un côté, et, d'autre part, en présence de Dieu qui lui parle et de son fond intime, qui éprouve une fermentation incessante (M. 971).

L'inépuisable force

Désormais, néanmoins, l'homme de bonne volonté est aux mains de la grâce c'est-à-dire de la foi et de l'amour. La foi est le premier don inestimable de Dieu, sans lequel l'homme serait exclu de l'amour. Notre auteur continue:

> Aux fontaines que vous avez ouvertes, la grâce est offerte à tous. C'est la foi qui doit nous conduire à Jésus, l'inépuisable force de la grâce: foi pure et qui détache de tout; foi ferme, qui nous prépare à tout et qui nous fasse tout oser et tout entreprendre. Quel don pour nous, fruit de la mort et de la passion de Notre-Seigneur! (M. 971).

Il est évident qu'il s'agit là de la foi vivante, toute pénétrée d'espérance et de charité, la foi plantée dans l'âme par l'Esprit-Saint, en laquelle s'enracine la loi d'amour:

> Par cette foi, le chrétien, se surpassant lui-même, voit d'un oeil indifférent les choses passagères, méprise les attraits séducteurs que le monde lui présente pour le détourner de sa fin, devient courageux et fort contre toutes les traverses et les calamités de la vie, et, l'oeil sur son éternelle patrie, il est rempli de joie au milieu des travaux les plus pénibles (M. 19).

La foi tient sa force de l'amour. L'amour est la forme, l'âme des vertus. Nous avons noté que la spiritualité de saint Michel se résume dans l'amour: *amas me? Sequere me!* (Jean, 21, 15-19). L'homme va comme son coeur le mène. S'il aime Dieu il suivra Dieu, n'y eût-il aucune loi pour l'y obliger. L'amour est à lui-même sa propre loi: « Il n'y a pas de loi pour le juste! » aimait-il à répéter après saint Paul (1 Tim., 1, 9)

> Avec la loi d'amour gravée dans son coeur, le juste voit et goûte le bien; il marche admirablement et en fait bien plus que n'en prescrivent toutes les règles extérieures (DS. 189).

C'est au Saint-Esprit que nous devons cette loi intérieure d'amour annoncée par le prophète Jérémie et donnée le jour de la Pentecôte: « J'imprimerai ma loi jusque dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leurs coeur » (Jer., 31, 33). A cette loi, la première règle du Sommaire attribuait déjà une importance souveraine: *interna charitatis et amoris illius lex, quam Spiritus Sanctus scribere et in cordibus imprimere solet.* Elle revenait sans fin sur les lèvres de notre saint:

> C'est un bienfait considérable d'avoir la loi intérieure de charité et d'amour que le Saint-Esprit a coutume d'écrire et de graver dans les coeurs; car lorsque le Saint-Esprit aura écrit cette loi dans nos coeurs, nous ferons parfaitement toutes nos actions...
>
> Le Saint-Esprit a d'abord commencé à former cette écriture dans les coeurs des Apôtres. Auparavant, l'ambition, la colère, la pusillanimité, l'avarice, l'infidélité et les autres vices paraissaient écrits dans leurs coeurs. Le Saint-Esprit les y effaça entièrement et y écrivit à leur place la soumission, la mansuétude, le désir de souffrir, l'amour de la pauvreté et toutes les autres vertus qui convenaient à leur élévation apostolique. Il les y grava si bien et si profondément, qu'aussitôt elles brillèrent aux veux de tout le monde dans toute leur conduite. Quel ouvrier que cet Esprit! dit saint Grégoire.
>
> Depuis le temps des Apôtres, que de choses semblables le Saint-Esprit écrivit dans les coeurs des autres saints! ... Avec quel zèle, quelle piété ne devons-nous donc pas (l')invoquer, afin qu'il écrive aussi dans notre coeur! Il le fera certainement, si nous lui présentons un coeur tendre et docile, si nous acceptons ce qu'il daignera écrire dans notre coeur avec une juste reconnaissance, un profond respect et une générosité sans bornes, afin d'obéir sans retard, sans réserve et sans retour, par amour plutôt que par tout autre motif. Entendons, comprenons cette divine écriture, estimons-la, observons-la et mettons-la en pratique (M.1124).

« Mais il y a, disait-il en conférence, des illusions qui contrarient en nous l'action de Dieu, qui nous arrêtent dans le chemin de la perfection, qui affaiblissent les vertus, qui rendent infidèle et même profanateur de la loi d'amour » (E. 1, 12):

> Nous avons une disposition humiliante et malheureuse, qui nous porte à résister à ce qui est ordonné. De là, la lettre tue... Mais, Dieu soit béni! la loi ,d'amour fait trouver équitable et même facile ce qui est ordonné et conseillé. Elle dilate, elle ne dit jamais: « c'est trop! c'est impossible! c'est difficile! » Mais « Me voici! »
>
> Comment cela? Changeant les vues de l'esprit, (elle fait) voir la justice, la bonté, la sagesse là où l'on ne trouvait que méchanceté, sévérité et tyrannie. Changeant le goût du coeur, elle fait trouver de la facilité, de l'onction et même du plaisir où l'on ne sentait que gêne, fatigue, impossibilité (M. 1123).

Et voici la magnifique opposition qu'il établit entre l'esprit mondain, qui règle son obéissance sur la crainte du châtiment, et l'esprit d'amour inspiré par le Maître intérieur:

> Que dit la crainte en face d'un enfer éternel? « C'est effrayant, c'est insupportable. c'est incroyable! Dieu est trop juste, trop miséricordieux pour qu'il en soit ainsi! » Que dit l'amour? « Ce n'est que trop juste! Un homme si petit, tant aimé. comblé de tant de bienfaits, offenser, mépriser un Dieu si grand, si bon quelle audace! quelle ingratitude! »
>
> Que fait la crainte? Elle ne donne de l'esprit que pour se mettre intérieurement plus à l'aise, ou pour se borner à ce qui est intimé sous peine des plus grands châtiments. Et l'amour? Il est ingénieux à inventer chaque jour de nouvelles manières de se rendre agréable, quoi qu'il en coûte, à l'objet de ses vives et tendres affections. « Qu'est-ce que Dieu, par lui-même ou par ses ministres, peut souhaiter de moi? Rien qui ne soit au-dessous de ce que je lui dois et de ce qu'il mérite. Je lui dois doublement tout, puisqu'il m'a donné tout en se donnant lui-même et qu'il veut bien me promettre encore tout ce qu'un Dieu est capable de donner à sa créature... Me voici, sans retard, sans réserve et sans retour! *Vere dignum!* Trop d'honneur, trop de bonheur (M. 1123).

II. LA LOI DE L'OBEISSANCE

Elle fait, chez Garicoïts, pendant à la loi d'amour. Où l'amour manque, il n'y a pas d'obéissance digne de ce nom. Aussi, chaque fois qu'il parlera de l'obéissance, prendra-t-il soin de dire qu'elle doit s'inspirer de l'amour plutôt que de tout autre motif:

> Une communauté d'hommes obéissants serait le ciel descendu sur la terre: nous aurions Jésus-Christ au milieu de nous, et, au milieu de nos coeurs, l'action du Saint-Esprit: des coeurs connaissant, aimant, faisant, comme au ciel, la volonté de Dieu (E. 1, 24).

Métier du religieux

Mais, la priorité et l'influence de l'amour reconnues et proclamées, tout, dans la vie religieuse, doit être subordonné à l'obéissance:

> L'obéissance est l'unique ministère du religieux. Voilà à quoi la charité emploie le religieux dans son empire... La fin et le métier du religieux ne doit être autre que de pratiquer l'obéissance et de s'y perfectionner.
>
> A quoi faut-il donc se former au noviciat? à la prédication? Non, non, mais à obéir. L'art d'obéir est le métier du religieux. *Ministerium tuum imple*, fais ton métier, obéis (2 Tim., 4, 5). C'est assez, c'est tout (M. 957).

L'obéissance n'a pas d'autre but que de conformer notre action à la volonté de Dieu, qui est la règle suprême. C'est donc d'après cette conformité que se délimite le domaine régi par la loi de l'obéissance. Que Dieu nous commande directement ou par l'intermédiaire d'un représentant, dans les deux cas, l'obéissance est également sacrée, quoique d'inégale étendue. Il faut:

> Obéir à Dieu sans en rien excepter absolument; car, par cela seul que Dieu veut une chose, elle est bonne et licite...
>
> (Obéir) à l'homme, excepté dans trois cas: lorsqu'il commande 1° un péché évident, 2° quelque chose d'opposé à la volonté du supérieur majeur, 3° quelque chose qui excède clairement les limites de son autorité. Ce sont là les trois et les seuls cas exceptés (M. 372).

On voit la raison de ces exceptions: le premier cas contredirait la loi d'amour; dans les deux autres, l'homme qui commande ne pourrait le faire au nom de Dieu. Or c'est à Dieu seul qu'on obéit dans la personne du supérieur. C’est pourquoi les lacunes et les défauts de celui-ci ne sont jamais un motif légitime qu'un inférieur puisse alléguer pour refuser ou diminuer son obéissance.

La conformité de notre volonté à celle de Dieu est exigée par l'amour, et c'est l'amour aussi qui la réalise. De Dieu, cet amour doit s'étendre à la chose commandée par lui: on ne peut dissocier dans son amour Dieu qui commande et la chose qu'il prescrit, sous peine de tuer l'obéissance:

> Voici deux conditions de cette vertu qui sont fondamentales: il faut aimer Dieu qui commande, il faut aimer la chose commandée. Pour l'ordinaire, tous les manquements à l'obéissance viennent du défaut de ces deux conditions.
>
> Plusieurs aiment Dieu qui commande, mais non la chose; d'autres aiment la chose commandée, mais non Dieu qui commande (M. 370).

Si j'accomplis avec empressement une chose commandée par un supérieur, alors que je refuse de la faire ou ne la fais que de mauvaise grâce lorsqu'elle m'est commandée par un autre, je prouve

suffisamment que je n'agis que par motif humain et que je n'aime pas l'ordre de Dieu qui m'est signifié:

> N'est-ce pas toujours la même volonté de Dieu qui m'est annoncée? Si j'aime cette divine volonté et Dieu, qui me la fait connaître, pourquoi ne pas la recevoir de celui-ci comme de celui-là? (M. 370).

D'autres se portent à la chose commandée parce qu'elle leur convient: « Quel empressement! quel dévouement! C'est que j'aime la chose ». Si je m'y porte avec cette ardeur,

> c'est de l'amour-propre que vient cela. Ce qui le prouve, c'est que, si vous me tirez de là et m'employez à quelque autre chose que je n'aime pas, je me refriserai ou je ferai mal la chose commandée. Dès lors, n'est-il pas évident que ce n'est pas Dieu que j'aime, mais (uniquement) la chose commandée? (M. 370).

Dans l'un et l'autre cas, l'obéissance manque parce qu'on a fait brèche à la loi d'amour. Même quand elle garde une conformité extérieure avec la loi de Dieu, elle n'est plus modelée sur celle du Sacré Coeur, qui fut une obéissance d'amour:

> Dieu a donné en partage la plus grande obéissance à son plus grand ami, au premier de ses élus *ingrediens mundum*, à son entrée dans le monde (Heb., 10, 5). Plus les saints ont été favorisés du ciel, plus ils ont eu de part à l'obéissance.
>
> L'obéissance est la souveraine défense des religieux: elle est le fond même de la vie apostolique et l'essentiel de l'état religieux. Disposez-vous donc à recevoir tout ce noble héritage, d'action, de volonté, d'entendement, toujours, en tout, tel que Notre-Seigneur vous l'a laissé, ni plus, ni moins (M. 957).

Il y a en effet, diverses manières d'entendre l'obéissance, mais il n'y en a qu'une qui soit la vraie. Il y a:

> l'obéissance forcée, qui convient aux créatures insensibles; la servile, qui provient de la seule crainte; la politique, qui ne cherche que l'intérêt propre: c'est la prudence des lâches; la filiale, l'unique qui en mérite le nom, qui ne cherche que la volonté de Dieu, fermant les yeux sur toute autre considération, et ne pense qu'à anéantir la volonté propre, pour faire régner la volonté de Dieu sur toute notre conduite. C'est ce qui fait le caractère, le métier du religieux (M. 957).

Là est l'authentique raison de sa grandeur, qui donne à la loi de l'obéissance le premier rang après la loi d'amour. Le supérieur n'est que le sacrement par lequel on s'unit à la volonté de Dieu et à Dieu même:

> C'est la première après les vertus théologales. Elle considère Dieu caché dans la personne du supérieur même vicieux. Dieu regarde cette soumission en quelque sorte comme plus méritoire que si elle lui était rendue immédiatement.. Par elle, Dieu est adoré en esprit et en vérité, et non en chair et en illusion... Dieu veut avant tout le sacrifice du coeur...
>
> Il faut un coeur simple et maniable pour concevoir ,et exécuter les grandes entreprises de manière à ne pas offenser l'extrême jalousie de Dieu, qui veut que toute la gloire lui appartienne... L'obéissant par le sacrifice de sa volonté et de son esprit, déclare hautement que le Dieu qu'il sert n'est pas un Dieu de chair et de sang, mais un Esprit à qui l'on doit sacrifier l'esprit (M. 957).

Ses qualités

Pour se conformer dûment à la loi qui la régit, l'obéissance doit posséder plusieurs qualités, que notre auteur, désireux d'être bien compris, décrit en entrant familièrement dans les détails:

> 1° Elle doit être *simple*, sans examen, sans discussion, sans étude sur l'intention du supérieur; sans murmurer, ni questionner; sans comment et sang mais: comme Abraham et saint Joseph partant pour l'Egypte; sans interprétations déplacées, sans désir de raisons de la part du supérieur sans finesse ni fourberie.
>
> 2° L'obéissance est *prudente*: sans étourderie sous prétexte de simplicité, sans indiscrétion: (l'obéissant doit agir) comme le ministre d'un sacrement, employant la même matière, la même forme, la même intention, entrant dans l'esprit du supérieur.
>
> 3° L'obéissance est *indifférente* à soi, et même à la possession de Dieu, au moins actuelle. Comme elle élargit le coeur! *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat* (1 Rois, 3, 18) [128]; ne disant jamais: « c'est assez! » n'étant jamais empressée; sans ruses pour obtenir des licences; ne manifestant jamais ses inclinations - de peur qu'on ne les contente - sinon pour éclairer le supérieur.
>
> 4° Elle est *respectueuse*, parce que le supérieur est un père; ne voyant en lui que le supérieur. Point d'attention à ses défauts! l'estimant, imprimant la même estime dans l'esprit de ses frères, comme David à l'égard de Saül; s'exposant à recevoir le blâme des autres pour en décharger le supérieur; évitant toute contestation avec le (représentant de Dieu), même dans les conversations indifférentes.
>
> 5° Elle est *humble*: l'obéissance et l'humilité s'aident mutuellement d'une manière particulière; elles sont inséparables (M. 957).

Jusqu'où va cette loi de l'obéissance? Jusqu'aux moindres de nos actes; car « Dieu fait tout en grand; il n'est pas moins sage, moins bon, moins admirable dans les petites que dans les grandes choses » (DS. 95):

> Jésus garde les lois de Dieu, quelque petites qu'elles puissent être, quelque difficiles qu'elles soient, quelque peu qu'elles obligent, jusqu'à un iota... Rien de petit, dès que Dieu le veut! Y eût-il des choses petites, elles deviennent grandes quand on les fait avec un grand amour. C'est une grande chose que d'imiter Notre-Seigneur, qui a eu de grandes raisons. Rien ne l'a arrêté... il ne consulte que le bon plaisir de son Père (M. 415).

Les anciens aimaient à dire que Dieu récompense les adverbes: *Deus remunerator adverbiorum*. Ils entendaient par là que la disposition avec laquelle on agit a plus de prix devant Dieu que la chose qu'on fait. C'est bien l'avis de notre saint: plus que nos actions, compte aux yeux de Dieu la conformité de notre coeur, réalisée par la double loi d'amour et d'obéissance, au bon plaisir divin:

> Nos actes en eux-mêmes sont peu de chose devant Dieu; il n'en a nul besoin. Ce qu'il regarde principalement, ce qui nous rend surtout agréables à ses yeux, c'est la manière d'agir, la disposition du coeur, le respect, le dévouement, le désir de lui plaire qui accompagne nos actes (DS. 95).

III. LA LOI DE COOPERATION

« Nos actes sont peu de chose, a-t-il dit, et Dieu n'en a nul besoin ». Toutefois, il daigne nous associer à son action dans le monde.

[128] C'est le Seigneur, qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux.

Un regret dans le Ciel

Il daigne avoir besoin de nous et faire de nous ses coopérateurs, spécialement pour le salut des âmes, qui est son oeuvre la plus grande:

> Voici un principe de haute philosophie et de théologie. Dans le monde physique, Dieu ne fait rien tout seul, sauf les miracles; il se sert du concours des créatures et de leur coopération.
>
> De même, dans le monde moral, Dieu veut se servir du concours de l'homme; et, quoiqu'il eût pu s'en passer, il a voulu que ce concours fût indispensable et que nous fussions les coopérateurs nécessaires de l'Esprit-Saint (DS. 317-318).

A cette première coopération qui nous subordonne au Saint-Esprit, doit s'en ajouter une autre qui coordonne entre elles les diverses causes chargées d'exécuter le plan divin. C'est déjà l'organisation sociale, le travail en équipe, si développés aujourd'hui, que le saint préconisait il y a un siècle. A la suite du P. Ramière, il appelait cette collaboration le *principe de mutualité* [129] :

> Un principe de nos actes, c'est celui de mutualité. Dans le monde physique, l'action, la dépendance mutuelle des corps, sous l'impulsion du premier moteur, produisent la vie, la fécondité, l'ordre, l'unité dans une immense variété.
>
> Ce même principe de mutualité est le fondement des sociétés humaines. La possibilité de la société dépend de la puissance donnée aux âmes d'agir les unes sur les autres, de se coordonner, de s'aider pour arriver à leur fin. L'existence de la société est le résultat de l'obligation de s'entr'aider acceptée et remplie par les individus. Enfin, le bien-être, l'harmonie, la stabilité de la société dépendent du degré de coopération des membres pour procurer le bien de tout le corps.

Ce principe, il l'applique incontinent à l'oeuvre de sanctification:

> Dans le monde moral, la dépendance et l'influence réciproque des causes libres, sous l'action de la grâce divine, produisent les oeuvres merveilleuses de la foi dans une harmonie qui rappelle la joie du ciel et qui fait dire: *Ecce quam bonum ... habitare fratres in unum* (Ps. 132, 1) [130]. Quel malheur d'ignorer ce principe de mutualité! De là les fausses consciences... Sans cela, nous ne savons même pas ce que nous sommes (DS. 320-321).

Cette double coopération, avec Dieu et avec nos semblables sous la conduite de Dieu, met en oeuvre notre troisième loi, qui est la charte de l'action chrétiennes Si elle est suivie, rien n'est perdu de nos actes, et tout converge vers le ciel, sous la motion de l'Esprit-Saint:

> L'Esprit-Saint est agissant: l'homme qui en est rempli devient tout action (DS. 325). - Ah! mon Dieu, si nous pouvions comprendre! Le seul regret des saints dans le ciel, s'ils pouvaient en avoir, serait de ne pouvoir pas, comme les hommes, gagner des mérites, travailler pour le bon Dieu. Un rien fait pour le bon Dieu. c'est un degré de gloire de plus dans le ciel. Pourquoi donc notre vie n'est-elle pas toute de mérite? (M. 1171).

Religion du travail

Le travail fut toujours une chose sacrée pour Michel Garicoïts. Debout vingt heures par jour, il ne s'accorda jamais un moment de détente et ne se coucha que pour mourir. Il aurait cru pécher en s'épargnant, et il usa prématurément une constitution d'athlète.

---

[129] *L'Apostolat de la Prière*, Paris, Régis Ruffet, 1861, Introduction.

[130] Qu'il est bon, pour des frères, d'habiter ensemble!

Le travail commandait. Il n'admettait pas de paresseux autour de lui. Les paresseux? « Des fainéants, des demi-hommes! disait-il. Les oisifs sont des nullités qui se perdent lourdement... La paresse, la nonchalance, changent les hommes en paquets ». Il qualifiait de scandale l'oisiveté des religieux: « Malheur, clamait-il alors, à l'homme par qui vient le scandale: *vae homini illi per quem scandalum yenit!* » (Mat., 18, 7):

> Qu'est-ce qui a perdu Sodome? L'Esprit-Saint nous le dit: « c'est l'oisiveté, mère de tous les vices ». Il est maudit, celui qui fait l'oeuvre de Dieu avec négligence: *maledictus qui facit opus Dei fraudalenter* (Jer., 48, 10). Maudit, quelle parole! Et il ne s'agit pas de l'abandon total de ses devoirs, mais de la négligence à les remplir (DS. 239).

Il ne voulait ns sa troupe que des actifs, soumis à la loi du travail, comme à celles de l'obéissance et de l'amour, dont elle est inséparable. C'est pourquoi ces actifs devaient être des dévoués, non des agités. Il exigeait qu'on fît du travail une religion, un hommage à Dieu, un instrument de sanctification:

> Nous sommes sur la terre, disait-il, pour nous sanctifier et sanctifier les autres. Or le grand moyen de sanctification, c'est de bien faire les actions ordinaires, sans en excepter les moins importantes (DS. 98).
>
> Avant nos actions, la sainte Eglise, notre mère, nous enseigne à dire: *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Elle veut par là nous faire bien entendre, avant chaque action. qui nous sommes, en présence de qui nous sommes, au nom de qui nous agissons. Elle veut nous inspirer les sentiments de respect, de dignité, de convenance, qui doivent animer, remplir les actions de celui qui est l'agent de Dieu. l'ambassadeur de Dieu, au moment où il se proclame l'homme de Dieu, parlant et agissant au nom et en la présence de Dieu. Mais qui pense à ce caractère sacré de nos actions?... (DS. 92).

Lui, il y pensait, et il ne cessait de rappeler à ses religieux les conditions pour que leur activité atteignît son véritable but. Il distinguait pour cela le corps et l'âme de l'action.

Le corps de l'action

C'est l'élément extérieur, l'acte pris en lui-même, tel qu'il nous est proposé par la volonté de Dieu, l'ensemble des devoirs échelonnés au long de nos journées. Ce sont ces actes qui doivent faire notre sainteté. Il s'en explique ns une sorte de *petit catéchisme de l'action*:

> En quoi consiste notre avancement et notre perfection? A bien faire nos actions ordinaires.
>
> Qu'appelez-vous nos actions? Celles qui sont de notre état, de notre vocation, de notre emploi.
>
> Qu'appelez-vous actions ordinaires? Les plus communes, les journalières.
>
> Qu'appelez-vous bien faire nos. actions ordinaires? 1° les faire exactement, sans les omettre, les abréger, les déplacer; 2° les faire avec ferveur, *corde magno et animo volenti*; 3° avec persévérance: en avant! (M, 65).

Il commentait :

> On dit souvent: « Si j'étais dans telle position, dans telle maison, avec tel supérieur, j'avancerais, je deviendrais un saint ». Illusion! Faites bien vos actions ordinaires, balayer, laver la vaisselle, les actions les plus humbles qui vous ont été confiées: voilà ce que Dieu demande de vous et dont l'accomplissement doit vous rendre saint: *cujus voluntas sanctificatio vestra* (E. 1, 9).

C'est de ces actions quotidiennes que se nourrit la vertu, par elles que s'accomplit le progrès et se mérite la récompense divine. Pour mesurer la valeur de ces actions, il se réfère à l'Evangile:

> La vérité évangélique nous apprend que lit plus petite chose faite pour Dieu comme il faut par un homme juste sera digne d'une récompense éternelle. Si la plus petite action augmente la gloire du ciel, elle augmente par là même la grâce sanctifiante, puisque la récompense éternelle répond à la grâce sanctifiante.
>
> Elle perfectionne aussi toutes les vertus directement et indirectement. Nous croissons directement dans une vertu lorsque nous en produisons les actes; par exemple, plus nous produirons d'actes de charité, plus la charité croîtra directement dans notre âme. Nous croissons indirectement dans une vertu lorsque la grâce sanctifiante augmente en nous. La plus petite action faite en état de grâce, comme il faut, augmentera donc aussi ou perfectionnera toutes les vertus... Cela nous apprend combien il est important pour nous de sanctifier toutes nos actions, et combien nous aurions tort de ne point entreprendre avec un grand courage une pratique qui nous fera avancer à grands pas dans la perfection, en même temps qu'elle nous fera amasser des trésors immenses pour l'éternité (M. 1121). - Le mérite de la moindre action est inappréciable: « l'aumône d'un verre d'eau froide, dit Notre-Seigneur, sera récompensée au ciel » (Mat., 10, 42). Cette action bien faite vaut plus que toutes les choses réunies ensemble. Elle vaut Dieu, rien moins que Dieu. Dieu est son prix, surabondant sans doute, mais enfin Dieu est son véritable prix (DS. 98).

D'où vient à ces actions, parfois humainement insignifiantes, une si haute valeur devant Dieu? Du fait que, par elles, nous accomplissons sa volonté. Le saint en revient toujours là:

> Il ne s'agit pas de faire beaucoup d'actions, mais de faire ce que Dieu veut. C'est le moyen de faire beaucoup en faisant peu de chose, et souvent en ne faisant rien en apparence; comme le Christ pendant trente ans, comme Jean Baptiste pendant la même durée, se préparèrent à faire quelques prédications que renferment un petit nombre de pages. Cependant, ce peu de paroles ont retenti dans l'univers entier depuis dix-huit siècles (M. 953).

En soi, la bonté et la malice d'un acte peuvent se discerner et s'estimer d'après divers critères; il s'en tient à celui de leur conformité à la volonté de Dieu. Parlant des actions, le petit Catéchisme reprend:

> Les unes sont bonnes, les autres mauvaises, d'autres s'ont indifférentes.
>
> Quelles sont les actions bonnes en elles-mêmes? Une action est bonne en elle-même, si elle est conforme à la loi (de Dieu); mauvaise, lorsqu'elle n'est pas conforme à la loi; indifférente, lorsqu'elle n'est ni commandée ni défendue par la loi.
>
> Peut-on sanctifier des actions mauvaises en elles-mêmes? Non, jamais.
>
> Quelles sont donc celles qu'on peut sanctifier? Celle s oui sont bonnes en elles-mêmes et les indifférentes (M. 1121).

L'âme de l'action

Il dit: « les actions qu'on peut sanctifier ». Nous n'avons jusqu'ici en effet que le corps de l'action, « le corps de la sainteté », à qui il faut nécessairement une âme. Une action, même bonne en elle-même, n'est encore sainte qu'en puissance, matière à sainteté. Comment deviendra-t-elle sainte *en acte*? Par le motif qui anime son auteur à la produire.

S'inspirant de saint Bernard, de Tauler et du Jésuite Schedelich, Michel appuie sa doctrine sur un passage de l'Evangile: « La lampe du corps, c'est l'oeil. Si donc ton oeil est sain, ton corps entier sera dans la lumière; mais si ton oeil est en mauvais état, ton corps entier sera dans les ténèbres » (Mat., 6, 22-23):

Que signifie Notre-Seigneur par ce mot corps? l'objet ou le corps de l'action. Par l'oeil? L'intention, qui est comme l'oeil de notre esprit.

Il veut dire que, si notre intention n'est pas pure, notre action, quelque bonne qu'elle soit en elle-même, sera dans les ténèbres: elle deviendra un péché. Mais si notre intention est pure, nette, n'ayant d'autre but, dans notre action, que de plaire à Dieu, cette intention épurée sera comme une lumière éclatante qui se répandra sur toutes nos oeuvres. sur les plus petites. les plus communes, les plus indifférentes par elles-mêmes, et leur donnera un lustre, une beauté, un mérite infinis (M. 1121).

Puisque l'intention fait la valeur de l'action, et c-elle-ci la valeur de la vie, c'est sur nos intentions d'abord qu'il faut veiller avec le plus grand soin. Parmi les intentions, il en est de bonnes et de mauvaises, et les bonnes ont encore bien des degrés. Il s'agit de s'attacher à la meilleure:

Quel est la meilleure? Agir par amour. Se proposer les consolations naturelles est licite, mais dangereux , se proposer de gagner le ciel et d'éviter l'enfer est excellent et n'offre que des avantages; se proposer Dieu en tant que bon en lui-même, tout en faisant abstraction de la récompense, qui cependant est inséparable de la charité parfaite, c'est la perfection (E. 1, 10). - La meilleure intention, la plus parfaite, qui est en même temps la plus facile et renferme pour ainsi dire toutes les autres bonnes intentions, c'est celle que Notre-Seigneur s'est proposée lui-même en disant: « Me voici pour faire votre volonté (Heb., 10, 7); ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jean, 4, 34). Proposons-nous donc, à l'exemple de Notre-Seigneur, de faire toutes nos actions pour accomplir la volonté de Dieu, qui les demande de nous dans l'état et les circonstances où nous nous trouvons (M. 1121, 398).

Nous voici ramenés une fois de plus à la divine volonté par la loi de l'action, comme par celles de l'obéissance et de l'amour: la volonté de Dieu, règle dernière, motif suprême, source de tout bien, qui renferme en elle toutes les autres bonnes intentions qu'on pourrait former et leur confère la plus haute perfection. Dès qu'il touche à ce motif de la volonté de Dieu, le saint s'émeut et s'enthousiasme:

Ce motif, qu'il est grand, qu'il est parfait, qu'il est méritoire, qu'il est avantageux! C'est remplir le but de notre création: en faisant ainsi la volonté de Dieu, nous le louons, nous le révérons, nous le servons, et enfin, nous nous sauvons.

C'est exécuter à la lettre ce que dit saint Paul: « Que vous mangiez, que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Cor., 10, 31). C'est bannir entièrement de nos actions notre volonté propre, que Dieu ne peut y souffrir (Is., 8, 3). C'est sanctifier toutes nos actions; c'est présenter aux regards du Seigneur des oeuvres pleines; c'est vivre d'une vie remplie de bonnes oeuvres. Quel malheur, cruel crime pour nous, si, ayant pu tant gagner sans sortir de notre position..., nous nous trouvons les mains vides quand nous comparaîtrons devant le tribunal de Dieu (M. 1121).

Il n'est pas nécessaire néanmoins de rapporter chaque action à Dieu par une intention actuelle, pour quitte obtienne cette valeur; il suffit d'une intention virtuelle,

celle qui nous fait agir en vertu d'une intention actuelle que nous avons eue auparavant, par exemple à la prière du matin, et qui n'est pas révoquée, au moment où nous agissons, par une intention incompatible avec elle (M. 1121).

Le mieux, pourtant, et le plus sûr est de ne pas se contenter de cette influence plus on moins lointaine de l'intention virtuelle:

Quoique l'intention actuelle ne soit pas nécessaire, nous devons faire notre possible pour l'avoir fréquemment, au moins dans la plupart de nos actions. Par là nous ferons mieux, nous

nous tiendrons plus en garde contre les mauvaises intentions, et ce sera une occasion de nous rappeler la présence de Dieu [131] (1121).

Sous l'oeil de Dieu

Rien n'aide à accomplir la volonté de Dieu autant que de se tenir constamment sous son regard:

> Dieu sait tout et voit tout. Voilà un des plus puissants encouragements au bien, un des préservatifs du mal les plus efficaces. L'oeil du prince retient tant, encourage tant!... Puisons dans la pensée de la présence de Dieu la force qui soutient dans la voie du salut et les motifs qui y ramènent... Dieu est le propriétaire de tout; nous ne sommes que les usufruitiers. Conséquence: (nous devons) ne nous servir de ce que nous tenons de lui que conformément à ses intentions; nous tenir prêts à lui en rendre compte; être dans la résolution de le lui remettre sans hésitations, sans murmures, lorsqu'il lui plaira [132] (M. 230).

Pour une telle conduite, nous trouvons dans les anges gardiens de parfaits modèles. Leur activité à notre service ne leur fait perdre jamais de vue le regard de Dieu. Aussi s'attachent-ils à leur office comme à une chose sacrée confiée à leurs soins par l'amour que Dieu nous porte:

> Nous savons que les cieux sont ouverts pour nous, que les bons anges montent et descendent sans cesser de louer Dieu. Ils descendent chargés de ses dons, pour nous assister et nous conduire avec une tendresse plus que maternelle; ils remontent pour porter nos voeux, nos fatigues, nos souffrances. Comme ils aiment, comme ils estiment ce ministère! C'est qu'ils voient face à face le coeur du Père des miséricordes, du Dieu de toute consolation, du Dieu qui nous a tant aimés!... imitons les anges; estimons, aimons notre état, nos occupations, pour nous conformer au Coeur du Dieu qui nous a choisi et cet état et ces occupations (M. 757).

IV. LA LOI DE LA SOUFFRANCE

Cette quatrième loi met le, sceau aux précédentes. Tout, dans le Christ, tendait vers la croix, à laquelle Dieu avait attaché le salut du monde. On ne peut donc devenir conforme au Christ sans aimer et embrasser la croix. La loi de la souffrance est essentielle à l'humanité rachetée, et ce n'est qu'à travers elle que la loi d'amour peut atteindre sa perfection.

Devant cette loi, le Christ n'a pas hésité. Il s'y est offert en s'incarnant, et son *Ecce venio* allait droit à la Croix .

> Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu être soumis à la loi commune et arriver à la gloire par la souffrance: *Nonne oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam?* (Luc, 24, 25). Comme s'il disait: « C'est tout simple, la loi est pour moi comme pour les autres ». Aussi ne se plaint-il pas au milieu des combats nécessaires... Il nous invite à le suivre. Mais où? aux noces de Cana? au Thabor? Non, au Calvaire, en portant la croix (DS. 115). - L'amour de Dieu pour

[131] L'action ne serait pas perdue, note finalement le saint en s'en rapportant à saint Thomas, si, bonne en elle-même, elle n'était rapportée à Dieu que par une intention habituelle, parce que. a ors, «étant bonne en elle-même, conforme à la loi- et à la droite raison, elle se rapporte elle-même à Dieu, et l'on suppose que le juste qui la fait sans la rapporter à Dieu ni actuellement ni virtuellement, a cependant une volonté habituelle et persévérante de faire le bien » (M. 1121).

[132] Il indiquait aussi un moyen plus concret: agir comme si l'on devait aussitôt après rendre compte à l'évêque. «Sans doute, disait-il, on peut se mettre en présence de la mort, du tribunal de Jésus-Christ... Tout cela est fort éloigné et impressionne en général moins que cette pensée: « Si l'évêque devait le savoir, donnerais-tu l'absolution dans cette habitude, dans cette occasion prochaine? Ferais-tu cette démarche? » Rien n’est plus propre à faire réfléchir, arrêter et changer » (E. 1, 13).

ses élus se mesure par les souffrances dont il leur fait part en cette vie; c'est ce qui les rend conformes à Jésus-Christ... Il ne les élève en quelque sorte que pour les briser. *Sic Mariam pertransivit gladius* [133] (M. 953).

L'esprit contre la chair

La première à crucifier en nous, c'est la chair par l'acceptation de la douleur corporelle. Notre chair porte en elle une inclination native au désordre; si fort est son penchant au plaisir, si vive son horreur de la souffrance, que seule la méditation de la passion du Christ nous est une aide efficace pour la remettre dans son intégrité:

> Jésus-Christ est mort selon la chair, selon sa chair si pitre. Tout chrétien doit s'armer de la résolution de mourir au péché et aux désirs de sa chair si gâtée. Cette pensée de la mort du Sauveur est une armure qui rend invincible aux charmes du plaisir et invulnérable aux traits de la douleur. Mon Dieu a souffert dans sa chair innocente, et je flatterais ma chair coupable! (M. 155).

Armons-nous donc de la Passion du Christ (1 Pierre, 4, 1), seul moyen d'accueillir la souffrance comme une amie, seul moyen aussi de mourir au péché:

> L'amour du plaisir est comme l'âme et la vie du péché; il n'y a que l'amour de la croix qui puisse lui donner la mort (Rom., 6, 7). Faire sa vie de Dieu et vivre dans la chair comme dans une chair étrangère, sans en suivre les inclinations, est impossible sans l'amour de la croix. Pour nous inspirer un amour si contraire à la nature, il nous fallait l'exemple d'un Dieu mourant sur la croix et les grâces méritées par ce Dieu mourant sur la croix (M. 155).

Il ne tient qu'à nous de garder cet exemple sous les yeux et de bénéficier de ces grâces qui nous sont offertes. Devenus membres du Christ par le baptême, entrés dans sa destinée, nous devons, à sa suite, triompher de la chair par l'esprit et réaliser par cette victoire notre qualité d'enfant de Dieu:

> Unis au Christ comme à notre chef spirituel, nous ne devons pas vivre selon la chair, nous devons vivre selon l'esprit. Malgré cet avertissement, comme on est porté à la flatter! Nous devrions vivre spirituellement jusque dans la chair, et nous vivons charnellement jusque dans l'esprit. « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez » (Rom., 8, 13). Vous mourrez de la vie de la grâce ici, et ailleurs de la damnation éternelle. « Si, par l'esprit, vous donnez la mort aux oeuvres du corps vous vivrez » (Ib.). Ces pensées ont peuplé les déserts. Ne nous détromperont-elles pas aussi des vains plaisirs du siècle?...
>
> Quoi de plus glorieux à Dieu que ce triomphe sur la chair, le monde et le démon! Quoi de plus glorieux et avantageux à l'homme que le fruit, de cette fidélité victorieuse: la qualité d'enfant de Dieu! (M. 1173).

Souvent Dieu prend les devants et mortifie lui-même par la maladie cette chair rebelle, que nous n'avons pas le courage de réduire nous-mêmes. Il vient ainsi à notre secours et nous force la main en quelque sorte pour nous faire entrer dans nos véritables intérêts. A nous de le, comprendre:

> La maladie est un don, une grâce dans le plan divin; et c'est comme une grâce qu'il faut accepter les maladies et la mort même. Combien de gens, qui doivent à la maladie d'être rentrés en eux-mêmes, et, qui, sans elle, se seraient certainement perdus! (DS. 127). - Apprenons la langue de l'Evangile et disons La maladie est un don de Dieu. Qui dit à la maladie Merci? Le chrétien. Qui dit, dans les épreuves, Dieu soit béni? Les Job, les martyrs. Ils parlaient la langue chrétienne, ils l'avaient apprise à l'école du Saint-Esprit (DS. 126). - Il faut dire merci dans les

[133] Ainsi, un glaive transperça Marie.

épreuves, ou comme un fruit naturel -d'une foi vive animée d'une ardente charité, ou comme un moyen pour y arriver [134](7) (E. 2, 71).

Choisie ou acceptée, la souffrance guérit le désordre de la chair; mais elle doit dépasser la chair, car le mal principal est, chez nous, dans l'esprit: « Il y a, dit le saint, deux sortes de mortification de soi-même, l'extérieure et l'intérieure... L'intérieure consiste à mortifier les mouvements désordonnés de notre âme » (M. 1204).

Mourir à son moi

La mortification de l'âme se résume dans l'abnégation, que le Christ exige comme point de départ de son imitation: « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même » (Luc, 9, 23). Ce premier coup nous atteint à l'endroit le plus sensible, car le centre de toutes nos attaches est bien notre moi. Renoncer à son moi est le genre de souffrance devant lequel tous les hommes reculent, à l'exception des saints. En revanche, toute autre croix devient légère à qui accepte sincèrement l'*abneget semetipsum*. En vérité, on n'est chrétien qu'à ce prix:

> L'abnégation évangélique est aussi nécessaire à tous les chrétiens que d'être disciples de Jésus-Christ (M. 1054).

Ce n'est encore là que le premier pas. Pour le religieux et l'apôtre tels que les envisage notre saint, le degré d'abnégation du simple chrétien ne suffit pas: il faut arriver au renoncement total, sous peine de stérilité et même de déchéance [135] :

> Celui qui doit non seulement se sanctifier lui-même, mais encore travailler efficacement à la sanctification des autres; celui qui, en un mot, doit être un autre Jésus-Christ par son union avec Dieu et par son zèle ardent pour le salut des âmes, doit par là même s'accoutumer à l'abnégation la plus parfaite, la plus continuelle, la plus universelle, à l'exemple du divin Maître.
>
> Il faut donc, dans notre état, nous exercer, avec la grâce de Dieu, à une pleine et entière abnégation de nous-mêmes et de toute chose. C'est nécessaire pour être véritablement et solidement spirituels comme nous devons l'être par état: la seule solide et véritable spiritualité est celle qui lie le coeur de l'homme au Coeur de Jésus-Christ d'une manière si étroite et si respectueuse que, par pure considération pour lui, il en vienne à aimer et à rechercher l'humiliation (M. 1054).

Prendre sa croix

Ce degré de vertu s'apprend excellemment à l'école de la croix. C'est pourquoi Dieu la donne à tous. Mais tous n'en profitent pas. On abuse même de la croix: il en est que la croix sauve et il en est qu'elle damne. Devant ce spectacle, le saint s'enflammait et sa parole jaillissait brûlante comme une lave:

> Il y en est qui, au lieu de porter sur le front le caractère des élus, n'y portent que celui de la réprobation. N'est-ce point un article de foi qu'on doit, par la croix entrer au ciel? Mais par

---

[134] Le chrétien, le religieux surtout, devraient aller jusqu'à accueillir la maladie et la mort comme des amies: « Résignation, joie, *quotidie morior*, s'écriait le saint. On vient en religion pour apprendre à se sauver, c'est-à-dire à bien mourir. Il faut donc faire tous les jours volontairement ce qu'on devra faire plus tard en réalité, se séparer une à une des choses qu'on quittera à la fois pour jamais: *quotidie morior*. Alors, le moment venu, on ne sera pas surpris de ce qu'on a attendu tous le jours; on verra même avec joie le moment de la dissolution » (E. 1, 36).

[135] Il ne se faisait pourtant pas illusion sur la difficulté. A propos de l'abnégation à pratiquer sous la calomnie, il disait: « Heureux si, à force d'entendre ces choses et de les prêcher, à l'heure de la mort, on se trouve *bonus tyro* (bon novice), disant à Dieu de coeur: « *Me voici! prêt à vous suivre au Calvaire!* » (E. 1, 10).

quelle croix? *Tollat crucem suam*, qu'on prenne sa croix, dit Jésus, c'est-à-dire la croix de sa position, et non point celle qu'on se forge.

Ceci regarde tout le monde, sans exception: *dicebat ad omnes* (Luc, 9, 23), le Sauveur Jésus s'adressait à tous. C'est donc une loi générale, nécessaire, inévitable... Mais alors, ceux qui murmurent contre la croix? Ceux-là, dit saint Paul, sont les ennemis de la foi; ils y renoncent, ils apostasient en quelque sorte: *confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (Tit., 1, 16). Aussi, dans la pratique, que d'abjurations de cette foi! Et de quoi se plaint-on néanmoins? D'être dans le chemin du ciel.

Oui, oui, la croix partout: loi éternelle, nécessaire, miséricordieuse, soit qu'on l'envisage du côté de Dieu, soit du côté de soi-même. On a beau la fuir, elle est partout. Et c'est elle qui sauve, non pas tous, cependant. Tous ont la croix, mais d'une manière différente. Les uns la veulent, les autres la refusent, *volentes et nolentes*. Ceux-ci l'acceptent et l'adorent, ceux-là la portent malgré eux. Ces derniers souffrent sans mérite. Ils doublent la peine, *duplicant paenam*; et, par des routes pleines de larmes, ils marchent vers l'enfer. Les premiers sont heureux et même bienheureux au milieu des épines.

S'il était permis de se plaindre quelquefois, ce serait de n'avoir pas de grandes croix. Qui osera donc murmurer et se plaindre des petites croix de sa position? N'est-ce pas un caractère de réprobation? Malheur à qui n'aime et ne partage point la croix de Jésus-Christ. Il souffrira quand même, il souffrira davantage et sans mérite, toujours exposé à souffrir éternellement dans l'enfer (DS. 117-119).

A la suite du Christ

Il dit bien « la croix de Jésus-Christ » et non celle qu'on se procurerait en sortant de la volonté de Dieu. La doctrine du saint est qu'il ne faut pas aller de soi-même au-devant de la croix. Plus que cela, il faut « prendre tous les moyens que peut suggérer une délicatesse de coeur sacerdotale et même angélique pour éviter toute espèce de croix et de maux », mais en restant dans l'ordre, à son poste, et en accomplissant tout son devoir. « Toute décision opposée à cette règle ne vaut rien », prononce-t-il avec fermeté.

Toutefois, posée cette règle de prudence, il laisse bien voir où va le penchant de son coeur, où se trouve la disposition qu'il désire. « En prenant les moyens d'éviter toutes ces croix», il veut qu'on garde pour elles un «grand amour, une grande estime, une grande passion », de sorte que si ces croix viennent sans que nous les ayons provoquées et qu'elles nous surprennent dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, « nous les recevions comme les plus grandes bénédictions » (DS. 123).

Il n'est point de richesse comparable, d'après notre auteur, à celle d'une croix portée avec amour. Rien n'est aussi capable de, réhabiliter un criminel, voire de le porter jusqu'à la sainteté. A plus forte raison, s'il s'agit d'une croix qu'on n'a point méritée, comme celle de Notre-Seigneur alors la ressemblance avec lui est parfaite.

Il n'épargna aucun effort pour établir les siens dans cette disposition. La résignation, la simple acceptation de l'épreuve ne lui suffisaient pas; la croix devait être reçue comme un titre de noblesse

> Fiers et heureux, proclamait-il, quand nous sentons que nous l'avons méritée; plus fiers et plus heureux encore, si nous étions condamnés malgré notre innocence (DS. 116).

Le dernier mot était qu'il fallait souffrir par amour et que, en définitive, c'était le seul motif valable. Le passage suivant résume toute sa doctrine sur ce point:

> Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie, *sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (Jean, 20, 21). Nous sommes donc, comme Notre-Seigneur, chargés d'exécuter la volonté divine.
>
> Mais à quoi sommes-nous envoyés? A la croix, comme Notre-Seigneur; à la croix de notre position, pour en tirer bon parti. Ainsi devons-nous envisager chacun de nos emplois et de nos

ministères: le professorat, les missions, etc., et, dans cette vue, embrasser la croix ide notre position.

Mais n'y a-t-il pas des croix préjudiciables et qu'il faut chercher à écarter? Oui, mais on les écartera avec cette disposition d'esprit: « Je désirerais bien les supporter et d'autres encore, pour participer aux humiliations, à la pauvreté, aux souffrances, en un mot, à la croix de notre divin Maître ». Oh! mes amis, quelle riche disposition d'esprit! Avec elle on est grand, on est heureux dans les situations les plus malheureuses, s'y fût-on jeté par sa faute. Celui qui sait tirer parti des croix de son état présent, fût-il chargé ide crimes, devient bien vite un saint et nu grand saint. Témoin le bon larron, condamné à mort pour ses crimes. D'abord, il profère des blasphèmes contre Notre-Seigneur; puis, touché par la grâce, il se soumet à Dieu, proclame sa justice et sa miséricorde. Enfin, il voit, il goûte le bonheur de la croix et se déclare tout haut indigne d'un tel honneur, d'une telle félicité (DS. 327).

V. LA LOI DE L'ORAISON

L'air vivifiant de nos coeurs

Nécessaires pour régler l'itinéraire de notre âme vers Dieu, les quatre lois qui précèdent ne pourraient cependant fonctionner comme il convient, si elles n'étaient guidées et soutenues par une cinquième, qui est la loi de l'oraison:

Après la profession, la vie du religieux doit être une vie de prière continuelle. Qu'il passe d'un exercice à l'autre, qu'il prêche, qu'il voyage au milieu des propos les plus libres, qu'il confesse, etc., il doit toujours prier. Le profès, peut-on dire avec saint Grégoire, non seulement prie, mais il est la prière même, *non tam petit quam est ipsa petitio* (P.L. 79, 338). Il est tellement la prière personnifiée, que tout en lui, ses sensations, les mouvements du coeur et de l'âme, tout doit se transformer en goût de prière, *in gustum obsecrationis*.

Pourquoi doit-il prier toujours? C'est que, pour une entreprise pour laquelle il est jugé apte, il ne peut avoir de lui-même une pensée salutaire. Donc, prière et humilité: *servi inutiles sumus* (E. 1, 5-6). - Ne cessons d'attirer en nous l'Esprit-Saint, qui nous environne comme un océan, comme une atmosphère où notre âme est plongée. Il nous suffirait d'ouvrir la bouche, selon le mot du prophète, pour aspirer l'air vivifiant de nos coeurs (Ps. 118, 131) (DS. 152).

Seule la prière nous introduit aux sources de la grâce et nous fait connaître expérimentalement Dieu, nous-mêmes et la marche à suivre pour accéder à la sainteté. Par la prière:

Notre esprit, notre coeur s'élèvent vers Dieu pour s'entretenir avec lui. Notre âme quitte, pour ainsi dire, la terre, se présente devant Dieu, au milieu des anges et des saints qui l'environnent, pour se trouver tête à tête, coeur à coeur avec Dieu. Ce n'est pas la langue qui prie, c'est le coeur; cette âme spirituelle, tandis que le corps reste sur la terre, s'approche de Dieu, s'entretient avec Dieu. La langue ne fait qu’exprimer les sentiments de l’âme (M. 769).

Le résultat de cet entretien est nécessaire pour voir clair en nous-mêmes:

Si je ne sais pas qui je suis, comment avoir des pensées, des sentiments, des appréciations, une conduite surtout conformes à mon état? Ce seront des errements à n'en plus finir (DS. 339).

La prière nous éclaire aussi sur Dieu et nous permet de nous situer dans notre vérité devant lui:

Noverim te, noverim me... Que je connaisse ma misère, mon néant. Que je connaisse la sainteté, la grandeur de mon Dieu. Il est tout, je ne suis rien, ou si je suis, si j'ai quelque chose, c'est en lui, c'est par lui. L'humilité, a-t-on dit, c'est la vérité, et la vérité, c'est la sainteté. Plus

on est persuadé de sa bassesse, plus on révèle ces sentiments dans sa conduite, et plus on est saint (M. 1171).

Ce n'est que dans l'oraison que l'Esprit-Saint enseigne la loi d'amour:

Où s'apprend la loi d'amour? Dans la prière et l'oraison. L'âme y contracte l'habitude de s'unir à Dieu: silencieuse et recueillie il ses pieds, elle s'éclaire et se dispose à tout. Que notre vie soit donc une prière continuelle! que chacun de nos actes soit une oraison vitale qui attire et augmente en nous la vie de l'Esprit-Saint (DS. 149)!

A cette source de lumière et de vie, l'âme acquiert de même le sentiment de dépendance qui la porte à se mettre volontairement sous la loi de l'obéissance:

Comme la plante concourt à tout ce qui s'opère en elle, cherche, absorbe les sucs dont elle a besoin; ainsi l'âme, par un principe intérieur, une force qui lui est propre, s'assimile tout ce qui s'offre à son activité et développe ainsi ses diverses facultés. La condition de la vie et du progrès, c'est la dépendance. Donc, dépendance!… Heureuses, dans les communautés, les plantes qui se tiennent sur le bord des eaux de la grâce, sous la loi d'une humble et active obéissance (DS. 193-194).

C'est à la même école. que s'enseigne la loi de coopération et le sens véritable de notre action, qui ne peut être qu'instrumentale:

Pourquoi avons-nous besoin de l'oraison? Parce qu'il faut que l'instrument s'unisse à la main qui le tient. Sans cela, il ne peut rien. Voilà pourquoi l'Eglise nous fait gémir et crier continuellement: au secours! au secours! (DS. 186).

Comment, en effet, agirait-on surnaturellement, si on n'est point soi-même surnaturel?

Pour communiquer le Saint-Esprit, il faut en être rempli, et pour en être rempli, il faut attendre ses moments. Il faut du feu et de l'activité dans les oeuvres du bon Dieu, mais de ce feu et de cette activité que le Saint-Esprit communique ordinairement dans la retraite, la prière et le calme (M. 155).

Le grand mal des hommes d'action est de ne point se tenir dans ce contact de Dieu, qui féconde divinement l'effort humain:

On ne se met pas en face de Dieu, on ne l'écoute pas intérieurement: *regnum Dei intra vos est* (Luc, 17, 21). On ne s'abandonne pas à la fermentation intérieure. Saint Vincent de Paul, lui, se livrait à cette fermentation, qui doit être si généreuse dans le coeur d'un religieux. Pendant quatre ans, il fut dans la désolation; puis la lumière se fit dans son coeur; le soleil de la grâce y brilla; son coeur répondit à l'appel et fermenta sous cette action céleste. De là sont sorties les grandes oeuvres de la charité (E. 2, 86).

Enfin, la loi de la souffrance ne s'apprend nulle part aussi bien que dans ce commerce intime de l'oraison. La lumière divine fait voir dans l'épreuve l'occasion où l'âme, malgré sa misère, peut se montrer généreuse envers son Dieu: « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté: que son nom soit béni! » (Job, 1, 21):

Rendre à Dieu ce qu'il a donné est un admirable moyen de donner à Dieu et de mériter. Si on ne lui donne pas, il faut qu'il prenne par les épreuves. O Dieu, que votre main est douce et sage, en m'enlevant peu t peu et avec tant de bonté ce qu'il vous faut de moi pour me donner votre grâce! (E. 2, 60).

Par-dessus tout, c'est au moyen de l'oraison que le Saint-Esprit nous fait entrer dans le mystère du Christ, en qui seul nous pouvons trouver notre accomplissement et fournir la mesure que Dieu attend de nous:

> Tel est le plan suivi par l'Esprit-Saint vis-à-vis de nos âmes, telle est la conduite de Notre-Seigneur dans son Incarnation. Dans ce touchant mystère, il est pour les âmes un appât, un modèle, un soutien. Il nous attire, il nous éclaire, il cherche à mettre nos coeurs sous la loi de son amour. Mais, en définitive, il sollicite, il ne force pas. Ce qu'il lui faut, ce sont des âmes de bonne volonté (DS. 359).

Méditation

Le Saint-Esprit ne se substitue donc pas à nous. Il veut nous guider et nous mouvoir, mais avec notre coopération. L'oraison comporte nécessairement une activité de notre part, et notre saint était trop ignatien pour renoncer à la méthode des Exercices. Il exigeait même que, au début de la vie religieuse, on suivît rigoureusement cette ordonnance et ces directives minutieuses:

> Pour former à l'oraison, les méthodes sont d'un grand secours. Ainsi les Exercices spirituels de saint Ignace, inspirés de Dieu, approuvés par les Souverains Pontifes, offrent d'admirables moyens pour s'unir à Dieu dans l'oraison. Ce partage ide l'oraison en points dès la veille, ces prières préparatoires, ces recherches de l'intelligence, ces affections, ces résolutions pratiques de la volonté: quel merveilleux mécanisme pour préparer l'âme à prier et à méditer. et pour la diriger dans les voies de l'oraison! (DS. 343).

Mécanisme, soit! et même qu'on l'apprenne d'autorité, comme on fait, au début, pour tout enseignement, quitte à s'abandonner ensuite au mouvement de la grâce. Il met la chose parfaitement au point:

> Parce que Dieu prend la nature, il faut l'employer, la préparer, la présenter préparée à Dieu, et puis la lui abandonner, sans rien attendre de cette préparation, de la fidélité à employer les moyens humains, ni de tous les moyens humains ensemble: *eau fade!* attendant tout uniquement de la bénédiction de Dieu (E. 2, 132).

Cette application de la méthode ne doit donc jamais arrêter l'esprit à la technique, mais le porter à se rendre de plus en plus attentif à la présence et docile à l'action du Maître intérieur:

> La grâce agit quelquefois avec une force pour ainsi dire irrésistible... Mais, le plus souvent, à cause aussi de nos dispositions, elle agit à petit bruit, elle effleure l'âme; il faut la saisir à la volée, là, quand elle vient. Pour cela, il faut une docilité qui vienne d'une *délicatesse virginale*.
>
> Pour répondre à ces touches de la grâce, il faut être vierge sage, prêts à suivre l'Epoux même à minuit *exspectans exspectavi*; et, en attendant, ne pas trouver inutile de se munir d'huile. Ne pas dire: «Pourquoi tarde-t-il tant? il ne viendra pas... » Ah! il arrive, et le voilà passé avec les vierges sages! Les autres, *non gustabunt*, elles n'auront point de part. Et cependant, elles étaient vierges aussi. (DS. 340).

Ce qui importe par-dessus, tout dans l'oraison, c'est d'entretenir l'âme dans une disponibilité entière, tout attentive au bon plaisir de Dieu: « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? »

> Que l'action de la grâce est mystérieuse et admirable!... Dieu parle, il faut avoir l'intention pure, pure, pure pour l'entendre. Si on l'écoutait, on recevrait des communications bien plus

importantes pour soi, pour les autres, pour les intérêts de l'Église. Il parle dans l'oraison, dans l'action de grâces. L'Esprit divin souffle où il veut [136] (DS. 341).

Cette action de l'Esprit-Saint vise surtout à réaliser la conformité de notre coeur au Coeur du Verbe incarné, qui fut son premier chef-d'oeuvre. A mesure que nous nous livrons à lui, notre oraison va se simplifiant et tourne peu à peu au simple regard:

> Jésus-Christ, voilà notre miroir, notre exemple qu'il ne faut jamais perdre de vue; sa vie, ses actions, sa conduite intérieure et extérieure, etc. Se comparer sans cesse à lui: « Ton coeur est-il comme le sien? A présent, comment agirait-il? » Jésus est comme le serpent d'airain: il suffit de le regarder quelquefois pour être guéri des morsures les plus venimeuses des mauvaises inclinations: *mihi vivere Christus est* (Phil., 1, 21) oui, c'est lui, lui seul qui est ma vie (DS. 341).

Contemplation

Le progrès dans l'oraison fait que l'action de l'âme, sans jamais cesser entièrement, devient de plus en plus intérieure et affective; de sorte que son oraison elle-même se transforme insensiblement et souvent à son insu. Notre saint, qui était familiarisé de longue date avec la contemplation la plus élevée, ne s'attarde pas à en décrire les degrés; il insiste de préférence sur les dispositions de l'âme qui pourraient incliner Dieu à l'accorder:

> En quoi consiste la contemplation? A connaître Dieu et à l'aimer; on exerce l'intelligence pour embraser le coeur au foyer du divin amour (DS. 260).

Tant qu'on n'exerce dans l'oraison que les vertus morales, note-t-il brièvement, on n'est point dans la contemplation. Ces vertus, cependant, y disposent « elles écartent les obstacles, elles préparent l'âme à crier *Magnificat anima mea Dominum*, avec la très sainte Vierge » (DS. 261).
Quoique la contemplation soit purement gratuite et que personne n'y puisse prétendre, il ne la considère pas comme une voie exceptionnelle; il suppose que toutes les âmes peuvent y être élevées, si leur générosité répond à la grâce de Dieu. Mais il faut d'abord mourir à l'attrait des sens, ne, chercher que Dieu et persévérer courageusement dans cette attitude:

> Quand l'âme est ainsi disposée et qu'elle ne veut que Dieu, Dieu se montre magnifique envers elle. Il se plaît à accorder à ces âmes fidèles et altérées de son amour les prémices et l'avant-goût de la vie du ciel. Il prélude ici-bas par une union commencée à l'union consommée de la patrie, où il sera tout en tous (M. 1160).

Néanmoins, la théologie est toujours en éveil chez ce praticien. S'il ne veut pas du Christ aux bras rétrécis des Jansénistes, il exclut avec la même netteté l'illuminisme des Quiétistes et des Protestants; il s'en tient aux données du Concile de Trente et ne consent à ouvrir aux âmes que les chemins les plus sûrs:

> A quelque haut degré d'oraison qu'on soit arrivé, dit-il. on ne sait pas si on aime, ni si on est digne d'amour. Voilà pourquoi il faut toujours s'humilier et prier; c'est le moyen le plus sûr de se maintenir dans l'amour, et de recouvrer la grâce si on avait eu le malheur de la perdre.

[136] Il savait à quoi s'en tenir, lui qui fut si souvent éclairé par cette voie sur les mystères des âmes. Que de témoignages, au Procès de béatification, sur la lucidité spirituelle qui lui permettait de lire dans les consciences, d'en percer les secrets et de révéler aux intéressés eux-mêmes ce «ils ignoraient ou tenaient soigneusement caché. Que d'événements extérieurs il connut aussi par la même intuition surnaturelle!

> Peut-on, du moins, en employant cette humble et continuelle prière, savoir d'une certitude absolue si on possède la divine charité? Non; alors et toujours, nous devons nous écrier: *Domine, non sum dignus* (DS. 261).

Plus une âme monte, plus il veut la voir s'enfoncer dans cette disposition d'humilité, qui l'anéantit devant son Seigneur. Là est, pour le directeur, le critère le plus certain pour juger si cette âme est dans la voie de Dieu:

> Il faut entretenir ce sentiment d'humilité profonde, dit-il, surtout dans les âmes favorisées d'une haute contemplation, et d'autant plus qu'elles sont arrivées à un degré plus élevé: c'est la pierre de touche des opérations du Saint-Esprit et la meilleure sauvegarde contre les illusions du démon (DS. 261).

Mais, cette précaution de prudence prise, il n'entend pas brider l'élan des âmes. Au contraire, il leur permet d'ouvrir les ailes, au cas où l'Esprit pourrait souffler; avec un infini respect néanmoins, qui exclut tout sentiment de suffisance ou d'empressement humain:

> Que l'âme prie, agisse. qu'elle fasse des essais dans cet art sublime de l'oraison, mais en bannissant toute curiosité; c'est la recommandation de saint Augustin. Il faut commencer par croire, afin d'être ensuite éclairé; se laisser porter, plutôt que de se porter soi-même dans ces essais de vie contemplative (DS. 261).

Et, pour barrer la route à tout désir de phénomènes extraordinaires et empêcher qu'on ne s'attribue ce qui n'appartient qu'à Dieu, le guide prudent nous prévient:

> Ce sont des opérations divines, qui produisent jusqu'à l'extase et au ravissement, mais qui, par elles-mêmes, ne procurent aucun mérite (DS. 262).

Par elles-mêmes, non, sans doute, car tout mérite en nous suppose que l'âme n'est pas entièrement passive, comme il pourrait arriver qu'elle le soit dans ces cas extraordinaires. Toutefois, - et ici, c'est bien d'expérience qu'il parle - le saint ne peut plus se retenir de célébrer l'infinie bonté de celui qui produit en nous de si grandes merveilles, tout en exigeant si peu de nous:

> Oh! que le Saint-Esprit est admirable dans toutes ses opérations au-dedans de nos coeurs! Comme à Cana, il nous demande un peu d'*eau fade*; puis il nous comble de faveurs. Son amour surpasse tous les amours terrestres, et, dans son union intime avec nos âmes, il prodigue des caresses, il a des ardeurs, il communique une fécondité vraiment ineffable!... Et tous ces prodiges, toutes ces effusions d'amour n'ont d'autre but que de nous faire répondre: « Me voici, Seigneur, *ecce venio!* ».

C'est donc bien pour nous pousser en avant que l'Esprit-Saint nous actionne ainsi par l'intérieur; c'est pour épurer nos vertus théologales et surtout l'amour, formant ainsi le sommet divinisé de notre âme.
Et l'auteur de rappeler une fois de plus, en terminant, que ces grâces ne sont pas réservées à un *numerus clausus*, mais qu'on peut y aspirer dans tous les états, dût-on y monter à partir des bas-fonds du péché:

> Quel est le terme de la contemplation? C'est l'affection. L'âme contemplative atteint Dieu et s'attache uniquement à son Créateur par la foi, l'espérance et la charité [137]. Elle peut réaliser

[137] Il se reportait volontiers à saint François de Sales, dont il adoptait la méthode, complétant ainsi celle de saint Ignace: « La méditation, écrit-il, se fonde sur la foi, considérant ce que nous croyons pour l'aimer; la demande, sur l'espérance, pour obtenir ce que nous espérons.; la contemplation, sur la charité, contemplant ce que nous aimons

cette union sublime sans sortir de la position qu'elle occupe dans le monde, quand même cet état serait un terrible châtiment infligé pour des crimes. Exemple, le bon larron. Sur son gibet, il s'est élevé à un si haut degré de piété et d'amour (DS. 262).

La contemplation conduit l'âme au plus haut degré de la dévotion, où notre volonté est transformée en celle de Dieu, où toutes les lois de la grâce fusionnent admirablement comme dans un avant-goût de paradis. Ce degré

> est si parfait, que là nul plaisir du monde n'émeut l'âme, nul fantôme ne la détourne, nulle louange ne l'affaiblit, nul travail ne la fait craindre, nul respect humain ne la retient...
>
> Détachée de toutes les choses sensibles: « Je ne veux pas, dit-elle, que l'une d'elles puisse me distraire ou me troubler. Finalement, je sais que mon Epoux... ne veut pas que je mêle avec les consolations qu'il me donne, les consolations que d'autres que lui pourraient me donner... Renoncer à tout, en s'abandonnant à lui entièrement, en tout et pour tout, avec une claire et ouverte protestation: Me voici à mon Dieu et à mon Epoux! Me voici à vous seul, sans retard, sans réserve et sans retour! »
>
> Cet abandon parfait de l'âme à Dieu, c'est la fin de l'oraison mentale et le plus haut degré de spiritualité, qui est cette grande union de l'âme à Dieu... Prions donc le bon Dieu de nous attirer par ces degrés d'oraison mentale, afin qu'unis à lui dans ce monde par la grâce et par dévotion, nous le soyons aussi après notre mort par gloire. Amen! [138] (M. 44).

---

pour nous y plaire » (M. 45) (Cf. *Oeuvres de saint François de Sales*, Edition complète, Annecy, 1932, t. 26, p. 11-12).

[138] Cf. SAINT FRANÇOIS DE SALES, (*ibid*., pp. 37-39). La dévotion est toujours, pour saint Michel Garicoïts, cet état de l'âme volontairement donnée à Dieu et saisie par la grâce transformante, qui tend à faire d'elle « un seul esprit avec Dieu ». Avec saint François de Sales, il reconnaît dans l'âme quatre niveaux: « Il y a dans notre âme comme quatre étages, dit-il; dans le premier, elle acquiert une connaissance grossière par le moyen des sens; dans le second, elle obtient une connaissance plus (haute) par le moyen de la raison, par l'exercice de l'entendement, par exemple, qu'il est honteux de s'enivrer, de voler, de se venger, etc.; le troisième, beaucoup plus relevé, où réside la foi Surnaturelle (région de la méditation); le quatrième est la fine pointe de notre que nous appelons l'esprit, le secret du coeur, etc., où se font les acquiescements.

Pourvu que cette fine pointe de l'esprit regarde toujours Dieu, nous ne devons nous troubler ni nous mettre en peine de rien; nous sommes bien orientée; notre marche sera sûre au milieu de tous les écueils et de toutes les agitations de cette vie, au-dehors et au-dedans, dans nos sens, imagination, entendement et volonté. Donc entrer dans cette fine pointe de notre âme, fermer la porte sur nous, regarder Dieu, lui prêter l'oreille, nous abandonner entièrement à lui par amour plutôt que par tout autre sentiment. Oh! mourir à tout! Oh! vivre à Dieu! quelle bonne fortune! Etre uni à Dieu, abandonné à Dieu, pour en être possédé. gouverné, vivifié, fécondé (M. 909). (Cf. *Traité de l'Amour de Dieu*, I, 12).

4
La pratique

SES DEVISES

« Positif dans toute la force du terme », comme le qualifiait son évêque, le saint Basque visait toujours à la pratique. Aussi les devises tiennent-elles un rôle qui n'est point négligeable dans son action surnaturelle. Expressions courtes, fortes, puisées presque toujours aux sources sacrées, elles conservaient de cette origine un dynamisme surnaturel qui agissait sur les âmes, à la manière tantôt d'un éclair qui illumine un paysage, tantôt d'un coup de fouet qui cingle une volonté rétive, tantôt d'une semence qui germe lentement dans le coeur. Il y tenait:

> Nous devons avoir notre mot, (comme) un cri de ralliement: nous l'entendrons souvent, lorsque nous serons dans les agitations du monde. Cette devise chérie nous rappellera au fond du coeur, où nous irons mettre en ordre, dans la paix de la solitude, les affaires de notre âme (M. 902).

Il en conseillait aussi l'usage aux directeurs d'âmes:

> Il faudrait avoir, au confessionnal, quelques mots courts, lumineux, de la Sainte Ecriture, qu'on sèmerait en passant et sous l'impulsion de la grâce de Dieu. Quels effets ont produit des paroles jetées comme au hasard! On voit surgir des vocations religieuses au souvenir d'un mot recueilli quelques années auparavant (DS. 331).

Il ne faisait là qu'indiquer aux autres ce qu'il pratiquait lui-même:

> Il m'est toujours resté, du Père Garicoïts, dit un témoin, de ces mots lumineux, qui ont été pour moi comme des phares et des indicateurs dans toutes mes difficultés (S. 339-340).

Nous ne ferons qu'un rapide examen de ses principales devises.

Ecce venio!

Toute sa doctrine, on l'a vu, s'était cristallisée dans ce mot du Verbe incarné: cri du Coeur de Jésus, qui s'offre au Père et trouve du premier coup la formule parfaite de la générosité. Dans l'*Ecce venio* s'exprime le courage, le dévouement, l'élan, l'amour qui ont opéré la Rédemption. C'est le mot qui convient à toutes les situations et répond à toutes les modalités de la volonté divine. Il n'a cessé, nous l'avons noté, de retentir à travers tous les mystères du Christ: à l'Incarnation, à la Crèche, i la montée dit Calvaire, dans l'Eucharistie.

Le saint de Bétharram l'avait toujours sur les lèvres et le suggérait aux âmes, comme un appel à reproduire en elles la même offrande virile qui met toute notre âme à la disposition de Dieu:

> Que ces chemins tracés par un Dieu ne soient pas pour nous une voie inconnue et étrangère, mais la voie royale! (DS. 107).

Il en est qui se sacrifient pour des causes humaines, et c'est souvent une noble immolation. Les hommes qui se sont voués à l'*Ecce venio* ne peuvent faire moins sur les pas du Christ, où ont déjà marché tant de saints:

> Pour suivre notre divin Sauveur, les raisons ne nous manquent point... La gloire de Dieu, l'amour de Notre-Seigneur, nos engagements, le feu de la charité à répandre sur la terre, et puis le ciel! Ces motifs si puissants, si nombreux, doivent nous communiquer une énergie qui enlève les obstacles comme le vent balaie la poussière du chemin. Exerçons-nous à l'esprit de sacrifice comme les jeunes soldats dans les écoles militaires. La mission du soldat et celle du prêtre ont de grandes ressemblances: elles exigent de chacun d'eux l'esprit d'obéissance, de dévouement, de sacrifice... Ainsi s'exerçait saint Paul, en bon soldat du Christ, *sicut bonus miles Christi* (2 Tim., 2, 3). (DS. 123-124).

Au reste, loin de perdre à ce dévouement, tout est gain pour nous: Dieu ne nous appelle et ne nous demande effort et sacrifice que pour pouvoir nous récompenser à l'infini « Si tu savais le n de Dieu! » (Jean, 4, 10):

> Non, non, vous ne demandez à l'homme que pour lui donner. Si vous demandez quelques gouttes d'eau à la Samaritaine, ce n'est que pour avoir l'occasion de lui faire part de cette eau vive et salutaire qui empêche de sentir davantage la soif des consolations d'ici-bas, et qui devient dans l'âme comme une fontaine abondante qui ne tarira jamais (M. 1123).

Ecce ancilla

L'*Ecce venio* fait les militants, toujours prêt à marcher. Qu'ils se gardent néanmoins de jamais ajouter l'arrogance à la bravoure. En s'offrant à Dieu, en poussant le cri de vaillance, nul ne doit oublier sa situation de créature. Voilà pourquoi le saint leur demande expressément de se présenter à Dieu avec l'humilité des serviteurs, comme Notre-Dame au jour de l'Annonciation: « Voici la servante du Seigneur: *ecce ancilla Damini!* » Elle était consciente de son néant elle livre ce néant à Dieu humblement et généreusement:

> Son humilité est d'autant plus grande, que sa magnanimité est plus héroïque, et celle-ci croît en proportion de son humilité. Quand dit-elle: *ecce ancilla*? quand s'abîme-t-elle le plus profondément dans son néant? C'est quand elle se prête à la sublime dignité de Mère de Dieu, quand elle se croit capable de supporter la dignité de Mère de Dieu (DS. 242).

Humble servante, que rien ne sera jamais capable de décourager, même quand la volonté divine la conduira au pied de la croix de son Fils. Le saint aimait à contempler ce spectacle:

> *La Mère de Jésus était au pied de la croix* (Jean, 19, 25). Une telle mère.... mère d'un tel fils.... debout, non découragée; au contraire, courageuse, soumise, contente d'être là, au pied de la croix, à laquelle est si cruellement attaché son fils bien-aimé; là, dans l'obscurité de la nuit, quoique en plein jour; elle, là, au milieu de toute cette canaille; elle, là, si soumise, si bonne pour les bourreaux de son Fils...
>
> Dans son extérieur, quelle modestie, quelle douceur, quel calme! Dans son intérieur, sans doute, souffrance immense! mais aigreur, plainte, murmure, indignation, d'aucune sorte, quoi qu'elle sentît; toujours douce, pleine de charité et soumise à la volonté de Dieu, heureuse de la volonté de Dieu, quoique cette volonté fût bien amère pour elle (DS. 136).

En elle, il trouvait son modèle parfait, après et avec le Sacré Coeur.

Fiat voluntas Dei!

Cette formule, abrégée en F.V.D., est devenue la devise le plus couramment employée dans la Congrégation de saint Michel. A l'*ecce venio* qui se livre pour accomplir la volonté de Dieu, répond le *fiat* qui accepte cette volonté, la reconnaît en chaque événement, et adore en tout la conduite de la Providence. Ainsi la Vierge accueillit-elle l'action du Saint-Esprit en elle: *fiat mihi!* Telle aussi fut la disposition du divin Coeur à l'heure de l'agonie: « Père, que votre volonté soit faite! » (Mat., 26, 42).

> Laissons à Dieu, disait le saint, la disposition de nous-mêmes, puisque nous sommes à lui. Choisir de soi-même une place, pour basse qu'elle soit, c'est prévenir l'ordre de la Providence, c'est une action téméraire et présomptueuse. Dieu ne nous soutiendra pas.
>
> Regardons-nous donc comme incapables de tout et capables de tout, nous défiant de nous-mêmes, non de Dieu: il est plus fort que nous ne sommes faibles (M. 926).

Ce *fiat* doit couper court à toute suggestion d'inquiétude concernant le passé, le présent et surtout l'avenir:

> Combien qui se demandent sans cesse: « Que dirons-nous? que ferons-nous? » Jésus-Christ veut que nous vivions et mourions en paix. « Soyez sans inquiétude, » nous dit-il. Depuis sa venue, la paix est le partage des hommes de bonne volonté. Les anges ne l'ont-ils pas chanté sur le berceau de Bethléem? *Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté!* Pour ceux-là, le salut est assuré (B. 463).

Le *fiat*, non seulement résigné, mais plein d'élan et d'abandon, est la disposition qui permet de tirer constamment le bien du mal, ce qui, pour notre auteur, est « un caractère de prédestination » :

> Le plus grand mal est en nous; c'est lui qu'il faut guérir, et le reste nous inquiétera peu. Le mal qui est au-dehors de nous, même le plus détestable esprit de réprobation, est un moyen de bien providentiel (E. 2, 72).

Ce même fiat, qui baise la main de Dieu dans l'épreuve, est la condition qui fait recueillir le cent pour un: *fructum afferunt in patientia* (Luc, 8, 15)

> Héli reçoit de Samuel la nouvelle de sa ruine. Que répond-il? « Le Seigneur est le maître; qu'il soit fait selon son bon plaisir! » (I Rois, 3, 18). Admirable réponse à une parole de mort! Ainsi devrions-nous répondre en toute occasion (DS. 102). - Donc, toujours: Dieu le veut, Dieu l'ordonne, Dieu le fait, Dieu l'envoie, Dieu soit béni! En avant, avec patience et avec joie Arrivera ce qu'il voudra! (M. 1140).

Ces riches dispositions sont toutes résumées dans le fiat.

Sans retard, sans réserve, sans retour

Par ces trois locutions, qu'il répéta toute sa vie, Michel Garicoïts entendait souligner le triple caractère de l'offrande contenue dans l'*Ecce venio* et de la soumission traduite par le *fiat*.

Sans retard: on ne fait pas attendre Dieu quand on l'aime. Sitôt connue la volonté divine, on l'embrasse, comme le Christ s'y est livré dès le premier instant: « Il faut, disait le fondateur, former des hommes partant au premier signal » (DS. 307). C'est sous mille formes qu'il inculquait cette promptitude, sans laquelle il n'y a aucune générosité possible.

Toutefois, il ne s'agissait pas de partir à l'aventure. La discrétion commande de bien s'assurer de la volonté de Dieu, pour ne pas courir en vain, ni passer d'un extrême à l'autre, en imitant l'inconstance de saint Pierre: « Il suivait de loin, *sequebatur a longe*; et auparavant, *à coups de sabre!* » (DS. 242). La sainte Vierge prit le temps nécessaire pour s'enquérir de la divine volonté. Aussi, le saint

ajoutait-il un correctif, pour maintenir sa formule dans le juste milieu de la vertu: Sans retard, disait-il, mais sans précipitation (Corr., 1, 136), ou sans empressement indiscret (M. 1067).
Sans réserve: lorsque Dieu parle, toute objection doit tomber. Plus de si, ni de *mais*, ni de *pourquoi*. Dieu a droit a une soumission entière. Donc pas de forces restant inemployées, lorsque Dieu les requiert; il n'est pas permis de s'économiser au service d'un tel maître et d'un tel père:

> Ah! si nous étions toujours prêts à marcher sans manifester ni opposition ni murmure! … sans nul autre souci que de répondre pleinement à l'appel de Notre-Seigneur: « Suis-moi, cela suffit! que t'importe le reste? » quel beau spectacle nous offririons à Dieu et aux hommes, et quel empire de tels exemples exerceraient sur les coeurs! (DS. 112-113).

Mais ce don exhaustif, s'il n'est réglé par un juste discernement, pourrait nous exposer au gaspillage et nous jeter dans un activisme qui déborderait la volonté de Dieu. Notre auteur y pourvoit en complétant la formule de manière à garder l'exacte mesure: *sans réserve*, répète-t-il, mais *sans prodigalité* (Corr., 1, 136.), ou *sans générosité indiscrète*! (M. 1067).
Et pour justifier ces deux premières parties de sa devise, il se réfère une fois de plus au Sacré Coeur:

> Ne rien négliger pour répondre à l'appel de Dieu sans retard; mais cependant, acceptant les délais providentiels; sans réserve pour soi, mais avec les réserves que Dieu veut... Dès le premier instant de si divine conception, Jésus-Christ *exsultavit ut gigas ad currendam viam*. Dès cet instant, il s'écrie: Me voici! Cependant, il reste neuf mois dans le sein de sa Mère, trente ans à Nazareth, avant de prêcher l'Evangile et de mourir pour notre salut. Il attend pour faire le bon plaisir de son Père, et puis il meurt au temps où il plait à ce Père (E. 1, 44).

Sans retour: l'obstacle principal qui guette les ouvriers de Dieu, c'est le découragement, lorsque l'action ne rend pas ce qu'on attendait, ou que les moyens humains viennent à manquer. Pour injustifiable qu'il soit, hélas! ce défaut de persévérance est fréquent. Le Christ, malgré l'échec apparent, a obéi jusqu'à la mort: *usque ad mortem*... La volonté de Dieu veut être suivie jusqu'au bout, quelles qu'en soient les conséquences, dût le monde en périr! ce qui est absurde, puisque c'est Dieu qui sauve le monde. *Pereat mundus, sed voluntas Dei fiat*! s'écriait le saint:

> Un beau modèle, c'est Abraham. Dieu a parlé, et il marche, sans cet échafaudage de jugements, de difficultés, d'impossibilités, d'absurdités que lui auraient suggérées bien de nos théologiens et de nos philosophes. Ou s'il éprouve ces sentiments contraires à l'ordre de Dieu, il les repousse avec horreur. A tous les jugements contraires, il aurait répondu comme à Isaac: «Dieu y pourvoira! Dieu a ses vues! » Il obéit à Dieu, il se confie en lui et lui abandonne l'issue de l'affaire. C'est le moyen de réussir (DS. 236).

La consigne que le fondateur donnait, face aux difficultés d'une oeuvre ingrate imposée par l'obéissance, est que « toute entreprise que Dieu ou ses ministres nous confieront, nous devons la commencer et la poursuivre comme -si elle avait des promesses d'éternité ». Il ne voyait dans le manque de persévérance qu’une insidieuse suggestion diabolique:

> C'est une tentation que d'abandonner les exercices de piété, de se soustraire au ministère de la prédication, de déserter le confessionnal, sous prétexte qu'on y perd son temps et sa peine. Il y aurait là, au contraire, une raison pour vaquer avec plus d'ardeur à ces saints exercices et, quant à l'oraison, pour y consacrer au moins une minute de plus (DS. 346).

Est-ce à dire qu'il faut s'obstiner dans une oeuvre lorsque Dieu n'y trouverait plus son compte? Nullement: la volonté de Dieu pourrait bien ne nous appeler à une tâche que pour un temps. Dans ce cas, il faut savoir, comme Abraham, s'arrêter et même rétrograder au premier signe de Dieu. Le dernier mot de la devise sera donc pour nous maintenir une fois de plus dans la véritable ligne de la

volonté divine, dans le « milieu virginal »: *sans retour, mais sans entêtement* (Corr., 1, 136; M. 1067):

> Acquittons-nous de notre tâche parce que Dieu le veut et comme il le veut, dût-on changer demain d'office et de méthode par le même motif qui nous attache à l'office et à la méthode d'aujourd'hui, c'est-à-dire par le motif de l'obéissance (DS. 235).

La formule est donc parfaite de justesse et de précision, et le saint nous la livre une dernière fois dans un admirable raccourci:

> A Dieu donc, sans retard, sans réserve et sans retour; mais aussi sans empressement désordonné, sans prodigalité, sans opiniâtreté (M. 1067).

Elle se trouve souvent renforcée par cette autre, puisée au Livre des Macchabées et mise, elle aussi, par le texte sacré au service de la volonté de Dieu: « Qu'il vous donne à tous un coeur pour l'adorer et accomplir ses volontés de grand coeur et de bon gré: *corde magno et animo volenti* » (2 Mac., 1, 3). Ces derniers mots lui sont comme un refrain qu'il ne se lasse pas de redire.

En avant!

C'est encore une de ses consignes; car il estimait que rien ne doit avoir le pouvoir d'arrêter celui qui connaît la volonté de Dieu. *En avant!* traduisait le *Eamus* de Notre-Seigneur marchant à la mort et cherchant à entraîner ses disciples après son agonie (Mat., 26, 46). Dans les moments difficiles, pour redonner coeur aux pusillanimes, il s'écriait avec une bonhomie cordiale: « En avant! en avant toujours Nous vivrons jusqu'à la mort! En avant jusqu'au ciel » Parfois, il commentait lui-même sa devise:

> *En avant!* oubliant ce qui est derrière moi et m'élançant vers ce qui est devant moi, tendant sans relâche à mon but, au but de ma vocation (Phil., 3, 13-14)...
>
> *Sans m'arrêter*, ni pour contempler les objets qu'on quitte ou qu'on trouve à droite ou à gauche: ce serait être un triste voyageur! Ni pour faire mille tours afin d'éviter les mauvais pas: la crainte des blessures et même de la mort n'a jamais fait de bons soldats! Ni pour rester étendu par terre, affligé, désolé, désespéré de sa chute... au lieu de se relever aussitôt et de marcher avec une nouvelle ardeur! Ni, lorsqu'on s'est relevé, pour chercher avec inquiétude ce qui nous a fait tomber, sous le spécieux prétexte de se garantir d'une rechute...
>
> *Aller toujours devant soi*, sous l'impulsion de la grâce et sous la direction de l'obéissance. sans se tourmenter pour savoir ni où l'on est ni où ' l'on va, ni si l'on est agréable à Dieu; ne pensant volontairement à rien de tout cela, ne s'occupant que de la volonté de Dieu, qu'on est toujours sûr de faire en ne faisant pas la sienne propre.
>
> *En avant!* c'est le sacrifice le plus, glorieux que l'on puisse faire à Dieu (M. 222).

Effacé et dévoué

A ces maximes principales, le supérieur en ajoutait un certain nombre d'autres pour mieux faire pénétrer l'enseignement ou pour accentuer l'impulsion donnée. *Effacé et dévoué* était le mot d'ordre donné à chaque religieux qui partait en mission.

Effacé jusqu'à disparaître, à passer inaperçu, comme si on n'existait pas: *ama nesciri*, ajoutait-il parfois. Il fallait reconnaître sa propre nullité: c'était la conséquence logique de la doctrine sur l'anéantissement à la suite du Verbe incarné. Donc, se considérer comme un serviteur inutile:

> *Servi inutiles* (Luc, 17, 10). Dire cela, non seulement en présence de ce qu'il y a en nous de péché, mais encore de corruptible. Il faut passer par-dessus et fouler tout ce qu'il y a de bien... aller jusqu'au roc, qui est Jésus-Christ: sur lui seulement (on est) en assurance.

Servi inutiles. Dire cela, non seulement quand on est honoré, mais quand on est humilié: *justum est!* Qu'on puisse passer (sur nous) le *rabot*, toute espèce de rabot, sans trouver de bosse ni d'obstacle... Il faut être ver de terre.

Et puis, de cette humilité, de cet abîme, crier au secours! se jeter dans les bras de Dieu: *omnia possum*.

Voilà la double face à imprimer à notre conduite notre misère, la bonté et la puissance de Dieu. Voilà les deux jambes sur lesquelles il faut marcher. Frais qu'(elles) soient fortes: autrement, culbute! (E. 1, 14).

Dévoué: malgré notre effacement, il faut qu'on puisse nous trouver et qu'on nous sache prêt à marcher en toute occasion. Ne jamais refuser un service, ni passer auprès d'un besoin sans porter secours.

Effacé était la formule de l'humilité; dévoué, celle de la générosité. Les deux réunies conviennent parfaitement à celui qui est, par vocation, un auxiliaire:

Nous sommes des auxiliaires. Que ce mot renferme de choses! Quelquefois, il faut être auxiliaire de qui ne vent pas de nous: c'est délicat. Nous devons alors nous faire accepter à force de modestie et de solidité (DS. 223). - Que tous les nôtres soient et se montrent des auxiliaires parfaits, jamais des embarras, des obstacles pour le Coeur de Jésus et pour leur supérieur. Que Dieu nous fasse cette grâce! (DS. 239).

Au même but visaient des maximes analogues, fréquemment utilisées et disposées suivant une sorte de parallélisme, qui aidait les formules à se graver dans l'esprit:

Dieu tout, moi rien
Dieu à sa place, moi à la mienne!

Disposés à tout ce que Dieu veut,
Soumis à tout ce que Dieu fait!

Faire ce que Dieu veut que nous fassions,
Souffrir ce que Dieu veut que nous souffrions

Me voici, homme à tout faire,
Me voici, homme à tout souffrir

Chercher la volonté de Dieu avec une délicatesse virginale,
Et l'accomplir en zouave!

Avec Dieu, moins on voit clair,
Plus on marche en assurance!

Je ne puis rien de moi-même,
Je puis tout en Celui qui me fortifie!

Mon indigence et votre puissance,
Mon indignité et votre miséricorde! (M. 908).

Ne rien demander, ne rien refuser...
Coeur grand, me qui vent!
Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera

Déployer l'immensité de la charité,
dans les bornes de sa position.

Petit et soumis,
Constant et toujours content!

Il est aisé de voir que tous ces mots de lumière et de feu sont inspirés par la même ferveur, puisée au Coeur du Christ, qui portait le Serviteur de Dieu à mettre toutes ses forces au service de la volonté divine.
De ces mots de lumière et de feu ses notes sont pleines. Ils sortaient spontanément de son coeur, comme une respiration d'amour:

Je dois dire avec Moïse: *Quis sum ego?* (Ex., 3,! 1), reconnaissant et confessant ma nullité, mon impuissance et ma malignité... *Me voici*, sans retard, sans réserve, sans retour: en avant! Je connais votre Coeur, vous connaissez le mien. Seigneur, vous savez que je vous aime, cela suffit! Me voici! Je puis tout, parce que je ne puis rien, parce que je ne puis que tout gâter: *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* (M. 288).

IV

SOCIÉTÉ DES PRETRES DU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS

1
Son origine

I. FONDATION

Les hommes de l'Ecce venio

Le concept de perfection exposé jusqu'ici, que Michel Garicoïts, eût voulu voir réalisé dans toutes les âmes, il se sentit appelé à l'incarner spécialement dans la Communauté dont Dieu l'avait fait le père.

Séduit par la beauté de la vie religieuse dès 1826, au spectacle des Filles de la Croix et surtout de leur sainte Fondatrice; ébloui par l'idéal du Sacré Coeur, qui lui fut révélé pendant que ses premiers compagnons se groupaient autour de lui, sa formule était dès lors trouvée. Dans un cadre strictement religieux, les Bétharramites seraient les hommes qui auraient pour mission de revivre et de faire refleurir dans l'Eglise l'*Ecce venio* du Verbe incarné: ils seraient les Prêtres du Sacré Coeur.

Le P. Etchécopar, qui entra plus qu'aucun autre dans son intimité, décrit ainsi cette origine [139]:

> Malgré sa profonde humilité, le P. Garicoïts croyait à une oeuvre de spéciale création ayant son but, son organisation, son esprit, ses moyens à elle. Il croyait que le Dieu des petits et des pauvres l'avait choisi à cette fin... et qu'il lui avait dit: « Va fonder dans mon Eglise un nouvel Institut. Il a sa raison d'être ... Voici votre drapeau et le cri de votre ralliement: tu marcheras en tête avec le drapeau du Sacré Coeur, en poussant le cri *Ecce venio* de mon Fils, et vous serez la joie et le soutien de mon Eglise ». Il crut à cette voix, il saisit ce drapeau,... il s'élança dans la carrière comme un géant et y marcha jusqu'à sa mort (Circ., 10 février 1888).

On a rappelé plus haut les circonstances historiques de la fondation. Le saint reçut-il d'autres intuitions surnaturelles? Ce qui est certain, c'est qu'il regarda toujours cette fondation comme un fait divin dont il n'avait été que l'instrument:

> Dieu a fait notre oeuvre, disait-il, elle est sainte. Les hommes n'auraient pas même pu la commencer. Plus tard, Monseigneur l'Evêque, sans s'y opposer, regardait la chose comme impraticable. Puis, quand l'oeuvre a commencé, les hommes qui s'y employèrent n'y apportaient que des obstacles. Le fait est certain, et Dieu a dû intervenir. Quels sentiments ne devrait pas nous inspirer l'intervention divine! Quel amour, quel respect pour la Société! quelle confusion d'y avoir été appelés! Il faut regarder en elle Dieu, son principe, son auteur (DS. 271-272). - Dieu n'agit pas seul, sauf dans des circonstances très rares, telle la conservation de cette Société, à une époque... En dehors de ces cas exceptionnels, Dieu demande et attend notre concours (DS. 318). - Considérant la nature des obstacles qu'a rencontrés notre Société, je regarde sa conservation comme un miracle plus grand que la résurrection d'un mort (DS. 342).

Sous quelle forme et de quelle manière se firent ces interventions? Avare de confidences comme il l'était, le saint ne s'en est pas expliqué. Vers la fin de sa vie, toutefois, il faisait réciter à tous ses religieux une prière qui commençait par ces mots:

---

[139] Le P. Auguste Etchécopar (1830-1897), né à Saint-Palais, ordonné prêtre le 10 juin 1854, membre de la Société de Sainte-Croix d'Oloron, entra à Bétharram en 1855, lorsque cette Société se fondit dans celle des Prêtres du Sacré Coeur. On peut dire qu'il fut le, disciple préféré du fondateur. Elu supérieur général en 1873, il eut la faveur de faire approuver la Congrégation par le Saint-Siège en 1875 et resta à sa tête jusqu'à sa mort, le 15 avril 1897. Sa Cause de béatification, commencée en 1935, luit introduite auprès de la Sacrée Congrégation ides Rites en 1945.

Mon Dieu, ne regardez pas mes péchés, mais la Société que votre Sacré Coeur a conçue et formée [140] (DS. 273).

Ces mots nous livrent peut-être la secret de toute sa vie de fondateur, au moins l'idée la plus intime qu'il avait de sa congrégation. « Vous êtes, disait-il à ses premiers compagnons, les premiers membres d'une Société à laquelle Dieu lui-même a donné naissance », et il entendait le Père céleste les exhorter en ces termes:

Mes amis, prêtres auxiliaires du Sacré Coeur de mon Fils, reconnaissez la sublimité de votre vocation. Attirés par mon Bien-Aimé, votre roi, à la divine carrière qu'il a parcourue le premier; éclairés par son exemple et appuyés sur sa grâce, vous y êtes entrés en disant: Nous voici! ... Vous persévérerez jusqu'à la fin, et ce que vous attendez, vous l'aurez . vous vous sauverez et vous sauverez ceux qui vous entendront et verront... (M. 1067).

De telles paroles sont révélatrices et manifestent, mieux que de longues explications pourquoi le saint tenait tant à ce que la Congrégation fût approuvée dans l'Eglise sous le vocable de Prêtres du Sacré Coeur. La suite le montrera encore.
Il est indubitable que le fondateur a voulu tout centrer sur le Sacré Coeur et réincarner son *Ecce venio* dans la Congrégation. Il appelle l'*Ecce venio* l'étendard du Sacré Coeur qu'il demande d'élever bien haut (DS. 46). Ses religieux sont les guerriers du Sacré Coeur (DS. 46); leur nom est Prêtres du Sacré Coeur de Jésus (DS. 46). Il multiplie a leur adresse les appellations: auxiliaires du Sacré Coeur (DS. 255), ministres du Sacré Coeur (DS. 356), instruments du Sacré Coeur (DS. 322), enfants du Sacré Coeur (»S. 58), coopérateurs du Sacré Coeur (DS. 275)...
Enfin, leur profession est un engagement d'honneur qu'ils prennent de se conformer au divin Coeur, en livrant, comme lui, toute leur vie à la volonté divine:

1° ... Sous peine de renier notre profession -de Prêtres auxiliaires du Sacré Coeur de Jésus et de nous ranger sous l'étendard de Satan, tout, dans notre conduite délibérée, doit répondre à l'Esprit-Saint: Me voici, sans retard, sans réserve, sans retour, par amour pour la volonté de mon Dieu! - ayant soin de nous livrer à tous les moyens que les supérieurs et le bon Dieu jugeront à propos d'employer pour redresser les écarts de notre conduite indélibérée.

Ou notre profession de tendre à la perfection propre et de nous employer *impense* (sans compter) à celle des autres n'est qu'une fiction, ou nous -devons faire tous nos efforts pour pratiquer cette doctrine.

2°, 3°, 4°, 100°, id., id., id., *Ecce venio! Fiat voluntas tua in me sicut in caelo!* (DS. 45-46).

L'Institut est donc bien dans la ligne tracée par le fondateur, lorsqu'il prescrit dans ses Constitutions, art 9-10:

La Congrégation est placée sous le vocable du Sacré Coeur de Jésus.

Tous les membres de la Congrégation regarderont ce divin Coeur comme leur modèle particulier, leur trésor et leur héritage propre, le cachet qu'ils doivent imprimer à leur vie tout entière.

II. VIE RELIGIEUSE

[140] Il écrivait à un supérieur le 22 novembre 1861: « Vous direz à M. H., ainsi qu'à tous les nôtres, combien je les aime toujours et combien je me plais à les présenter tous les jours plusieurs fois à Notre Seigneur, comme les enfants de son Coeur, tout en lui disant: Seigneur, personne n'est père comme vous; voilà vos enfants, les enfants de votre Coeur » (Corr., 2. 177).

De vrais religieux

La vie religieuse au sens strict parut toujours nécessaire au fondateur pour la réalisation de l'idéal conçu. Seule elle lui semblait capable, par sa consécration, de donner à l'âme l'élan voulu pour se livrer sans réserve au bon plaisir divin. Il voyait en elle un état de bénédiction en contraste absolu avec le monde maudit par le Christ:

> Le monde est un néant, un enfer déjà commencé... foudroyé par Jésus-Christ. Tout y est malice, concupiscence. Etre chrétien et n'être pas de ce monde, c'est la même chose. A quoi renonce donc le religieux?...
>
> La vie religieuse est un paradis commencé. On peut envisager la vie religieuse ide trois manières: comme un exercice qui conduit à la perfection, comme un état délivré du soin de toutes les choses de la terre, comme un sacrifice que l'on fait à Dieu de tout soi-même et de tout ce que l'on possède (M. 1162).

Ce n'est pas seulement au monde pécheur que s'oppose un tel état, mais à la vit chrétienne ordinaire, comme le plus parfait au moins parfait le moyen par excellence de satisfaire l'amour:

> Dieu commande à tous d'éviter le péché et de parvenir à un certain degré de sainteté. C'est la voie des *préceptes*; ceux qui y marchent sont dans la vie commune.
>
> Mais il est une autre voie plus étroite, qui mène à une sainteté plus parfaite par la pratique des plus hautes vertus: c'est la voie des conseils, car Dieu ne l'impose pas avec le ton du commandement. Il dit seulement aux âmes généreuses: *Si quis vult post me venire* [141]... *Si quelqu'un a soif*. Il ne dit pas: *Velitis, nolitis, bibendum vobis est* [142]; mais: *si quis voluerit, si quis sitit, veniat et bibat* [143].
>
> Il y a des personnes qui veulent des miracles comme marques de leur vocation à l'état religieux. A défaut de miracles, elles font cent consultations, consultent docteurs, confesseurs, etc., et attendent, attendent sans fin, que Dieu, que leur directeur commande. Il ne s'agit pas ici de commandement; il s'agit d'insinuation, de conseil, de bon plaisir de Dieu: il y en a là bien assez pour les âmes généreuses.
>
> L'épouse a-t-elle besoin d'un ordre pour témoigner sa tendresse à son époux et se donner à lui? L'âme généreuse, à la simple invitation, à la seule expression d'un désir de son Dieu, s'élance vers lui, renverse tous les obstacles qui l'en séparent, par les voeux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et s'unit plus parfaitement à lui par l'amour, en multipliant ou en resserrant les liens qui déjà l'unissaient à lui (E. 1, 1).

L'Evêque n'aurait pas voulu qu'on fit des voeux à Bétharram. Le sacerdoce, d'après lui, devait suffire à la perfection de ses prêtres. Le saint voyait les choses différemment: d'abord, sa Société ne devait pas se borner à recevoir des prêtres; il y voulait aussi des Frères. Quant aux prêtres eux-mêmes, les voeux les mettraient dans une obligation plus étroite et leur fourniraient les moyens de tendra plus efficacement à la perfection exigée par leur sacerdoce. Hélas! le tableau du clergé séculier d'alors ne justifiait que trop à ses yeux le recours à ces moyens:

> Pourquoi, disait-il, s'engager par voeu à garder la pauvreté, la chasteté et l'obéissance? 1° Parce que la vie religieuse consiste essentiellement dans les voeux, sans lesquels elle ne serait pas un état de perfection. Le religieux est toujours dans un état de perfection, quand même il ne serait pas parfait. Il n'en est pas de même du séculier, lors même qu'il est parfait. Quel avantage! – 2° Ce que l'on fait par voeu est plus méritoire, parce que: a) c'est un acte de religion, c'est-à-

[141] Si quelqu'un veut venir après moi.
[142] Bon gré mal gré, il vous faut boire.
[143] Si quelqu'un veut, si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive.

dire une chose toute sainte, sacrifiée, consacrée à Dieu; b) alors on donne plus à Dieu, fruit et arbre; c) l'action est meilleure, parce que la volonté est plus ferme, plus constante.

Notre faiblesse est mieux gardée contre nous-mêmes et contre le démon. L'obligation des voeux perfectionne notre liberté, barre le chemin d'un précipice: *Otez la volonté propre, et il n'y aura plus d'enfer pour vous.* Heureuse contrainte: mettre la liberté entre les mains de celui qui vous l'a donnée! (M. 1162).

C'est le meilleur moyen d'échapper à la servitude du monde et d'accéder à la vraie liberté apportée par le Christ:

Trois esclavages dans le monde: esclavage du péché, des passions, de l'empressement des affaires et de la bienséance mondaine. L'état religieux nous en délivre...

Trois libertés: liberté des animaux, des rebelles et des enfants de Dieu. La première est honteuse. la seconde insolente, la troisième glorieuse. L'état religieux délivre des deux premières et procure la troisième, qui consiste à dépendre de Dieu et à ne dépendre que de Dieu (M. 1162).

Cette mise au point si limpide éclatait comme un beau défi lancé à un siècle épris de liberté. « Pauvre liberté individuelle, s'écriait-il, qu'elle est jalouse et ombrageuse! comme facilement elle a des attaques de nerfs! Loin de l'anéantir, les voeux sont, dit Bossuet, comme des digues qui favorisent l'écoulement d'un fleuve » (E., 1, 1).

Au vrai, l'essentiel était pour lui de modeler sa vie sur celle du Verbe incarné et de réactualiser son *Ecce venio*. Pour atteindre ce but, aucune difficulté ne devait arrêter un Prêtre Sacré Coeur :

C'est notre vocation, proclamait-il, et on trouverait pénible de s'y rendre! C'est l'appel de Dieu! *Corde magno et animo volenti*! Que ne peut cette volonté de bon aloi et de légitime marque... qui fait fouler aux pieds les répugnances de la nature malade, ruiner le sens et le jugement propres et trouver une douceur incomparable jusque dans les volontés -de Dieu les plus amères, jusque dans les règles les plus difficiles! Me voici! (à) l'exemple de Notre-Seigneur, sans volonté propre, sans jugement propre, mû par amour pour Dieu! Me voici! pour servir Dieu suivant l'esprit et la forme de la Société, qui se trouvent tracés trait pour trait dans nos constitutions et règles, que nous devons avoir sans cesse sous les yeux pour les réaliser dans notre conduite (M. 1110).

III. VOCA TION

« C'est notre vocation », a-t-il dit. Le mot de vocation recelait pour lui un pouvoir merveilleux et sacré qui expliquait tout: c'était une proposition d'amour invitant à l'amour, un appel du Dieu d'amour adressé personnellement à une âme pour l'engager à entrer, à la suite de Jésus-Christ, dans la vole de sa prédestination:

La question de la vocation est une affaire capitale, prononçait-il. C'est le fondement sur lequel repose toute notre vie (M. 1185).

S'égarer sur ce point, serait mal poser le fondement, mettre toute son existence en porte-à-faux, sortir du plan de Dieu et se placer en dehors du courant de la grâce; bref, un malheur à nul autre pareil:

> Si c'est un péché d'abuser des grâces de Dieu, de mépriser ses inspirations, sera-t-on innocent si on en tarit pour ainsi dire la source d'un seul coup, en sortant de la voie qu'il ouvrait devant nous et où il nous avait préparé sa grâce et assuré sa protection? (M. 1185).

Il faut donc apporter le plus grand soin à s'assurer de sa vocation. Ce travail met en cause trois personnages: Dieu qui appelle, l'âme appelée, le directeur qui transmet ou vérifie l'appel de Dieu.

Dieu qui appelle

Du fait que la vocation religieuse assigne à l'homme un rôle surnaturel, il est hors de doute que Dieu seul peut en être l'auteur. Elle est, pour l'appelé, une faveur insigne et un immense bienfait:

> Qui est celui qui nous appelle? C'est le Père céleste, et il nous appelle avec tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut. Sa bonté, son amour, tout son être divin nous attire à lui. Dieu semble toujours avoir besoin de nous, comme si tout son bonheur dépendait de nous. Tout ce que Dieu le Père a fait dans le ciel et sur la terre, toutes les opérations de sa sagesse et de si bonté ont pour but de nous rappeler à notre principe. l'out ce que Dieu a fait et continue de faire, il le fait pour amener l'âme à écouter son appel et à l'aimer. Nous devons le suivre intérieurement et extérieurement, en disposition et en fait: Me voici à tout! [144] (M. 902 bis).

L'âme appelée

Quand le moment est venu de fixer le sens de sa vie, d'entendre et de suivre l'appel de Dieu, le sujet doit se mettre dans les conditions voulues pour pouvoir répondre. Ces conditions, notre saint les réduit à six, suivant la *Méthode* qu'il a établie *pour connaître et suivre la volonté de Dieu*.
Les trois premières sont générales (M. 1085)

> *1° Redoubler de zèle pour remplir ses devoirs actuels.*

Si nous voulons connaître la volonté de Dieu pour l'avenir. il faut nous mettre dans la volonté de Dieu pour le présent: elle est précisément exprimée par nos devoirs actuels:

> *2° Renoncer à toute affection désordonnée.*

Si l'âme est livrée à une passion, elle est incapable d'entendre l'appel de Dieu, et l'entendrait-elle, elle le faussera en l'interprétant d'après son inclination:

> Nous chercherons en vain la volonté de Dieu touchant la disposition ou le règlement de notre vie, assure notre guide, si notre premier soin n'est de détruire nos affections déréglées, car si nous ne nous appliquons à les déraciner de notre âme, la lumière pour connaître ce que Dieu veut, la volonté pour nous déterminer à l'entreprendre nous manqueront, et les forces pour l'exécuter aussi.
>
> Les exercices spirituels préparent l'âme et la disposent à déraciner les affections déréglées, à chercher la volonté de Dieu, à la trouver, à l'embrasser et à la suivre dans un plan de vie, aussitôt qu'on l'aura trouvée; ce que n'hésitera pas à faire celui qui aura secoué le joug des affections déréglées. et c'est ainsi qu'il assurera son salut éternel (M. 1074).

> *3° Se disposer à la plus parfaite imitation de Jésus-Christ,*

suivant le degré de sa grâce, bien entendu. Toute vocation, en effet, est la transmission à une âme du «Viens, suis-moi » de l'Evangile.

---

[144] Cf. TAULER, *Dix-septième dimanche après la Trinité*, Premier sermon.

Quand l'homme s'est mis dans ces dispositions, il lui reste à chercher positivement à quoi Dieu l'appelle. Ce sont les trois dernières conditions (M. 1085):

4° Prier.

On a spécialement besoin de lumière pour connaître la route où s'engager. Cette lumière dépend de l'Esprit-Saint il faut donc le supplier avec instance et persévérance.

5° Examiner.

C'est l'affaire de toutes la plus sérieuse qu'on va décider. Or Dieu ne se communique pas d'ordinaire par révélation et ne nous dispense pas de délibérer. A l'âme, par conséquent, de peser le pour et le contre, pour voir loyalement qui l'emporte dans la balance divine.
Enfin, comme nul n'est bon juge dans sa propre cause, le résultat de cet examen, avec sa conclusion, doit être soumis à quelqu'un de qualifié pour porter le jugement:

6° Exposer à un directeur éclairé, avec la disposition d'obéir.

L'Eglise a mission pour nous signifier les volontés de Dieu. S'en remettre de la sorte après les actes précédents, est suprême sagesse, et le consultant obtient ainsi, « pour ce qui le concerne, la plus grande assurance qu'il puisse désirer ».
Est-ce à dire que, avec cette approbation du directeur, le cas soit définitivement tranché? Pas encore. La conscience du sujet est éclairée. Mais, si on l'a reconnu apte à la vie religieuse, il n'acquiert pas de ce fait le droit d'être -reçu dans un Institut déterminé.

> Que doit donc faire l'individu parvenu à cette assurance dont nous parlons? Se présenter sans retard au supérieur de la Communauté, lui soumettre toute son affaire. Et puis? Lui obéir, pour ce qui le concerne, sans retard, sans réserve et sans retour, plutôt par amour que par tout autre motif (M. 1085).

Si l'on s'est conformé à cette méthode, on est en sécurité absolue, dit notre saint. Il ne faut plus regarder en arrière, quoi qu'il arrive.

> Examiner si sa vocation est bonne, lorsqu'on est déjà lié, c'est ridicule. Quand nos supérieurs nous ont mis en quelque place, examiner si c'est la volonté de Dieu est également à rejeter. Car, après avoir exposé au supérieur tout l'état des choses, ce qu'il ordonne est pour nous plus assurément conforme à la volonté de Dieu que si un ange nous l'assurait (M. 1178).

Le directeur spirituel

Dans l'éveil, l'étude, le choix d'une vocation, le rôle du directeur est important et infiniment délicat. Il lui faut « pureté, science des choses de Dieu, persévérance, fermeté »:

> La vocation ne petit venir que de Dieu: malheur à l'homme qui s'attribue ce droit! Mais il faut aider à connaître la volonté de Dieu, la rendre plus sensible, pousser à travers les obstacles qui se présentent. Et pour cela, quelle sainteté est nécessaire! Il faut avoir l'âme et le coeur vides des choses de la terre, pleins de Dieu et familiarisés à entendre sa voix, pour la distinguer au milieu des bruits qui étourdissent , les hommes, la leur faire remarquer et, une fois connue, la faire accepter, malgré le monde et le démon (E. 1, 2-3).

Faute de cette pureté de regard et de coeur, on mêle ses vues aux vues de Dieu, l'humain au divin, et l'on égare les âmes, au lieu de les conduire:

> En matière de vocation, que de fautes commises par les directeurs de conscience! Les uns affaiblissent l'attrait par des considérations et des raisons tirées de leur manière particulière de voir, de leurs préjugés, inclinations naturelles, etc. D'autres, par des insinuations, promesses, etc., singèrent de donner des vocations. (E. 1, 2).

Le directeur ne doit jamais se substituer à Dieu, dont il n'est que l'instrument, mais il doit

> aider la Providence, tenir compte de ses données, s'y appuyer, les faire germer, pour ainsi dire, en père (E. 1, 50).

Pas davantage, il ne peut se substituer à l'âme, mais lui permettre de voir clair en elle-même, la disposer à prier, à réfléchir et ainsi à discerner

> jusqu'à ce premier germe, c'est-à-dire aux plus faibles indices de la vocation, que le confesseur doit aider à faire remarquer, à faire renaître, presque à faire naître (E. 1, 50).

Sur quoi s'appuiera le guide spirituel pour motiver son approbation du choix dei postulant? D'abord sur l'aptitude de celui-ci à mener le genre de vie choisi, aptitude souvent mieux connue du directeur que de l'intéressé lui-même. Ensuite sur l'attrait, qu'il faut se garder de confondre avec une inclination sentimentale.
L'attrait, dont on doit tenir le plus grand compte et qui se manifeste normalement au cours de l'élection, est un mouvement de la volonté, qui provient, soif d'une inspiration surnaturelle du Saint-Esprit agissant par ses dons, soit d'une appréciation raisonnée faisant saisir à l'âme que ce genre de vie est excellent pour elle. Notre saint se conforme ici à Gautrelet [145].

> A quoi donnez-vous ce nom (d'attrait)? A cette voix secrète par laquelle Dieu intime à l'âme sa volonté et lui fait connaître le choix qu'il fait d'elle pour tel genre de vie, et à cette inclination réfléchie, fruit d'un examen sérieux devant Dieu. Le premier est un attrait d'instinct (surnaturel), le second, un attrait de raison (M. 1085)

Ces deux éléments, tantôt unis, tantôt disjoints, peuvent être renforcés d'un attrait sensible ou, aussi bien, se heurter à une répugnance de sentiment.
Ceux qui seraient entrés dans la vie religieuse pour des motifs naturels ou désordonnés « devraient régulariser leur conduite et ne persévérer qu'en vertu des motifs que la foi leur fournirait » (M. 1085).

L'heure du choix

Empruntant la terminologie des auteurs spirituels et spécialement de saint Ignace, notre auteur distingue un état de consolation et un état de désolation, auxquels il attache une sérieuse importance.
Le premier communique à l'âme joie et euphorie spirituelles, goût pour la vertu, lumière, élan, facilité à se porter aux choses de Dieu. Le second l'imprègne de tristesse et de dégoût spirituel, d'où résulte aridité, dépression, divagation d'esprit, attrait mondain. D'où viennent ces influences? Il nous renseigne:

> Dans l'état de consolation, on est ordinairement ma par le Saint-Esprit. On peut dire alors: *Bonum est nos hic esse* (Luc, 9, 33) [146], mais cependant, avec humilité et défiance. Dieu agit, il est vrai, mais il n'est pas seul; il agit dans l'homme, notre action s'unit à la sienne; nous intervenons avec nos faiblesses, nos illusions, etc. (E. 1, 11).

[145] *Traité de l'Etat religieux*, nouvelle édition, Briday, Lyon, 1885, t. 1, pp. 230-231.
[146] Il nous est bon d'être ici.

L'état de désolation est provoqué par l'esprit malin, qui soulève notre mauvaise nature et nous remplit de trouble et de pusillanimité [147]. Il n'est pas mauvais par lui-même, mais c'est un état de lutte où bien et mal se mêlent:

> Dans l'état de désolation, on peut être, et l'on est le plus souvent, dans l'ordre de la providence: c'est même notre condition habituelle. Car, où sont les âmes, qui, parvenues au troisième degré d'humilité, sont établies dans un calme si parfait, qu'elles embrassent les privations de la pauvreté comme dans le monde on court après les millions, qui courent après les affronts comme on ambitionne les honneurs? (E. 1, 12).

Comparaison faite, il appert que le premier état est le plus favorable à un bon choix, et qu'il faut en profiter:

> C'est dans l'état de consolation qu'on prend les résolutions et qu'on fait l'élection. C'est alors que l'âme est soulevée, portée vers Dieu, excitée à imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ (E. 1. 11).

Toutefois, il ne faut pas agir à l'aveugle ni se fier à tout attrait. C'est ici que le quatrième et le cinquième acte indiqués plus haut prennent toute leur importance:

> Sous le charme de l'attrait sensible, qui cache toujours un danger, et par un zèle immodéré, qui vient d'un excès de confiance en soi ou de l'oubli de sa misère, on peut prendre des résolutions trop fortes et, absolument parlant, on pourrait s'engager dans une fausse voie, séduit par le démon, qui s'est transfiguré en ange de lumière (E. 1, 11).

Il faut donc ne pas se précipiter, mais soumettre son choix à un prudent contrôle, avant de le rendre définitif:

> Il y a des dangers dans l'état de consolation; néanmoins, cet état est le meilleur; et, dans les écueils qu'il renferme, il arrivera un moment où on les apercevra, la queue du serpent se montrera, on démêlera toutes ses ruses, et l'on verra, en revenant sur tous ses pas, par quelles voies tortueuses le menteur nous a trompés (E. 1, 11).

Mais alors, diront les « positifs », pour éviter ce danger, n'est-il pas mieux de

> laisser passer le moment de la ferveur et de la joie spirituelles, pour se décider *à froid* et éviter les exagérations d'une piété ardente? (E. 1, 11).

Non, répond fermement le directeur, « ce serait s'exposer à ne rien décider de bon ». Et il trouve que les âmes attendent généralement trop avant de se déterminer:

> Veut-on, par hasard, dit-il, qu'un ange descende du ciel pour nous faire connaître les volontés de Dieu?... On a toutes les garanties qui forment une certitude morale; cela suffit, il ne faut s'attendre à rien davantage (E. 1, 11-12).

Une fois la décision prise et approuvée, il faut procéder à son exécution avec une constance inébranlable, malgré tous les obstacles et les oppositions que le démon et le monde ne manqueront pas de susciter ordinairement:

---

[147] « Les pensées, qui, découvrant à l'âme les fautes les plus graves, augmentent la foi, l'espérance et portent à la charité, viennent du Saint-Esprit; celles qui, sans découvrir rien de précis, obscurcissent et découragent l'âme, viennent du démon » (M. 1165).

Ne rien négliger, mais répondre avec toute la délicatesse qu'exigent de telles fiançailles. Il faut s'expliquer clairement; (dire): « Mon parti est pris, rien ne m'en détournera... »

Pour vaincre ces obstacles, la prudence humaine doit avoir sa part. Il y a des ménagements à prendre pour éviter les secousses qu'on peut éviter... Les pauvres vocations, au milieu de ces entraves, doivent être aidées... (En fin de compte), si les moyens pleins de douceur, qui sont les plus puissants. ne pouvaient venir à bout d'une résistance invincible, on prend son parti, on part sans rien dire, laissant une déclaration par écrit (E. 1, 45).

On ne saurait mieux éclairer la doctrine et la méthode exposées qu'en citant l'exemple d'un disciple, dont la vocation fut ainsi décidée:

Aujourd'hui, 31 août 1842, après m'être *pénétré* dans une retraite de la grandeur de ma fin, de la nécessité d'y parvenir en répondant aux desseins de Dieu sur moi, de l'horreur du péché et de la nécessité d'imiter Notre-Seigneur; après m'être *disposé* à l'imiter autant et comme le bon Dieu le voudrait, parfaitement indifférent pour tous les états; après avoir *renoncé* à toute vue criminelle et même naturelle, prié Dieu de me faire connaître ce que je devais faire, *examiné* ce que j'ai éprouvé dans la prière à plusieurs reprises et l'avoir exposé fidèlement à M. Garicoïts, mon directeur: et, sur ce qu'il m'a déclaré qu'il ne doutait pas que je ne dusse faire tous mes efforts pour devenir prêtre; alors, j'ai dit: « *Me voici!* » à l'exemple de Notre-Seigneur, qui adressa cette même parole à son Père en entrant dan-. sa carrière sacerdotale. J'ai dit: *« Oui, mon Dieu, me voici! je ne veux rien négliger, je veux tout faire, tout souffrir pour devenir prêtre »*.

Et puis, j'ai été offrir cette résolution à Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement, et il m'a semblé qu'il l'agréait, ce qui m'a causé beaucoup de joie, et je l'ai mise sous la protection de Marie. Que Dieu me soit en aide toujours! (M. 277).

2
Caractère de la congrégation

I. FORME DE VIE

Les observations précédentes valent pour le discernement de toute vocation. Reste à déterminer la forme propre de vie assignée par le fondateur à sa Congrégation.

Genre commun

Il partit du concept ignatien trouvé dans le *Thesaurus spiritualis*, dont le P. Leblanc l'avait muni, et il l'adopta d'emblée:

> Le but qu'il se proposent est non seulement de s'appliquer à leur propre salut et à leur perfection, avec le secours de la grâce divine, mais encore de s'employer de toutes leurs forces, avec la même grâce, au salut et à la perfection du prochain [148].

De ce chef, rien ne distingue la vie du Bétharramite de celle du Jésuite. Pour l'un comme pour l'autre, la recherche de la perfection personnelle - but commun à toute vie religieuse - et le zèle pour la perfection du prochain - but propre des deux Sociétés - ne constituent pas deux fins séparées, l'une principale et l'autre secondaire, mais une seule fin principale, à laquelle est ordonnée cette vocation:

> Il faut admettre, lisons-nous, que cette fin de rechercher le salut et la perfection du prochain est, non la fin accidentelle, mais la fin principale et très propre de notre Société...
>
> Comment devons-nous prendre cette fin de la perfection du prochain? De telle sorte que nous ne la séparions point de notre perfection propre, qu'elle en soit comme la détermination, ou plutôt, que ces deux fins se déterminent réciproquement, et qu'ainsi elles ne forment qu'une seule fin adéquate et très parfaite de notre Société [149] (M. 981).

Bétharram participera donc de même aux caractéristiques propres qui distinguent la Compagnie de Jésus des autres formes de vie religieuse existant dans l'Eglise, à savoir la manière dont ces deux fins s'unissent et s'influencent réciproquement, ainsi qu'une notion plus étendue et plus stricte de l'obéissance:

> En quoi consiste ce qu'a de propre cette forme particulière de notre fin? En deux choses principalement: 1° dans l'*appropriation* réciproque, si je puis dire, de nos fins partielles; car nous cherchons tellement notre propre perfection, que nous voulons que, tout entière, avec les moyens que nous y employons, elle serve à la perfection du prochain; comme aussi, nous travaillons au bien du prochain, non de manière à nuire au nôtre, mais de manière à le favoriser. – 2° Dans l'*obéissance spéciale* que nous faisons profession de pratiquer: car notre caractère propre est d'obéir sans excuse, sans retard, sans réserve, sans retour, d'action, de volonté, de jugement, plutôt par amour que par tout autre motif.

---

[148] Saint IGNACE: *« Finis hujus Societatis est non solum saluti et perfectioni propiarum animarum cum divina gratia vacare, sed cum eadem impense in salutem et perfectionem proximorum incumbere »* (Sum. Const. 2).

[149] La transposition de Suarez est manifeste. Cf. De Relig. Soc. Jesu, L. 1, c. 1, n. 5.

> Pourquoi une telle obéissance? Elle est nécessaire dans la milice où nous entrons. Ailleurs, il y a une certaine mesure dans l'obéissance (S. Thomas, 2a 2ae, q. 186, a. 5; ici, elle n'en reconnaît aucune, excepté le péché manifeste) [150] (M. 988, 1100).

Enfin, en vertu de sa soumission à l'Evêque - en attendant qu'elle soit approuvée par Rome - la nouvelle Société, de même que son illustre devancière, ne s'arroge par elle-même aucun ministère particulier, mais se borne à préparer des hommes capables et prêts à marcher au premier signal de l'Evêque ou du supérieur:

> La fin de notre Société n'est donc pas tant de prêcher, d'entendre des confessions, d'enseigner, etc., que de former des hommes propres et tout disposés à exercer saintement ces ministères, quand l'Evêque ou le supérieur de la Société les en chargera. La fin de la Société est donc d'enfanter et de former des ministres tellement parfaits que, au premier signal, de la volonté de l'Evêque ou du supérieur, ils puissent être dignement choisis pour travailler au salut des âmes.
>
> Cette fin n'excède pas les limites de notre état de tendance à la perfection propre, quoiqu'il l'élève et l'étende à celui de communiquer aux autres la perfection et de l'exercer d'une manière propre à notre condition [151] (M. 988).

Toutes ces données et d'autres semblables montrent à l'évidence que la Société de Bétharram a été placée par son fondateur dans le sillage tracé au XVI° siècle par la Compagnie de Jésus. Comme Ignace avait reçu l'inspiration de mettre au service de l'Église, sous l'autorité immédiate du Souverain Pontife, une armée de choix parfaitement équipée pour courir au moindre signe là où se montrerait un danger; ainsi Garicoïts, en beaucoup plus petit, il va sans dire, fut appelé à reprendre le même idéal, pour mettre entre les mains des évêques

> un camp volant de soldats d'élite, prêts à courir au premier signal des chefs, partout où ils seraient appelés, même et surtout dans les ministères les plus difficiles et dont les autres ne voudraient pas (B. 65).

Il est donc parfaitement assuré que la Société de saint Michel Garicoïts se donnait du premier coup comme un Ordre religieux dans l'Église, et tout effort pour la faire dévier de ce plan se montrera vain. Dans un écrit intitulé *Forme de vie de notre Société* le fondateur s'en explique en toute clarté, reconnaissant à Bétharram ce que Suarez rapporte à la Compagnie de Jésus [152] :

> Cette Société est-elle une véritable congrégation religieuse? Oui, sans aucun doute, si on la considère dans son ensemble, puisqu'on y fait profession d'un genre de vie qui tend à la perfection et qui est approuvé par l'autorité ecclésiastique.
>
> Comment notre genre de vie réunit-il les conditions d'une véritable congrégation religieuse? En ce qu'il a pour but, non seulement de tendre à la perfection de ceux qui l'embrassent, mais encore d'y conduire les autres de toutes leurs forces, et que, pour atteindre ce but, on y renonce au siècle, on se consacre au service de Dieu par les trois voeux substantiels de religion, et on y fait aussi une profession perpétuelle.
>
> Cette' Société est-elle distincte des autres sociétés analogues? Oui, comme une société religieuse peut être distincte d'une autre; car, (tout en restant) sous l'autorité de l'Evêque, elle a établi sous un autre chef son propre gouvernement, elle vit sous ses propres constitutions et règles. Cette Société est donc une congrégation particulière, distincte des autres, née après les autres, ayant son propre fondateur et son approbation particulière.

---

[150] Cf. Suarez, *ibid.*, n. 11.

[151] Ici encore, on reconnaît Suarez, *ibid.*, n. 8. Les trois termes *idoneos, expeditos, expositos*, dont Suarez se sert dans ce texte pour caractériser les Jésuites, seront incessamment repris par le fondateur de Bétharram pour inculquer aux siens les dispositions exigées par leur vocation.

[152] SUAREZ, *ibid.*, L. 1, c. 1.

Pourquoi a-t-elle dû avoir un nom particulier? Parce que toutes les choses particulières ont besoin d'un nom propre qu'on leur impose. Sans quoi, on ne pourrait pas en parler ni la distinguer des autres choses. Puisque notre Société est particulière et instituée après d'autres, elle a besoin aussi d'un nom particulier et nouveau, différent de celui des autres communautés religieuses (M. 988).

La différence spécifique

Elle s'exprime d'un mot le Sacré Coeur. Ce nom suffit pour donner à la Congrégation de Bétharram sa physionomie propre et complète. Le saint indique clairement cette différenciation en opposant, cette fois, Bétharram à la Compagnie de Jésus: « Il ne faut pas croire, dit-il, que ce soit indifférent qu'une société religieuse porte un nom quelconque »; et il prend comme exemple les Jésuites eux-mêmes: « La dénomination de Compagnie de Jésus n'exprime-t-elle pas parfaitement le caractère de ces enfants choisis de l'Église? »

Ainsi du nom de Prêtres du Sacré Coeur de Jésus, qui nous fut donné: « nom divin, dit le fondateur ravi, plein de douceur et tout de charité, qui serait toujours comme une exhortation à tendre à notre fin et un modèle de ce que nous devrions être » (C. 6).

Dans l'écrit sur la *Forme de vie*, il s'exprime plus nettement encore. Ayant suivi Suarez pas à pas pour souligner le caractère religieux de la Société, il est obligé de s'en écarter lorsqu'il arrive au nom et aux raisons qui le justifient. La simple juxtaposition des textes parle ici d'elle-même mieux que toute explication:

SUAREZ (ibid., n. 15)	GARICOÏTS (M. 988)
Cur (Societas Jesu) hoc nomine insignita sit?	Pourquoi notre Société porte-t-elle le nom de Société des Prêtres du Sacré Coeur de Jésus?
Primum, quia Christo specialiter conjungitur, ut ei, circa efficatiam redemptionis et salutem hominum, quam nomen Jesus prae se fert, specialiter cooperetur.	1° Parce qu'elle est spécialement unie à ce divin Coeur, disant à son Père: Me voici! dans le but particulier d'être ses coopérateurs pour le salut des âmes.
Secundo, quia Christi vitam proprio et particulari modo imitatur.... quia in hoc praecipue suos instituit, ut summa unione caritatis inter se vivant more discipulorum Christi, et ut Christo conformentur, praecipue in obedientia ad Patrem et in affecta ad animarum salutem; quos omnes effectus nomen illud prae se fert, juxta illud I Joan, I, 3; « Quod vidimus et audivimus annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum et societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo.	2° Parce qu'elle fait profession d'imiter la vie de Notre-Seigneur d'une manière qui lui est propre et particulière, car elle forme ses membres principalement à vivre dans une grande union de charité entre eux, à l'exemple des disciples de Jésus-Christ et à se conformer à ce divin Sauveur, principalement dans son obéissance envers son Père et dans son zèle pour le salut des âmes. Ce nom rappelle si bien tous les sentiments de charité, d'humilité, de douceur, d'obéissance et de dévouement, renfermés dans ce premier acte du Sacré Coeur de Jésus: *Ecce venio!*
Tertio, est huic religions proprium peculiarem obedientiam Christi Vicario promittere; quod inter alias causas, speciali Dei Providentia credimus factum, in detestationem haereticorum, qui eodem tempore exorti sunt et speciali odio Apostolicam Sedem, atque adeo catholicam Ecclesiam prosequuntur.	3° Parce que c'est le propre des Prêtres de cette Société de vouer une obéissance particulière à l'Evêque; et, pour ne pas assigner d'autre cause à ce fait, nous croyons que Dieu l'a ménagé, par une disposition spéciale de sa Providence, en haine de cet esprit d'insubordination et d'égoïsme, qui est le fléau de notre temps et qui s'attaque principalement à l'autorité ecclésiastique.

> Comme tous ces motifs et plusieurs autres, qui sont insinués ou faciles à deviner, se trouvent dans la Société, c'est avec raison qu'elle a reçu le nom de *Société des Prêtres du Sacré Coeur de Jésus* (M. 988).

De ces textes, que bien d'autres appuient, il s'impose de conclure que, dans la division classique des institutions religieuses en contemplatives, actives et apostoliques, c'est à la troisième catégorie qu'appartient la congrégation de Michel Garicoïts.
Il le rappelait fréquemment, en commentant les articles du Docteur Angélique sur les états de vie. La perfection propre consiste à se remplir de plus en plus de la vie divine par la connaissance, l'amour et le service de Dieu. Communiquer cette perfection au prochain, c'est déverser dans les âmes quelque chose de cette plénitude qu'on a soi-même puisée en Dieu: *contemplari et aliis contemplata tradere*, disait saint Thomas (2a 2ae, q. 188, a. 6). Effusion dérivant de l'infusion du Saint-Esprit, dit notre saint avec saint Bernard. Ce genre de vie, poursuit-il, continue celui de Jésus et des Apôtres:

> En quoi consiste la vie apostolique, qui est de procurer la gloire de Dieu? Elle consiste en ce que Dieu soit connu, aimé et servi soit par nous soit par le prochain. Les Apôtres avaient été appelés à ces deux choses: s'employer à leur salut et à leur perfection, au salut et à la perfection des autres. Telle est aussi la fin de notre Société. Notre fin, comme la fin de la vie apostolique, renferme ces deux choses inséparablement (M. 979).
>
> Ne voulons-nous pas suivre cette glorieuse vocation? Laisserons-nous s'éteindre la lumière qui brille à nos yeux? Consentirons-nous à laisser (périr) ces pauvres âmes qui attendent de nous le salut? Faut-il que le Coeur de Jésus renonce à l'espoir qu'il avait conçu de trouver en nous des auxiliaires disposés à recueillir la moisson qu'il avait arrosée de son sang et à répandre le feu qu'il avait apporté sur la terre? (M. 1071).

Pour réaliser cette vocation, le chemin nous est tracé par nos règles: « Elles sont l'expression de la forme de vie que nous avons embrassée et que nous devons réaliser et embellir de jour en jour, comme le plan de l'édifice que nous sommes appelés à construire et à perfectionner. C'est sur ce plan que nous devons produire toutes nos pensées, nos paroles, nos sentiments, nos actions, en un mot, (former) toute notre conduite » (M. 326).
Néanmoins, cette question des règles fit en grande partie le tourment du saint fondateur.

II. LES REGLES

Aussi longtemps qu'il vécut, il resta aux prises avec deux problèmes insolubles, non en soi, mais du fait de son Evêque: le problème des voeux et celui des règles.
Sur les voeux, on parvint à une transaction, grâce à la sainte obstination d'un des compagnons de la première heure [153]. Transaction décevante, au reste, car ces voeux ne purent jamais avoir la rigueur exigée par la vie religieuse, jusqu'à l'approbation romaine.
Quant à la règle, la question litigieuse ne fut jamais clairement résolue, et cette indécision tint le fondateur toute sa vie sur la corde raide, où seul l'héroïsme de son obéissance put le maintenir.
Les Constitutions des Jésuites, adoptées par la Société naissante après l'essai provisoire des Règlements de Hasparren, sanctionnées temporairement par l'Evêque en 1838, exclues en principe par la règle pâle qu'il imposa en 1841, furent réintroduites grâce à un amendement de l'article 19 de cette règle; amendement quelque peu sibyllin ainsi conçu . « Les règles particulières qui regardent la

[153] Le P. Simon Guimon, qui se jeta à genoux aux pieds de l'évêque et ne se releva que la grâce obtenue.

conduite spirituelle des Prêtres du Sacré Coeur, et qu'ils doivent observer, sont celles de la Compagnie de Jésus, en ce qui ne s'écarte pas des présentes constitutions, et telles qu'elles sont adoptées par l'Evêque » (B.111). Comme les constitutions épiscopales précisaient fort peu de points, hors la question des voeux, ce furent pratiquement, sous le couvert de ces constitutions, les règles des Jésuites qui servirent de norme à la communauté en tout ce qui regarde la vie spirituelle. Aussi, quand le saint parle des règles, ce sont celles-là qu'il faut entendre :

> Il est nécessaire d'étudier nos règles, précise-t-il, puisqu'elles sont l'expression de la forme de vie que nous avons embrassée (M. 326).

Dans la vocation où Dieu nous appelle, dans le cadre où il nous a placés, les règles sont le moyen privilégié, choisi pour nous par le Saint-Esprit, pour nous associer à son opération divine:

> Les règles sont notre plan de conduite, de sainteté, de perfection, et nos moyens providentiels de travailler, avec la grâce de Dieu, à notre sanctification. Dire: « il y a des règles de peu d'importance, dont il ne faut pas tant se mettre en peine », c'est une des plus dangereuses erreurs qui puissent s'introduire dans une communauté, source de relâchement. de scandale et de ruine (M. 315). - Nous devons les regarder comme des moyens de coopération, des moyens de nous aider pour être aidés du Saint-Esprit, comme des sacrements, des instruments, des appuis dont nous devons nous servir, et qui nous feront marcher avec sûreté et succès dans notre vie, parce qu'ils sont providentiels et dans l'ordre de l'obéissance. Dieu ne manquera pas de les bénir, le Saint-Esprit de les vivifier et de communiquer à toute la Société une vie et une vigueur toutes divines (M. 424).

Toutes ces règles sont fondées sur la première du *Sommaire*, à laquelle le saint revenait toujours, et qu'il eût fallu, à son avis, méditer sans arrêt [154] :

> Que nous enseigne cette première règle? Plusieurs vérités très importantes pour nous et que nous ne devons jamais perdre de vue:
> 1° *Dieu a daigné donner le commencement à notre Société* (M. 1170).

Il ne manque jamais de se référer à ce point de départ fondés par Dieu, nous sommes à son service et faisons une oeuvre divine. Cette première vérité

> doit nous inspirer une grande estime et un amour filial pour la Société; une grande confusion de nous y voir appelés. à la vue de notre indignité; un zèle ardent et constant pour être ses dignes enfants, capables de la servir (M. 1170).

Cette origine divine de la Congrégation est pour nous le garant de son avenir, car Dieu est fidèle et constant dans ses oeuvres. Le saint condamna toujours les pessimistes qui se laissaient abattre par l'épreuve:

> 2° *Par là même, nous devons espérer qu'il la conservera, la gouvernera et l'avancer« dans son service*. Cette deuxième vérité doit produire en nous une confiance inébranlable, si propre à glorifier Dieu et a nous sauver avec beaucoup d'autres, et l'horreur du découragement et de toutes ses suites funestes (M. 1170).

---

[154] Texte de cette première règle: *« Quamvis summa sapientia et bonitas Dei Creatoris nostri ac Domini sit, quae conservatura est, gubernatura atque promotura in suo sancto servitio hanc minimum Societatem Jesu ut eam dignata est inchoare; ex parte vero nostra, interna charitatis et amoris illius lex, quam spiritus Sanctus scribere et in cordibus imprimere solet, potiusquam ullae externae constitutiones, ad id adjutura sit quia tamen suavis dispositio Divinae Providentiae suarum creaturarum cooperationem exigit, et quia Christi Domini nostri Vicarius ita statuit, et sanctorum exempla, et ratio ipsa nos ita docet in Domino; necessarium esse arbitramur Costitutiones conscribi, quae juvent ad melius in via incoepta Divini obsequii procedendum juxta Instituti nostri rationem ».*

Cette double allégation souligne la part de Dieu, de qui il faut attendre tout secours: « *Deus a quo bona cuncta procedunt*. De ce côté, quelle ressource! Jamais trop d'abandon! » (M. 981). - « Reconnaître ceci, le confesser, nous anéantir, nous fondre en supplications et nous rendre obéissants, *exultare ut gigas ad currendam viam*. *Ecce venio*! Père, Père! En avant! Dieu le veut » (M. 1173). Il voulait que cet élan fût perpétuellement renouvelé.

Reste à indiquer notre part de coopération, qui doit d'abord s'appuyer sur la grâce:

> 3° *Pour ce qui est de nous, la loi intérieure que le Saint-Esprit a coutume de graver dans les coeurs y contribuera plus efficacement que des constitutions et tous autres moyens extérieurs* (M. 1170).

Cette loi intérieure a la priorité sur toute autre règle c'est elle qu'il faut consulter et suivre avant tout:

> Cette troisième vérité fera de nous des hommes d'oraison, constamment retirée dans le secret de notre coeur, assis aux pieds du Maître divin, entièrement abandonnés à lui pour en être possédés, éclairés et gouvernés en tout, toujours et partout (M. 1170).

Enfin, nous arrivons aux règles proprement dites ou constitutions. Malgré leur importance, leur place est la dernière dans cette hiérarchie, du fait qu'elles sont extérieures et que leur efficacité dépend des dispositions du sujet:

> 4° *Nous devons regarder les règles et toutes les autres choses extérieures et naturelles, en usage dans la Société, comme des moyens surnaturels d'ordonner en toute sûreté notre conduite, destinés à produire des fruits permanents et éternels par l'opération du Saint-Esprit* (M. 1170).

Il faut donc les employer « avec modération et religion ». Celui qui est fidèle au n° 3, intérieurement régi par le Saint-Esprit, disposé à n'agir en tout que pour la gloire de Dieu avec la plus totale abnégation de soi, usera du n° 4 avec la plus grande liberté: il est disposé à en faire beaucoup plus que ne demandent les règles:

> Nous, pour Dieu! explique notre directeur; les règles et les constitutions, pour nous aider! Nous, maîtres et non esclaves des règles! Nous devons nous en servir autant - ni plus, ni moins - qu'elles nous aident à marcher selon l'esprit de notre Société, dans la voie du service de Dieu, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous anéantissant et nous rendant obéissants jusqu'à la mort, en vrais volontaires: *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*, ce qui dit s'effacer et se dévouer (M. 981).

On retrouve là, comme partout, les dispositions du Sacré Coeur en son *Ecce venio*, et c'est par là que le, fondateur achève d'expliquer aux siens cette première règle du *Sommaire*:

> Abnégation entière, parfaite; dévouement entier, parfait. Sans s'anéantir, point de vertus vraies et solides. Vertus apparentes, illusoires! Jamais le Coeur de Jésus n'a cherché sa gloire, toujours celle de son Père. Jamais il ne s'est complu en lui-même. Cet homme, tout Dieu qu'il est, se regarde comme un néant, se présente comme un néant devant Dieu et devant les hommes. C'était justice rigoureuse: comme homme, il reconnaît son néant et le confesse, et c'est de conviction et de coeur.
>
> Ne perdons pas de vue l'humilité du Coeur de Jésus. Que, du moins, notre opposition au Coeur de Jésus nous porte à nous faire, à nous montrer doux et humbles de coeur, en attendant que nous le devenions et dans le but de le devenir (M. 981).

Les règles, toutes les règles n'ont pas d'autre but que de nous conformer au divin Modèle: il est la règle suprême. Le fondateur insiste là-dessus avec d'autant plus de force, que les constitutions épiscopales, règle officielle de l'Institut, ne poussaient guère à la perfection:

> Il faut diriger l'observation des règles vers la fin pour laquelle elles ont été données; cette fin est qu'elles soient un tableau-modèle représentant la vie et les actions de Jésus-Christ, afin que nous fassions passer plus facilement dans nous cette excellente forme de perfection que Notre-Seigneur lui-même nous a proposée.
>
> Aussi, quand quelqu'une de ces règles se présente à notre esprit, ou que s'offre l'occasion d'en observer quelqu'une, nous devons aussitôt nous rappeler Jésus-Christ, notre modèle, et voir comment lui-même aurait accompli telle ou telle action que cette règle demande... Toutes ces règles, sauf celles qui supposent le péché, peuvent être observées de manière à se conformer à Jésus-Christ Notre-Seigneur. Gardons le silence comme lui le gardait, avec un grand recueillement d'esprit; prions comme il priait; livrons-nous aux exercices d'humilité et de mortification comme il s'y livrait; supportons avec patience tout ce qui nous arrive de fâcheux comme il le supportait; mangeons comme mangeait; récréons-nous comme il se récréait...
>
> Elle est douce et fructueuse, cette méthode dans l'observation des règles: l'expérience l'apprendra à ceux qui s'y exercent. C'est ainsi que, peu à peu, Jésus-Christ se forme en nous, que nous devenons peu à peu les compagnons et les frères ide Jésus-Christ, et par cela infiniment agréables au Père, qui met ses complaisances en nous à cause ide son Fils chéri... (M. 3 2 7).

Mais une telle observation des règles ne peut être assurée que grâce à un élément plus intérieur, l'esprit.

III. L'ESPRIT DE L'INSTITUT

L'Esprit vivifie

Les règles ne suffisent pas. Elles assurent un milieu éminemment favorable à la vie religieuse, en raison de quoi leur observation est nécessaire. Mais cette observation, fût-elle parfaite extérieurement, ne vaudrait rien si elle n'est vivifiée par l'Esprit

> Avec cela, on peut n'être qu'une statue, qui a des yeux et des oreilles sans voir ni entendre. Mais ces moyens externes, animés par la grâce intérieure, deviennent des instruments de bien et d'édification; cette eau fade peut être changée en un vin excellent, comme aux noces de Cana, et cette matière vulgaire est susceptible le recevoir comme la vertu d'un sacrement. Posons-en la matière par la pratique exacte de la règle; joignons-y la forme par la vertu et les sentiments du coeur. Puis viendra la vertu-d'en-haut, qui opérera des merveilles (DS. 151-152).

La vertu-d'en-haut, c'est l'action de l'Esprit-Saint, sans qui tous les efforts demeureraient stériles:

> Sans l'opération divine, les sacrements même proprement dits, institués par Jésus-Christ, ne sauraient produire la grâce. Que pourraient donc les règles et tous les moyens extérieurs en dehors de l'Esprit-Saint? Rien, absolument rien (DS. 152).

« La lettre tue, l'esprit vivifie », aimait-il à répéter après saint Paul (2 Cor., 3, 6), et les schémas de ses conférences montrent qu'il revenait très souvent sur le sujet:

> Dans notre dernier entretien, nous nous sommes demandé une chose très difficile: quel est l'esprit de notre règle et comment pouvons-nous le prendre?... Nous avons tâché de comprendre

ce que c'est que d'avoir l'esprit d'une règle... Nous avons cité deux exemples du saint Evangile: saint Jean-Baptiste, avait un esprit de rigueur pour réprimander sévèrement les pécheurs, comme Elie pour les punir et les anéantir; Notre-Seigneur avait un esprit de douceur, d'humilité et de dévouement, non pour punir et confondre, mais pour attirer à la pénitence et à son imitation (M. 323).

Les esprits sont différents comme les vocations: il est indispensable que chacun prenne conscience de l'esprit, qui doit le guider dans l'état de vie où Dieu l'appelle:

Elie faisait bien en suivant l'esprit de son état mais les Apôtres auraient fait mal en suivant l'esprit d'Elie, qui avait fait tomber le feu du ciel, parce que ce n'était pas l'esprit de leur vocation: l'esprit de leur vocation était l'esprit de Notre-Seigneur (M. 1134).

Si l'on examine les diverses formes de vie religieuse dans l'Eglise, on constate aisément qu'il y a, de l'une à l'autre, une différence d'esprit:

Dans toute communauté religieuse, enseigne notre auteur, il y a un esprit général et un esprit particulier, comme qui dirait le genre et la différence. L'esprit général de toutes les communautés, c'est de tendre à la perfection de la charité, c'est-à-dire à l'union de notre âme avec Dieu et avec le prochain pour l'amour de Dieu. L'esprit particulier d'une communauté, c'est le moyen de parvenir à cette perfection de la charité...

L'esprit général est le même dans toutes les communautés, mais l'esprit particulier est différent dans les diverses communautés... C'est une chose nécessaire de connaître l'esprit particulier de chaque communauté (M. 983).

Il s'était lui-même appliqué à cette étude, pour être capable de discerner les vocations et d'orienter les âmes qui venaient à lui vers les diverses familles religieuses auxquelles ils les voyait appelées.
C'est par leur esprit, en effet, que celles-ci se distinguent surtout. Autre est la spiritualité bénédictine, qui envisage la sainteté sous la forme de la louange divine par la prière liturgique: *opus Dei*; autre, la carmélitaine, qui y tend par le dépouillement et la contemplation; autre, la franciscaine, qui tâche de retrouver l'Evangile pour le vivre à l'état pur; autre, la dominicaine, vouée à connaître, aimer et répandre la vérité divine; autre, l'ignatienne, qui entend renoncer à soi pour se soumettre à Dieu et lui conquérir le monde, etc. Toutes se réclament du Christ, et avec raison, mais chacune le saisit sous un angle spécial.
Comment le saint de Bétharram va-t-il caractériser sa propre spiritualité dans le concert de ces familles religieuses? Il est aisé de le deviner après tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Recueillons-le néanmoins de sa plume:

Quel est donc l'esprit propre de notre Société? C'est l'esprit d'une profonde humilité envers Dieu, d'une grande douceur envers le prochain et d'un entier dévouement envers l'un et l'autre. L'esprit de notre état est l'esprit du Coeur de Jésus, que ce mot, *Ecce venio*, révèle si bien (M. 1134).

Et de même que, dans le Christ, cet esprit fut un effet de l'Esprit-Saint, ainsi doit-il être chez nous. Il a seul pouvoir pour former en nous cet état d'oblation et un coeur pareil à celui de Jésus:

Dieu s'est fait le Maître de nos coeurs... C'est ce Maître intérieur qu'il faut entendre, c'est sous sa conduite qu'il faut se placer. Sans ce Maître intérieur, le plus grand docteur ne peut rien nous apprendre. L'Eglise catholique, les supérieurs, les règles nous montrent la route, semblables aux poteaux du grand chemin... Mais, d'eux-mêmes, ils ne nous feront pas avancer d'un pas. Quand Notre-Seigneur nous parlerait, on peut devenir un Judas. La sainte Humanité elle-même était un obstacle à la venue de l'Esprit-Saint dans le coeur des Apôtres (Jean, 16, 7).

Oh! si tout notre être, notre coorps et notre âme, n avait qu'un seul mouvement, un seul élan généreux, pour se mettre sous la conduite de l'Esprit d'amour, disant sans cesse: *Me voici, ecce venio!* (DS. 145-146).

La Divine Ecole

C'est donc- à l'école du Saint-Esprit que le Bétharramite est conduit pour recevoir sa formation et son éducation intérieures, s'imprégner de l'esprit et des vertus propres au divin Coeur charité, humilité, douceur, obéissance et dévouement:

A cette divine école, l'âme goûte et fait goûter aux autres le *jugum meum suave est et onus meum leve* (Mat., 11, 30), la douceur du joug du Seigneur et la légèreté de son fardeau. C'est donc là qu'il faut *chercher fortune*: nulle voie plus prompte, plus sûre pour réussir. C'est à elle que les fondateurs conduisent l'âme religieuse...

A cette école, Philippe apprend à connaître, à trouver le Messie. Sans le Maître intérieur, la science seule des Ecritures est un obstacle à Nathanaë.1 pour aller au Sauveur. Avec la morgue du savant infatué de sa doctrine, il répond à Philippe qui veut l'amener aux pieds de Jésus: *A Nazareth potest aliquid boni esse?* [155]

A cette école, Marie-Madeleine, la pécheresse, apprend à verser les larmes de l'amour pénitent. Aussi, tandis que le pharisien, fier de sa sainteté extérieure, est blâmé par Notre-Seigneur, Madeleine en est hautement louée et reçoit l'assurance du pardon.

Formées à cette école, les saintes femmes courent au tombeau du Sauveur. Les Apôtres les traitent de visionnaires; pourtant, elles sont bien mieux inspirées que les Apôtres et les disciples d'Emmaüs avec leurs calculs et leurs raisonnements (DS. 148-150).

La conclusion du saint est toujours la même: il faut se mettre inconditionnellement à la disposition de l'Esprit-Saint, pour laisser opérer la refonte nécessaire de nos coeurs sur le modèle du Coeur du Christ et nous unir à lui:

Tous ces prodiges, toutes ces effusions d'amour, n'ont pas d'autre but que de nous faire répondre: *Me voici, Seigneur, ecce venio!* (DS. 262).

Ce n'est que par cet état d'offrande, maintenue et constamment renouvelée, que l'idéal de Bétharram pourra porter ses fruits auprès de Dieu et « reproduire l'image de son Fils, pour que celui-ci soit le premier-né d'un grand nombre de frères » (Rom., 8, 29). En elle se consommera l'unité des coeurs fondus dans celui du Christ et réalisant dans une vie commune la plus parfaite fraternité.

IV. VIE COMMUNE

Unum sint

De la fidélité aux règles et à l'esprit résulte la vie commune, qui est à la fois le charme et l'épreuve de la vie religieuse.

Le charme, parce que, en elle, se réalise le triomphe de la charité:

Ecce quam bonum... (Ps. 132, 1), chante notre saint. Ah! que c'est une chose bonne et agréable que les frères soient unis ensemble! C'est le cri de ceux qui commencent à goûter l'utilité et la douceur de la charité parfaite. Le psalmiste appelle bon ce qui est utile et agréable ce qui est doux... On trouve l'utile réuni à l'agréable dans la concorde et dans la paix des frères

[155] De Nazareth, peut-il sortir rien de bon?

qui habitent ensemble; car la vertu unie est plus grande et plus forte, elle se conserve mieux et plus. facilement: quand plusieurs sont, par la charité, un coeur et une âme, chacun se réjouit du bien des autres autant que du sien propre, ce qui est bien agréable, bien doux... Le Saint-Esprit a voulu nous avertir que l'union des frères doit être plutôt une union de coeurs que de corps... Dieu bénit constamment ceux qui vivent dans la concorde et dans la paix (M. 136). - C'est si beau d'avoir la paix et d'être un ange -de paix même au milieu de la guerre extérieure et intérieure. Tel(s) étai(ent) Notre-Seigneur et la sainte Vierge (M. 149).

La vie commune est une épreuve aussi, car, nul n'étant parfait, chacun doit s'appliquer à supporter les imperfections des autres et à créer ainsi l'aisance-vertu, que le saint opposait à l'aisance-camaraderie:

La charité ménage les susceptibilités de caractère et par là donne à tous de l'aisance; mais cette aisance-charité n'est pas l'aisance-camaraderie, et elle lui est même très opposée, comme les amitiés particulières sont contraires à la véritable amitié...

La camaraderie ôte l'aisance, au lieu de la donner, parce qu'elle est brusque, mordante, égoïste, sans façon et sans retenue. Elle n'a pas pour chacun les égards qui lui sont dus; elle n'embrasse pas tout le monde dans une charité évangélique; elle vit de privautés, d'amitiés particulières, de petits secrets dans des cercles privés.

Nous voulons l'aisance qui règne dans une famille bien réglée. Nous sommes heureux de voir cette qualité précieuse se développer en ceux qui l'ont reçue du ciel... Ce que nous voulons, c'est qu'on ait pour tout le monde un respect cordial et une cordialité respectueuse (DS. 166-167).

La vie commune se heurte à l'écueil de l'esprit propre, qui ne craint rien tant que le « conformisme ». Cet esprit procède de l'orgueil, comme la mauvaise aisance est fille de l'égoïsme. L'orgueil ne peut se plier à la loi commune; il prétend se faire une voie pour soi seul. La vraie vertu, au contraire, cherche toujours à se fondre dans la communauté:

La singularité est un appât très dangereux; on aime à se faire des routes nouvelles, au risque de s'y égarer (M. 325).

La singularité peut consister à vouloir faire plus que les autres, à dépasser l'austérité prévue par la règle, à en entraîner d'autres et à former par là un certain clan, « de petites communautés ns la communauté »:

Le mal que font dans une communauté toutes ces entreprises de vouloir faire plus que la règle n'exige, que la communauté, ne fait, est incalculable (M. 983).

On se leurre sur l'efficacité des moyens de son invention. Non sans humour, il se pose le cas d'un religieux « tellement courageux, qu'il voudrait parvenir à la perfection dans un quart d'heure, faisant plus que la communauté ». Quel conseil lui donner? Il répond:

Je lui conseillerais de s'humilier et de consentir à ne vouloir être parfait que dans trois jours, en suivant le train des autres (M. 983).

Et si l'on insiste, alléguant les nombreuses austérités auxquelles se sont livrés les saints, il réplique:

Ce n'est pas la multiplicité des actes qui conduit à la perfection; c'est la manière avec laquelle on fait l'exacte et ponctuelle observation des règles. C’est assez, c'est beaucoup, c'est toute la perfection de notre état. Ni plus, ni moins, donc, mais cela, sans bornes! On peut, sans sortir de là, exercer l'immensité de la charité. La perfection de toutes les perfections, c'est de ne regarder que Dieu et, pour l'amour de lui, s'appliquer à ce qu'il veut, à la règle, et ne vouloir que

cela: c'est couper court à toutes les recherches et à toutes les illusions de l'amour-propre (M. 983).

Plus souvent, l'originalité consistera à vouloir faire moins ou autrement que les autres. Sous prétexte d'éviter la routine, de s'adapter à l'esprit du jour, d'humaniser la vie religieuse, on s'affranchit des gênes qu'impose la règle, de la dépendance à l'égard de l'autorité, de l'assujettissement de la vie commune. Pour peu qu'on cède à ce courant, une communauté tombe dans la décadence, et il n'est rien de plus déplorable, aux yeux de notre saint, que cet enlisement de ceux que Dieu appelait à monter dans l'amour:

> On y a laissé entrer l'esprit du monde, qui en a banni l'esprit religieux et y a porté avec lui un esprit de dissipation, un esprit de licence, un esprit d'indépendance, un esprit de tiédeur et d'éloignement des choses de Dieu, un esprit de commodité, de paresse, un esprit vain, hautain, jaloux des préférences et des distinctions, impatient, délicat, sensible, source enfin de mille divisions...
>
> Faut-il s'étonner que cette ivraie, semée dans le champ du père de famille, y étouffe le bon grain? Les plus saintes pratiques s'abolissent, les plus saints règlements sont négligés, chacun vit selon son gré, les fautes demeurent impunies, il n'y a plus de subordination à l'égard des supérieurs, plus de déférence à leurs avis et à leurs répréhensions... Mon Dieu! souvent, on avait si bien commencé! Mais ces espérances se sont peu à peu évanouies. Ayant commencé paT l'esprit, finir par la chair, quelle folie! (M. 937).

On évite ces excès en se conformant à la discrétion, vertu infiniment précieuse, à laquelle le fondateur consacra une série d'entretiens, en s'inspirant de la deuxième conférence de Cassien.
C'est par la discrétion qu'on se tient dans le juste milieu de la vertu, à l'exemple de Notre-Seigneur et de Notre-Dame. Ils ont mené une vie commune, ne se distinguant de leur entourage que par la pureté de leur intention et la ferveur de leur union à Dieu:

> Pourquoi Notre-Seigneur et sa sainte Mère se sont-ils soumis à la loi de la purification? Uniquement par esprit de communauté, pour ne pas se singulariser. L'enfant n'y était pas obligé, parce qu'il était Dieu; ni la mère, parce qu'elle était pure. Ils pouvaient facilement s'exempter sans que personne s'en aperçût, en allant à Nazareth. Mais non, (ils suivent) simplement la communauté (M. 983).

Avec l'exemple du Seigneur et de sa Mère, le saint propose à ses religieux celui de la communauté du ciel:

> Faisons, ou du moins efforçons-nous -de faire, en croyant, ce que les fortunés habitants du ciel font en voyant. Au ciel, quel respect pour Dieu! Comme tous ne sont qu'un dans le coeur de Dieu! Fidèles à notre devise, sans retard, sans réserve, sans retour, ne reculons devant aucun sacrifice, aucun effort, pour répondre à ce voeu, à ce désir ardent de Notre-Seigneur: *Unum sint!*... Ici comme là-haut... surtout dans notre Communauté naissante (DS. 171).
>
> Quel bonheur de s'aimer ainsi! d'exercer l'immensité de la charité, chacun dans les bornes de sa position! de s'entendre ainsi avec toute sorte de personnes, sans distinction, et d'agir de concert pour la même fin, n'ayant qu'une langue.... en un mot, de répondre si bien au voeu le plus ardent du Coeur de Notre-Seigneur « Qu'ils soient un comme nous ne sommes qu'un! » (M. 1108). - Etant hommes de communauté, tout ce que nous faisons a la plus grande portée et les plus grandes conséquences; car chacune de nos actions agit sur une communauté tout entière, sur laquelle elle attire bénédiction ou malédiction, qu'elle édifie ou qu'elle ruine (E. 1, 20).

Sur la fin de sa vie, sentant plus que, jamais le péril que le statut juridique si déficient et si précaire de son Institut faisait courir à cette union, il prescrivait à tous ses fils la récitation quotidienne d'une prière, où l'on retrouve, avec sa hauteur de vue ordinaire, l'angoisse de son coeur de père:

> Mon Dieu, ne regardez pas mes péchés, mais la Société que votre Sacré Coeur a conçue et formée. Daignez lui donner votre paix, cette paix selon votre volonté, laquelle seule peut la pacifier et unir étroitement tous ceux qui la composent, entre eux, avec leurs supérieurs et avec votre divin Coeur, de manière à être un, comme vous et votre Père et le Saint-Esprit, vous êtes un. Amen! Fiat! Fiat! (DS. 273).

****

Une communauté n'est jamais parfaite dans tous ses éléments. Celle que laissait le Fondateur en mourant, composée d'environ cent quarante religieux, dont une soixantaine de prêtres, restait néanmoins marquée par lui d'un cachet authentique de sainteté, qui faisait bien augurer de l'avenir. On peut en juger d'après cette description tracée par le plus autorisé des témoins, le V. Père Etchécopar:

> Tout, à Bétharram, hommes et choses, reflétait alors les vertus de son fondateur. Cette maison était un sanctuaire où l'âme se sentait immédiatement pénétrée de l'esprit de recueillement, d'oraison et de ferveur. C'était une communauté dont les membres avaient un cachet propre de simplicité exquise, de pauvreté austère, de charité expansive, d'obéissance à toute épreuve. Je me souviens que nous n'eussions pas osé nous approprier sans permission ni une épingle perdue dans la poussière, ni un chiffon de papier jeté au rébut [156].

Si le saint fondateur dut quitter ce monde, sans que sa Société fût approuvée par le Saint-Siège, - cette approbation ne viendra que douze ans plus tard - il avait du moins créé un idéal qui ne pouvait périr.

Cent ans ont passé depuis la disparition du Serviteur de Dieu. En consacrant définitivement son oeuvre, en l'élevant lui-même aux honneurs des autels, l'Eglise a reconnu comme sienne et canonisé cette forme de sainteté inspirée par le ciel à l'humble pâtre d'Ibarre.

Cent ans ont passé. Mais, loin d'avoir vieilli, l'idéal de Michel Garicoïts est aujourd'hui plus actuel que jamais. On parlait bien peu du Corps mystique à son époque; les âmes se nourrissaient d'une piété sentimentale. Il fut un des agents du retour aux sources vraies et profondes de la vie spirituelle. En ramenant de tout son pouvoir les chrétiens à la Table Sainte, dont il avait été lui-même si douloureusement écarté dans sa jeunesse, il prévint d'un demi-siècle les décrets de saint Pie X sur la communion fréquente. En redonnant au mystère de l'Incarnation sa place centrale dans la piété chrétienne; en montrant aux âmes le Coeur du Christ abaissé jusqu'à l'anéantissement, obéissant jusqu'à la mort, fondu en charité, rayonnant de douceur et dévoué jusqu'au sacrifice; en faisant de son *Ecce venio* le cri de ralliement des vrais disciples, et en les entraînant par cet élan à l'accomplissement parfait de la volonté du Père, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint et l'influence de la Vierge Notre-Dame, il a redonné à la dévotion au Sacré Coeur un caractère de virilité et de profondeur qui en fait la plus vivifiante des spiritualités. Cet idéal convient éminemment aux hommes de notre temps et semble un appel de Dieu spécialement adressé aux âmes généreuses d'aujourd'hui.

[156] BUZY, *Le Saint de Bétharram*, pp. 96-97.